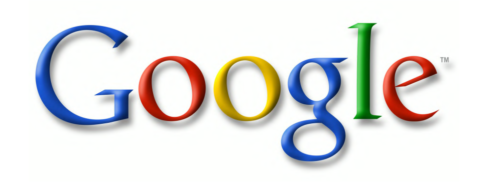
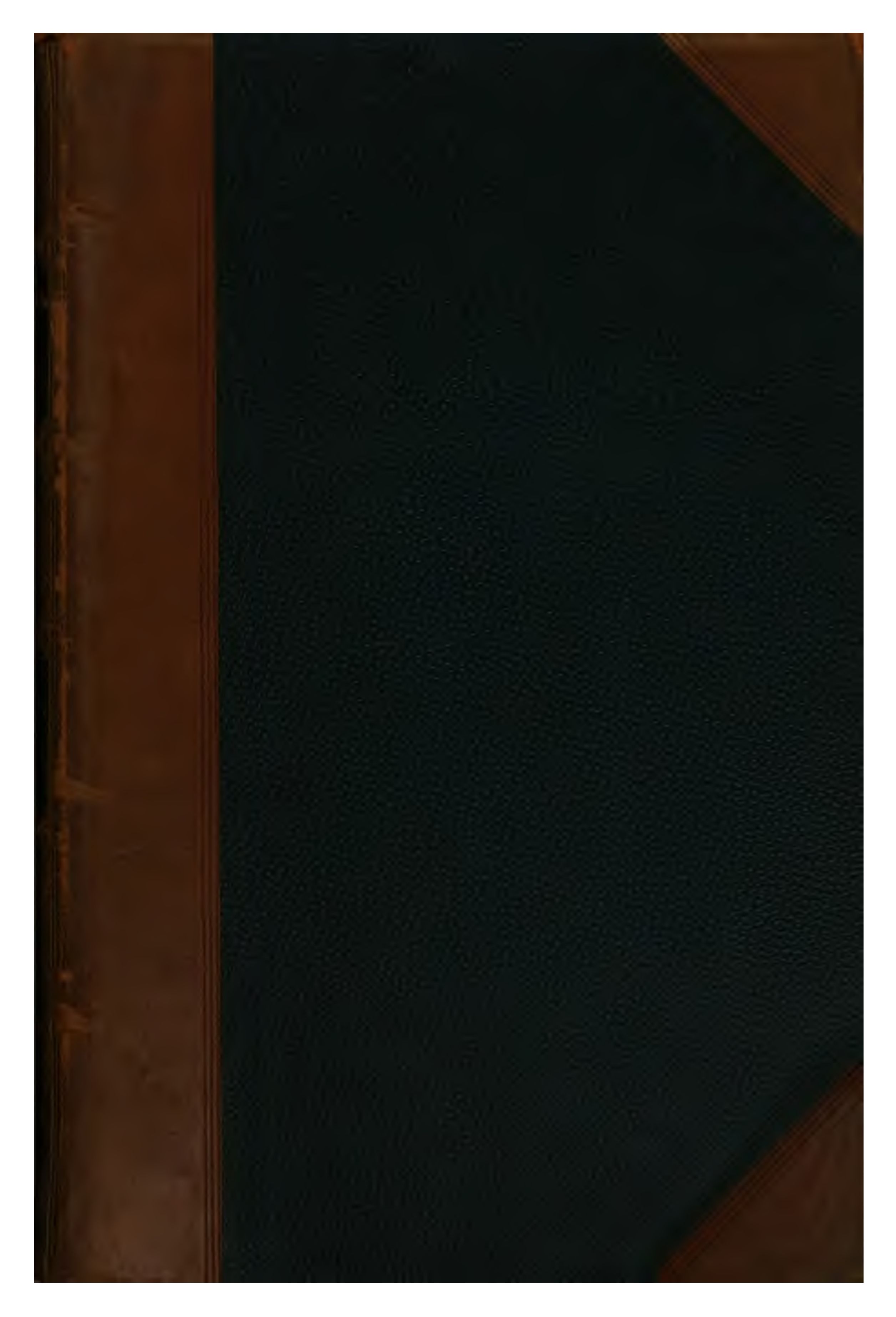








HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

> Ai! Tolosa e Provensa!
> E la terra d'Agensa!
> Bezers e Carcassey!
> Quo vos vi! quo vos vey!
>
> BERNARD SICARD, de Marjevols.

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870

INTRODUCTION

Les Albigeois sont les derniers Aquitains[1]. Leur histoire renferme une épopée chevaleresque et un martyrologe patriotique et religieux. L'épopée c'est la guerre romane, la triple défense du ciel, du sol et de la cité; du territoire contre la croisade, de l'indépendance nationale contre la monarchie capétienne, de la liberté religieuse et de l'affranchissement de l'esprit humain contre la théocratie romaine. Guerre autrement auguste et sainte que celle qui remuait alors l'Occident; car tandis que l'Europe se précipitait sur l'Asie pour la délivrance de Jérusalem et du sépulcre du Christ l'Aquitaine combattait pour le céleste Amour, le Verbe éternel, la cité de Dieu.

Jamais lutte plus grande, plus magnanime, plus éclatante. Par *le théâtre :* elle roule vingt ans comme un orage autour de Toulouse dans ce cirque im-

1. La Loire, au moyen âge, séparait la France de l'Aquitaine, et de la terre romane.

mense des Cévennes et des Pyrénées, des Alpes et de l'Océan. — Par *l'héroïsme :* quelques princes de montagne, à la tête de leurs clans populaires et chevaleresques, combattirent contre vingt croisades, abattant avec l'épée ces avalanches d'hommes et de chevaux, les hydres des trahisons et les tonnerres du Vatican. — Par *les chefs :* c'est Philippe-Auguste et le roi d'Aragon, Ramon VI, comte de Toulouse, et Simon de Montfort, saint Dominique et Guilhabert de Castres, patriarche des Albigeois, et au-dessus d'eux, Innocent III, un César sacerdotal. — Par *les victimes :* deux millions d'hommes périrent ; un roi, des princes, un peuple, sa civilisation, sa langue, son génie, et sa chute recula de trois siècles la *Renaissance* de l'Occident.—Par *le pathétique intérêt :* le Midi vainqueur succomba par félonie, et dans une fête, comme le héros grec : il chante son triomphe au bord du tombeau, et son épopée funèbre est le chant libérateur du cygne expirant.

Guilhem de Tudella [1], troubadour des comtes de Foix, est l'Homère de cette Iliade dont ces princes furent les héros : rhapsode bien inégal sans doute, bien incomplet, mais contemporain, chevalereux, palpitant, malgré ses défaillances, des émotions patriotiques, et qui donnait à son chant et à sa harpe l'accompagnement des batailles. Ses vers haletants sont scandés au galop harmonieux de son palefroi, et se groupent, confus et tumultueux,

1. Guilhem de Tudella n'est évidemment qu'un pseudonyme. La Canso n'a qu'un auteur, selon Fauriel; deux, selon MM. Mari-Lafon, Guibal et Meyer.

comme des escadrons bardés de fer. Ses strophes inégales et monotones ont les mouvements entrecoupés, les chutes et les relèvements des charges chevaleresques. Son vaste poëme, dont les incohérences n'expriment peut-être que les fluctuations de cœur du Midi, reste brusquement interrompu : soit que le poëte ait péri dans un des derniers chocs victorieux; soit que la douleur de la ruine inattendue autant qu'irréparable de son pays ait subitement étouffé sa voix; soit enfin que le temps, cet insecte qui ronge tout, ait, par une suprême félonie, décapité sa *Canso*, de sa fanfare triomphale.

Je reprends, au point où il le terminait, le récit du grand et infortuné rhapsode aquitain. Je dis le triomphe du Midi, la déroute de la croisade et l'offre de sa conquête perdue au roi de France. L'invasion et la mort de Louis VIII, la guerre continuée par Blanche de Castille, et le comte de Toulouse, tombé dans le piége de Meaux, dépouillé de ses États par le traité de Paris, flagellé par le légat à Notre-Dame et retenu captif au Louvre. L'établissement de l'inquisition, auxiliaire de la conquête; la spoliation des princes, l'occupation des forteresses, le démantèlement des villes, l'effroi et la dispersion des peuples dans les bois. Trois camps patriotiques se forment sur trois cimes célèbres : le camp de Penne, le camp de Nore, le camp de Montségur. Une Vendée albigeoise s'organise dans les déserts. Les faidits [1] assiégent et harcèlent les conqué-

1. Les proscrits.

rants. Les princes relèvent la tête, ils s'unissent aux cités et se liguent secrètement avec les rois d'Aragon et d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. Le catharisme[1], expulsé de Toulouse, remonte sur le Thabor, son sanctuaire et son capitole pyrénéen. Mais Rome, pour l'étouffer, enlevant l'inquisition aux évêques, en investit les Dominicains. La terreur et l'horreur couvrent le Midi. Les inquisiteurs sont massacrés à Toulouse, à Vérone, à Saragosse. Les princes s'arment; ils sont vaincus à Carcassonne, à Taillebourg; et le Midi retombe pour toujours sous le joug de la France. Montségur, capitale de l'insurrection, est pris dans les nuées. Deux cents victimes périssent sur le bûcher colossal du Thabor. Le reste de ses défenseurs va mourir dans les basses-fosses de Toulouse et de Carcassonne. Les morts sont expulsés de leurs tombeaux, les vivants scellés dans des sépulcres. Pour construire ces *oubliettes*, les *pierres manquent* dans les Pyrénées. Les peuples émigrent en Espagne, en Italie, en Orient. Avec le roi d'Aragon, ils conquièrent Valence et les îles Baléares; avec l'Empereur, ils expulsent les papes de Rome, avec saint Louis, ils vont se perdre dans les déserts d'Afrique et d'Asie. Le catharisme oriental se transforme dans le *spiritualisme* mitigé de Narbonne. Son apôtre est Joan d'Oliva, son tribun Bernard Délicios, son chef politique, Elio Patris, le grand consul de Carcassonne. Philippe le Bel, bien que sympathique aux Albigeois, étouffe

1. Du grec Καθαρός, pur; catharisme, religion des Purs, des Saints.

ce dernier soulèvement du patriotisme aquitain. Le catharisme se transforme une troisième fois, et sous le nom d'*Amour* ourdit dans l'ombre contre les papes une vaste conjuration gibeline et mystique dans toute l'Europe. Le Paraclet fut donc successivement une *église*, un *ordre*, un *club* immense, et laisse de ses trois formes fugitives, trois monuments immortels : la *Canso* de Guilhem de Tudella, la *Consolation internelle* d'un disciple de Joachim de Flore, et la *Divine Comédie* du Dante qui glorifie son mystique amour dans le ciel sous la figure idéale de Béatrix [1]. Le catharisme expirant vit tomber des nuées du ciel la grande théocratie romaine, chassée de Rome, exilée d'Italie, captive dans Avignon : par un ministre albigeois dans une cité albigeoise. Ses regards en s'éteignant purent entrevoir dans les ombres de l'avenir, à la lueur des bûchers de Huss et de Savonarole, les têtes colossales et vengeresses de Luther et des réformateurs du XVIe siècle.

Telle est la matière de cette histoire : elle complète le récit de Guilhem de Tudella : tous ses héros deviennent mes martyrs. La défense nationale a son poëte et son chroniqueur roman : elle a laissé venir jusqu'à nous des cris de victoire, des chants d'allégresse et de triomphe. Mais l'agonie n'a pas laissé de Jérémie qui nous transmette ses lamentations. Les gémissements des proscrits se sont perdus dans les bois, les sanglots des captifs se sont éteints dans des fonds de tours, les soupirs des victimes ont été étouffés par les flammes des bûchers.

1. Beatrice, loda di Dio vera. Inf. II.

Le supplice a détruit jusqu'au tombeau, et le martyre a dévoré jusqu'au martyrologe.

A peine arrive-t-il du fond des temps quelques mâles accents de citoyens, quelques indignations vengeresses de troubadours, quelques lambeaux des gémissements des martyrs. Encore les devons-nous aux chroniques des conquérants, aux procédures des inquisiteurs, aux indiscrétions des bourreaux, aux confidences de la torture et de la mort. Rome, en général, a fait partout la nuit, partout le silence, partout le mystère, accumulant sur son forfait l'oubli de six siècles. Mais on n'efface pas entièrement les traces de l'assassinat d'un peuple. Il reste des taches de sang, des débris d'ossements, des vestiges de mort. Quelquefois aussi les assassins sont loquaces; leurs jactances montent vers la justice de l'avenir. D'ailleurs, si les hommes se taisent, la terre parle, le sépulcre dépose, la mort révèle jusque dans son silence. Nul historien ne s'était encore aventuré dans cette Josaphat albigeoise. Je suis entré pieusement dans le ténébreux labyrinthe des sépulcres aquitains. Je me suis établi avec amour, pendant de longs jours, de longues nuits, dans cette nécropole dévastée du Paraclet. J'ai interrogé ces morts avec un respect ému, avec une tendresse éplorée, comme on consulte des aïeux. J'ai ranimé, dans ma pensée, ces guerres, ces supplices, tous ces lugubres drames. J'ai recueilli les témoignages des champs de bataille, la plainte des ruines, le soupir des grottes, l'effroi des sépulcres, et de toutes ces voix du passé, de ces gémissements, de ces affreux silences,

est sorti ce long et douloureux martyrologe. Bien des fois, en m'entretenant avec ces morts, il me semblait entendre des voix qui me disaient comme l'ombre d'Anchise au héros Troyen : Te voilà donc enfin, ô mon Fils! Ta piété a vaincu l'horrible chemin! Nous t'avons attendu bien longtemps[1]. — Oui, me voici, ô mes pères vénérés! Ma tendresse filiale vient consoler vos mémoires saintes! Mais quel amour peut élever un monument égal à votre martyre?

Je vais donc raconter à ma grande patrie française l'agonie de ma douce et noble patrie romane, et à la puissante démocratie moderne le supplice de la chevalerie consulaire et plébéienne du XIII[e] siècle. La France nouvelle doit un soupir à ces grands citoyens, à ces magnanimes tribuns, à ces chevaliers de la justice et de la liberté, à ces paladins de l'esprit, de l'amour et de l'idéal divin. C'est pour nous qu'ils sont morts, et ce livre est leur testament, le testament d'un peuple exhumé, après six cents ans, du sépulcre de l'Aquitaine. J'entre dans mon sujet par le poëme de Guilhem de Tudella qui forme à mon humble chronique comme un portique mutilé mais éclatant, et décoré de trophées patriotiques.

Toulouse avait vaincu : le Midi refoulait enfin les hordes féroces du Nord ; après quinze ans de

1. Enéide, VI, 687. Venisti tandem... nate!

combats et de massacres, la croisade dévastatrice expirait devant Carcassonne. Pendant que le comte de Foix, le héros de la délivrance romane, entrant dans cette cité par la porte orientale, ramenait son jeune pupille, l'héroïque orphelin des Trencabel, dans le palais de ses ancêtres, antique demeure des rois wisigoths, Amaury de Montfort sortait par la porte occidentale, emportant le cadavre de son père exhumé de la basilique de Saint-Nazaire. Il retournait en France avec ce cercueil, ses compagnons abattus, les débris honteux de la croisade, et, symbole horrible qui avait si longtemps épouvanté le Midi, son morne et famélique *lion*. Le lion avait été vaincu par la brebis ! Il s'éloignait en silence par la *Strade antique*, la voie romaine de l'Albigeois et du Rouergue, à travers les malédictions vengeresses et les chants de victoire des populations méridionales : « Montfort est mort, est mort, est mort ! Vive Toulouse, cité glorieuse et puissante ! Reviennent parage et honneur ! Montfort est mort, est mort, est mort[1] ! »

Certes, ce fut un beau jour, un jour glorieux et triomphant, que celui où le comte Ramon VII vit son territoire enfin délivré; depuis le sommet des Alpes jusqu'aux landes de Gascogne, voisines de l'Océan. Toulouse, à leur retour, fêta magnifiquement le prince et ses chevaliers victorieux. Il était entouré de toutes les tribus romanes, chacune sous son pennon et son symbole. Ces figures désignaient la race ibère, la vie nomade, l'origine orientale.

1. Tradition populaire : la mort du Loup.

Toulouse arborait la brebis et la croix ; le Béarn, la vache aux cornes lumineuses [1] ; Carcassonne à la houlette pastorale joignait le soleil d'Alby ; Comminges et tous ses rameaux pyrénéens, Foix, Conserans, Palhars, Castelbon et même Barcelone, portaient aussi la houlette changée en lance et teinte de sang, sous un ciel éclatant, c'est-à-dire, en langage héraldique, *d'or à trois ou quatre pals de gueules*. Les noms des barons étaient goths; les noms des femmes et des familles étaient généralement ibères. La femme donnait son nom à la famille ; chaque tribu avait une matrone pour patriarche; on disait : les fils de Nos, d'Oliva, d'Impéria, de Bélissena. En somme, bien que mêlée d'éléments grecs, juifs, goths, arabes, la race au fond était ibère, l'éducation latine, la langue romane, le génie, comme le sang, infiniment divers, mobile, ingénieux, merveilleux, et se résumait dans ce mot caractéristique, *romanesque* [2].

La victoire fut nationale, l'œuvre commune des peuples et des barons; mais trois princes dépas-

1. Clarinées. « Florez remarque que, dans les médailles de la Bétique, le taureau est toujours accompagné d'un croissant. Dans les autres provinces (Ibères) on trouve le taureau, mais non le croissant. » G. de Humboldt.

2. Roman-Esque, Ibéro-Latin. Les Ibères sont la première race historique de l'Occident. Les noms d'Angers, des Andelis, de la Seine marquent leur route vers le Nord. Ils passèrent en Angleterre où l'on retrouve une de leurs tribus, les Silures; et en Irlande qui leur doit ses deux noms antiques, Ibernia, Escotia. La philologie a pleinement confirmé le récit de Tacite. Agricola XI.

sent tout de la tête : Ramon VII, comte de Toulouse, par sa suzeraineté féodale; Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, par ses aventures enfantines et guerrières; Roger-Bernard, comte de Foix, par son génie politique et sa grandeur chevaleresque. Héros de l'épopée romane, ils le seront encore du martyrologe cathare.

Ramon VII, comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Narbonne, était le treizième descendant de Horss, ou Ursio, chef wisigoth, qui, dans le démembrement de l'Empire carlovingien, reconquit la Septimanie, ou la Marche de Gothie dont la capitale était Narbonne. De cet étroit duché, d'abord comprimé entre les Corbières et la Montagne-Noire, ses successeurs avaient, pendant trois cents ans, continuellement accru leur domaine qui maintenant s'étendait entre la Dordogne et les Pyrénées, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan. Ces princes avaient fondé leur puissance en refoulant les Francs au Nord, et les Maures au Sud, de sorte qu'au XIIe siècle leur fortune grandissante pouvait rêver sans trop d'orgueil, entre la Gaule franque et l'Espagne musulmane, la création d'un troisième royaume d'Aquitaine, sous la dynastie nationale des Ramons. Ces princes avaient dû leur fortune sans doute à leur valeur, mais encore plus à leur intelligence, et à leur habileté d'être toujours les représentants de l'idée dominante de leur siècle. Ramon IV ou de Saint-Gélis représente les croisades d'outre-mer; il conduit en Palestine une colonne de cent mille Aquitains, manque la couronne de Jérusalem, et fonde, au pied du Liban, la principauté de Tripoli où

l'héroïque pèlerin avait fixé son tombeau. Alphonse-Jourdain, son fils, né sur les bords du fleuve saint dont il porte le nom, y revient mourir après avoir associé sa gloire à la révolution pacifique des libertés communales de Toulouse et des cités républicaines du Midi. Ramon V, son petit-fils, reproduit brillamment l'union de la chevalerie et de la poésie provençale dont son règne fut le siècle de Périclès. Ramon VI, son arrière-petit-fils, personnifie la libre pensée, l'indépendance des religions, et la lutte contre la puissance théocratique. De là, les orages qui enveloppèrent le berceau de Ramon VII. Le dernier des Ramons ne fut qu'un reflet, d'abord de l'héroïsme populaire, ensuite du martyre national. Il s'évanouit dans le triomphe, mais il reste pour son peuple un symbole du supplice de la patrie. De là, le vif amour qu'il inspira de son vivant, et l'intérêt qu'inspire encore cette figure souriante et mélancolique. Arrêtons-nous devant ce front où circule comme un nimbe funèbre et comme une auréole d'ombre.

Ramon VII était fils de Ramon VI, comte de Toulouse, et de Jehanne Plantagenet, sœur de Richard Cœur-de-Lion. Ramon VI, qui, par ses nombreuses capacités, la magnificence de sa cour, avec un mélange de volupté, de scepticisme et de poésie, était un Salomon féodal, confia aux meilleurs maîtres son éducation chevaleresque. Mais tous les soins de Geoffroi de Poitiers, son précepteur, de Ramon de Recaud, son gouverneur, et d'Arnaud Topina [1], son écuyer, ne réussirent à for-

1. Topina, le pot.

mer qu'un médiocre prince. La nature manquait, ou fut arrêtée par l'inclémence des temps. Il avait deux ans quand il perdit sa virile mère, douze quand la croisade envahit ses États et bouleversa sa maison, quinze quand la bataille de Muret, où périt le roi d'Aragon, dispersa les princes méridionaux, rejetés derrière les Pyrénées et quelques-uns jusque dans les îles Britanniques. Fugitif de Toulouse bientôt occupée par Montfort, le jeune infant dut se retirer à la cour de son oncle, le roi d'Angleterre. Ce roi n'était plus Richard Cœur-de-Lion. La mort de Richard fut au nombre de ses malheurs. Richard n'eut jamais permis ni l'invasion de l'Aquitaine, ni les victoires de Montfort. Ramon *Sans-Avoir* fut recueilli par Jean *Sans-Terre*, prince errant lui-même dans ses îles, à demi dévoré par Philippe-Auguste, et excommunié par Innocent III. C'était le temps où ce pontife, pour réorganiser la catholicité bouleversée par la superbe théocratique, convoqua le quatrième concile universel de Latran. Ramon VII quitte ce Lazare des rois anglo-normands dont il semble traîner le malheur mais non le crime sur les mers, et, suivi de son fidèle Topina, débarque en Italie. Il retrouve son père Ramon le Vieux, Ramon-Roger, comte de Foix, et d'autres seigneurs méridionaux arrivés d'Espagne. Ils vont à Rome revendiquer leurs héritages auprès du plus olympien des papes, dispensateur des sceptres et des couronnes, et des quatre cent cinquante patriarches, archevêques, évêques, chefs d'abbayes, qui formaient à ce Jupiter du Vatican comme une cour de dieux. Le comte de Foix fut le magnifique et magnanime ora-

teur de la patrie romane auprès du concile de Latran. Sa harangue est repoussée, la croisade justifiée, et le Midi irrévocablement acquis à Montfort, c'est-à-dire au roi de France. Tel est l'arrêt du *Vicaire de Dieu*. Les princes dépouillés se rembarquent tristes au port de Gênes, et se dirigent les uns sur Marseille, les autres sur Barcelone. Le comte et l'Infant de Toulouse sont accueillis avec transport par la chevalerie provençale et reçus en triomphe dans la cité d'Avignon. Les deux princes se séparent : l'Infant, sur des nefs couronnées de fleurs, descend le Rhône, investit Beaucaire, et, assiégeant et assiégé, enlève cette Roche, premier degré de la ruine de Montfort. Pendant ce temps, le comte aborde en Catalogne, rallie les conjurés d'Andorre, traverse les Pyrénées, et, voilé d'un brouillard, rentre dans Toulouse. Simon, pris entre les deux camps, rugit comme un lion, mais il est tué à la porte de Montolieu, et la croisade, décapitée de son chef, ne fait plus que se tordre et palpiter convulsivement comme un serpent coupé. Ramon le Vieux ne vit pas l'entière délivrance du Midi. L'Infant, quand il lui succéda, n'avait que vingt-cinq ans (1222), mais les comtes de Foix et les consuls toulousains, dont il est le pupille, achèveront la victoire nationale. Il était léger, jovial dans des temps si tristes, et même facétieux dans des circonstances si tragiques. Poëte, il échangeait volontiers avec ses chevaliers des strophes de guerre et d'amour. C'était, avec plus d'honnêteté et de valeur, le neveu de son oncle, un Jean Sans-Terre aquitain, et avec ses bouffonneries et ses éclairs d'héroïsme,

comme une ébauche malheureuse du Béarnais, et un type attristé de la race gasconne. Il restera jusque dans sa vieillesse enfantine et dans la mémoire sympathique des hommes : *Le jeune comte* [1]. Deux traits peindront cette jeunesse incorrigible. A vingt ans, il avait épousé Dona Sancha d'Aragon, mariage politique qui, par la mort éventuelle du roi Don Jaïcmé, pouvait réunir Toulouse et Saragosse, et former, entre l'Èbre et la Dordogne, un vaste empire solidement échafaudé sur la robuste épine dorsale des Pyrénées. Ce prince licencieux, bientôt dégoûté de l'Infante maladive, résolut de répudier la sœur du martyr de Muret, pour épouser, qui?... une fille de Montfort, le bourreau de sa maison et de la patrie romane. C'était pis qu'une légèreté, c'était un crime domestique et national. Naguère encore, pendant qu'on assiégeait Carcassonne, Ramon VII disparut tout à coup sur le soir. On le chercha vainement toute la nuit. L'ennemi avait-il enlevé le prince? Non, il s'était rendu dans la cité; il avait visité son rival dans son camp, et trouvé bon de coucher dans le même lit avec Amaury, dans le château de Carcassonne. Le matin, il redescendit riant de son héroïque étourderie dont sans doute il fut sévèrement tancé par le comte de Foix. Son cœur aurait dû lui dire qu'il ne devait pas plus coucher avec le frère qu'avec la sœur, et que les Saint-Gélis étaient séparés des Montfort par une mer de sang et des montagnes de cadavres [2]. Tel

1. Lo comes jove.
2. Guilh. de Puyl., ch. XXXIV.

était ce prince léger, frivole, inconséquent, mais chevalereux et deux fois cher à son peuple dont il reproduisit d'abord l'héroïsme et la victoire, puis la défaite et le long martyre.

Ramon VII avait à ses côtés son jeune frère Bertran, et son beau-frère Ugo d'Alfar, suivi lui-même de ses deux fils Joan et Ramon d'Alfaro. Puis s'avançaient les barons de la cité, les Toulouse branche de la maison comtale, les Villeneuve dont les rameaux couvraient tout le Midi, les Roaïx, hôtes de Ramon VI à son retour de l'exil d'Espagne, les Maurand illustrés par le martyre encore plus que par la guerre, les Arnauld-Bernard dont une porte de la ville atteste encore la vieille popularité. Puis, les barons des campagnes, citoyens aussi de la métropole; les seigneurs de Vertfeuil qui dans le dernier siècle avaient éconduit saint Bernard et le légat du pape; de Caraman qui, plus tard, reçurent dans leur bourg l'évêque bulgare Nicétas; de Lantar, qui prétendaient descendre des ducs d'Aquitaine détrônés par Charlemagne; du Mas-Saint-André Cap-de-Porc, savants légistes et guerriers impétueux. Avec ces barons venaient les barons du Capitole, les consuls de Toulouse et des autres villes romanes, commandant leurs milices urbaines, consuls égaux aux chevaliers, chevaliers eux-mêmes, quoique parfois plébéiens. Les ingénieurs Escot de Linars, Jordan du Villar, Bertran de la Baccalaria; les troubadours Pierre Cardinal, Guilhem Figueyras et Guilhem de Tudella, l'Homère des guerres romanes. Enfin le patriarche Guillabert de Castres, avec les évêques et les diacres albigeois, après

vingt ans d'une vie errante, rentrait dans Toulouse, la métropole *mundine*[1]. Ces évêques sont presque tous des chevaliers, comme ces chevaliers vont presque tous devenir des évêques. Frères de race et compagnons de guerre ils partagent le triomphe entre deux martyres. Princes, évêques, barons, consuls, diacres, troubadours, peuples, serfs même, par l'arc et la flèche, l'épée ou la harpe, la parole ou la prière, ou l'hymne, ont tous diversement mais unanimement concouru à la délivrance de la patrie romane. Toulouse fête les phalanges libératrices : les maisons sont pavoisées, les rues jonchées de rameaux, le peuple chante son triomphe : « Voici l'étoile du matin ! Maintenant nous avons Jésus-Christ ! Parage et honneur sont revenus ! Vive Toulouse ! Toulouse la grande, la puissante, la rose des cités[2] ! » Jamais joie plus sainte ! Jamais victoire plus légitime et plus glorieuse ! Car c'était celle de la justice, de l'humanité, et de l'avenir du monde.

La guerre des Albigeois est l'Iliade des peuples pyrénéens : Iliade chevaleresque, religieuse, philosophique, avec un rayon de l'Orient, un vague reflet de l'Inde. Ramon le Vieux en est à la fois l'Agamemnon et le Nestor. Les héros sont les comtes de Foix ; Ramon-Roger en fut l'Achille dans les batailles, et l'Ulysse éloquent, l'orateur de la patrie romane au Vatican. Roger-Bernard, son fils, non moins valeureux, non moins éloquent, fut un guerrier plus religieux, plus mystiquement

1. Munda, Cathare.
2. Guilh. de Tudella.

chevaleresque, et l'élève adouci et poétique des Cathares. Deux princesses, entre autres, en furent les héroïnes. Esclarmonde, sœur du premier, fut la théologienne, comme la sibylle des guerres, et fonda Montségur. Ermessinde [1], femme du second, fut la diaconesse, l'ange de l'exil, et fortifia Castelbon. Foix ne fut jamais pris sur sa Roche; il se rendit volontairement au légat romain. Mais Montségur ne se soumit jamais, et la délivrance s'élança comme un aigle de Castelbon. On peut donc dire que les comtes, les peuples et les cimes de Foix, furent les libérateurs du Midi. Mais cet héroïsme des princes et des princesses, des donjons, des rochers et des bois, se condense et s'épanouit dans un plus haut idéal en Roger-Bernard, le paladin du Paraclet.

Asnar, chef cantabre du Nébousan, ou des sources de la Garonne, est le patriarche commun des maisons de Commenges, Carcassonne, Foix, Conserans, Palhars et Castelbon. Carcassonne est une branche de Commenges et Foix un rameau de Carcassonne qu'une femme, Ermengarde, transporta dans la maison d'Alby. Carcassonne et Foix n'en restèrent pas moins unis, redoublèrent leurs alliances dynastiques, et Cécilia de Carcassonne, fille de Trencabel, épouse de Roger-Bernard Ier, comte de Foix, fut la mère de Ramon-Roger, le premier héros de la défense romane, d'Esclarmonde, vicomtesse de Gimoez, la théologienne cathare, et de Cécilia, vicomtesse de Conserans, la patronne des Vaudois.

1. Ermessende, Ermessen.

Roger-Bernard II, comte de Foix, naquit vers l'an 1180, de Philippa de Montcade, nièce des rois d'Aragon, et de Ramon-Roger, comte de Foix et petit-neveu des mêmes rois, par son aïeule Chimène, issue de la maison de Barcelone[1]. Ramon-Roger fut en guerre, en tournois et en poésie un émule de Richard Cœur-de-Lion. Il est le plus grand prince féodal de sa race : ennemi des moines, il inclinait à l'Albigisme; mais Philippa sa femme était Cathare. L'Infant Roger-Bernard a la bravoure éclatante de son père, unit la tendresse de sa mère et sa douce piété mystique : il eut pour précepteur chevaleresque Pons Adhemar de Rodelha, son parent, de la maison de Durfort, et pour précepteur religieux, le diacre Ramon Agulher; il fut élevé au château de Durfort, situé dans le Podaguez, entre la Lèze et l'Ariège. En 1202, il épousa Ermessinde de Castelbon, héritière d'une moitié de la vallée catalane de Palhars avec la suzeraineté de la république d'Andorre. Le comte d'Urgel en conçut de l'ombrage, et envahit les terres de son voisin le vicomte de Castelbon. Arnaud appelle à son secours le comte de Foix. Un combat sanglant est livré sur les bords de la Sègra : les deux princes alliés, malgré leur valeur, sont vaincus par le comte Armengaud, et retenus captifs, cinq ans, dans les tours d'Urgel. Comme Richard Cœur-de-Lion, Ramon-Roger consola ses ennuis et les tristesses de son compagnon par les sons de sa harpe et le chant de ses ballades. Il ne sortit de son étroit

1. Olhagaray. — Xiména, Eiseména.

donjon catalan que pour s'élancer dans les vastes champs de bataille des guerres albigeoises. Comme la croisade fondait sur le Midi, l'Infant de Foix avait environ trente ans (1209). Ses premières armes furent toutes filiales. Il arrache son père et son beau-père des tours d'Urgel, et après avoir défendu son patrimoine dans une étroite conque des Pyrénées, il défendra la patrie romane, dans les vastes plaines méridionales, contre les hordes dévastatrices de France et d'Europe. Toutefois, dans cette lutte gigantesque, il n'est que le second du vieux et héroïque comte, et, quoiqu'au premier rang, il ne figure pas en chef aux batailles de Montjoire, des Bordes, de Muret, de Baziéges, non plus qu'aux deux défenses de Toulouse, l'une où fut tué Montfort, l'autre où Louis de France fut vaincu. Dans toute cette période, la première renommée chevaleresque, le rôle éclatant de la guerre appartient incontestablement au vieux comte de Foix : il est le Roland pyrénéen.

Mais, après la mort de Ramon VI, son suzerain, et de Ramon-Roger, son père, le comte Roger-Bernard, alors dans toute la force de l'âge et de la renommée, reste le tuteur des jeunes comtes de Toulouse et de Carcassonne, le vengeur de la patrie romane, et le chef de la guerre. Dernier survivant, il hérite de toute une génération de héros, il achève la victoire, et recueille le triomphe. Mais, depuis longtemps déjà, il s'est approprié ce rôle de chef de *Faidits* [1] et de libérateur national. Après

1. Bannis, exilés.

la bataille de Muret qui rejeta derrière les Pyrénées les princes vaincus, l'Infant de Foix recueille tous ses grands proscrits dans les conques de Palhars et d'Andorre. Dépossédés par le concile de Latran, les barons méridionaux embrassent le Catharisme, consolateur des exilés. Le patriarche Guilhabert de Castres bénit la conjuration chevaleresque de Castelbon. Ils repassent le port de Salao. Où vont-ils? A la victoire ou à la mort : reconquérir leurs terres ou mourir dans leurs foyers paternels. Une nuée, sillonnée de langues de feu, brille sur les flancs du Vallier. C'est le tourbillon de poudre soulevé par le galop de la chevalerie du Paraclet. Roger-Bernard conduit l'avant-garde, à la tête des trois Roger, Roger de Comminges, Roger d'Aspet, Roger de Montaut. Dans les plaines de la Garonne, il culbute Joris, lieutenant de Montfort, et par le gué du Bazacle, introduit dans Toulouse, voilée d'une brume, le comte Ramon le Vieux. Montfort, vaincu devant Beaucaire, est tué devant Toulouse ; le sol roman pied à pied est reconquis, et, après sept ans de la guerre la plus acharnée et la plus tragique, Amaury est expulsé, le légat est fugitif, et les débris honteux de la croisade refoulés sanglants dans le Nord [1]. C'est l'œuvre de Roger-Bernard de Foix, le Macchabée, le Thrasybule pyrénéen. Le surnom mérité de *Grand* lui fut donné par le Midi reconnaissant dans ces fêtes triomphales de Toulouse. Car ce petit prince de montagne, dans l'immense champ clos des Alpes, de la Méditerranée,

1. G. de Tudella.

des Cévennes, des Pyrénées et de l'Océan, pendant quinze ans de guerre, a vaincu Innocent III, le *vicaire de Dieu*, Philippe-Auguste, un puissant monarque, Simon de Montfort, un aventurier de génie, Dominique de Gusman, un missionnaire d'enthousiasme et de fanatisme, exterminé leurs vingt croisades, détruit un million de barbares, et fait triompher de ces avalanches d'hommes, le droit, la patrie, l'humanité. Nous avons dit que Ramon-Roger fut le Roland albigeois. Nous pourrions dire avec plus de justesse encore que Roger-Bernard fut l'Olivier cathare ; et ce nom d'un paladin de l'Aquitaine, ennemi de Charlemagne, ce nom de l'arbre favori de la Provence, convient merveilleusement, par son double symbolisme de guerre et de grâce, au héros, belliqueux à la fois et pacifique, de l'épopée romane du Paraclet.

Le comte Roger-Bernard fut l'objet de l'enthousiasme et des ovations patriotiques de Toulouse. Ce prince, populaire en tout temps, avait été constamment l'ami des Capitouls. Plusieurs de ses vassaux, les seigneurs de Saint-Ibars et de Camarada, figuraient même parmi les barons du Capitole[1]. Il avait deux fois défendu leurs murailles, leur avait d'abord rendu leur vieux comte exilé, et maintenant leur ramenait leur jeune comte triomphant. Il était le père de leur ville, et le sauveur de la patrie romane. Après ces fêtes patriotiques, Roger-Bernard regagna ses montagnes : il remonta la rive gauche de la Garonne et de l'Ariège. Il avait

1. Du Mège, *Hist. de Toulouse.*

auprès de lui ses deux frères, Améric, délivré des tours de Carcassonne où il avait été pendant quinze ans l'otage des Montfort, et le jeune Loup, son émule en valeur et en piété cathare; Pons-Adhemar de Rodeilla, son précepteur, avec ses frères de Durfort : le noble Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, et son frère Amiel de Palhers; et les douze rameaux masculins et féminins des ***Fils de Bélissen***, comprenant tout le baronnage du comté de Foix. Hauterive, Cincte-Gabelle, Saverdun et Pamiers, furent successivement les haltes de ce triomphe qui devait recevoir son couronnement à Foix. La résidence du prince était encore au Castellar de Pamiers.. Le château de Foix était depuis dix ans en dépôt entre les mains de l'Église romaine. Le gardien sacerdotal se troubla devant la victoire populaire et la chute de la croisade. Il rendit ces inexpugnables tours, et le comte rentra dans le palais féodal de ses ancêtres : le retour des exilés de Castelbon se terminait après sept ans de guerre par la conquête du donjon de Foix. Le prince y revint avec la comtesse Ermessinde, sa fidèle compagne, leurs deux enfants adolescents, Roger et Esclarmonde; ses jeunes frères, ses vieux compagnons d'exil, ses écuyers, ses troubadours, ses palefrois, toute une cour chevaleresque; et ces tours veuves, ces salles si longtemps désertes, retentirent des fêtes nationales où le bruit des armes se mêlait aux sons des harpes, et la poésie refleurit sur ces créneaux comme ces giroflées jaunes frissonnantes aux derniers souffles de l'hiver. (Avril 1223.)

Mais l'ovation la plus touchante fut celle de Carcassonne. Quinze ans auparavant, après le massacre de Béziers (1209), Agnès de Montpellier, vicomtesse de Carcassonne, comme une Andromaque féodale, sortait de son palais et de la cité, après avoir donné son petit Astyanax à baiser à son époux qui s'armait pour combattre et mourir sur les murailles. Fugitive devant la croisade, elle s'éloignait au galop de son cheval, emportant vers les Pyrénées son enfant suspendu à la mamelle, et n'arrêta sa course haletante que dans les tours de Foix[1]. Là, quelques jours après, elle apprend le triste sort de Carcassonne surprise par trahison, de son peuple évadé par les souterrains, et fuyant nu et affamé vers les cimes d'Espagne, et du jeune vicomte Ramon-Roger, son époux, retenu dans les fers, et, par une félonie plus noire encore, mis à mort dans un fond de tour. La place de cette mère et de cette veuve était auprès de son enfant et des comtes protecteurs de l'orphelin et vengeurs futurs du martyr. Mais la catholique Agnès, femme vulgaire si ce n'est infidèle épouse, se trouva sans doute dépaysée parmi ces nobles comtes et leurs doctes et courageuses compagnes, princesses théologiennes, poétiques, héroïnes de la patrie romane, comme de la foi cathare ou léoniste. Elle abandonna son enfant et le noble asile des tours de Foix. Un soir elle reparut mendiant aux portes de son palais de Carcassonne. L'indigne princesse traitait avec Montfort, abandonnait à l'usurpateur l'héritage de

1. *Chronique romane.*

son fils, acceptait en compensation de son domaine une pension du meurtrier de son mari, et vécut de ce pain trempé dans le sang du martyr. Ce triple scandale de trahison, de spoliation et de meurtre fut sanctionné par le pontife romain. L'Infant cependant partageait la fortune des comtes, élevé d'abord au donjon de Foix, puis fugitif au château de Montségur, puis exilé aux bercails de Cerdagne et d'Andorre. Le blond *Faidit* revint de Catalogne avec l'armée libératrice dont il était l'héroïsme enfantin et la grâce innocente et chevaleresque. Des bercails de l'exil, l'orphelin remonta de hasard en hasard, de combat en combat, jusque dans les murailles de Carcassonne. Hélas! il ne connaissait pas les demeures de ses aïeux. Quand on le déroba à la croisade, il était encore si *petit enfantelet*, une si *innocente chose qu'il ne savait ni le bien ni le mal, et qu'il eût mieux aimé un arc, un berceau ou un oiselet qu'une terre de duc et de marquis*[1]. Les infortunes de l'enfance, le spectacle de l'orphelin déshérité et miraculeusement reconduit au toit paternel, ce guerrier de quinze ans vainqueur du lion de Montfort qui n'avait pu le dévorer dans son berceau, et nourri au désert par la colombe du Paraclet, forment un drame merveilleux de pitié, un mystère infini d'attendrissement, irrésistible au cœur d'un peuple encore primitif, et d'une époque encore patriarcale et chevaleresque. Aussi, quand l'héritier des Trencabel parut aux Trivalles, au pied des rampes de Carcassonne, il fut sans doute enlevé de son cheval,

1. Guilhem de Tudella, vers 3530.

porté dans les bras, sur les lèvres, et comme sur les baisers des mères pleurantes de bonheur dans le palais désert et dévasté de son aïeule Aladaïs. Hélas ! sa mère l'avait délaissé ! Son père avait été lâchement assassiné ! On ne sait pas même où dorment ses os ! Il ne pourra pas pleurer sur son sépulcre ! Mais la mère de l'orphelin, c'est Carcassonne ! Le père de l'Infant, c'est le sol albigeois. Cet adolescent représente, après tant de douleurs, le retour d'un âge d'or.

Le jeune vicomte s'appelle Ramon-Roger comme son père; Ramon, du comte de Toulouse dont il est le petit-neveu, Roger, du comte de Foix dont il est l'arrière-petit-cousin. On le nomme aussi Trencabel (qui tranche bellement), surnom que ses ancêtres avaient gagné dans les batailles [1]. Roger-Bernard, son tuteur, installa le jeune prince dans son donjon et sur son trône féodal. Dans le palais de Carcassonne, au centre d'une vaste cour entourée de portiques romans, s'élevait un orme antique. Cet orme avait probablement remplacé l'arbre druidique et sacré qui a laissé son appellation au plateau de Carcassonne, la *Roche du Chêne* [2]. C'est sous cet orme séculaire qu'assis sur leurs trônes de pierre, les rois goths rendaient la justice et que la vicomtesse Aladaïs tenait ses cours d'amour [3] et présidait aux

1. M. Mahul traduit Trencabel par Casse-Noisette (Trencaavellana); les noisettes qu'il cassait, c'étaient les casques d'airain.

2. De Quer, Ker, Car, Roche, et de casser, chêne.

3. Le mot amour, au moyen âge, comprenait l'ensemble des vertus, des talents, des élégances dont se composait la perfection, l'idéal chevaleresque.

tournois poétiques et chevaleresques. C'est sur ce siége judicial que le jeune vicomte se vit entouré des vieux serviteurs de sa dynastie, les chefs vénérables des clans pyrénéens, les fils de Nos, d'Oliba, d'Impéria, de Bélissen; le sévère Bertran de Saissac, ancien régent de Carcassonne, pendant la minorité du vicomte victime de Montfort; le valeureux Pierre-Roger de Cab-Aret, le vainqueur de Bourchard de Marly; Olivier et Bernard de Termes, Bernard de Castres, Olivier et Ramon d'Hautpoul, Bernard de Boissezon, Ramon de Ménerba, Bernard et Olivier de Penne; leurs femmes ou leurs mères, héroïnes des cours d'amour, revenues vieillies de l'exil d'Espagne, roses fanées par le temps et la tempête, mais reverdissant aux rayons mystiques du Paraclet; la fameuse Loba de Pechnautier, Brunissenda de Cab-Aret, Ermengarda de Castres, Aladaïs de Boissezon, Escarona de Rabastens, Gemesquia de Menerba[1]; et avec ces chêtelaines et ces barons, le troubadour Ramon de Miraval, le chantre survivant de leurs beautés et de leurs exploits, vieilli comme eux dans l'exil aux bords de l'Èbre, et qui rapportait avec sa harpe un écho des beaux jours de la patrie romane, et dans sa personne un souvenir des luttes musicales de ses mélodieux rivaux, le tendre poëte Arnauld de Marveil, Alfonse le Chaste, roi d'Aragon, et même Richard Cœur-de-lion, lorsque ce monarque conduisit à Ramond VI sa sœur Jehanna d'Angleterre, devenue

1. Escar-ona, la colline basque; Gemma-Esquia, la perle basque.

comtesse de Toulouse, et qu'il visita la cour d'Aladaïs, la plus poétique des Pyrénées. L'ombre des vieux jours et des félicités éteintes rayonnait un instant encore et répandait son enchantement mélancolique sur ces manoirs assombris et ensanglantés de Carcassonne [1].

Le comte de Foix et son jeune pupille Trencabel reçurent alors l'hommage de tous les puissants barons de la Montagne-Noire, des Corbières et de Cerdagne. L'antique Aznar, chef cantabre du Nebouzan, était la souche commune de leur race. Carcassonne, branche de Commenges, avait formé le rameau de Foix qui s'était regreffé sur sa tige, entée au tronc des Trencabel d'Alby, par le mariage de Roger-Bernard Ier, comte de Foix, avec Cécile de Carcassonne. Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, était donc neveu issu de germain, de Roger-Bernard II, petit-fils de Cécile de Carcassonne, comtesse de Foix. La consanguinité des races et la proximité des branches étaient encore accrues par l'intimité des chefs. Quelques jours avant la croisade, Ramon-Roger Ier, vicomte de Carcassonne, pressentant sa fin tragique, et les infortunes de son unique enfant, nomma tuteur de son fils, son parrain, le grand comte Ramon-Roger de Foix, et, dans le cas de la mort de l'orphelin, déclara son oncle héritier de tous ses États. Trencabel, rentré dans son palais, renouvela la même donation, dans la prévision où il mourrait sans postérité légitime, en faveur de son second tuteur, le comte Roger-Bernard,

1. Miquel de la Tor, *Troubadours.*

qui venait de lui reconquérir ses vastes domaines paternels. De plus, reconnaissant des tendres soins dont Roger-Bernard avait entouré son enfance délaissée, il ajouta le don d'autres terres à celles que le comte possédait déjà dans le Carcassez, Preixan Pieussan, Aleyrac, dot magnifique de son aïeule Cécile de Carcassonne. Il y ajoutera bientôt le Cher-Corb, petite chaîne de montagne qui sépare la vallée de l'Aude du cours de l'Ers pyrénéen, et dont la bande de rochers sera le bouclier de la frontière orientale du comté de Foix. Le comte de Toulouse, de son côté, après avoir donné à Roger-Bernard un vaste territoire dans le Quercy, avec la ville naissante de Montauban, adjoignit à ce fief superbe celui, non moins magnifique, d'une trentaine de villages, relevant de Saint-Félix de Lauragais. C'est ainsi que les deux princes récompensaient les services du vainqueur de la croisade et du vengeur de la patrie romane[1]. De sorte qu'après l'expulsion des étrangers, le comte de Foix, de son chef ou de celui de son pupille, dominait depuis la Cerdagne jusqu'au Rouergue, et depuis le confluent du Tarn et de l'Aveyron jusqu'à la mer de Narbonne et de Maguelonne.

Après les grandes fêtes de la délivrance et le délire de la victoire patriotique, vinrent des soins plus graves, des réflexions plus sérieuses. Au fond cette victoire fut triste; on ne triomphait que sur des ruines : les danses foulaient des tombeaux. Il y eut des larmes de joie et des rires de désespoir.

1. Dom Vaissette.

Il fallut relever les foyers paternels. Les manoirs étaient à demi détruits, les terres ravagées, les races décimées par quinze ans de guerre. On compta ses morts ; on rassembla ses ossements. Combien ne revinrent jamais de l'exil ni des batailles ! Ramon-Roger de Carcassonne avait péri par le poison dans un fond de tour ; Pierre II, roi d'Aragon, dans le tumulte aveugle, la mêlée nocturne de Muret. Le vicomte et le roi étaient regardés comme des martyrs, et le monarque invoqué comme un saint de la patrie. Le comte Ramon-Roger de Foix avait trouvé le trépas en arrachant Mirepois aux croisés. Il avait sa tombe à Bolbona. Ramon VI, comte de Toulouse, expira dans sa capitale, mais il n'obtint jamais un tombeau. L'ordre miséricordieux de Saint-Jean de Jérusalem, dans le cloître duquel il tomba, ne put donner à ses os, battus de la pluie et du vent, l'hospitalité du sépulcre. Tous les deux moururent avant l'achèvement de la victoire, mais saluant la délivrance prochaine[1]. D'autres, tels qu'Arnauld, vicomte de Castelbon, et Bernard V, comte de Comminges, rendirent le dernier soupir en plein triomphe ; ce dernier pourtant sous la menace de l'invasion du roi de France. Toute une première génération avait péri dans l'exil, les combats, les massacres. La seconde, dont Roger-Bernard est le héros, eut le bonheur de voir le triomphe, mais pour assister au martyre. Heureux, mille fois heureux ceux qui moururent alors dans ces trente mois qui séparent la croisade de l'invasion

1. *Chron. romane.*

capétienne, et qui emportèrent dans la tombe l'illusion d'avoir ressuscité la patrie romane !

Beaucoup ne retrouvèrent pas leurs morts. L'orphelin des Trencabel ne découvrit jamais les os de son père assassiné par Montfort. Les fils d'Impéria cherchèrent vainement les restes infortunés de leur oncle Améric de Laurac, châtelain de Montréal, et les débris des quatre-vingts chevaliers pendus avec lui, comme des larrons, aux gibets de Lavaur, ni les cendres des quatre cents Cathares brûlés à côté dans un bûcher colossal, et que ne put arracher à la honte et à la flamme la victoire incomplète des comtes de Foix, à Saint-Martin de las Bordas. Leurs cendres avaient été le jouet des vents, et leurs cadavres suppliciés, la pâture des chiens et des vautours. Mais le puits de Lavaur avait fidèlement conservé les os de sa châtelaine, Giralda de Laurac, sœur d'Améric de Montréal. Elle était jeune encore, mère et même enceinte de nouveau, et matrone pieuse, charitable et chérie de ses vassaux. Jamais homme ne sortit de son manoir sans avoir été repu, dit un troubadour qui sans doute avait plus d'une fois reçu cette hospitalité patriarcale [1]. Son supplice donne la mesure de la valeur religieuse et guerrière de l'héroïne de Lavaur. Montfort la fit jeter *toute vive* et *en travers* dans un puits. Du fond de son humide tombeau, elle criait, pleurait, se lamentait, l'infortunée ! Montfort étouffa ce gémissement sous une avalanche de gravois dont il combla la citerne, ce qui

1. Guilh. de Tudella.

produisit, même parmi les vainqueurs, car il n'existait plus de vaincus, un frémissement d'horreur. Douze ans après, les orphelins de Lavaur, s'il en survivait, et les fils d'Impéria durent rouvrir ce puits tragique. Ils en retirèrent le squelette de cette martyre; ses chairs et l'enfant qu'elle portait dans son ventre avaient, hélas! été rongés par les lézards et les reptiles voraces de la piscine verdâtre, complices de ces féroces pèlerins. Ainsi périt la noble, la sainte, l'héroïque Géralda de Laurac. D'autres morts ne furent jamais retrouvés : de ce nombre, Philippa de Montcade, comtesse de Foix, et sa belle-sœur Esclarmonde de Foix, la grande vicomtesse de Gimoez, la sibylle des guerres romanes, et qui semble avoir disparu, comme Élie, dont elle eut l'intelligence prophétique, dans un tourbillon de feu. Toutefois, nous pensons que ces deux princesses n'étaient que mortes au monde et vivaient encore, mais uniquement pour Dieu, dans une caverne inconnue des Pyrénées.

Nous décorons le portique de cette histoire des statues équestres de ces trois princes pyrénéens. Nous sculptons le grand Roger-Bernard, comte de Foix, l'Olivier de la patrie romane, le paladin du Paraclet, ayant à ses côtés Ramon VII de Toulouse, et Ramon-Roger II de Carcassonne, ses pupilles et ses suzerains, tous les trois en heaume et en cotte de mailles *trélissées*[1], avec leur longue épée de Ségovie, et sur leurs chevaux de bataille : groupe

1. Lorica trilix.

douloureux, mais triomphal. Il est juste de consoler par ces ovations ces héros infortunés dont la victoire va tourner en ruine et dont les figures chevaleresques sont les cariatides mélancoliques qui supportent le poids de cette tragique histoire.

I

RAMON VII

COMTE DE TOULOUSE

LIVRE PREMIER

RAMON VII

COMTE DE TOULOUSE

I

AMAURY DE MONTFORT RAMÈNE EN FRANCE LE CERCUEIL DE SON PÈRE SIMON ET LES DÉBRIS DE LA CROISADE.

« Montfort est mort, est mort, est mort! Vive Toulouse, cité glorieuse et puissante! Reviennent parage et honneur! Montfort est mort, est mort, est mort[2]! » Prolongeons ce chant de victoire et de délivrance de nos ancêtres. Et cette fois ce n'était pas seulement Montfort qui était abattu, c'était la croisade elle-même; ce n'était pas seulement le lion féodal, c'était encore la louve romaine, la bête théocratique. L'invasion semblait refoulée pour jamais, la conquête perdue sans retour pour les hommes du Nord. Ils emportaient

1, Dans la langue romane l'*o* se prononce *ou*, ainsi Roma, Rouma; Ramon, Ramoun.

2. *Hist. du Lang.*, t. V, Add. du Mége.

jusqu'à leurs morts. La terre rejetait la race; la tombe vomissait le cadavre. Ce cercueil de Simon était le symbole d'un million de croisés dont les os roulaient dans le lit des torrents albigeois. De tant de morts, Amaury ne ramenait en France que son père, sa mère Alix de Montmorency, bientôt éteinte dans son veuvage, et son jeune frère Gui ou Guiot, tué tout récemment au siége de Castelnaudary; et sans doute quelques chevaliers et quelques évêques exhumés des cryptes de Carcassonne, compagnons qui dans la mort comme dans la guerre escortaient le grand chef de la croisade.

Par la *Strade antique*[1] ou voie romaine de l'Albigeois, le cadavre fugitif contournait à l'ouest la Montagne-Noire. Lavaur, théâtre d'un des plus odieux massacres de Monfort, fut sa première halte nocturne. Il continua par Alby, par Rhodez ses étapes funèbres. Chaque soir, il s'arrêtait sous la nef d'une église, ou sous le cloître d'une abbaye. Simon, bien que sceptique au fond, et contraint à l'hypocrisie par son ambitieuse scélératesse, avait été surtout le guerrier des prêtres et des moines; les moines et les prêtres à leur tour priaient autour de son cercueil. Chaque matin, après un service funéraire aux chants religieux duquel le peuple joignait du dehors son chœur d'imprécations et de huées, le cortége reprenait sa marche taciturne et morne. Plus d'une fois sans doute, les chevaliers

1. Nous donnerons toujours au voies romaines leur nom antique de *strade* : via Strata, voie Pavée.

eurent à protéger de leur lance, contre la juste indignation populaire, la cendre du ravageur du Midi ; les pierres des chemins continuaient le supplice du grand lapidé. Près du char funèbre marchaient attristés ses palefrois de bataille, le *More* sur lequel il combattit à Beaucaire, et le *Lion* sur lequel il fut mortellement atteint devant Toulouse. Amaury conduisait le cortége funéraire et chevaleresque. A sa suite venaient le vieux Gui de Montfort, son oncle paternel, et ses oncles maternels Bourchard de Marly et Lambert de Croissy [1]. Puis encore Gui de Lévis, maréchal de la croisade, et les autres guerriers, Amaury et Simon de Poissy, Pierre de Voisins, Jehan de Bruyères. Ils étaient suivis d'une multitude de vieillards, de femmes et d'enfants ; plusieurs de ces châtelaines étaient romanes : elles suivaient la fortune de leurs époux dans le Nord, butin vivant, proie éplorée et gémissante. Elles allaient vivre, exilées avec leurs enfants, dans leurs manoirs de France, construits dans la vallée de Chevreuse, sur les coteaux de la Seine, autour de Saint-Germain en Laye, résidence favorite des premiers rois capétiens.

Amaury ramenait aussi en France les chefs religieux de la croisade. Conrad, légat du Saint-Siége, l'avait devancé à Paris ; mais il reconduisait l'archevêque de Bourges, espèce de légat royal et gal-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, 623. Avunculo suo Lamberto de Tureyo. Oncle à la mode de Bretagne et fils de cousins germains.

lican, des évêques, des abbés, des moines et de ce nombre, sans doute, le fanatique chroniqueur, Pierre de Vaux-Cernay, qui regagnait son abbaye, dont les élégantes ruines décorent aujourd'hui la vallée de l'Ivette, close, comme son nom l'indique, de bois et de rochers. Gui, son oncle, abbé de Vaux-Cernay, ami de Simon de Montfort, qui l'avait appelé à l'évêché de Carcassonne, se mourait de l'agonie de la croisade, et sa mule rapportait son cadavre expirant, et comme son pâle fantôme dans sa nécropole monastique de l'Ile-de-France [1]. Le vieux Arnauld-Amalric, abbé de Cîteaux, légat de la première croisade, devenu archevêque de Narbonne et primat de Septimanie, fatigué de guerre, de massacre, de pillage, d'intrigues, et de la stérilité de tant de crimes, comme de la vanité du monde et de l'inanité de la vie, s'éteignait aussi dans une mélancolie farouche. Fugitif de Narbonne, par la crainte du vicomte et du peuple, il s'était retiré à Montpellier, avec les évêques d'Agde, de Béziers et de Nîmes; et de cette ville catholique, il écrivit au *sérénissime et très-pieux roi Louis, roi des Français*, pour lui raconter les dernières convulsions de la croisade, et le supplier de venir en hâte au secours de l'épouse du Christ gémissante dans *son royaume* [2]. Lui, n'attendait pour s'exiler que la mort. Il avait confié à Cîteaux le repos de sa cendre et l'honneur de sa mémoire. Aucun de ces dévastateurs du Midi n'osait y laisser sa tombe.

1. Il mourut le 21 mars suivant.
2. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 112.

Dominique, expulsé par les premiers retours de la victoire romane, était mort depuis trois ans à Bologne (1221), et la ronce croissait sur son tertre négligé qui devait bientôt se changer en autel. Ses monastères de Prouille, de Lescure, de Toulouse, formés par la spoliation, et rendus à leurs légitimes héritiers, étaient redevenus des manoirs chevaleresques. Ses disciples dispersés suivaient les croisés d'Outre-Loire, avec leur prieur Mathieu de France. Ils cherchaient un refuge à la cour de Paris, où ils trouveront sur le trône une élève de Saint-Dominique, une reine castillane.

C'est ainsi que les croisés cheminaient lentement d'abbaye en abbaye, à travers les montagnes du Rouergue, les forêts du Limousin, les landes et les marais de la Sologne, souffrant de la faim, de la pluie, des neiges, et non sans danger, pour cette foule de femmes et de petits enfants, au passage des fleuves enflés par l'hiver [1]. Mais à mesure qu'ils pénétraient dans le Nord, la réprobation populaire s'apaisait; la clameur se changeait en acclamation, la huée tournait en cantique. Au delà de la Loire, Simon de Montfort, l'assassin du Midi, fut le Macchabée de l'Église romaine, le Roland de Philippe-Auguste, ce Charlemagne capétien, un mélange du paladin et du martyr de la couronne de France. Il obtint dans la mort un reflet funèbre du triomphe féodal que lui décerna la France lorsque le vainqueur de Toulouse vint recevoir de son roi l'inves-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 112.

titure de sa conquête dont il avait déjà obtenu la consécration du concile de Latran[1]. Alors le peuple se portait à sa rencontre en chantant : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Maintenant on venait encore en procession, on le saluait des mêmes cantiques. Comme on baisait ses vêtements, on porte à ses lèvres la housse de son cercueil. La mort, en l'abattant, l'avait grandi ; le héros était devenu martyr ; ses lauriers s'épanouissaient en palmes. C'est ainsi que de procession en procession, ces lugubres pèlerins atteignirent l'Ile-de-France et leur vallée natale de Chevreuse. Après une absence de quinze ans, ils revoyaient leurs châteaux paternels, Lévis, Voisin, Bruyères, La Ferté, groupés autour du puissant donjon de Montfort. Maigres châtellenies pourtant, nids de choucas et d'éperviers, comparés aux magnifiques cités qu'ils avaient perdues, aux superbes forteresses de Mirepois, Chalabre, Limoux, Saissac, Castres, Carcassonne, Alby, et surtout la *rose des villes*, *Toulouse la Grande*, plus grande alors, en effet, que Paris.

Une de leurs dernières haltes fut l'abbaye de Port-Royal, récemment fondée par Mathilde de Garlande, femme de Mathieu Ier de Marly, pour obtenir de Dieu l'heureux retour de son mari parti dans la croisade qui fit la conquête de l'empire d'Orient (1204)[2]. Mathieu ne revint pas : il périt avec l'empereur Baudoin ; mais cinq ans après éclata la guerre des Albigeois et l'abbaye fut ache-

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. 83.
2. Sainte-Beuve, *Port-Royal*.

vée et sans doute enrichie des dépouilles de la Provence et de l'Aquitaine. Ce *Port* fut probablement la nécropole féodale des Montmorency-Marly, et son surnom de *Royal* prouve qu'il fut mis sous le patronage direct de Philippe-Auguste, et comme un monument commémoratif de la double conquête de l'Orient et du Midi, accomplie par deux lieutenants du monarque capétien. Mathilde, veuve, suivit en Aquitaine l'étonnante fortune de ses fils et de ses neveux : elle conduisit sa fille Marguerite, devenue vicomtesse de Narbonne par son mariage avec le vicomte Améric de Lara, parent de Blanche de Castille. Elle trouva son fils aîné, Burchard de Marly, seigneur du vaste fief de Saissac, c'est-à-dire du versant méridional de la Montagne-Noire, et Lambert de Croissy, son second fils, possesseur de la ville de Limoux et de la haute vallée de l'Aude. Enfin Simon de Montfort, son neveu, était en train de se tailler un royaume qui s'étendrait des Alpes jusqu'à l'Océan. Du palais de Carcassonne, où elle reçut l'hospitalité, elle accompagna son terrible neveu au siége de Ménerba : elle sauva quelques femmes de l'immense bûcher qui dévora cent quarante ou cent quatre-vingts Albigeois. Dans cette hécatombe humaine, où Simon de Montfort et le légat abbé de Cîteaux luttèrent de perfidie et de férocité, elle représente la mansuétude évangélique, digne descendante d'Étienne de Garlande, magnanime protecteur d'Abailard [1]. Mathilde revint dans le Nord chargée des dons des vainqueurs : ces dons

1. G. de Tud. — P. de Vaux-Cernay.

furent encore accrus par les offrandes du conquérant, dans son retour triomphal à Paris : elle décora de toutes ces dépouilles la royale abbaye de Chevreuse. Port-Royal n'était pas encore terminé quand elle y vit arriver les cercueils de Simon, d'Alix et de Guy de Montfort, les ruines de ses fils et de leurs compagnons, et tout cet immense naufrage de la croisade. Son cloître, trois siècles plus tard, recueillit d'autres grandes épaves de l'Albigisme; c'est là qu'abordèrent le Béarnais Du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, les Arnauld et les Pascal, deux familles provençales, qui après avoir traversé l'Auvergne et le Calvinisme, et s'être retrempées dans ce double granit, arborèrent le drapeau de l'Évangile sur ce *Port* qui devint alors véritablement *Royal*, c'est-à-dire chrétien. Port-Royal, dont les racines plongent dans la croisade, a sa place dans ce martyrologe, et nous devions ce souvenir à la pieuse Mathilde de Marly, consolatrice de nos ancêtres [1].

Le château de Montfort-l'Amaury s'élève sur un monticule que dérobent des coteaux boisés. Vers l'est, au pied de ce mamelon, l'église gothique dresse sa flèche aiguë; et plus bas, dans les replis du terrain, s'allonge la petite ville féodale en forme de croix. Le château domine un vaste bassin confus de verdure normande. Il n'en reste que quelques ruines informes revêtues de vieux lierres dans les

1. Le nom d'Arnauld est méridional et albigeois. On trouve parmi les réfugiés de Montségur, un Pascal du Clairan, avocat; et parmi les diacres et martyrs cathares, R. du Verger (de Viridario).

touffes desquels se cache un monstre grotesque, qui fut jadis un lion. Vrai symbole rabougri et renfrogné du régime féodal, effaré dans notre siècle démocratique. Amaury, rentrant dans le manoir de ses aïeux, put se croire encore au Castellar de Pamiers. Pareil est le monticule conique, mais moins beaux sont les ombrages; il lui manque surtout le tumulte de l'Ariége et l'éclatant horizon de neige des Pyrénées. Les Montfort furent les Guises du XIIIe siècle, alliés par la fameuse Bertrade aux rois capétiens. Aventuriers d'audace et de génie, ils cherchèrent fortune en Aquitaine, en Italie, en Angleterre, en Hongrie, en Grèce, en Palestine. Ils combattirent selon les lieux et les temps, tantôt pour les papes, tantôt pour les princes, tantôt pour les peuples, toujours pour eux-mêmes, poussant leur cheval de bataille dans toutes les révolutions pour y saisir des empires dont le fantôme leur échappa constamment au Sud comme au Nord, en Orient comme en Occident. Ils n'en retirèrent qu'une mort tragique et qu'une renommée sinistre. Simon fut le plus grand des condottieri de sa race de proie: c'est le sicaire superbe de Rome, le paladin terrible de la théocratie. Après une dernière halte dans son donjon natal, Amaury et ses compagnons escortèrent le char funèbre à trois lieues vers le couchant, au moustier des Hautes-Bruyères, nécropole féodale des Montfort. Le chef farouche aux longs cheveux, à la noble et guerrière figure, fut sculpté en pierre sur la tombe [1]. A ses pieds, reposait son

1. Le Montfort de la pierre tombale de Carcassonne, ce chevalier au nez aquilin, à la longue chevelure, et semblable

lion, gardant son sommeil éternel. Pour que ce mort crût n'avoir pas changé de sépulcre, on imita sans doute son monument de Carcassonne, et pour consoler ce vaincu, on y sculpta ses conquêtes. On y sculpta des siéges, des batailles, des villes crénelées, le massacre de Béziers, les gibets de Lavaur, la mêlée nocturne de Muret, le martyre de Toulouse; et probablement aussi le supplice de Baudoin, ce frère félon de Ramon VI, pendu pour sa trahison à Montauban, devenu un martyr de la croisade, et dont le collier sinistre, le lacet strangulaire s'épanouit sur son front en auréole [1]. Les vitraux de la chapelle flamboyaient de symboles héraldiques. Au lion de Montfort s'unissait la brebis de Saint-Gélis sous la croix de Toulouse. La croix blanche resplendissait immaculée sur l'étendard rouge de la croisade. Les mêmes emblèmes décorent encore aujourd'hui l'une des verrières de l'église de Montfort-l'Amaury, et pour qu'aucun doute ne soit possible, c'est la fenêtre du sud, celle qui regarde l'Aquitaine. Au-dessus, saint Éloi ferre le cheval de Simon, et, pour mieux le chausser, le forgeron limousin malignement arrache la cuisse du palefroi. Sous un air de miracle ne serait-ce pas une épigramme, une vengeance tardive de

à un Mérovingien, doit être Guy, frère d'Amaury, vicomte de Bigorre, tué sur les murs de Castelnaudary. Cette figure, tout simplement entaillée dans la pierre, et sans autre signe distinctif que son lion, est trop jeune pour être celle du chef de la croisade.

1. Du Mège : Notes de l'*Hist. du Lang.*, t. V. Tombeau de l'évêque Radulfe à Carcassonne.

l'artiste roman qui, sur ce coursier boiteux, ramène la croisade vaincue des Pyrénées. Quoi qu'il en soit de la pensée du peintre, ce conquérant, qui sema tant de morts, eut deux tombes, et se passait un luxe, une superfluité de sépulcres. Le sarcophage et le cénotaphe multipliaient son éloge funèbre : *Simon de Montfort, comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Narbonne, guerrier invincible de Dieu, martyr très-glorieux de Jésus-Christ* [1]. Mensonges de la défaite qui s'ajoutaient aux vanités de la mort et qui n'accroissaient que le triomphe du néant.

II

AMAURY DE MONTFORT IMPLORE L'APPUI DU ROI DE FRANCE QUI SE FAIT ADJUGER PAR LE PAPE LA CONQUÊTE DE L'ALBIGEOIS

Dès qu'Amaury de Montfort eut scellé le cercueil de Simon, son père, dans sa nouvelle tombe (que ce mort devait garder, non plus six ans, comme son sépulcre de Carcassonne, mais près de six cents ans, jusqu'à la Révolution française qui devait l'expulser encore de cette nécropole), le chef vaincu de la croisade se dirigea vers Saint-Germain en Laye. Par les collines de Villepreux, suivi de

1. Guilh. de Tudelle, vers 8680. Pierre de Vaux-Cernay, chap. 86.

ses compagnons de la vallée de Chevreuse, et entouré de ses parents les sires de Marly, de Croissy, de Poissy, dont les demeures féodales environnent la résidence capétienne, il venait étaler sa misère aux yeux de son seigneur, le roi de France. Des hauteurs boisées de Marly, Amaury découvrit la forteresse royale, construite cent ans auparavant par Louis le Gros, probablement sur une maison de chasse de Charlemagne, d'où lui venait son nom primitif de Carlovane, associé à celui de Germain, évêque de Paris, dont l'oratoire avait remplacé le sanctuaire de la laie druidique. Adossée à la forêt de chênes de Laya, assise sur la haute berge de la Seine, aux pentes abruptes de laquelle se suspend en descendant jusqu'aux roseaux du fleuve, un village de pêcheurs entrecoupé de grottes[1], comme un refuge d'oiseaux aquatiques, sa masse pentagonale occupe puissamment la courbe de ce magnifique fer à cheval de collines dont les extrémités sont couronnées, au nord, par les tours féodales de Montmorency, au sud, par les flèches monastiques du mont Valérien. Vers l'orient, dans l'ouverture de ce cirque revêtu de forêts, on entrevoit dans la brume les hauteurs fortifiées de Paris, et la basilique de Saint-Denis, reconstruite par Suger, et nécropole des rois de France. Saint-Germain était la résidence favorite des premiers Capétiens, principalement de Philippe-Auguste qui, tout en chassant le sanglier dans la vaste forêt de Laya, y convoquait son baronnage pour guerroyer contre les Anglo-normands.

1. Le Pecq.

Mais Philippe, ce puissant et cauteleux ami de Simon de Montfort, n'était plus ; Philippe, ce grand et habile monarque féodal qui avait mérité le surnom d'Auguste, comme le César de Rome, soit qu'on l'entende dans le sens antique de Majesté, comme l'a consacré l'histoire ; soit, comme le traduisaient malignement ses contemporains, dans le sens d'*acquéreur* et d'*accapareur*, ce qui fut le caractère distinctif de son règne et de son génie plus politique que chevaleresque [1]. Il fut le premier des vigoureux constructeurs qui échafaudèrent solidement au moyen âge la jeune monarchie de France. Innocent III lui avait offert le commandement de la croisade contre les Albigeois. Le prudent Philippe avait refusé ; il avait en tête deux *grands lions :* le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. Il avait à rejeter Othon au delà du Rhin, Jean Sans-Terre dans l'Océan [2]. Mais il resta le patron secret de l'expédition au commandement de laquelle il eut l'habileté d'élever son vassal direct, un officier de sa cour, un allié même de sa maison, Simon de Montfort. Parmi les chefs auxiliaires figure toujours un prince de sa race pour exercer sa surveillance : d'abord, son parent, le duc de Bourgogne, puis son

1. Augustus, de Augeo. Math. Pâris.

Del rey francès qu'on ten per dreyturier
Veulh pauc parlar, car pauc val, e pauc dona,
Ans per tolre cuid'aver pretz entier.

Le troubadour Pierre Vidal.

2. Guil. le Breton, *Philippide.*

frère, l'évêque de Beauvais; enfin, et par deux fois son propre fils, Louis de France. Mais lui se dérobait à demi, se tenait à l'écart et dans l'ombre, et parut affligé et irrité que son fils eût pris la croix : soit qu'il rougît de dépouiller ouvertement son cousin germain, soit qu'il fût dans sa nature d'agir moins de sa personne que par ses lieutenants ; soit qu'il prévît que l'invasion du Nord, d'abord victorieuse, serait à la fin vaincue par le patriotisme méridional. Et c'est en effet ce qui arriva : le cauteleux instigateur de la croisade l'avait délaissée dans sa ruine qui lui parut tellement irréparable que, non content de l'abandonner, il voulut encore en détacher son successeur. A sa mort, il se contenta de léguer au triste Amaury, des immenses trésors accumulés pendant son long règne, et dont il fit une large part aux églises et aux abbayes de France, un maigre subside qui n'avait servi qu'à ramener d'outre-Loire les débris malheureux de la croisade et les cendres de son chef Simon de Montfort[1]. Tel était ce rusé, calculateur et méticuleux monarque, mélange du renard et du lion.

Louis VIII, son faible successeur, n'était pas mieux disposé : c'était un prince physiquement et moralement débile, et conséquemment peu belliqueux, pourtant surnommé le lion par ses courtisans. Bien que vaillant, il n'avait point brillé, par ses exploits de guerre, dans ses deux expéditions contre le Sud. La première, il est vrai, n'avait été qu'un hommage des conquérants de l'Albigeois à

1. 20,000 livres.

l'héritier de Philippe-Auguste; mais la seconde fut presque une défaite, puisqu'il fut forcé de lever le siége de Toulouse. D'ailleurs le vieux Philippe, prévoyant que Rome offrirait à son fils la conquête échappée à Montfort, l'avait fortement déconseillé de se charger de cette guerre funeste qui avait dévoré vingt armées de pèlerins; il craignait que le roi ne succombât aux fatigues d'une expédition lointaine et sanglante, et que sa mort n'aventurât sur la tête d'un enfant la lourde et orageuse couronne de France. Personnellement donc, Louis VIII était bien éloigné d'entreprendre la restauration d'Amaury, et la plainte du lion vaincu de Montfort vint expirer stérilement aux pieds du puissant mais pacifique lion de France.

D'ailleurs la discorde était parmi les croisés : ces vaincus, selon l'usage, s'accusaient mutuellement de leur désarroi; leurs querelles les avaient suivis jusqu'au pied du trône. D'âpres dissentiments existaient entre les barons et les évêques, entre le clergé du Nord et le clergé du Midi, ou plutôt entre Conrad, le légat de la retraite et de la ruine, et le légat de l'invasion et de la conquête, le vieux Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne. Le fougueux primat de Septimanie, ennemi du puissant Simon, patronnait le faible Amaury, comme le lion qui dévore le tigre protége le chacal, son pourvoyeur. De Montpellier où l'archevêque s'était réfugié avec ses collègues, il écrivit au roi de France une lettre collective dans laquelle il racontait l'agonie de la croisade, et faisait l'apologie de son chef. « Il s'est, disait-il, comporté prudemment,

habilement, courageusement; de sorte que selon l'opinion humaine la perte de cette terre ne peut nullement lui être imputée. Par sa retraite et l'expulsion des catholiques, les hérétiques se sont partout établis en leur lieu, croyants, fauteurs, défenseurs, recéleurs. Et ce qu'il y a de plus triste et douloureux à dire, les dragons de Pharaon paraissent avoir dévoré le dragon de Moïse, parce que l'esprit immonde qui de la province de Narbonne et des parties adjacentes avait été jadis expulsé par le ministère de l'Église romaine, par vos armes et la force de votre règne, prodigieusement et puissamment, revient aujourd'hui avec sept autres esprits plus mauvais, envahit la maison autrefois nettoyée d'ordures et décorée, et y établit son domicile. Nos affaires aujourd'hui sont de beaucoup pires qu'autrefois, pendant que l'arche du Seigneur enlevée d'Allophet[1] est retenue honteusement captive non-seulement dans Seth, mais encore foulée sous les pieds mêmes de Dagon. C'est pourquoi, sérénissime prince, nous adjurons votre magnificence, de tout notre pouvoir, au nom de Jésus-Christ, vous suppliant d'une voix pleine de larmes et de sanglots, que vous daigniez vous réveiller selon la puissance que vous tenez de Dieu, avec le secours de celui qui commande aux vents et à la mer, et montrer ostensiblement par l'affection de l'œuvre quelle affliction vous ressentez dans votre cœur de cette grande humiliation de Jésus-Christ. Nous ne désespérons pas que cette terre ne puisse

1. Allophet pour Açdot, et Seth pour Geth ou Gath.

être acquise par votre ministère et celui des autres fidèles et ramenée à l'unité de l'Église [1]. » Ainsi parlait l'archevêque de Narbonne, implorant l'intervention royale, pour relever Amaury de Montfort, et conserver à la croisade son caractère féodal, monastique et populaire.

Mais l'archevêque de Bourges et tout le clergé du Nord, qui naguère acclamait Simon victorieux, abandonnait maintenant Amaury vaincu. Il pensait que l'incapacité de ce chef était l'unique cause de la chute lamentable de la croisade, et que pour relever cette grande ruine, ce ne serait pas trop d'une main royale et de l'épée même de la France. Conrad, légat du Saint-Siége, s'était rendu à Rome, sans doute pour obtenir le consentement du pontife, puis était revenu à Paris pour en faire la proposition au monarque. Devançant Amaury à Saint-Germain, il avait, au nom du pape et de l'Église, offert à Louis VIII le commandement de la nouvelle croisade, avec l'investiture des conquêtes de Montfort et des dépouilles des Saint-Gélis [2]. Ainsi se réalisaient les prévisions de Philippe-Auguste. Louis se rappela-t-il les avis paternels ? Il ne repousse ni les offres du légat, ni les supplications d'Amaury. Il ne se prononce pas : il veut consulter son conseil, surtout la reine, oracle intime, mystérieux, dominateur. Il accepte enfin, mais à des conditions nombreuses qui le laisseront maître absolu

1. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 112, page 622. Lettre des Évêques datée de Montpellier, le 10 des calendes de février.

2. Les Français prononçaient Saint-Gilles.

de l'expédition. Il demande que le roi de France et les barons qui vont marcher contre les Albigeois obtiennent du Saint-Siége les mêmes indulgences que les pèlerins qui se croisent contre les infidèles; que le comte de Toulouse soit publiquement excommunié, déchu de son titre, et privé de ses États, lui et ses héritiers à perpétuité; que ses États et les terres de ses partisans soient dévolus à la couronne de France; que la croisade ne puisse être attaquée par le roi d'Angleterre ni par l'Empereur d'Allemagne; que sous peine d'excommunication et d'interdit, le baronnage de France soit tenu de suivre le roi; que le pape enfin lui donne pour légat l'archevêque de Bourges. A ces conditions, Louis exécutera la conquête de l'Albigeois. Mais avant tout il exige le renoncement absolu et perpétuel des Montfort[1]. Abandonné du légat, du clergé de France, de son oncle Gui, de ses cousins et de ses compagnons de guerre, le malheureux Amaury dut se résigner en gémissant. Il n'y consent qu'avec cette réserve expresse que le pape accepte les offres du monarque; il n'entend céder ses droits qu'à son *très-haut et très-redouté seigneur*, et à ses héritiers les rois de France. Peut-être espère-t-il encore dans le refus du Saint-Siége, et, dans tous les cas, il se console par la pensée que sa ruine accroîtra et fortifiera la monarchie capétienne. Toutefois, Louis ne se fait pas d'illusion ; il ne compte pas sur une facile conquête; il en juge par la dernière guerre

1. *Hist. du Lang.*, t. V., preuve 112, page 622. Lettre des Évêques datée de Montpellier, le 10 des calendes de février.

si disputée et si sanglante. Il demande au pape une sauvegarde de dix années, c'est le temps qu'il lui faudra pour subjuguer le Midi. Et en attendant la réponse du pontife, pour éprouver le frémissement des esprits par un éclair précurseur de la tempête, il annonce brusquement son projet aux consuls de Narbonne, et sans doute au vicomte Améric de Lara, dévoué à la France par tradition, par sa femme Marguerite de Marly, et par son origine castillane et sa consanguinité avec la reine Blanche [1].

Cette menace du roi de France tomba sur la première ivresse des fêtes nationales, des joies domestiques, du retour dans les foyers paternels, des tournois chevaleresques, des cours d'amour, et du chant renaissant des poëtes, comme un coup de tonnerre sur le ramage immense des oiseaux d'une forêt. Ces jeux se turent d'effroi, un nuage passa sur la sérénité du ciel. Après quinze ans de guerre et de massacre, le peuple à bout de forces ne pouvait évidemment pas résister au puissant roi de France. Le comte de Foix, le conseiller des comtes de Toulouse et de Carcassonne était un prince religieux, et conséquemment temporisateur et politique. Il était le héros du Catharisme, le protecteur de l'église du Paraclet. Il n'en résolut pas moins d'entrer en négociation avec l'Église romaine, pour prévenir cette invasion du monarque capétien. Ramon VII écrit au pape une lettre de soumission respectueuse; il envoie une ambassade pour suivre

1. *Hist. du Lang.*

cette négociation au Vatican, et recourt à la médiation de son cousin le roi d'Angleterre, et de son suzerain l'Empereur d'Allemagne. Frédéric II essaie de détourner cet orage sur l'Orient. Les Turcs ont reconquis la Palestine. Il demande que les princes chrétiens s'arment pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Le vieux pontife se prend au généreux piége de l'ambitieux et rusé César. Il accueille l'ambassade de Toulouse : il répond à Ramon VII qu'il va s'occuper du règlement définitif des affaires de Provence et qu'il en charge expressément Romain, cardinal diacre de Saint-Ange. Il suspend la croisade albigeoise ; il veut qu'on accorde Ramon et Amaury, et que le roi de France marche au secours de la Terre sainte, avec les autres princes d'Occident. Mais le Capétien est plus soucieux de Toulouse que de Jérusalem, et, blessé non moins que honteux d'avoir été joué, répond au pape qu'il ne s'occupera plus des Albigeois, et que le Saint-Siége ait à s'arranger, comme il l'entendrait, avec Ramon VII. Il réservait ses *droits* mérovingiens et carlovingiens sur Toulouse ; il semblait prendre sous son patronage le comte, son cousin, dont il sollicitait naguère la déchéance ; évidemment il ne voulait pas qu'on lui dévorât sa proie. Toutefois la croisade royale parut alors tellement abandonnée que Lambert de Croissy, le conquérant dépossédé de Limoux, insatiable d'aventures et de guerres, partit pour l'Orient, afin de retrouver au pied du Liban le magnifique fief qu'il venait de perdre au pied des Pyrénées.

Ainsi le nuage menaçant qui se formait dans le

nord se dissipa momentanément; son tonnerre s'éloigna derrière l'horizon. Le midi eut encore deux ans de repos troublé. Il sortait de ses longs combats épuisé de sang; il ne lui restait de force que pour chanter sa victoire; mais cette victoire même était une force morale. Dans son ivresse juvénile, il put croire à la durée de son indépendance, à la stabilité de son avenir. Il en avait un triple augure, un triple garant, dans son cœur, sur la terre et dans le ciel. *Dans son cœur*, son désir, son espoir, la justesse de sa cause, la vitalité de sa race, cette indomptabilité cantabre[1], trois fois écrasée et trois fois relevée, et victorieuse de Clovis, de Charlemagne et de Philippe-Auguste. Elle forme une grande famille humaine parlant la même langue, possédant le même génie, composant une confédération, une nationalité romane, à qui Dieu a donné en héritage le vaste bassin aquitanique, si nettement délimité entre la Loire, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan. — *Sur la terre*, la rivalité des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, rivalité de conquérants, discordes de déprédateurs, d'où peut se dégager le triomphe de la patrie occitanienne. C'est la politique traditionnelle des Ramon qui tâchaient de contrebalancer ces maisons royales dont ils

1. Indomitus Cantaber : c'est le Basque, Gasc, Asc, Esc. Tous les noms romans dérivés de ce radical ont un sens guerrier ou sinistre. Ainsi : Escach, hasard; Esquer, gauche; Esquio, sauvage; Esquivar, s'enfuir; Escarnir, se moquer; Esquis, âpre; Escarit, délaissé; Esclandra, tumulte; Escantir, éteindre; Escanar, égorger; Esclaffar, écraser, etc.

épousaient tour à tour les princesses, et celle mieux inspirée de Bertran de Born, qui semait la division et la guerre entre ces princes; Bertran, cet intelligent baron et ce belliqueux troubadour, qui portait dans sa main sa tête éclairée en guise de lampe, magnifique symbole qui est celui d'une race, mais si mal interprété par le chantre de l'Enfer[1]. Les deux derniers Ramon avaient épousé deux infantes d'Aragon, montrant par cette union redoublée qu'ils comptaient surtout s'appuyer sur don Jaicme et la tendresse de ce jeune conquistador pour la terre romane dont il est le nourrisson héroïque, et dont son père fut le glorieux martyr. — *Dans le ciel* enfin, ce martyr de la bataille de Muret, invoqué déjà comme un patron national, et qui, avec le cantabre Exsupère, les grecs Saturninos, Papoulos, Glycérios, ces évêques ennemis de Rome et des Francs, ont été vus, guerriers célestes, combattant sur des coursiers de feu, et ramenant de l'exil les chevaliers pyrénéens. Ainsi parle un peuple poétiquement et patriotiquement superstitieux; mais ses chefs comptent sur d'autres auxiliaires surnaturels, l'Esprit, le Christ, Dieu[2].

Dieu semblait agir dans cet orage. Il divisait le pape et le roi de France. Il écartait indéfiniment les Montfort. Et pourtant, en quittant Carcassonne, Amaury avait annoncé à ses partisans qu'il revien-

1. Dante : *Inferno*, XXVIII. Psaume LXXVIII, 72.

2. Pendant les siéges de Toulouse on exposa les reliques du *baron* Saint-Saturnin sous la plus haute voûte du clocher de sa basilique, tout illuminé de cierges.

drait dans deux mois. Il avait même, lors de la trêve conclue avec les princes, stipulé que si dans deux mois il n'était pas de retour, les forteresses, conservées par les croisés, seraient remises aux Méridionaux. Amaury ne revint pas au temps convenu, et les comtes prirent pacifiquement possession des dernières places de la croisade. Narbonne, Agde et la Roca de Valserga, Termes, Ménerbe, Cab-Aret, Hautpoul, Lombers, Penne d'Albigeois, inexpugnables sur leurs rochers, rouvrirent leurs portes à leurs légitimes seigneurs. C'est alors aussi sans doute que le comte de Foix rentra dans son donjon aérien. Ce n'est donc qu'à la fin de mars que le Midi fut entièrement délivré de l'étranger. La disparution de cette queue de la croisade coïncide avec la fin de l'année qui au moyen âge expirait avec l'hiver. C'était un printemps social en même temps qu'un renouveau naturel. Le ciel souriait à la terre, et le soleil à la liberté. La nature, la société, la religion, semblaient sortir ensemble du tombeau. Et cette renaissance générale se symbolisait divinement dans la résurrection du Christ.

III

DERNIERS BEAUX JOURS DU MIDI. — FLORAISON TARDIVE ET ÉPHÉMÈRE DE SON GÉNIE SUR SES RUINES. — TROUBADOURS, MARIAGES, FÊTES CHEVALERESQUES. — ÉTAT DES PARTIS RELIGIEUX. — NÉGOCIATIONS ENTRE LES PRINCES ET LES PRÉLATS, TRAVERSÉES PAR LE ROI DE FRANCE.

Ce printemps orageux, ce repos troublé, entre la croisade monastique et la conquête capétienne, fut comme un de ces étés tardifs qui brillent furtivement entre les pluies d'automne et les neiges d'hiver. Il y eut, dans cet intervalle de deux ans, une dernière et rapide floraison de liberté, de civilisation et de poésie, sur les ruines et avant la mort. Le génie national si violemment interrompu par la croisade, ce gracieux génie, reprit, tout meurtri, son essor, et les troubadours en furent la voix mélodieuse et plaintive. Quand renaît le *doux temps de Pascor*[1], quand le *buisson bourgeonne et fleurit*, et que *l'oiseau gazouille sous la feuillée d'avril*, fauvettes de ce printemps, les troubadours, revenus de l'hiver de l'exil, apparaissaient après les orages de la guerre. La harpe sur le dos, ils gravissaient la spirale du sentier qui circule autour du cône de granit dont la cime suspend dans les nues le manoir baronial. Ramon de Miraval, le Tibulle vieilli de cette restauration romane, quittait son maigre castel, perdu dans l'étroit et sombre val de l'Orbiel, et reparaissait aux portes du poétique et splendide

1. Pâques.

palais de Carcassonne. Là, sous l'orme féodal, il célébrait les amours d'Arnauld de Marveil disputant au roi Alphonse d'Aragon le cœur de la vicomtesse Aladaïs, et ce pâtre mélodieux, vainqueur du puissant monarque, et pourtant exilé à regret et mourant de douleur à la cour de Montpellier. Ces souvenirs mélancoliques parfumaient ces palais attristés comme ces giroflées d'or et de pourpre qui refleurissaient alors sur les brèches des tours[1]. — Le vieux Pierre Vidal put revoir les tournois de Muret, et rencontrer comme autrefois ce grand et beau chevalier, au palefroi superbe mais nuancé de cent pelages, comme la gorge changeante d'un ramier, le front couronné de fleurs agrestes, la robe bordée de guirlandes sauvages, et les bottines étincelantes de saphirs, qui lui dit : Pierre Vidal, je suis l'Amour! cette dame qui m'accompagne est Mercy; cette demoiselle, Pudeur, et cet écuyer, Loyauté. Il chantait, et sa ballade était répétée par tous les oiseaux des bocages. — Dans les tours de Foix régnait le grand troubadour des comtes, Guilhem de Tudella. Il chantait l'épopée de la patrie romane. Son long poëme aux strophes inégales et monorimes était cadencée sur une simple et grave mélopée. Il disait le massacre de Béziers, les gibets et la piscine funèbre de Lavaur, le désastre nocturne de Muret, la mort du roi d'Aragon, le retour d'Italie des princes, et la rentrée d'Espagne des exilés, les siéges de Beaucaire et de Toulouse, et la victoire enfin de la brebis albigeoise sur le

1. Raynouard, *Troubadours*.

lion de Montfort et la louve de Rome, toute cette épopée du Paraclet. C'était dans la paix et dans l'allégresse des fêtes patriotiques, comme un dernier retentissement des guerres, et le murmure expirant des batailles. On chantait dans les deuils; on dansait sur des ruines; ainsi des oiseaux s'égaient sous un ciel où siffle encore un dernier souffle de tempête.

Les princes, les cités, s'unissaient sur ce sol tremblant, cherchaient à se fortifier par des alliances contre les menaces de l'avenir. L'horizon était encore sombrement chargé, du côté de Paris et de Rome. Cette année, remplie de tant de négociations et d'inquiétudes, s'ouvre et se ferme par d'illustres mariages chevaleresques. Le comte de Foix accorda sa sœur à son cousin Bernard VI, héritier de Commenges [1]. Roger espérait évidemment par cette union s'attacher plus étroitement ce faible prince, et relier plus solidement en faisceau toutes les branches de sa maison qui, depuis l'Aude jusqu'à l'Adour, régnerait compacte sur le plus haut et neigeux massif central des Pyrénées. L'Infante s'appelait Sézélia ou Cécile, comme sa tante et sa marraine la vicomtesse de Conserans dont elle partageait la foi probablement, et qui était Vaudoise. Le comte donna à Sézélia une dot de 17,000 sols toulousains, *bons*, *doubles* et *larges*, que Bernard assigna sur le territoire de Muret, depuis Noer au Nord jusqu'à la Peyrèra au Sud, entre les deux *fleuves* du Touch et de la Lèza. L'Infante de Foix eut donc,

1. *Hist. du Lang.* Pr. 118.

pour domaine nuptial, la fontaine où Vidal avait rencontré l'Amour et la plaine teinte du sang du roi d'Aragon, et de la fleur de la chevalerie romane. Quel plus gracieux et héroïque fief! Puisse-t-il leur inspirer, avec l'amour conjugal, la constance patriotique! Quelques mois après, par la mort du belliqueux Bernard V, comte de Commenges, le dernier survivant des vieux vainqueurs de la croisade, Bernard VI, et Sézélia de Foix s'assirent sur le siége de granit des princes cantabres, enfants d'Aznar, au pied du pic de Nétou et de la Maladetta.

Un autre mariage non moins important fut conclu vers l'automne. Ramon VII, après la guerre, parcourut la vallée du Tarn, reçut les serments des consuls, l'hommage des chevaliers, et conclut une union domestique avec l'un des plus puissants barons de l'Albigeois[1]. Bertran, son jeune frère naturel, qui s'était distingué au dernier siége de Toulouse par la défense de la barbacane occidentale de Villeneuve, auprès de son beau-frère Ugo d'Alfar, épousa Condors, ou Comtoressa, fille de Manfred de Rabastens. Après quelques échanges territoriaux, entre Ramon et Manfred, qui débrouillaient les domaines du suzerain et du vassal, les deux époux reçurent en apanage héréditaire les châteaux de Bruniquel (Brunì-Quer, la brune roche), de Montclar (Mons-Clarus, le mont lumineux), en Quercy, et de Salvagnac (Sylva-Aquarum, la forêt des eaux) situé en effet sur les bords du Tarn, en Albigeois. Leurs armes formaient un

1. *Hist. du Lang.*

blason pastoral : la brebis ibère ruminant à l'ombre de la croix de Saint-Gélis, sur la rive des eaux de Rabastens (Ripa Stagni[1]). Ce n'est que sous les Capétiens que Rabastens remplaça son noble *rivage* par trois ignobles *betteraves*, sous la croix abattue et dominée par trois fleurs de lis. Les oignons s'unirent alors aux navets : et ces turneps fleurirent en glaïeuls de France, comme nos servitudes s'épanouirent en gloire monarchique et capétienne.

Le château de Bruniquel avait des souvenirs sinistres. Ramon VI, comte de Toulouse, l'avait légué par testament à son frère Baudoin. Baudoin trahit la cause nationale et embrassa le parti de Montfort. Surpris par le seigneur de l'Olme, il fut livré par Rattier de Caussade à son oncle Ramon-Roger de Foix, alors à Montauban. Le comte de Toulouse, appelé pour son jugement, condamna son frère à la mort des traîtres, et le comte de Foix voulut faire lui-même l'office de bourreau patriotique. Le tragique Ramon-Roger étrangla de ses propres mains le prince coupable, frère de son suzerain, petit-fils de Louis le Gros. Il le pendit à la cime d'un noyer séculaire qui, de ce plateau culminant, dominait les plaines environnantes afin d'épouvanter les félons par le spectacle de ce vil cadavre balancé dans les nues et dévoré par les vautours. Il jeta, comme un défi à mort, ce prince étranglé au roi de France et au pape de Rome. La croisade essaya de transformer ce traître en martyr, et de rouler autour de son front le lacet de sa strangula-

1. Rabastens Rapistagnum, ut Ripa Stagni.

tion épanouie en auréole. C'est ainsi qu'il fut probablement sculpté sur le tombeau de Montfort à Carcassonne. Baudoin avait épousé une fille de la maison également perfide de Lantrec, et c'est de lui que descendent les vicomtes de Paulin et de Montfa, les vaillants capitaines calvinistes du XVI[e] siècle qui lavèrent dans leur sang la honte de leur aïeul. Le vicomté de Bruniquel confisqué sur Baudoin fut donné à Bertran, et passa de l'oncle infidèle, au neveu fidèle et loyal, pour la défense de la patrie romane.

Montauban a, dans ses origines, le noyer funèbre de Baudoin, la harpe de Guilhem de Tudella qui commença son poëme dans ses murs, et l'épée des deux comtes de Foix qui en sont les héros épiques. Montauban, cent ans auparavant, n'était encore qu'un *Moustier* avec son *barri* ou faubourg de l'Ile-Amade (Insula-Amata[1]). Le comte Alphonse fonda vis-à-vis un bourg indépendant qu'il dota de libertés. Ramon VII en investit le comte de Foix pour contenir la fanatique abbaye, faire face à Cahors vendu par un perfide évêque à Philippe-Auguste, et occuper un poste de guerre incomparable au confluent du Tarn, du Tescou, de la Garriga, de l'Aveyron et même de la Garonne. Roger-Bernard posa son camp sur le plateau occidental, et la ville de Montauban se groupa autour d'une église qui, chose significative, fut dédiée à saint Jacques, saint Espagnol ennemi des Français. C'est par les saints que

1. Le moyen âge traduit *Ile* par insula, mais ce nom basque signifie ville, la ville aimée.

l'on distingue les partis au moyen âge comme dans l'antiquité païenne on les discerne par les dieux : c'est une lampe qui dirige l'historien dans l'obscur dédale des vieux siècles. Roger-Bernard, élargissant les murailles de sa ville florissante par les guerres patriotiques, donna au bastion du sud le nom de Palhars, en souvenir de la Délivrance partie de cette cime catalane. Montauban, ouvert à toutes les églises, se peupla surtout de Vaudois et d'Albigeois; et fut tellement hérétique et patriote, que la croisade et la conquête royale l'enfermèrent dans un cercle de forteresses, la Garde, la Française, la Bastide du Temple et la Commanderie de Ville-Dieu. Le mariage de Bertran et de Comtoresse, par Bruniquel, Montclar et Salvagnac, assurait au comte de Foix, parent des Rabastens, les clefs des vallées du Tarn, du Tescou et de l'Aveyron, dont sa ville occupait le confluent, car c'est ce que signifie le nom ibère de Montauban, le *monticule des Eaux* [1].

Roger-Bernard, chef militaire du Midi, combattant contre le roi de France avec les comtes de Toulouse, de Commenges et de Carcassonne, chevauchant le même palefroi de la ligue romane,

1. Mont est ibère comme Alba. Alba est traduit en roman par Rio : ainsi Rio-Alb, dans le comté de Foix. Alb est le radical d'une multitude de localités voisines des fleuves. Alby sur le Tarn, Albias sur l'Aveyron, Albenas sur l'Ardèche. Albula est le nom primitif du Tibre (Tarn-iberus, fleuve ibère). Alba Longa est au bord d'un lac, deux Albium étaient sur la plage Ligurienne. Albion ne signifie probablement que la maritime.

paraît être le type de Renaud de Montauban, le héros du roman chevaleresque des quatre fils d'Aimon, guerroyant contre Charlemagne[1].

Le jeune vicomte de Bruniquel conduisit sa fiancée, la vierge de Rabastens, dans son manoir féodal, suspendu, comme son nom l'indique, sur une falaise brunâtre qui surplombe la rive gauche de l'Aveyron. Les comtes de Foix, de Toulouse et de Carcassonne, leurs parents, alliés et suzerains, durent assister à ce mariage tout patriotique et cathare. Toutefois, leur contrat ne porte de noms connus que la signature de Ugo d'Alfar, beau-frère d'En Bertran, et celle de Bernard de Penne, oncle probablement de Na Condors[2]. Le prince des troubadours de l'Aveyron, le vaillant et gracieux Jordan, vicomte de Saint-Antonin, revenu vieilli de la guerre et de l'exil, dut être aussi présent à ces fêtes. Jordan était cathare : baron, poëte, amant, comment ne l'eût-il pas été? Un prince est toujours de la religion du peuple qu'il gouverne, de la femme qu'il adore et de l'art qu'il cultive. Or, son peuple était albigeois à ce point que son bourg fut donné à Gui de Montfort, frère du chef de la croisade. Ses

1. Dans sa première défense de Toulouse (1218), Roger-Bernard de Foix élève contre les croisés une barrière sur laquelle il plante l'enseigne de Mont-Aigon. Évidemment c'est la bannière de Montauban, son camp du Tarn. Mont-Aigon, c'est Aiga-Mont, et par contraction Aimon, le père de Renaud de Montauban. Guilh. de Tudella, vers 7788, page 528.

2. *En*, aspiration de Sen, diminutif de Senhor, dérivé du latin Senior et du basque Senarra.—*Na*, diminutif de Dona, contraction de Domina. *En* est encore usité dans l'Albigeois.

deux amantes mystiques l'étaient : la première, la tendre vicomtesse de Penne, sur le bruit de sa mort, entra dans *l'Ordre des hérétiques;* et la seconde, Alix de Gourdon, fille du vicomte de Turenne, était une femme virile et l'énergique compagne du plus redoutable baron de la Dordogne [1]. Enfin, sa harpe l'était : toute poésie était cathare : poésie, chevalerie, amour, trilogie de l'idéal divin du Paraclet. L'ingénieux vicomte dut présider la réunion des troubadours, si nombreux dans une province placée sous le patronage de sainte Cécile, l'harmonieuse vierge d'Alexandrie, conviés à ces noces albigeoises et venus à la suite des princes dont ils étaient les chantres domestiques.

Les comtes de Toulouse, de Foix et de Carcassonne, qui, par la rupture des négociations, se préparaient, dans l'allégresse même de ces fêtes nuptiales, à de nouvelles et sanglantes guerres, durent inspecter ces châteaux de l'Aveyron sortis des croisades blessés et mutilés comme leurs barons : Peyrusse, Cahuzac, Saint-Marcel, aux siéges si meurtriers; la Guépie, dont les ruines décorent, de nos jours, leur ravin voilé de chêne et de châtaignier; Najac, encore tout entier sur sa cime battue des vents et des nuées; Saint-Antonin, disparu de son piédestal de rocher d'Anglars comme rasé par une trombe. Penne dont le temps, comme une chenille, a rongé, mordillé les murailles déchiquetées comme les nervures d'une feuille morte; enfin,

1. Pierre de Vaux-Cernay (ch. 80, p. 304) appelle Bernard de Casenač, seigneur de Gourdon, un scélérat, et sa femme Alix, une Jésabel.

Bruniquel, Montclar, Salvagnac, dont les manoirs. aujourd'hui détruits, résonnaient alors de chants et de sons de harpes, mais qui vont retentir de bruits de guerre et de cris d'alarme, et seront tout à l'heure les citadelles sauvages des camps de proscrits errants dans les vastes forêts de la Grésigne.

L'Aveyron est comme une émeraude liquide qui roule en écumant entre deux montagnes de fer. Sur leurs pitons, des manoirs chevaleresques se dressent, comme des vedettes, dans les nuées; d'innombrables cavernes creusent leurs falaises comme des colombiers sauvages. Les barons habitent les donjons sur les cimes nues; leurs mères, leurs sœurs vivent recluses dans les grottes suspendues sur les déclivités boisées, aux abords du torrent. Les cathares, qui détestaient les monastères, pratiquent le monachisme et le cénobitisme des rochers. Là, vivait une population de vierges et de veuves : elles filaient, tissaient, cousaient des vêtements; elles récoltaient des fruits agrestes, distillaient des liqueurs cordiales, exerçaient la médecine du corps et de l'âme, lisaient et prêchaient l'Évangile; et le soir, en silence, contemplaient le ciel, ce livre de Dieu ! Entre Penne et Bruniquel, sur la rive droite, et vers la cime de la falaise, s'élevait leur métropole. C'est la vaste caverne de la Madeleine toute semblable à une cathédrale [1]. C'est là probablement que la tendre Aladaïs, pleurant le vicomte Jordan, se réfugia dans l'amour de Dieu. Les châteaux protégeaient les grot-

1. M. le pasteur Bouvier, de Saint-Antonin.

tes; les grottes priaient pour les donjons : ces prières étaient aussi des glaives, des glaives de feu dans le ciel[1]. Les princes visitèrent certainement cette gracieuse thébaïde où respire un charme héroïque et funèbre. Les fêtes nuptiales s'y mêlent maintenant aux austérités ascétiques, mais bientôt des bruits de clairon entrecouperont sinistrement les chants des poëtes, et les oraisons des solitaires, et la vallée sainte se transformera en un camp patriotique commandé par le jeune vicomte de Bruniquel et les deux vaillants fils de l'archidiaconesse de l'Aveyron.

Comme avant la croisade, trois religions se trouvaient en présence dans le Midi : le catholicisme théocratique et romain, le catharisme chevaleresque, le léonisme républicain. Le valdisme avait les cités, l'albigisme les châteaux, le catholicisme les couvents. Le catholicisme avait la plèbe monacale, le valdisme la population urbaine, le catharisme, la noblesse féodale. La guerre n'avait pas changé ces rapports : mais le catholicisme, provocateur de la lutte sanglante, était le vaincu; les deux hérésies restaient victorieuses. Elles représentaient le double élément national; l'autre appelait l'étranger. Le catharisme surtout était le vainqueur éclatant. Il a sacré l'insurrection romane sur les cimes de Castelbon. Il a ramené sa chevalerie dans Toulouse, et vient de terminer la victoire dans Carcassonne. Mais dans cette revanche héroïque, le vaudois s'est uni au cathare, comme le consul au baron. Le val-

1. Beaucoup de ces grottes ont disparu insensiblement remplies par les stalagmites.

disme bourgeois est l'écuyer de l'albigisme chevaleresque. Ils ont vaincu de concert; ils ont mêlé leur sang; mais unis dans le combat, ils sont divisés dans la paix, comme les nobles et les plébéiens. Le valdisme, biblique et républicain, est sans éclat. Honnête et ferme, comme la bourgeoisie, il ne fait rien de grandiose. Il n'est que le second du catharisme comme le consulat n'est que l'auxiliaire de la chevalerie. Il est partout, mais partout il disparaît dans le retentissement de la propagande cathare. Son jour n'est pas encore venu: plus sobre et plus solide, il vaincra plus tard; le catharisme finira avec la chevalerie; avec la bourgeoisie et le peuple triomphera le léonisme. Leur aurore se lèvera au XVIe siècle; leurs prophètes seront Luther et Calvin. Les Vaudois cependant se montrent dans les villes les plus patriotes, Pamiers, Montauban, Carcassonne, Avignon, et certainement aussi Toulouse. Mais Toulouse est surtout la cité *Mundina*; elle a vu rentrer dans ses murs, après un exil de vingt ans, Guillabert de Castres, le patriarche albigeois. Bernard de Simorra, le vieil évêque cathare, est aussi revenu dans Carcassonne; et l'archidiacre de Fanjaus et de Mirepois, le fameux Vigoros de Bocona, est allé, en compagnie de Pons-Adhémar de Rodelha[1] le précepteur même et le parent du comte de Foix, réorganiser les églises albigeoises à demi détruites dans la Gascogne et l'Agenais, et certainement reconstituer l'élément national par ordre de ce prince.

1. Le *h* devant la lettre *l*, la mouille. Ainsi Rodelha se prononce Roudeilla.

Le parti catholique comprenait les prêtres, les moines, la plèbe, les partisans de la croisade. C'était le parti vaincu, mais terrible encore par le nombre, la vengeance, sa cupidité féroce, son fanatisme sombre, ses barbaries inexpiables. Il rugissait sourdement ; vaincu, il appelait des vengeurs ; étranger ou transfuge, il implorait l'étranger, le roi de France, le pape de Rome. Montfort avait jeté aux évêques, aux abbayes, aux chefs croisés, de vastes lambeaux du territoire conquis, pour consolider sa conquête. Les seigneurs romans victorieux ressaisirent leurs terres, leurs châteaux, leurs villes usurpées. De là des luttes encore au sein de la paix et comme un prolongement de la guerre. Les ravisseurs durent se dérober aux représailles des légitimes possesseurs, et se cacher dans les bois et les cavernes. Les évêques de la croisade s'enfuirent devant la victoire comme une nuée d'oiseaux effrayés. L'archevêque de Narbonne et ses suffragants, les évêques d'Agde, de Béziers, de Nîmes, de Maguelonne, avec les chefs des monastères, se réfugièrent à Montpellier, oasis catholique, dans le Midi cathare, sous le sceptre du roi d'Aragon. De cette ville, ils écrivirent au roi Louis, le dernier bulletin de la croisade, en faveur de son chef, Amaury de Montfort[1]. Amaury, qu'ils attendaient comme leur messie ne revint pas, au printemps. Ramon VII, à l'expiration de la trêve, reprit Agde, et saisit Loupian et Marseillan, châteaux de l'évêque. Le dimanche des Rameaux (7 avril 1224), les hérauts du

1. Reg., cur., Franc. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 622.

comte arborèrent sur le donjon d'Agde la brebis et la croix à la place du lion, et rétablirent sa domination en criant : *Toulouse ! Toulouse !* et tout le peuple répéta le cri national. L'Italien Thédise, ingénieur de la croisade, devenu évêque d'Agde, essaya le premier de traiter avec le prince. Il reconnut Ramon VII comme comte de Toulouse, et Ramon-Roger de Carcassonne comme vicomte d'Agde. A ce prix, il rentra dans sa ville, remonta sur son siége, et reprit ses manoirs épiscopaux. Les autres évêques obtinrent aux mêmes conditions leurs palais et leurs villas, et partout flottait, au souffle d'avril, la bannière joyeuse de Toulouse [1].

Thédise était l'ami, et, probablement en ceci, l'agent et le précurseur d'Arnauld-Amalric. Le roi de France, annonçant aux consuls de Narbonne qu'il allait prochainement exécuter pour son compte la conquête du Midi, épouvanta le vieux primat de Septimanie. Le farouche égorgeur de Béziers redoutait la domination directe du Capétien. Amaury perdu, il se retourne agilement vers Ramon VII. Ramon sera comme un Amaury national. L'archevêque se pose en médiateur de la pacification romane. Il sauvera son siége en rendant au comte son titre féodal de duc de Gothie. Le primat exilé s'ouvre aux évêques fugitifs de leurs villes et aux abbés expulsés de leurs cloîtres. Il propose la réconciliation de la défaite sacerdotale avec la victoire populaire, la fusion de la cause de la croisade avec le principe de l'indépendance méridionale. Il montre l'autorité

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 323.

du comte de Toulouse, ancien et débonnaire seigneur, préférable à l'âpre conquête étrangère, à la redoutable domination du roi de France. D'ailleurs qu'importent les princes, pourvu qu'ils soient soumis à l'Église romaine, et qu'ils obéissent au pape? La diplomatie relèvera, consommera la croisade. Les évêques sont un moment séduits, entraînés. Le négociateur fut naturellement Thédise. Les princes acceptent ces offres de paix. La nécessité qui les avait forcés de conclure une trêve avec Amaury de Montfort, les contraint encore de conclure une alliance avec Arnauld-Amalric. Ils veulent relier tous les partis en faisceau : il convient surtout d'écarter le roi de France. Le vieil archevêque convoque un synode provincial. Il s'assemble à Montpellier, le lendemain de la Pentecôte[1]. Les comtes de Toulouse et de Foix s'y rendent avec leur jeune cousin Trencabel. Les trois princes, au dire du tabellion sacerdotal, promettent : 1° de garder la foi catholique ; 2° d'obéir à l'église romaine ; 3° d'expulser les hérétiques ; 4° de rendre leurs biens aux églises et aux monastères ; enfin de payer, en plusieurs termes, 20,000 marcs d'argent, moitié en tribut aux évêques, moitié en indemnité au comte de Montfort. Le pape en retour obtiendrait d'Amaury son renoncement aux conquêtes des croisés, et lui-même annulerait les décrets du concile de Latran, et conséquemment anéantirait les anathèmes fulminés contre les comtes pyrénéens. Nous verrons tout à l'heure que les princes firent entendre de plus

1. Baluze, conc. Narb. 60.

généreux accents ; mais enfin, ils consentirent, et scellèrent leur engagement dont le titre fut immédiatement envoyé par le vieux primat à Rome. Honorius n'accepta ni ne refusa ces préliminaires, et, sans s'expliquer davantage, répondit qu'il attendrait les résultats d'une seconde conférence annoncée pour l'octave de l'Assomption, et l'ambassade qu'on devait envoyer pour la signature de la paix au Vatican. Cette seconde conférence eut lieu le 25 août encore à Montpellier. Les trois comtes renouvelèrent leurs serments. « Comme servir l'église c'est régner, leur fait dire superbement le scribe sacerdotal, nous exécuterons les ordres du saint père, sauf la domination de nos seigneurs, le roi de France et l'Empereur d'Allemagne. » La réconciliation semblait donc conclue et l'ambassade romane, conduite par l'archevêque d'Arles, partit pour en sceller solennellement les actes dans la métropole du monde catholique [1].

Ces négociations remplirent toute cette année entre les deux mariages de Bernard de Commenges et de Bertran de Toulouse. Les princes passaient des fêtes aux conciles, des consuls aux évêques, des manoirs des barons aux grottes des solitaires. Ils tâchaient de réconcilier toutes les forces vives de la nationalité romane. Mais il est des principes, ainsi que des animaux, qui hurlent d'être attelés au même char. Et comment faire paître ensemble la brebis de Toulouse, la louve de Rome, le lion de France ?

1. Baluz. Conc. Narb., 59.

IV

LE PAPE ROMPT LES NÉGOCIATIONS, ET DONNE LA CROISADE AU ROI DE FRANCE. — BLANCHE DE CASTILLE ET LE CARDINAL ROMAIN DE SAINT-ANGE. — CONCILE DE BOURGES. — PARLEMENT DE PARIS. — LOUIS VIII, A LA TÊTE DE CENT MILLE CROISÉS, MARCHE SUR LE MIDI.

Dans ce double synode de Montpellier, tout le monde rusait, déguisait, jusqu'au notaire qui en a falsifié les actes. Les nobles princes se trompaient eux-mêmes; l'archevêque trompait le pape; le pape trompait le synode. Les deux partis cherchaient à gagner du temps : les comtes pour guérir les blessures du Midi, le pontife pour mieux les frapper et les foudroyer. De là ces délais, ces réticences, ces mystères. Le vieux primat qui trahissait fut trahi. Par qui? par ses suffragants regagnés par le pape ; par son propre coadjuteur, le fougueux Pierre-Amiel, probablement vendu au roi de France; peut-être encore par son ennemi le vicomte de Narbonne, parent des Marly, et dévoué aux Capétiens. Cette réconciliation imprévue effraya Louis VIII. Ce monarque résolut de prévenir, auprès d'Honorius, l'ambassade romane par une ambassade française formée des plus âpres adversaires du primat de Septimanie et du comte de Toulouse.

Les Français et les Provençaux arrivèrent presque à la fois dans Rome, et devant la chaire de

saint Pierre. Louis VIII ne voulait plus, disait-il naguère, s'occuper de l'Albigeois, et voilà qu'il intrigue pour le comte de Montfort; qu'il l'oppose au comte de Toulouse dont tout à l'heure il semblait défendre les intérêts contre les usurpations du saint-siége. Ce qu'il poursuit au fond, c'est l'abdication d'Amaury, c'est la spoliation de Ramon VII, c'est la reconnaissance des titres carlovingiens et mérovingiens des rois de France. Le chef de l'ambassade était ce même archevêque de Bourges que Louis VIII avait demandé pour légat de l'expédition royale[1]. C'était, qu'on le remarque bien, le primat de la première province conquise par les rois de France au sud de la Loire; le Volusien de ce nouveau Clovis qui, comme son prédécesseur de Tours, avait livré les clefs du fleuve, pour marcher contre un nouvel Alaric. Il espérait, sans doute, acquérir en Aquitaine de larges bénéfices, et peut-être même comme l'autre, en salaire de sa trahison, et sans passer par le martyre, obtenir la canonisation de Rome, et l'invocation des Méridionaux vaincus, et contraints, en signe de servitude, à l'adoration de leurs bourreaux francs et romains. Le choix du cortége de l'archevêque n'était pas moins significatif; son chef laïque était Gui de Montfort; c'était le frère, le lieutenant, et comme l'ombre du héros et du martyr de la croisade. Gui abandonnait son neveu : il avait transigé avec le roi; avec l'aide du monarque, il espérait reconquérir Castres, Saint-Antonin,

1. Rymers, t. I, 274. — Raynald., anno 1226.

ses domaines méridionaux. Par là, il substituait sa branche à la tige de Simon son frère, et leur maison, déchue de la principauté totale, en conserverait une partielle mais imposante encore et glorieuse dans l'Albigeois. Gui de Montfort et l'archevêque de Bourges relevèrent au Vatican la cause du roi de France ; ils furent fortement soutenus par les évêques du Nord et du Sud, ceux du Midi surtout, et celui de Toulouse en tête, glapissant comme des vautours déplumés, quand on leur arrachait leurs lambeaux des spoliations de la croisade. Rome instinctivement est pour la force et l'unité : elle abandonna aisément ces petits princes de montagne, affaiblis, divisés, soumis à des républiques, ennemis des monastères, protecteurs des hérétiques, et cent fois excommuniés ; elle prit, pour son chevalier et son vengeur, le grand monarque des Gaules, fier sans doute, exigeant même, mais orthodoxe, et défenseur traditionnel de l'Église romaine, depuis Clovis et Charlemagne.

Ces évêques rendirent aux deux synodes de Montpellier leur caractère dénaturé par le notaire clérical qui avait posé les princes victorieux dans l'attitude de vaincus et de suppliants. Ils taxèrent d'indulgence le primat de Septimanie, et ses suffragants de connivence avec les comtes. Ils déclarèrent au pape que les princes qu'on prétendait avoir signé leur soumission au saint-siége et l'expulsion des hérétiques, en étaient si éloignés que Ramon VII avait eu l'audace de réclamer la liberté de conscience sans laquelle nulle réconciliation n'était possible avec l'Église romaine. Calomnie atroce,

s'écrie un honnête et docte Bénédictin [1]; mais, selon nous, revendication généreuse, très-vraisemblable, quoiqu'un peu hardie, dans la bouche de Ramon VII, mais toute naturelle lorsqu'on la rend aux lèvres éloquentes et guerrières du comte de Foix, le conseiller des deux autres princes : très-vraie en ce qu'elle peint exactement l'état religieux de ces petites cours romanes où, bien que le catholicisme restât le culte officiel, toute croyance était admise et même tout scepticisme : très-réelle donc puisqu'elle était nécessaire à la pacification des esprits à moins qu'à la tolérance on ne préférât l'exclusion, la terreur, la paix de la mort. Voilà certainement la pensée de ces nobles princes, et le débat magnanime des synodes de Montpellier où fut revendiquée une dernière fois la liberté de conscience que Rome allait étouffer pour six siècles [2]. Rome, un instant indécise, n'hésite plus. Elle cède à sa nature, à ses instincts, à ses principes dominateurs. Elle choisit la guerre, l'extermination. C'est du sein de ces ténèbres, de ce chaos sanglant d'intrigues cléricales, féodales et royales, que surgit tout à coup, dans une lueur sinistre, la mâle et farouche figure de Blanche de Castille. Blanche domine toute cette histoire qu'elle rend si grande et si tragique. Arrêtons-nous un instant pour considérer cette haute et superbe reine, d'origine à la fois espagnole, poitevine, normande, et pourtant éminemment française.

1. Dom Vaissette, t. V, liv. 24, ch. I.
2. Bertrand, *Hist. de Toul.*

Dona Blanca, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et de Henriette d'Angleterre, sœur de Richard Cœur-de-Lion, était sortie du sol, de la race, et du mouvement religieux qui produisit saint Dominique. Peut-être même le missionnaire castillan, qui ne dédaignait pas de s'occuper de mariages royaux, et son collègue Arnauld-Amalric, abbé du Poblet en Aragon, avant de l'être de Cîteaux en France, ne furent pas étrangers au choix de la jeune Infante pour le fils de Philippe-Auguste. Quoi qu'il en soit, la vieille Éléonore de Poitiers, son aïeule, alla elle-même la chercher à Burgos, et la ramena jusqu'à Bordeaux, d'où l'archevêque de cette ville, remplaçant la reine retenue par son grand âge, la conduisit en Normandie où l'attendait Louis de France. Le prince était âgé de treize ans, l'Infante en avait douze : elle était *Blanche*, dit un poëte, de nom, de cœur et de visage [1]. Leur mariage anticipé fut béni à Purnor, près de Vernon (23 mai 1200), et consommé plus tard à Saint-Germain, au milieu des barons de l'Ile-de-France, chefs futurs de la croisade.

Tant que vécut Philippe-Auguste elle reste inaperçue dans l'ombre du grand monarque féodal. Dans sa retraite de Poissy, au nord de la forêt de Saint-Germain, elle ne semble occupée que de ses nombreux enfants. Mère robuste et féconde, elle en donne onze à son frêle, délicat et valétudinaire époux. Le vieux roi mort, elle arrive au trône sous le nom de Louis VIII, et c'est elle qui sera la lionne de France. Espagnole,

1. Guill. le Breton.

avec un tempérament ibéro-arabe, elle mit toutes les ardeurs de son âpre péninsule, la fierté, la hauteur, l'obstination, l'indomptabilité, une cupidité féroce, une jalousie sauvage, et, il faut le dire aussi, une galanterie chevaleresque et même sacerdotale, au service de la politique capétienne. Elle s'appuie sur Rome, s'alliera à Grégoire IX, l'ami de Dominique, et prendra sous sa protection l'ordre Dominicain. Blanche et Ugolin, c'est l'esprit de saint Dominique sur le trône de France et sur le siége de Rome. Leur œuvre commune, c'est l'inquisition dominicaine et l'extermination albigeoise. Blanche, après Philippe-Auguste, continue la tradition capétienne. La monarchie, née dans l'Ile-de-France, étendue par Louis le Gros jusqu'à la Loire, élargie par Philippe-Auguste jusqu'à la Charente, sera magnifiquement reculée par Blanche de Castille, jusqu'aux Pyrénées. Plusieurs princes se disputent l'Aquitaine; à l'ouest le roi d'Angleterre, à l'est l'Empereur d'Allemagne, au sud le roi d'Aragon. Blanche les combattra, les rejettera, le premier dans l'Océan, le second derrière les Alpes, le troisième derrière les Pyrénées. Elle double le territoire de la monarchie, et fixe, à force d'habileté, de courage et de crime, la frontière méridionale de la France; cet incomparable hémicycle des deux mers et des deux grandes montagnes. L'œuvre est superbe, le moyen est horrible : voilà le crime et la gloire de Blanche de Castille; c'est la matière de ce martyrologe[1].

1. Guil. le Breton. Ph. Mouskes.

Sous le nom d'Honorius, régnait à Rome le cardinal Ugolin, cousin d'Innocent III. Ugolin a deviné Blanche, Blanche a pressenti Ugolin, et la mémoire de Dominique, autant que la conformité du génie, unit la pupille et le compagnon du missionnaire castillan. Rome a rappelé Conrad, le légat vaincu : elle l'envoie en mission en Angleterre. Déjà son successeur, plus jeune et plus hardi, est en route pour les Gaules. Elle n'a point oublié dans le choix de ce nonce qu'une femme, une Espagnole tient le sceptre de France. Ce proconsul romain arrive à Paris, et, d'accord avec la reine, écarte définitivement le triste Amaury, offre au roi la conquête albigeoise, et l'investit de cette terre hérétique au nom du Christ. Louis, que des craintes et des scrupules retiennent encore, accepte enfin sous la triple pression du légat qui parle au nom du ciel, de la reine qui montre la monarchie étendue jusqu'aux Pyrénées, et des barons de France qui brûlent de prendre leur revanche des revers de la croisade. Il ne s'agit plus que d'assembler un parlement et un synode pour donner, à ces arrangements secrets, une consécration publique et solennelle.

Le pape convoque un concile à Bourges, au sud de la Loire, sur la première province romane conquise par la France, et qui va décider de l'usurpation du dernier lambeau de l'Aquitaine. Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, devait y assister à la tête des évêques de Septimanie. Il devait y soutenir le comte Ramon et défendre la cause méridionale réconciliée avec l'église romaine. Mais, au moment de partir, il reçut une autre convocation, et d'un plus

grand Maître. Dieu le priva de cet honneur : aussi bien la bouche qui avait ordonné le massacre de Béziers n'était pas digne de sauver les restes de la nationalité romane. La mort valait mieux qu'un tel salut. Une telle gloire voulait des lèvres loyales et chevaleresques. Son retour vers le comte et le peuple martyr ne fut chez lui ni pitié, ni remords, ni généreux patriotisme, mais calcul cupide, orgueil sacerdotal, ambition cénobitique, et horreur de voir la monarchie capétienne monopoliser les profits et les crimes de la croisade. Le farouche vieillard, sentant la mort venir, quitta Narbonne où il était détesté; il se retira dans l'abbaye de Fonfrède à laquelle il légua ses livres, son armure et son palefroi de bataille [1]. Deux mois, jour pour jour, avant le concile de Bourges qui l'eût réprouvé, ce grand coupable fut appelé au tribunal de Dieu où l'attendait pour l'accuser un million de martyrs (29 sept. 1225). Il craignit de laisser ses os dans le midi, et Fonfrède les rendit à Cîteaux d'où le sombre cénobite était sorti comme l'ange exterminateur. Cîteaux lui éleva un mausolée superbe, décoré et ciselé de tous les ravages de la croisade. On y trouve pourtant un épisode héroïque : c'est la bataille de Las-Navas où le destructeur de Béziers, accourant au secours des rois espagnols, combattit vaillamment et refoula l'invasion des Almoravides africains. Son fanatisme monastique repoussait à la fois de la catholicité le sensualisme musulman et la spiritualité cathare. Vers la fin, il fut l'ennemi

1. G. de Puil., ch. xxv. — *Gallia chr.*, t. I, p. 383.

de Simon de Montfort, patronna Amauri, et voulut sauver Ramon. Il fut regretté du comte, sa victime, et de la Septimanie, sa proie. Mais ces regrets qui n'absolvent pas Arnauld-Amalric, accusent seulement Pierre-Amiel, son successeur, et les chefs futurs de la croisade royale, et de l'extermination théocratique.

A ce concile imposant se rendirent quatorze archevêques, cent treize évêques, cent cinquante abbés, tout le clergé du Nord et du Midi des Gaules. (29 nov. 1225.) L'archevêque de Bourges, chef de l'ambassade qui revenait de Rome et légat gallican de la conquête capétienne, présidait comme primat et patriarche. L'assemblée vérifia d'abord les pouvoirs du cardinal-diacre Romain de Saint-Ange, représentant du saint-siége, et de suite évoqua la question albigeoise et le différend du comte de Toulouse et du comte de Montfort[1]. Ramon VII comparut le premier : il demanda, *avec humilité*, d'être réconcilié avec l'Eglise romaine ; il offrit de se justifier contre ses accusateurs, de pourchasser les hérétiques convaincus, de restituer les revenus ecclésiastiques, de réparer les dommages causés aux églises et aux abbayes ; en un mot, d'extirper l'hérésie cathare. Promesses vagues, impossibles, insensées, les mêmes qu'il avait faites au synode de Montpellier. Amauri de Montfort comparut à son tour : il réclamait le comté de Toulouse. Son père Simon l'avait conquis. Sa conquête avait été confirmée par Philippe-Auguste et par Innocent III. Il montra les

1. Math. Paris. — Albéric. — Raynald.

chartes du monarque et du pontife. Et il ajouta que Ramon VI avait été déshérité pour cause d'hérésie par le concile de Latran. — Ramon répondit qu'il était l'héritier naturel, et qu'il était prêt à rendre hommage au pape et au roi. — Voulez-vous, s'écria vivement Amauri, vous en remettre au jugement des douze pairs de France? — C'était encore un piége, une fiction. Amauri invoquait tantôt le droit théocratique, tantôt le droit carlovingien. Ramon était Goth d'origine et non pas Franc. Ses ancêtres n'avaient pas concouru à l'élection de Hugues Capet. Il n'était donc pas pair de France. — J'accepte ce jugement, répliqua Ramon; mais, avant tout, que le roi reçoive mon hommage; car ils ne voudraient peut-être pas me reconnaître pour pair. — Ses juges, effectivement, étaient ses ennemis, ses spoliateurs, les chefs de la croisade. Amauri s'emporta, et les deux comtes allaient tirer leurs épées. Le légat s'interposa, et déroba le débat. Il prétendit que Ramon n'avait pas imploré, en termes convenables, le pardon de l'Église romaine. En conséquence, il ordonna aux archevêques de se réunir isolément, chacun avec le groupe de ses suffragants, de délibérer sur la question albigeoise, et de lui donner en secret leur avis, pour qu'il pût le transmettre, avec le même mystère, au pape et au roi. Les prélats répondirent que Ramon ne devait pas être relevé de l'anathème, et que le roi serait chargé de la conquête de Toulouse dévolue à la maison de France [1].

1. Math. Paris. — Albéric. — Raynald., chr. Tur.

Le Capétien n'eut pas de peine à se laisser investir par le légat d'une expédition qu'il était allé solliciter à Rome. Mais, à la solennité du concile il voulut ajouter la majesté du parlement et fortifier le mandat du clergé par le mandat de la nation. Il prenait ses précautions : il se déchargeait prudemment de sa responsabilité future ; car, enfin, l'entreprise était hasardeuse, et l'Aquitaine, victorieuse de la croisade, pourrait bien l'être aussi de la royauté. C'est dans cette incertitude que Louis VIII convoqua à Paris un parlement des prélats et barons de France (28 janv. 1225). Le légat s'y trouva avec les archevêques du concile, les pairs du royaume, les anciens chefs de la croisade, Gui et Amauri de Montfort, Bourchard de Marly, Robert de Poissy et leurs compagnons de la vallée de Chevreuse. On y vit figurer un riche et puissant baron d'Aquitaine, Savari de Mauléon[1]. Savari était Basque : de Béarnais il était devenu Poitevin, de Poitevin Normand, de Normand Français. Sénéchal du Poitou pour le roi d'Angleterre, il l'était encore pour le roi de France. C'est ainsi que cet habile condottière siégeait au parlement. Par ces honneurs accordés à un transfuge, le roi espérait encourager la désertion des barons pyrénéens. Nul, mieux que Savari, ne connaissait les forces et les blessures de sa patrie et ne pouvait les révéler au roi. Louis consulta donc ses pairs ; les barons répondirent : Nous conseillons à notre très-cher seigneur Louis, illustre roi des Français, de se charger

1. Sava, eau ; aric, montagne. Savari, eau de montagne.

de la conquête albigeoise, et nous le seconderons dans son entreprise jusqu'à son entier achèvement pour l'amour de Jésus-Christ et de la foi chrétienne, et pour l'honneur du monarque et du royaume de France [1]. Alors Romain de Saint-Ange se leva, majestueux et menaçant, et, par un rite analogue à la solennité lugubre où le consul rouvrait les portes de Janus, invoquait la guerre sanglante, déposait et dépossédait les rois ennemis et les dévouait aux dieux infernaux, il s'écria : « Au nom du Dieu tout-puissant, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, par leur autorité et la nôtre, nous excommunions Ramon, fils de Ramon autrefois comte de Toulouse, ses fauteurs, ses complices et tous ceux qui lui donneront des conseils contre l'Église, la foi chrétienne et le roi de France, leur défenseur. Nous excommunions de même tous ceux qui, du dedans ou du dehors, attaqueront ou envahiront le royaume de France. Nous excommunions également ceux qui, dans le royaume, se feront entre eux la guerre. Car, ce que nous entreprenons est une grande chose ! »—« Amen, » répondirent sombrement les évêques, et leur chant lugubre fut accompagné sans doute des acclamations des barons et du frémissement sonore des épées avides de combats.

Le légat reprit avec la même solennité : « Nous plaçons le roi, sa famille, son royaume et tous ceux qui l'accompagneront et travailleront à son œuvre, sous la protection de l'Église, tout le temps

1. *Hist. du Lang.*, t. V, 123.

qu'ils seront au service de Jésus-Christ. Nous transmettons au roi et à ses héritiers, à toujours, les États du comte de Toulouse. Il va les conquérir sur l'hérésie, et sa victoire sera la victoire de l'Église. C'est pourquoi nous accordons au roi le dixième de tous les revenus de l'Église de France pendant cinq ans, ou tout autant que durera la campagne. Sont exemptés de cette dîme, les Hospitaliers et les Templiers, les ordres de Cîteaux et de Prémontré, et les prélats et les clercs personnellement employés dans l'expédition. Pour que ces choses soient notoires et demeurent inébranlables, nous en délivrerons des lettres scellées de notre sceau. » — « Amen, » répétèrent sombrement les évêques des Gaules, et les barons de France répondirent à leur chant lugubre par des acclamations guerrières qu'accompagnait le bruit d'airain de leurs armures comme un retentissement anticipé des batailles [1].

Dans ce même parlement, Amauri de Montfort renouvela son renoncement aux conquêtes de son père, et la cession de ses droits au roi et à la maison de France. Le roi lui promit en dédommagement la succession de la charge de connétable alors possédée par son oncle le vieux Mathieu de Montmorency. Deux jours après (30 janvier 1226) Louis reçut la croix des mains du cardinal de Saint-Ange, et tous les barons la prirent à l'exemple du monarque. Le légat écrivit à tous les métropolitains de France : Le roi a pris la croix contre les hérétiques

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 124.

Albigeois. Nous avons excommunié Ramon, comte de Toulouse. Publiez cette excommunication, prêchez la croisade, prenez la croix. Rendez-vous à Bourges, un mois après Pâques. Le roi y sera, à la tête de son armée, et nous y serons avec lui. » Les opérations de la campagne furent définitivement arrêtées dans un nouveau parlement convoqué à Paris le 29 mars, et le roi manda aux barons de France de se trouver à Bourges le quatrième dimanche après Pâques, pour être à Lyon le jour de l'Ascension [1].

Le pape lui ouvre les chemins du Midi. Il défend, aux princes intéressés, d'entraver la marche du roi de France, et de secourir le comte de Toulouse. Ramon VII avait droit de compter sur l'Empereur, son suzerain, sur le roi d'Aragon, son neveu, sur le roi d'Angleterre, son cousin, et l'ennemi héréditaire des Capétiens. Le monarque anglais voulut passer la mer, reprendre Poitiers, défendre Toulouse. Mais il fut retenu par les barons anglo-normands, et les menaces du légat de Rome. Le roi d'Aragon, ingrat pupille du Midi, armait une flotte contre les insulaires africains des Baléares. L'Empereur préparait une croisade contre les musulmans d'Asie : il veut aller ceindre la couronne de Jérusalem. Ainsi l'abandon était au dehors, abandon insensé ; mais la trahison, trahison encore plus monstrueuse, était au dedans. Les archevêques, les évêques, les chefs des monastères, dispersés et fugitifs devant la victoire romane, n'étaient remontés sur leurs siéges qu'en vertu de la paix conclue au synode de Mont-

1. Math. Paris.

pellier et de l'hommage rendu au comte de Toulouse. Mais, après le concile de Bourges, oublieux de leurs serments, ils conspirent contre le prince, travaillent les barons, ébranlent les consuls, effrayent les peuples, et appellent le roi. Le vieux primat de Septimanie, dont l'énergie farouche mais propice au comte, eût pu contenir ses suffragants, était mort récemment. De sorte qu'après le parlement de Paris, et l'anathème lancé contre le comte de Toulouse, leur fureur ne connut plus de frein. A la nouvelle de cette excommunication et de l'invasion prochaine du roi de France, un frisson d'effroi courut sur le Midi : on vit de grandes défaillances de cœur. Pierre-Amiel, successeur d'Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, fit succomber les seigneurs de Thesan, de Corneillan, d'Olargues de Vintron, de Puyserguier[1], ainsi que l'héroïque Ramon de Rocafeuil, qui (pendant le concile de Latran) avait imploré la pitié du pape, en termes si naïfs et si touchants, sur l'infortune du petit orphelin de Carcassonne, qu'il abandonne, hélas, lui-même aujourd'hui (14 et 15 d'avril). Les seigneurs de Cab-Aret, parents du vicomte de Carcassonne, Bernard-Othon, seigneur de Laurac, ses frères, et leur vieux père, seigneur d'Aniort, les deux tribus illustres des *fils de Nous et d'Impéria*, cédèrent aux séductions des abbés de Caunes, de Montolieu et d'Ardorel. Ces subtils diplomates des monastères, non contents d'envelopper ces hommes simples, ces rudes guerriers, leur faisaient dire mensongèrement au roi,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 125.

que la nouvelle de son arrivée prochaine dans le Midi les avait fait exsulter de *toutes leurs entrailles*, et qu'ils n'aspiraient qu'à vivre sous le régime modéré et *l'ombre protectrice des ailes de la France*. Les *fils d'Oliva*, seigneurs de Montalion, qui, à la vérité, avaient à se plaindre des comtes de Foix et du roi d'Aragon, grief habilement envenimé par l'abbé d'Ardorel, écrivirent, par la plume de leur interprète monacal, qu'ils se remettaient eux et leurs châteaux de Cerdagne, à *l'illustre roi des Francs*. Sous l'impulsion du puissant abbé de la Grasse, Nugnez Sanche, comte de Roussillon, mit à la disposition du roi tous ses domaines des Pyrénées par terre et par mer, pour *l'extirpation des hérétiques*, pour *faire le salut de son âme*, et *venger les injures du Sauveur*. (29 avril.) L'abbé de Saint-Gélis corrompit les seigneurs de Garin et de Méchin, feudataires ecclésiastiques de Saint-Gélis et de Mende, et le puissant Bermond, seigneur de Sauve, d'Anduze, et d'Alais, propre neveu de Ramon VII, et de la célèbre poétesse Clara d'Anduze, et qui abjurait lâchement toute consanguinité comme toute poésie[1]. Enfin Guillaume, prieur de Saint-Antonin, avec Ebrard, chevalier du Temple, embauchèrent la ville de Saint-Antonin, le poétique fief du vicomte Jordan. Jordan l'avait reprise sur Gui de Montfort, mais Gui venait de la céder au roi. Les douze consuls, à la tête desquels Deodat et Savari de Cahuzac, envoyèrent le templier Ebrard implorer la protection et la domination du Capétien. Louis répondit de

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 125.

Saint-Germain-en-Laye (avril 1226) et remercia de leur affection l'église et la ville de Saint-Antonin, assises dans *la noble vallée* de l'Aveyron. Mais bientôt ces traîtres eurent peur de leur trahison. Ils supplièrent le roi de ne divulguer leur félonie que lorsqu'il serait arrivé à Cahors, et d'obtenir du légat la grâce de rétablir le culte catholique dans leurs murs. Alors, sous la protection des soldats, ils jouiraient du double bonheur d'être chrétiens et français. Ce n'est pas que leur ville ait jamais été infectée de la peste hérétique, mais ils craignent pour leurs moissons, leurs vignes, et leurs troupeaux, les vengeances du comte Ramon, et pour leurs personnes les haines des châtelains d'alentour, tous notoirement cathares. Ainsi ces traîtres finissaient en délateurs regardant dans leur effroi les nobles et patriotiques donjons de Penne, de Najac, et de Bruniquel et celui de Saint Antonin même, séjour de toute gloire et de toute poésie chevaleresque [1] (8 mai 1226).

L'émotion fut grande dans le prince et dans le peuple; toutefois les défections furent surprises, passagères, et provoquées par les évêques : ils voulaient donner au roi des airs de libérateur imploré par le Midi. C'était le parti de la croisade. On vit aussi les plus nobles adhésions patriotiques. Les villes de Toulouse, Montauban, Moissac, Agen, Cahors, Albi, Avignon se serrèrent autour de Ramon VII. Le Mager (maire) d'Agen, et nous pensons qu'il fut l'organe de toutes les autres cités, fit entendre

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 126.

le langage le plus magnanime : « Nous jurons, dit-il, au comte, de vous défendre contre la croisade et le roi de France, et de repousser l'absolution du pape[1]. Castel-Sarrazin poussa probablement aussi son ancien cri tragique : *nous mangerions plutôt nos enfants.* L'élément léoniste palpite dans ces consuls. Le comte accrut leurs libertés. Il donna à Avignon le comtat Venaissin, les châteaux de Beaucaire et de Malausséna, et une autre terre extra-rhodane. La charte d'Agen est en belle langue romane; celle d'Avignon est en latin, et datée de *Viridario, ante cameram pictam staris episcopalis*, ce qui prouve que le Capitole d'Avignon s'appelait le *verger*, et que l'évêque n'était ni sur son siége, ni dans sa chambre peinte, ni probablement dans la généreuse cité, mais auprès du roi de France[2]. (Kal. Junii 1226.) Avignon prouvera tout à l'heure sa fidélité et sa reconnaissance héroïque. C'est alors aussi que pour s'attacher encore plus le comte de Foix, le vainqueur de Montfort, qui seul pouvait triompher du roi Louis, Ramon VII lui fit don, sous l'unique réserve de l'hommage, du vaste fief de Saint-Félix comprenant une quinzaine de châteaux et de villages du Lauragais. Roger-Bernard apparaissait comme le futur libérateur, le sauveur une seconde fois de la patrie et l'invincible chevalier et paladin du Paraclet.

Au milieu de ces espérances et de ces terreurs, chef patriotique du Midi, le comte de Foix attendit le roi de France. Louis a tout obtenu du saint-siége.

1. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 130.
2. Pr. 130, pr. 129. Du Verger, devant la chambre peinte du siége épiscopal.

Il est l'unique chef de l'expédition et l'héritier unique des conquêtes de Montfort et des spoliations de la croisade. Pourquoi donc diffère-t-il toujours son départ? Tremble-t-il de dépouiller le comte, son cousin? Frémit-il des sinistres augures paternels? Recule-t-il devant les prédictions d'un astrologue qui déclare que le roi ne reviendra pas vivant de l'Albigeois. On ne sait, mais ce conquérant est plein de frayeurs secrètes. Il exige du légat la promesse formelle qu'en prenant la croix il ne sera pas lié par ce signe, ni contraint de rester dans le Midi qu'autant qu'il lui plaira, ni d'y retourner une seconde fois, après son retour, sans scrupule de conscience à l'égard de l'église et de Dieu[1]. Le légat lui accorde tout. Poussé par Romain de Saint-Ange et par Blanche de Castille, le roi quitte enfin Paris. Après deux ans de délais et de préparatifs, il s'ébranle à la tête du baronnage du Nord. Il est suivi du légat, et des anciens chefs de la croisade qu'il doit rétablir dans leur conquête perdue. Bourges est le rendez-vous de l'ost de France. Il s'y trouve 50,000 chevaliers, et plus de 50,000 fantassins, armée immense pour ce temps. Et pourquoi ce prodigieux armement? Est-ce pour dompter l'Afrique, et subjuguer l'Orient? Non, c'est pour usurper la vicomté de Carcassonne; dépouiller un jeune prince innocent et orphelin ; écraser un peuple livré au dehors, trahi au dedans : une race brisée, morcelée, épuisée de sang par les victoires de sa liberté. De Bourges l'ost, enfin complété, se remit

1. Pr. 124.

en marche à travers les landes du Berry et les herbages du Nivernais. Il marchait sous son double chef : le monarque capétien et le légat de l'Église romaine ; et sous son double symbole : les fleurs de lis de France et les clefs de saint Pierre, enlacées d'un rayon de foudre. Chacun des deux princes avait sa cour : le cardinal, sa cour sacerdotale d'archevêques, d'évêques et d'abbés du Nord ; le roi, sa cour féodale de ducs, de comtes, et de barons. Tous portaient la croix rouge sur la poitrine, car c'était une véritable croisade, une croisade royale. Avec eux était Amauri de Montfort : Amauri devait renouveler de ville en ville son abdication et remettre ses droits et ses partisans au roi de France. Ainsi Louis VIII réunit autour de lui toutes les forces et tous les prestiges : le chef de l'ancienne croisade, toute la chevalerie de France, toute l'Église gallicane, le légat du saint-siége, la double majesté du royaume de France et de l'Église romaine ; un triple droit : le droit féodal de Montfort, le droit épique de Charlemagne, le droit théocratique de saint Pierre. Il réalise cette foudroyante fiction : l'Aquitaine est donnée à Louis VIII, descendant de Charlemagne, par Grégoire IX, successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ. Et pourtant, entouré de tous ces prestiges de la terre et du ciel, ce monarque est troublé ; ce conquérant a des terreurs. Qui donc l'épouvante ainsi ? Certes ce n'est pas sa conscience. Cela n'émeut guère un roi. Le spectre désolé de la croisade vaincue le poursuit. Les victoires romanes flamboient sinistrement à l'horizon du sud, les

siéges de Toulouse et de Carcassonne, les batailles de Montjoie, de Castelnaudari, de Baziéges; les cimes de Montségur et de Castelbon, d'où s'élança, comme un aigle, la délivrance. Et de Perpignan à Bayonne, des cavaliers de feu bondissent de cime en cime sur les neiges sanglantes des Pyrénées.

V

LE ROI ET LE LÉGAT DESCENDENT LA VALLÉE DU RHONE ET METTENT LE SIÉGE DEVANT AVIGNON, DÉFENDU AU DEDANS, RAR LES PODESTATS DE LA CITÉ, AU DEHORS PAR LE COMTE DE TOULOUSE.

Ainsi Rome a réorganisé la croisade : elle lui donne aujourd'hui son chef réel, autrefois dérobé sous les Montfort. Au faible Amauri vaincu, elle substitue le puissant Louis, le vainqueur de l'Angleterre et de l'Allemagne. Sur le Midi brisé, disjoint, disloqué, bouleversé, presque anéanti, elle déchaîne comme un ouragan de fer, l'ost régulier, la chevauchée féodale et superbe, les forces neuves, compactes, irrésistibles de la France. Le pape et le ro se sont d'avance partagé les États du comte de Toulouse. Le pape prendra du Rhône aux Alpes, le roi du Rhône aux Pyrénées. Mais de Bourges pourquoi ne vont-ils pas directement vers le sud par l'Auvergne ou le Limousin, pays plus vert, plus herbeux, et plus propre surtout à nourrir la cavalerie [1]? Pourquoi, renonçant à leur premier projet,

1. Le roi était attendu à Cahors et à Saint-Antonin.

font-ils ce long détour vers l'est, et vont-ils chercher, par l'aride vallée du Rhône, les plaines brûlantes de la Provence, à travers les terres de l'Empereur? Évidemment, c'est pour conquérir d'abord l'apanage du pape, enlever à Frédéric II, ennemi du saint-siége, cette province impériale, sous prétexte d'hérésie, et écraser dans Avignon et dans les hautes vallées des Alpes, l'Église des Vaudois, les sectateurs de Pierre de Brueys.

Le roi arrive à Lyon le jour de l'Ascension. Il embarque sur le Rhône son immense bagage, et l'armée descend le long du fleuve par la même route qu'avait suivie, dix-sept ans auparavant, la grande colonne des croisés conduite par l'abbé de Cîteaux. Elle ondule dans cette longue vallée rhodane comme un ouragan d'hommes, de chevaux, de fer et de feu. A mesure que son tonnerre roule vers le Midi, les fluctuations d'esprit redoublent, et les défaillances de cœur. Avignon elle-même, l'énergique et patriotique cité d'Avignon, se trouble : le roi trouve ses députés à Valence, son podestat à Montélimart. Ils lui offrent le passage sur leur pont si célèbre, et lui ouvrent la porte des États du comte du Toulouse. Mobilité du plus héroïque sang provençal! Dix ans auparavant, Avignon, la noble république, recueillit l'infant de Saint-Gélis déshérité par le concile de Latran, et sur des nefs couronnées de fleurs, au son des luths et des ballades, le conduisit à la conquête de Beaucaire, premier et glorieux exploit de la délivrance romane. Avignon vient encore de resserrer naguère le pacte

qui l'unit au prince. Le trahit-elle maintenant? Non : ce trouble n'est peut-être qu'un piége de guerre tendu au Capétien. Elle ouvre la trappe pour y prendre le lion de France et son pourvoyeur, le chacal de Rome.

Ramon VII montre un ferme cœur : sa débilité se retrempe dans la vigueur de ses bayles et de ses capitaines, les conseils d'Avignon, les capitouls de Toulouse, et surtout le magnanime comte de Foix. Le prince marche hardiment à la rencontre de l'invasion : il fait reculer les peuples, emporter les vivres, brûler les fourrages et labourer les prairies, pour affamer l'ost français. Il fait le vide, il étend le désert devant le roi capétien. C'est une lutte à mort dans laquelle entre aussi le climat. Avignon *venteuse, sans vent vénéneuse et par le vent fastidieuse*[1], attend, dans son fiévreux Éden, le roi de France et le légat de Rome. Ils arrivèrent le 6 juin au pont de Sorgues. Le cardinal lança derechef l'anathème sur le comte et l'interdit sur ses États, et le lendemain, jour de la Pentecôte le monarque campa devant Avignon.

La ville avait pour podestats Ramon du Rial et Guilhem-Ramon, de la maison des vicomtes d'Avignon. L'un de ces deux consuls avait naguère, à Montélimart, offert au roi le libre passage du Rhône pourvu que le légat levât la sentence d'excommunication qui, depuis dix ans, pesait sur les Avignonnais. Le rusé Provençal voulait, par cette

1. Avenio ventosa, sine vento venenosa, cum vento fastidiosa.

concession, se délivrer de l'anathème pontifical et aventurer l'ost français entre le comte de Toulouse, campé en Provence, et le comte de Foix qui l'attendait vers les Pyrénées. Romain y consentit à condition qu'Avignon livrerait des otages, ses portes et ses forteresses au roi. Le podestat ne répondit pas; mais, quand le monarque arriva, il trouva les portes fermées, et un pont de bois construit en amont de la cité, joignant le pont de pierre dans l'île du Rhône, pour le passage des Français. Louis s'irrite; il doit passer par la ville et le pont de pierre: cette défiance est une injure à la majesté royale. Les podestats accordent cette faveur au monarque, au légat et à l'élite des barons. Ils livrent quelques portes, quelques tours, cinquante otages. Mais le peuple s'indigne de la condescendance des consuls: il refuse les vivres vendus, court sus aux croisés, rejette les Français hors de ses murs, et, rompant le pont de bois, coupe en deux l'armée royale dont l'avant-garde est déjà sur la rive droite, avec le comte de Blois. Les Avignonnais avaient éventé le secret dessein du monarque et du cardinal. Le légat alors, du conseil des évêques, anathématise solennellement Avignon comme un receptacle de vaudois, de cathares et de partisans du comte de Toulouse. Il enjoint au roi de purger la cité de la *dépravation hérétique*, et de venger l'*injure* faite à *l'ost du Christ*, sauf les droits des églises, des catholiques et de l'Empereur[1]. Avignon, effectivement, comprise dans le royaume d'Arles, relevait

1. Guil. de Puil. — Gest. Lud., VIII.

de l'Empire germanique. Le roi n'hésita pas à l'assiéger comme une ville rebelle, et pour justifier cette inqualifiable agression, il écrivit à Frédéric II. Le légat, les évêques, les barons adressèrent aussi au *Sérénissime Empereur des Romains, toujours Auguste*, une lettre explicative scellée de vingt sceaux, parmi lesquels on remarque ceux d'Amauri de Montfort et de Thibaud, comte de Champagne. Ils n'attaquaient Avignon, assuraient-ils, que comme pèlerins, armés pour la cause de Dieu. L'abbé de Saint-Denis, et les évêques de Beauvais et de Cambrai, envoyés en ambassade, se chargèrent de transmettre ce mensonge au sceptique César, ennemi des papes et rival des Capétiens.

Avignon est assise sur la rive gauche du Rhône, presque au confluent de la Durance, d'où dérive son nom d'*Aqueuse* [1]. Le grand fleuve qui la protége à l'ouest inonde son fossé et baigne ses murailles dont l'enceinte crénelée ne s'escarpe qu'au nord pour hérisser de ses tours le monticule des Doms [2] qui supporte le donjon des vicomtes, que remplaceront, aux jours de sa servitude, le palais et la nécropole des papes. Le roi de France posa son camp du côté sud, au confluent de la Durance et du Rhône : il fit avancer ses engins de guerre contre le mur méridional, et crut avoir bientôt dompté les Avignonnais. Mais les vaillants podestats repoussèrent vigoureusement les assauts d'un roi perfide et d'un légat exterminateur. Ils

1. Ava, eau.
2. De dominis.

firent des sorties impétueuses, et les assaillants furent à leur tour assaillis : l'ost franc dut s'enfermer dans un camp retranché pour résister aux attaques multipliées de Rial et d'Avignon, les belliqueux consuls.

Bientôt la disette commença : le sol était brouté par plus de cent mille hommes et de cinquante mille chevaux. Le fleuve avare, inconstant, et cette fois patriote, ne charriait qu'irrégulièrement et parcimonieusement des blés, des vins, des fourrages de France. Il fallut que l'ost, pour s'approvisionner, s'étendît dans les campagnes rocailleuses et hostiles. Le comte de Toulouse, avec ses chevaliers et les anciens faidits provençaux, harcelait les maraudeurs, les traquait dans les forêts de pins et d'oliviers et les refoulait dans leur camp blessés et affamés. A la tête des faidits de la Durance était sans doute le valeureux Gui de Cavaillon, sur son palefroi d'un *brun fauve ;* Gui, le troubadour chevaleresque armé de sa lance et de sa harpe, et dont les chants excitaient ses compagnons aux guerres patriotiques[1]. Le comte de Toulouse avait donc pour auxiliaires l'âpreté du sol, l'insalubrité du climat, les ardeurs consumantes du soleil. Il devint bientôt évident, que si les hommes ne s'abandonnaient pas et ne trahissaient pas ces envoyés de Dieu, le Midi dévorerait cette armée du roi de France.

Malheureusement la défection commença. Le comte de Provence en donna l'exemple. Tout de-

1. Segner Coms, saber volria.

vait rendre fidèle Ramon-Bérenger. Il était neveu de Pierre II, roi d'Aragon, cousin du comte de Toulouse, vassal de l'Empereur, étranger aux Capétiens. Il trahit son peuple, son parent opprimé, son oncle martyr, son magnanime suzerain. Il vint lâchement au camp d'Avignon se soumettre au roi de France et au légat de Rome. C'est encore un de ces princes par qui finissent les dynasties. Cette trahison fut le germe du mariage de l'infante Marguerite, sa fille, avec le jeune roi Louis IX, et de l'absorption de la Provence par la maison capétienne. Cette grande défection ébranla les comtes, troubla les consuls. Le légat renvoya les évêques, les chefs d'abbaye, travailler les princes, les villes, les peuples. A la tête de ces embaucheurs, se distingua le nouvel archevêque de Narbonne, Pierre Amiel, homme violent et scandaleux, et l'irascible et turbulent vieillard, Foulques, évêque de Toulouse. Ils partirent, parcoururent le Midi, et revinrent au camp avec des troupeaux de chevaliers surpris, de consuls effrayés. L'abbé de Saint-Gilles séduisit les barons des Cévennes, l'abbé de la Grasse, ceux des Corbières, l'abbé des Feuillants, ceux de Gascogne, l'abbé d'Ardorel, ceux de Cerdagne [1]. Cette déchéance commencée par le comte de Provence, se termina par le comte de Commenges. Tout devait aussi le retenir, la mémoire de son père, à peine couché dans sa tombe, et qui dut s'agiter de fureur dans son armure de fer, la fraternité d'armes et de sang de son beau-frère, le comte de Foix, et l'in-

1. *Hist. du Lang.*, pr. 125.

fluence de sa femme Cécilia que Roger-Bernard lui avait donnée naguère pour enchaîner ce faible prince à la grande cause romane. Sa lâcheté fut plus forte que l'amour conjugal, la fraternité des armes et du sang, et que la voix indignée du sépulcre paternel.

La chute des villes de Béziers, Narbonne, Castres, Albi, fut principalement l'œuvre du primat Pierre-Amiel. Deux partis existaient dans tout le Midi, le parti catholique et français et le parti patriote et albigeois. Le parti de la croisade, écrasé par la victoire patriotique, releva la tête dès l'annonce de l'invasion. Les évêques dévoués à l'étranger poussèrent leurs satellites aux consulats. C'était préparer la conquête : c'était remettre les clefs des villes à des consuls vendus d'avance au roi de France. Ces consuls paraissent avoir été de la plus basse extraction, si l'on en juge par leurs noms. Le chef de ceux de Béziers s'appelait Améric Bouffat, ou le Goinfre : il promettait de se conformer à tous les ordres du cardinal-légat et du roi de France. Les consuls de Carcassonne s'appelaient Barba, Faure, Ferréol. Des barbiers et des forgerons gouvernaient, terrorisaient la noble et chevaleresque cité[1]. Les noms des autres s'est dérobé au pilori de l'histoire. C'étaient les sicaires de l'abbé de la Grasse et du primat de Septimanie. Ils promirent à l'archevêque et au cénobite d'obéir à tous les commandements *universels* et *particuliers* du légat et du roi de France, et de leur livrer le château, la cité et le bourg de

1. *Hist. du Lang.*, pr. 135.

Carcassonne. Le comte de Foix est dans le donjon des Trencabel. Il leur promet de défendre ces murailles, cette roche, tombeau naguère de la croisade, et bientôt l'écueil du roi de France, et le salut de la patrie méridionale. Il paraît que cette populace, ameutée par le tribun Ferréol, se rua sur le palais vicomtal. Il expulsa du manoir de ses aïeux l'orphelin, le fils du martyr; et le héros, le libérateur du Midi. Le comte et le jeune vicomte, qui auraient pu sabrer cette ignoble et servile tourbe dans les rues de la cité, se retirèrent la mort dans l'âme, par l'escalier couvert et crénelé qui descendait au bord de l'Aude, et remontèrent vers les montagnes, tandis que cette foule insensée de peur demandait à grands cris de passer dès ce moment, et pour toujours, sous la domination immédiate du roi de France. Pour sceller cette déchéance, ils abdiquèrent l'ancien sceau de Carcassonne, représentant sans doute le Rocher (quar), piédestal de leur ville antique, emblème de stabilité, et le chêne (casser), emblème de force, double symbole de leur double origine ibéro-celte. Ils reprirent le sceau des Montfort, le signe de leur soumission à la France. Il représente d'un côté un champ de fleurs de lis, emblème du Midi dont le sol sanglant germe une moisson de fleurs capétiennes. Et de l'autre, un oiseau portant dans son bec souillé une feuille d'olivier ou peut-être une fleur de lis. C'est le pigeon de l'Arche qui revenait avec cette fleur de lis annoncer la fin du déluge de sang; ou le ramier du Paraclet qui, fatigué de vivre dans les bois, cueille en signe de soumission cette fleur royale, et consent à devenir, en échange

de sa liberté, un oiseau de basse-cour, un volatile du poulailler capétien [1].

Le roi de France redoublait ses assauts contre Avignon ; mais la ville se défendait par ses fortes murailles, son château escarpé, son fleuve rapide, et plus encore par le courage de ses magnanimes consuls. Les deux héroïques podestats, non-seulement repoussèrent les assauts du roi, mais encore assaillirent dans son camp le monarque croisé. On vit se renouveler le spectacle du siége de Beaucaire, un siége dans un siége, et l'assiégeant assiégé lui-même. Seulement les rôles, cette fois, étaient intervertis : l'assiégé, c'était le roi de France, au lieu de l'infant de Toulouse ; l'assiégeant, au lieu de Montfort, c'était Ramon VII qui cernait le camp royal. Avignon était un Beaucaire patriote et plus grandiose. Le roi se trouvait pris entre le prince et les podestats dont les sorties et les attaques semaient les abords de leur ville, et les alentours du camp, de cadavres de croisés. On vit une chose plus surprenante encore. Pendant que les villes romanes abandonnaient le comte de Toulouse, les barons français abandonnent le roi. Ils avaient des relations avec les consuls d'Avignon, et des sympathies pour les comtes de Toulouse et de Foix. Le duc de Bretagne, le comte de Champagne, les barons du Nord sentaient à la fois l'injustice de cette guerre et l'absurdité de leur victoire. Le roi vainqueur par leur épée s'élèverait sur la ruine des grands vassaux. La féodalité était en

1. Mahul, cart. de Carcassonne.

lutte contre la royauté. Il s'agissait de savoir si la France se développerait par l'aristocratie ou la monarchie. L'aristocratie a vaincu en Angleterre, la monarchie a triomphé en France. Après leur quarantaine de service féodal, les barons regagnaient leurs châteaux du Nord. Le plus éclatant de ces magnanimes transfuges fut Thibaud de Champagne. Il partit après une violente altercation avec le roi. On dit qu'il se rendait auprès de la reine Blanche [1].

Le soleil provençal fit surgir de la putréfaction des cadavres d'hommes et de chevaux entassés sur un sol fiévreux, une nouvelle ennemie, une sombre sœur de la famine, la mortalité. Il s'élevait de ces cadavres des nuées de mouches noires qui venaient, avec un lugubre bourdonnement, jusque dans les tentes des princes, infecter les plats, empoisonner les coupes, inoculer aux vivants la peste engendrée par les morts. Deux cents barons et vingt mille croisés périrent sous les flèches acérées des Avignonnais, ou les dards vénimeux des insectes, ou les miasmes impurs de l'air. Le roi, constamment repoussé, résolut de tourner la ville, et de la surprendre du côté du fleuve. Un pont de bois aboutissait du rivage dans l'île du Rhône et s'y bifurquait au pont de pierre de la cité. Les Avignonnais l'avaient coupé, mais le roi le fit rétablir furtivement, et tenta une attaque nocturne contre cette tête de pont, cette porte occidentale de l'île. Les assaillants s'y précipitent; les madriers, trop fai-

1. Gest. Lud., VIII.

bles ou mal fixés, fléchissent sous l'énorme poids des hommes et des engins ; et cette masse de combattants et de machines s'entre-choque, s'entre-brise dans sa chute, tourbillonne dans le vide, et s'écroule en hurlant dans le Rhône, son sépulcre. Ainsi tout combattait contre les croisés : le fleuve, la terre, le soleil[1].

Au milieu de ces scènes lugubres, on annonce au camp la venue du comte de Foix. Le vainqueur des Monfort, le libérateur du Midi, atteint du découragement universel, vient-il donc se soumettre aussi? Non, il vient traiter de la paix avec le roi et le légat. Sur quelles bases, on l'ignore, mais les mêmes, sans doute, qu'il avait posées au synode de Montpellier. Suzeraineté du roi de France : suprématie de l'Église romaine ; mais liberté religieuse. Louis VIII eût peut-être accepté ces conditions ; elles furent repoussées par le cardinal. La tolérance est incompatible avec la papauté. Ces offres étaient nobles et sages ; elles conciliaient l'autorité du saint-siége et de la couronne de France avec l'indépendance politique et religieuse des Méridionaux. En dehors d'elles, il ne restait qu'extermination et servitude. Le comte se retira.

L'automne approchait, il fallait en finir avant l'hiver : inexpugnables sont les murs d'Avignon ; invincible est le cœur des vaillants consuls. Malheureusement la famine se fait sentir dans la ville assiégée. Le légat, instruit de leur détresse, ouvre des négociations[2]. Douze citoyens se rendent sous

1. Math. Paris, an. 1226.
2. Math. Paris, an. 1226.

la tente du cardinal. Vous allez périr, leur dit-il ; ce qui échappera à la faim mourra par l'épée des croisés ; un seul moyen vous reste de sauver votre vie, vos maisons, vos libertés : rendez votre cité. — Nous ne rendrons jamais la ville au roi, répondirent les citoyens : nous connaissons trop l'orgueil et la dureté de la France. — Fiez-vous à moi, répliqua l'astucieux Italien : je suis votre naturel médiateur auprès du roi. C'est moi qui ai fait traîner le siége en longueur. On a fait sur votre foi un rapport désavantageux au pape. Laissez-moi donc entrer dans la ville avec les prélats : j'informerai sur le cas d'hérésie, et lèverai l'excommunication. Je ne veux que votre salut. — Le légat redoubla de pieuses tendresses qu'il accompagna des serments les plus solennels. Les consuls y consentent: les portes s'ouvrent devant les évêques ; les soldats entrent pêle-mêle avec la garde ecclésiastique, et s'emparent par trahison de l'invincible cité qu'ils livrent au roi. Le légat et le roi abandonnent la ville au pillage, emprisonnent les citoyens, détruisent les maisons crénelées, abattent les murailles et les forteresses, mettent à mort leurs défenseurs, ces forteresses vivantes, et probablement aussi leurs héroïques chefs, Rial et Avignon, dont le martyre se confond avec le martyre de leur patrie. Ils ne s'arrêtèrent que par crainte de l'empereur Frédéric, qui, déjà fort irrité de cette attaque, dut être, en effet, furieux de cette félonie et de ce massacre d'une ville impériale [1].

1. Guil. de Puil.

Ainsi succomba l'héroïque cité d'Avignon ; par la perfidie romaine, et non par les armes françaises. Elle résista trois mois à cent mille hommes. Vingt mille hommes périrent sous ses murs, par le fer, par l'épidémie, par le fleuve. Quelques jours de plus, et l'ost tout entier était détruit par les eaux. La Durance, enflée par les pluies d'automne, déborda, inonda le camp français, et le Rhône eût roulé, dans son écume, à la mer, son tombeau, toute la chevalerie de France.

VI

AVIGNON PRIS, LOUIS VIII PASSE LE RHÔNE, SOUMET NÎMES, BÉZIERS, NARBONNE, CARCASSONNE, RÉORGANISE LA CONQUÊTE DANS LE CASTELLAR DE PAMIERS, REVIENT EN FRANCE A TRAVERS L'ALBIGEOIS ET LE ROUERGUE, ET MEURT A MONTPENSIER EN AUVERGNE.

Avignon *mulcté* et mutilé dans son consulat, son peuple et ses murailles, Louis VIII, pour contenir la cité impériale et républicaine, acquit, sur l'autre rive du Rhône, Saint-André, village monastique qui devint un camp français. Le pont d'Avignon, la joie et l'orgueil du Rhône, le lien poétique des deux Provences qui venaient y chanter leurs ballades, ne sera désormais que le joug de pierre du fleuve humilié, et la chaîne de granit qui reliera la ville conquise à la forteresse capétienne. Cette forteresse, qui s'éleva rapidement sur la rive rocailleuse, est aujourd'hui Villeneuve, dont les ruines

féodales sont habitées par des paysans, et hantées par des bohèmes. Le roi occupa Beaucaire, et posta dans son donjon, un sénéchal destiné à surveiller, du haut de sa roche, Avignon, Tarascon et Nîmes[1]. Il s'appelait Pelerin (ou Pellegrain) Latinier, probablement un croisé, un clerc batailleur, sans *nom* et sans *avoir*, qui, devenu chef de guerre, se fit un nom de sa prêtrise, et un avoir de la croisade, qui l'éleva au gouvernement du Delta du Rhône[2]. De Beaucaire, le roi marcha sur Nîmes (Nemze) qui s'était déjà soumis par l'intermédiaire d'Arnaud, son évêque. Il mit garnison dans le château des Arènes, donjon vicomtal formé d'un cirque romain: la royauté s'installa dans les loges des panthères. Le vicomte dépossédé était un collatéral de la maison de Carcassonne. De Nîmes, le roi descendit à Saint-Gélis, berceau de la dynastie de Toulouse, ville tragique, où naquit la croisade du cadavre du légat Pierre de Castelnau; sur la tombe duquel avait été flagellé le comte Ramon VI, et sur laquelle ne manqua sans doute pas de s'agenouiller le dévot roi de France. L'abbé de Saint-Gélis, accouru à Paris ainsi que devant Avignon, pour lui porter la soumission des seigneurs de la Plage et des Cévennes, fut récompensé de son zèle monarchique. De là, longeant les étangs d'Aiguemortes, il se dirigea sur Maguelonne, langue de sables arides bordée de marais insalubres, siége d'un évêque, et, depuis la

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 351.
2. En 1228, Blanche de Castille, acquérant le château de Termes, y mit pour châtelain Robert Sans-Avoir, p. 649.

croisade, fief du pontife romain. Il passa rapidement devant Montpellier, pour ménager le roi d'Aragon, et ne pas donner d'ombrage aux citoyens, restés catholiques mais pourtant patriotes, à tel point que, pendant la tenue d'un concile, ils refusèrent à Simon de Montfort l'entrée de leurs murailles, se méfiant du conquérant ou repoussant le meurtrier du Midi, et qui ne pouvaient se fier davantage à son complice et à l'héritier de ses crimes, le roi de France. Il traversa Béziers où, sur un amas de décombres noircis par le feu et d'ossements blanchis par les hivers, campait un évêque, et pullulait une populace sinistre engendrée du grand massacre, comme des vers dans un sépulcre. Cette plèbe lugubre avait un jovial et facétieux consul, Améric Bouffat (le Mangeur) qui présenta les clefs de la cité tragique au roi de France[1].

Des ruines funèbres et héroïques de Béziers, Louis continua sa marche vers Narbonne; Narbonne, pacifique amie de la France, et heureuse (si on peut l'être avec une honte et un remords) par son abandon de la cause patriotique. L'exterminateur de Béziers, le vieux primat de Gothie, Arnauld-Amalric, était mort. (29 sept. 1225.) Pierre-Amiel son successeur fût un autre Arnauld-Amalric. Mais l'archiprêtre de Narbonne, moins romain que l'abbé de Cîteaux, fut plus français, et plus dévoué aux intérêts capétiens. Jeune, fougueux, farouche, inexorable, le nouveau primat terrorisa les Corbières, la Montagne-Moire, effraya

1. *Hist. du Lang*, pr. 135.

Narbonne, Castres, Albi, effara sur leurs cimes Termes, Cab-Aret, Menerbe, Hautpoul, Rocafeuil, les inexpugnables donjons, en poussa les consuls, les barons, portant les clefs de leurs forteresses, au camp d'Avignon, et conduisit le légat et le roi dans sa métropole de Gothie. Narbonne, plus mobile que le sable de ses plages et les varecs de ses étangs, fut toujours du parti de tous les vainqueurs, par la versatilité de son vicomte Améric de Lara. Ce prince d'origine espagnole, compatriote de la reine Blanche, épouse d'une Française, Marguerite de Marly, caméléon politique, fut précipité par sa femme, par l'archevêque, par l'épouvante, aux pieds du monarque capétien.

Le primat Pierre-Amiel avait eu pour auxiliaire, dans cette campagne d'embauchage, Benoît d'Alignan, abbé de la Grasse, qui s'était rendu au camp d'Avignon, et qui de Narbonne entraîna le roi vers sa riche et florissante abbaye puissamment assise sur les bords de l'Orbieu, au pied des Corbières[1]. Benoît ne manqua pas de lui montrer les chartes de sa fondation, et la signature même (étrange et monumentale) de Charlemagne[2]. Louis prit sous sa protection spéciale, et comme sa propre terre, l'abbaye fondée et dotée par son *ancêtre*, le César franc. Il confirma la possession de tous les territoires conquis primitivement sur les Arabes; il y ajouta toutes les terres confisquées récemment sur les Ca-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 641.

2. Cette signature originale se voit aujourd'hui aux archives de la préfecture de Carcassonne.

thares; il lui rendit tous les domaines enlevés par la rapacité des Montfort. Il combla de ses grâces royales l'antique abbaye carlovingienne. C'était le salaire de Benoît d'Alignan dont le zèle avait fait succomber Béziers, la noble Carcassonne, l'inexpugnable château de Termes, l'importante principauté de Fenouillèdes, et avec le vicomte Nugnez, désarmé et assoupi le roi d'Aragon. Louis voulut revêtir ces faveurs extraordinaires d'un caractère religieux, et prétendit les concéder *pour le remède de son âme*, et *le salut de son père, le roi Philippe-Auguste*[1].

Le comte de Toulouse suivait pas à pas l'ost royal depuis le Rhône à la tête des Provençaux, et se réunit au comte de Foix et au jeune vicomte Trencabel, expulsés de Carcassonne. Les trois princes poussaient l'armée de France, la lance dans les reins, la contenant comme un troupeau dans la grande vallée septimanienne, ravageant le sol, massacrant les traînards, enlevant les transfuges qui venaient se rendre au roi de France. Jourdain de Cab-Aret, un parent des Trencabel, surpris dans sa désertion, expia sa lâcheté, par une dure captivité et une mort honteuse dans les cachots de Toulouse. Le comte de Foix et le jeune vicomte avaient voulu défendre Carcassonne; mais ni les supplications du héros, ni les larmes de l'orphelin ne purent toucher les citoyens terrorisés par le parti monacal et la faction des Montfort. Les chefs de cette plèbe fanatique et féroce, un barbier et deux forgerons, affublés de la robe rouge des con-

1. *Hist. du Lang.*, t. V. 644.

suls, reçurent à la porte orientale, le roi Louis VIII, et l'introduisirent dans la noble cité chevaleresque et dans le poétique château vicomtal, sur lequel fut arborée l'oriflor de France. Romain de Saint-Ange chassa de son siége Ramon de Rocafort, l'évêque national, expulsé par la première croisade, et rétabli par la victoire romane et la mort de l'évêque croisé Gui de Vaux-Cernay. Le légat mit à sa place Clarin, un autre moine français, ancien chancelier de Simon de Montfort. Il rétablit alors, sans doute, la messe perpétuelle fondée en l'honneur de ce chef, dans la chapelle de Sainte-Croix, et ralluma sur son cénotaphe restauré la lampe funèbre qui devait y brûler pendant près de six siècles [1]. Louis laissa dans le château un sénéchal français, Adam de Milly, et après avoir réorganisé l'autorité royale et catholique, il quitta Carcassonne. Deux corps de cavalerie éclairaient la marche du monarque capétien. L'un marchait à l'ouest; refoulant Ramon VII sur Toulouse ; l'autre obliquait au sud, et poussait sur Limous le comte de Foix. Limous descendu de son coteau par Montfort, et remonté sur la hauteur par Trencabel, fut redescendu au bord de l'Aude, par le roi Louis, et rendu aux enfants de Lambert de Croissy, tué en Orient. Jehan de Bruyères reprit Chalabre, capitale du Chercorb, et Gui de Lévis, le maréchal, ressaisit Mirepois où il attendit le roi. Louis, dont ces deux colonnes couvraient les flancs et protégeaient les haltes, escorté du légat et des évêques,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 135.

s'avança vers les Pyrénées. Il occupa Montréal, Fanjaus; déposséda les maisons consanguines de Fanjaus et de Prouille; rendit le château de Prouille aux moines de Saint-Dominique, et la ville de Fanjaus à l'évêque de Toulouse. De Fanjaus, par des collines arides et battues des vents, il marcha sur Mirepois, où Gui de Lévis le reçut dans le manoir reconquis des fils de Belissen, fugitifs vers les monts du Thabor. De Mirepois, à travers la plaine et la forêt de Bolbone et par la colonie guerrière des Allemands, qui gardait l'abbaye de Saint-Antonin, il se rendit à Pamiers, où il s'établit dans le Castellar, pendant que l'armée dressa ses tentes, hors des murailles, près d'une église rustique, qui depuis a conservé son surnom du camp des Français.

L'abbé de Saint-Antonin qui avait ouvert à Louis les portes de la ville et du Castellar, exigea d'abord l'hommage du monarque, comme il l'avait exigé de Simon de Montfort[1].« Et moi Morin, abbé de ce lieu, à toi Louis, roi des Français, je te confie ce château de Pamiers avec sa forteresse, pour que tu sois le fidèle gardien du Castellar, de la ville de Frédelas, et de toute l'abbaye, en l'honneur de Dieu et de saint Antonin, et de ses clercs présents et futurs. Et je te concède aussi le jardin et la treille, et la moitié de l'île, et la moitié du moulin de l'Ariége. En tout cela t'est cédé pour ta vie durant seulement. — Et moi, Louis, roi des Français, pour ma maison faite dans ce château, je promets

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch. XXIV.

à Dieu et à saint Antonin, et à tous les clercs présents et futurs, en service, un demi-muid de froment criblé, un demi-muid de vin pur, une vache grasse et quatre porcs, ou quatre sols payés annuellement à la fête de saint Antonin. » Louis exigea qu'Amaury de Montfort renonçât à ce pariage conclu avec l'abbé Pierre (1218), comme Simon l'avait contracté avec l'abbé Vidal (1209), et le cardinal de Saint-Ange consentit à ce que le roi leur succédât aux conditions humblement acceptées par les comtes de Montfort, et hautainement repoussées par les comtes de Foix. Légalement établi dans le Castellar, Louis y convoqua le parlement des évêques, abbés, barons et chevaliers de la croisade. Il y réorganisa la conquête telle que Simon de Montfort l'avait, quinze ans auparavant, organisée dans les mêmes tours[1]. Le légat fit seulement ajouter aux anciens règlements déjà si sévères quelques articles encore plus rigoureux. Après la troisième monition, l'excommunié était passible d'une amende de neuf livres et un denier, et de la confiscation totale de ses biens, après un an de contumace. Enfin, le roi confirma aux évêques et aux abbés la possession de toutes les terres précédemment confisquées sur les hérétiques, et reçut les serments des prélats et des barons qui devaient rester les gardiens de la conquête méridionale. Cette conquête s'était faite surtout au bénéfice de l'Église romaine : aussi les évêques nourrirent-ils l'ost de France qui traversait

1. *Hist. du Lang.*, t. V. Addit. au liv. XXII. Assises de Pamiers.

leurs territoires et l'évêque de Toulouse (à qui le roi venait d'octroyer trois villes et trente villages) se distingua par ses largesses, pendant le séjour du monarque dans le Castellar de Pamiers.

Louis se trouvait au pied même des Pyrénées, dont aucun Capétien, hormis son aïeul, n'avait encore aperçu les cimes neigeuses. Il n'eut point l'idée d'attaquer Foix, qui n'était qu'à une longueur de lance, ni de marcher sur Toulouse ; il se hâta de reprendre la route de France : qui le pressait ainsi ? L'hiver qui descendait des montagnes, la fièvre qui suivait l'ost depuis Avignon, et probablement encore une autre maladie qui l'attendait dans les délicieux vignobles de Carcassonne et de Pamiers. Il prit la voie la plus courte, et se dirigea vers l'Albigeois pour y rétablir les chefs croisés et recevoir l'hommage des barons méridionaux. De Pamiers, il se rendit à Bolbone, monastère patriote, quoique cistercien, et sépulture des comtes de Foix. Il put voir sculpté sur son tombeau le grand comte Ramon-Roger, le compagnon en Orient de Richard Cœur-de-Lion, le vainqueur de Simon de Montfort, et l'orateur de la cause romane au Vatican. Remontant la rive de l'Ers, le roi vint à Belpech, bourg des Maurand, et fit halte dans leur château, sur le coteau septentrional. Là, il rencontra Sanche-Nuñez, comte de Roussillon et de Cerdagne[1]. Ce prince était fils de don Sanche, troisième fils de Ramon-Bérenger, comte de Barcelone, et de Pétronilla d'Aragon. Conséquemment, il était cousin

1. Gest. Com. Barc., p. 47. — Zurita. Liv. II, ch. LXXI.

germain de Pierre II, roi d'Aragon, et grand-oncle de Ramon-Bérenger, comte de Provence, et du jeune don Jaicmé, le Conquistador. Le lâche Nuñez avait abandonné la cause du Midi, et son cousin par alliance, Ramon VI, comte de Toulouse. Il devint l'ami de Montfort, qui l'investit de la vicomté de Fenouillèdes, confisquée sur Pierre de Saissac, fils d'Ava, héritière de cette principauté pyrénéenne. Nuñez, bientôt après, fut dépossédé de Fenouillèdes, par la victoire romane. Louis VIII, pour s'attacher le prince catalan, lui dépêcha l'abbé de la Grasse, au moment de se mettre en marche vers le Midi. Nuñez répondit au roi, par le même cénobite, qu'il se réjouissait de sa croisade, entreprise pour la défense de la foi et l'exaltation de l'Église, et il s'engageait à le servir sur terre et sur mer. Louis lui promit la restitution de Fenouillèdes dont il expulsa Pierre de Saissac, l'héritier légitime et le prince national. Le Catalan vint recevoir du Capétien l'investiture de leur commun larcin à Belpech, en Lauragais. Ce traître habile, influent dans les deux cours de Barcelone et de Marseille, entraîna vers la France, ses neveux le roi d'Aragon et le comte de Provence [1].

De Belpech, à travers le Lauragais, le roi gagna Castelnaudari; il espérait y recevoir l'hommage de Bernard-Othon, le puissant seigneur de Laurac, et de ses frères les chevaliers d'Aniort. Il ne les y trouva pas, nous en avons pour garant le silence des chroniques et l'acharnement de Blanche de

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 348.

Castille à punir cette défection, vengeance qui ne s'arrêtera qu'avec la ruine totale de l'antique maison d'Impéria. A Puilaurens, il ne rencontra sans doute pas davantage Sicard, seigneur de cette cité ; pourtant Sicard avait écrit au roi : « Donc, illustre seigneur, nous implorons votre Nécessité [1], arrosant les pieds de Votre Majesté de nos larmes et de nos prières larmoyantes, jusqu'à ce que Votre Miséricorde daigne nous recevoir sous l'ombre de ses ailes. » Le *prompt* Sicard, si bassement tombé, s'était relevé agilement ; et son parent et coseigneur, Isarn de Saint-Paul sur l'Agout, abattu comme lui, mais soutenu par son peuple, s'était également dérobé à la *nécessité* du roi de France. Au surplus, les moines qui les effrayaient, les débauchaient, et leur servaient de secrétaires, prêtaient à ces vaillants hommes ces abjections d'attitude et de langage, et le rédacteur de cette supplique larmoyante était évidemment l'abbé de Saint-Benoît de Castres [2]. La réaction commençait ; le peuple revenait de son effroi. Le roi entra en pariage avec l'abbé de Castres et l'évêque d'Albi, et réorganisa la conquête de l'Albigeois. Il rétablit Gui de Monfort à Castres, confisqué sur les Guillabert, et les enfants de Lambert de Croissy à Lombers confisqué sur les Boissezon. Ces enfants étaient en bas âge, sous

1. « *Necessitudinem* exhoramus : » il est probable que la langue a tourné au pauvre chevalier, dans le trouble de son esprit, et qu'il a voulu dire : *Celsitudinem*, t. V, p. 642. Sicard assistait comme témoin à la donation que Ramon VII fit de Saint-Félix au comte de Foix.

2. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 642.

la tutelle de leur mère, et dans l'intérêt de la conquête, Gui de Monfort, veuf d'Elvige d'Ibelin, une bretonne, née en Palestine, épousa la provençale Brianda de Monteil-Adhemar, veuve de Lambert de Croissy, tué naguère en Orient. Ainsi le frère du chef de la croisade eut son grand fief au cœur même de l'Albigeois, et occupa toute la vallée de l'Agout et les collines latérales jusqu'au Tarn et jusqu'à la Montagne-Noire. Le roi ne traversa pas ces vastes et dangereuses forêts où fut construit plus tard Réalmont. Mais de Saint-Paul, il se porta sur Lavaur, illustré par tant de tragiques souvenirs; et de Lavaur, il marcha rapidement vers Albi. L'évêque qui lui avait porté la soumission des habitants, et qui l'accompagnait depuis Avignon, lui ouvrit les portes de l'illustre cité. L'archevêque de Narbonne mena au roi Agnès de Montpellier, vicomtesse de Carcassonne [1]. Cette princesse mendiante avait accepté de Simon de Montfort, l'assassin de son mari, une rente de trois cents sols melgoriens, et maintenant elle obtenait du roi, spoliateur de son fils, un subside de quarante livres. Épouse indigne, non moins qu'indigne mère, cette femme, qui tenait à vivre, même dans l'abjection, put manger du pain, trempé dans le sang du martyr et les larmes de l'orphelin de Carcassonne (oct. 1226).

Louis laisse un sénéchal dans le Castel-vieil des vicomtes, pour contenir, de concert avec l'évêque, la cité qui avait donné son nom au catharisme

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 140.

aquitain. Il se dirige vers Rodez, sans inquiéter les garnisons romanes campées dans les fortes roches de Penne, de Cordoue et de Peyrusse, sur les deux rives de l'Aveyron. Il se borne à ressaisir les États du vicomte de Carcassonne et la terre du maréchal arrachée au vicomte de Foix. Son avant-garde s'était avancée jusqu'à Baziéges, mais il n'avait pas attaqué Toulouse où Ramon VII et Roger-Bernard reforment, dans ce temps-là même, une nouvelle ligue nationale. Il remit à l'année suivante de soumettre la grande cité méridionale. Il laisse à Carcassonne Humbert de Beaujeu, avec un corps de croisés, pour garder les tronçons de cette conquête inachevée et pour contenir les peuples déjà frémissants, et il se hâte de regagner la France[1]. Au siége d'Avignon près, son expédition n'a été qu'une promenade de monarque féodal, une chevauchée triomphale, préparée par les évêques. Toutefois, il a fait plus en une course victorieuse que quinze ans de croisade. Il a presque réalisé le rêve de Philippe-Auguste. La France touche aux Pyrénées.

Mais pourquoi se retire-t-il si précipitamment? La conquête n'est qu'ébauchée, et sa retraite a l'air d'une débâcle. Trois ennemis menacent son retour: devant lui, l'hiver; derrière lui, une insurrection qui va le harceler de ses lances; avec lui une épidémie qui suit l'ost depuis le Rhône et le transperce de ses aiguillons. Cette armée malade s'avance à travers des peuples hostiles et effrayés, vivant de

1. G. de Puil. — Gesta Lud., VIII.

déprédations, ravageant les vignobles, et les fruits verts joignent leur vengeance aux pluies d'automne. Le roi s'éloigne effaré, à travers le montagneux Rouergue, par la *strade antique* et fatale où roulait naguère le char funèbre de Simon de Montfort. Ce peuple est épuisé de sang et défailli de cœur; mais le ciel et la terre semblent lui venir en aide, dans sa guerre sainte. La terre si saine infeste ses eaux, le ciel si pur empoisonne ses rayons, et les croisés échappés aux traits de l'homme expirent sous les flèches irrésistibles du soleil. L'ost sème sa route de débris : les chefs aussi sont frappés : l'archevêque de Reims, le comte de Namur, Bourchard de Marly, succombent. Le roi lui-même, atteint par l'invisible et funèbre archer, languit dans son armure fleurdelisée, et tombe de son palefroi de bataille. Il meurt à l'âge de trente-six ans, à Montpensier en Auvergne, réalisant les prévisions paternelles et les prédictions populaires. L'armée en deuil ne ramena dans Paris que son cadavre enveloppé dans une peau de bœuf[1]. C'est ainsi que revenaient en France, sur leur char funéraire, les triomphateurs de l'Albigeois.

Ah! pourquoi ce peuple, naguère victorieux, s'est-il ainsi montré défaillant et abattu? Pourquoi Nîmes, Narbonne, Carcassonne, n'ont-elles pas suivi l'héroïque exemple d'Avignon? Il est maintenant manifeste que la grande vallée qui se creuse entre la Montagne-Noire et les Corbières eût été le tombeau du lion de France.

1. C'est dans ce sac de cuir qu'en 1793, il fut retrouvé dans les caveaux de Saint-Denis.

VII

APRÈS LA MORT DU ROI, LE CARDINAL RAMÈNE L'ARMÉE EN FRANCE. — BLANCHE DE CASTILLE CONTINUE LA GUERRE CONTRE LE MIDI. — LES PRINCES ROMANS SE LIGUENT DANS TOULOUSE. — LES CHEVALIERS, LES BOURGEOIS ET LE PEUPLE SE SOULÈVENT CONTRE LES FRANÇAIS. — VICISSITUDES DE CETTE DERNIÈRE LUTTE LIBÉRATRICE.

Cependant les comtes de Toulouse et de Foix et leur jeune cousin le vicomte de Carcassonne s'étaient jetés dans Toulouse pour la défendre contre le roi de France. Pendant que Louis VIII, dans le Castellar de Pamiers, organisait sa conquête du Midi, les trois princes, les chevaliers et les consuls, réunis dans le Capitole de Toulouse, se liguaient de nouveau pour arracher leur patrie au monarque capétien. Cette ligue patriotique, au milieu de l'abbattement et de l'effarement universels, n'est pas sans grandeur, et rappelle l'héroïque conjuration des princes exilés, sur une cime de Catalogne, d'où partit la délivrance romane. Ramon VII et Roger-Bernard s'unissent par un traité particulier, Trencabel n'étant pas majeur, et les largesses du comte de Toulouse montrent combien il tenait à s'attacher le héros pyrénéen [1]. Les deux princes jurent d'oublier tous leurs griefs futurs, et de ne conclure ni paix ni trêve avec le roi de France et ses alliés, sans leur consentement mutuel. Ramon cède à

1. Marca. Bear., 8, 21.

Roger-Bernard et à ses descendants, tous ses droits sur les châteaux de Palhers, Pereilhe, Alsen, Rabat, Castelverdun et Quier, dans le comté de Foix. Ramon confirme la donation qu'il a faite à Roger-Bernard, après la victoire romane, du château de Saint-Félix et d'une vingtaine de villages du Lauragais. Enfin Ramon reconnaît la validité du testament du jeune Trencabel en faveur de son tuteur le comte de Foix, et lui promet l'investiture de tous les domaines du vicomte mort sans postérité, dans les vicomtés de Carcassonne, Béziers, Agde, Lodève, Albi et Rouergue. Les vingt-quatre consuls de Toulouse se rendirent garants de ce traité que le comte Ramon consentit à Roger-Bernard, en présence de ses barons pyrénéens : Pierre-Roger, chef des Bélissen, expulsé de Mirepois, Pierre de Fenouillet, dépossédé de sa vicomté de Fenouillèdes, Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, Ramon d'Aniort, seigneur de Belvèse, Pierre de Durban, Bernard de Durfort, et son frère Pons-Adhémar (de Roudeille, Pons de Villeneuve, Sicard de Montault, et Othon de Terridas ou de l'Ile, fils d'Esclarmonde de Foix. A ces témoins, il faut évidemment ajouter les seigneurs des terres concédées, Ramon de Pereïlla, Amiel de Palhers, Ramon-Sanche de Rabat, Othon-Arnauld de Castelverdun et les nombreux chevaliers de Saint-Félix et du Lauragais qui passaient sous la domination directe du comte de Foix; et enfin, reflet affaibli de son grand frère, le pieux et chevaleresque Loup de Foix, le Bayard du XIIIe siècle.

Les trois princes et les magnanimes conjurés atten-

daient l'attaque du roi de France. Mais il passa rapidement vers le Nord, sans regarder Toulouse. Alors, ils sortent de leurs murailles, et reconduisent l'ost royal, harcelant ses derrières, voltigeant sur ses flancs, enlevant ses traînards, jusqu'aux confins extrêmes du Rouergue. A mesure que l'armée française se retirait, la population se soulevait sur ses traces : et le soulèvement des paysans entraînait les défections patriotiques des barons. Nous avons déjà vu l'un des seigneurs d'Aniort siéger parmi les conjurés de Toulouse, ainsi que l'un des chevaliers de l'Ile-Jourdain. Les barons de Termes, de Cab-Aret, de Menerbe, tous ceux des Corbières et de la Montagne-Noire, surpris et fascinés par les évêques, revinrent à la cause nationale. Le roi de France ne conserva que les villes occupées par ses sénéchaux, et par les chefs croisés gardiens de la conquête. Ainsi l'insurrection patriotique, qui déjà rugissait sur les traces de sa retraite, redoubla d'intensité quand on apprit sa maladie, et enfin sa mort en Auvergne. La mort de Louis comme celle de Simon parut un miracle, l'œuvre des puissances célestes [1]. Les saints grecs avaient vaincu les saints francs et romains. Exsupère, le doux pâtre cantabre, avait de sa houlette abattu le lion de France et la bête romaine. Ainsi parlait, ainsi chantait un peuple naïvement et poétiquement superstitieux. Mais les Cathares n'y voyaient que la victoire de l'Esprit de Dieu, le céleste Archer, et les Vaudois le triomphe du Christ et de Jéhova.

1. Les Français et même les Aquitains accusèrent Rome et le légat de la mort du roi. — Figueyras. Roma, strophes.

La mort de Louis VIII jetait la monarchie dans des troubles profonds et d'incalculables hasards. La couronne tombait à un prince de douze ans ; la régence était donnée à sa mère, Blanche de Castille ; mais les grands vassaux s'indignaient d'obéir à cette étrangère : à leur tête se trouvait Pierre, duc de Bretagne, le perspicace politique féodal, surnommé Mauclerc par les Français à cause de sa haine contre les Capétiens. Ainsi révolte au Nord, croisade au Midi, et tout autour rivalité de l'Aragon, hostilité de l'Angleterre, inimitié de l'Allemagne, et sur ce trône entouré de tant d'orages, un enfant. Sur la foi de Rome, on a donc aventuré le royaume, et perdu le roi. Ainsi s'est tristement réalisée l'anxiété prophétique de Philippe-Auguste mourant : mais pour sauver la France, après l'avoir jetée aux écueils, deux personnages sont au gouvernail, Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange.

Ce nouveau légat du saint-siége est un jeune cardinal-diacre, beau, gracieux, insinuant, un diplomate italien, doublé d'un proconsul théocratique [1]. Rome l'avait envoyé pour relever la croisade expirante, raviver l'extermination du Sud, en investir le roi de France, et dominer ce monarque par la reine. C'était l'ange tentateur entrevu par le vieux et sagace roi Philippe-Auguste. Blanche fut l'Ève de la monarchie capétienne. Le Serpent séduisit l'ambitieuse Espagnole qui déjà régnait sous le nom de

1. Agréable à Dieu comme aux hommes. Guilh. de Puilaurens; et Gestes glorieux des Français.

Louis VIII, et fit briller à ses yeux la conquête romane, comme le fruit de l'arbre de vie pour la maison de France, merveilleuse pomme d'or dont l'arrachement tragique ferait d'elle une déesse et de ses descendants une dynastie de dieux. Dès lors, l'impulsion gouvernementale, on le sent, part du légat. A la politique lente, prudente, sagement et fortement calculée de Philippe-Auguste, succède une politique aventureuse, violente, passionnée, inhumaine et d'un mélange à la fois féminin et sacerdotal. L'esprit français est farouchement déformé par la fusion du caractère italien et du tempérament espagnol. C'est Romain qui, d'accord avec Blanche, exige impérieusement l'abdication d'Amauri et la substitution de Louis VIII, pousse à son corps défendant le roi sur le Midi, lui fournit le subside impie des décimes ecclésiastiques; et lui-même, tel qu'un autre Arnauld-Amalric, dictateur sacerdotal, marche à la tête de la croisade, à côté du prince qu'il dirige et qu'il tient, en quelque sorte, à la solde du pontife souverain. Après la mort du monarque, c'est Romain qui ramène à Paris son cercueil, patronne la régente étrangère, fait sacrer l'orphelin délaissé, menace une noblesse agressive, et protége le trône de cet enfant, des foudres pontificales. Romain de Saint-Ange fut le tuteur sacerdotal du jeune Louis IX, ce futur saint de la réaction catholique triomphante, cet héritier innocent et candide des crimes de la croisade, né dans l'année même du concile de Latran qui donnait à la France le Midi vaincu (1215).

Romain fut plus encore : mais comment dirons-

nous? L'histoire peut-elle recueillir les rumeurs populaires, les indiscrétions des moines et des poëtes contemporains, les graves et graveleux chuchotements des vieux siècles? Oui, sans doute, quand ces murmures expliquent l'inexplicable mystère du martyre des peuples et du scandaleux triomphe des rois. Louis VIII, prince délicat, mais pacifique, et de tempérament aphrodisiaque, se mourait en Auvergne. Les médecins déclarèrent qu'il succombait à sa trop longue privation des tendresses de la reine. Archambaud de Bourbon s'imagina qu'une *pucelle d'élite* pouvait dans cette extrémité remplacer salutairement Blanche de Castille. L'officieux comte fit chercher une jeune fille vierge et noble de ces montagnes, et, pendant son sommeil, l'introduisit furtivement dans la chambre à coucher du roi. Louis à son réveil vit, avec étonnement, la belle vassale venue, dit-elle, non par aiguillon de volupté, mais par dévouement féodal et, selon l'avis des médecins, pour soulager et sauver le roi. « Damoiselle, répondit le prince, il n'en sera point ainsi : je ne pècherai mortellement; » et il mourut victime de sa chasteté [1]. Nous reconnaissons à cette pureté le père de saint Louis; mais sa veuve n'eut pas, assure-t-on, les mêmes scrupules religieux. Le même peuple qui a roulé autour du pâle front de Louis VIII, ce nimbe de pudeur, a jeté des ombres sur la vertu de Blanche; et c'est sur un nuage fuyant de galanterie chevaleresque et sacerdotale que nous apparaît, dans les profondeurs

1. Chron. de G. de Puilaurens, ch. 36.

du Moyen âge, la mâle et farouche figure de la plus grande des reines de France. Rome n'a pas osé la disculper, Rome, pour qui elle avait tant fait, et qui, malgré ses désordres domestiques, a canonisé Charlemagne, n'a pas osé glorifier Blanche de Castille. C'est sur son fils, qui héritera candidement du fruit sanglant de son crime et de son génie, que les papes reporteront l'auréole de sainteté catholique. Blanche eut donc pour amant Romain de Saint-Ange, et cette *connivence* [1] divulguée par le peuple, confirmée par les résultats politiques, l'est encore par la tradition des reines de France, qui, deux fois, sur cet exemple, dans des circonstances analogues, introduisirent un prince de l'Église romaine dans le lit souillé des Capétiens. Et certes, cet amant sacerdotal, bien mieux que le léger, indiscret et inconséquent Thibaud, comte de Champagne, convenait à la maturité ardente et superstitieusement spéculatrice de la superbe Espagnole. Par lui la régente s'assurait de la protection du Saint-Siége contre les ennemis de la France, et le légat disposait des forces de la France contre les ennemis du Saint-Siége. Ainsi, c'est de cet adultère royal et théocratique, que devait sortir l'affermissement du pieux et chaste règne de saint Louis, et la ruine de l'église tendre et mystique des *Purs* et des *Amis de Dieu*. Cette croisade, méticuleusement soutenue par Philippe-Auguste, reprise à regret et péniblement ébauchée par Louis VIII, va, malgré les tumultes d'une minorité royale, être vigoureu-

1. Expression des écoliers de Paris.

sement et victorieusement consommée par Blanche de Castille. La régente et le légat confirment le partage du Midi : le Rhône divisera leurs spoliations; Rome gardera les Alpes, la France prendra les Pyrénées. Blanche abandonne à Romain l'église cathare; Romain sacrifie à Blanche la maison de Saint-Gélis. Le légat repoussera toujours la réconciliation du comte de Toulouse, ou ne l'acceptera que comme une grâce et qu'à la condition que ses États tomberont directement ou indirectement dans la maison de France. Tel est leur pacte secret: une église et une race sont condamnées à mort; ils se livreront ces deux cadavres.

Grégoire IX, car le faible Honorius III était mort six mois après le pâle Louis VIII (mars 1227), Grégoire IX, cousin d'Innocent III, ami de saint Dominique, patron de Blanche de Castille, et une âme du même bronze, monte au siége pontifical, et ordonne à Blanche de recommencer la guerre. La guerre n'avait point cessé dans le Midi. Elle s'était ravivée de la mort du roi; l'insurrection redoubla pendant l'automne, et les princes reprennent l'offensive en plein hiver, avant que le printemps ramenât les Français. Les troubadours chantent la guerre sainte. Pierre Cardinal entonne le chant des batailles de Ramon VI. — Comte Ramon, duc de Narbonne, marquis de Provence, votre valeur est si grande qu'elle enhardit tout le monde, car de la mer de Bayonne jusqu'à Valence la nation fausse et traîtresse aura châtiment et repentir. Ces ivrognes de Français, vous les tenez pour vils, et vous les craignez moins encore que l'épervier ne redoute la

perdrix[1] ! — Jamais, s'écrie le valeureux Bernard de Montcuc, je ne vis venir un si gentil printemps ! Il vient entouré de joie et de chansons, de tumulte et de guerre, d'émotion et d'effroi, d'hommes de pied et d'hommes de cheval. Tel qui ne savait que deviser et dormir va tirer l'épée et brandir la lance !

Il m'est doux de voir bouviers et bergers fuir épouvantés ; et doux de voir les riches barons mettre au vent leurs trésors et leurs bannières. Maintenant tel qui n'avait point de cœur chargera, et tel bourgeois qui vivait honteusement montera à cheval. C'est une grande guerre. Il n'y a point de joie pour le seigneur qui ne peut affranchir ses sujets !

Dans aucun homme, on ne trouve, selon mon idée, tant d'amour et tant de foi que dans les siens. En nulle chose, ils ne vous tromperont, si vous ne les trompez pas. A seigneur qui opprime et tyrannise, on ne peut garder ni foi ni hommage. Mais un seigneur qui gouverne bien son peuple peut avec lui conserver et conquérir !

Sachez que le monde n'a trésors ni richesses que je ne tienne pour vils, s'ils sont honteux. Bientôt vient la mort ; mais les lâches ne le comprennent pas comme les braves. Je prise une richesse honteuse moins que l'honneur, et une vie sans gloire

1. Canso de Peyre cardinal.

moins que la mort. Celui-là est fou qui se fait mépriser, mais celui qui se fait aimer et honorer, celui-là est sage !

Je supplie le preux comte de Toulouse, mon seigneur, de se souvenir des fidèles et des félons. Qu'envers ses défenseurs il soit reconnaissant, et qu'il soit libéral envers ses généreux serviteurs. Car le sage dit : celui qui veut être aimé solidement, doit aussi aimer sans feinte ; et qui veut abaisser ou anéantir ses ennemis, doit choisir ses amis [1].

A ces chants des troubadours, aux sons lugubres de la corne de vache, leur trompe pastorale, retentissant sinistrement de cime en cime, d'un bout à l'autre des Pyrénées, toutes les tribus romanes acçourent se ranger autour de leur chef, chacune sous son pennon et son symbole. La brebis de Toulouse, le taureau de Béarn, l'aigle d'Agen, le soleil d'Albi et des Cévennes, les houlettes ibères transformées en lances, de Carcassonne, Commenges, Foix, Palhars Castelbon, sont arborés par les chefs des clans pyrénéens, ces pasteurs des combats et de la mort. Ramon VII voit accourir à ses côtés les Toulouse, les d'Alfar, les Villeneuve, les Roaïx, les Maurand, les Arnauld-Bernard, barons puissants de la cité ; puis les barons des campagnes, les seigneurs de Vertfeuil, de Lantar, de Caraman, de Marquefabe, de l'Ile-Jourdain. Avec ces chevaliers marchent, leurs égaux et même leurs supé-

1. Rainouard. Bern. Arnauld de Montcuc.

rieurs, les consuls de Toulouse, chefs des milices urbaines. Parmi ces vingt-quatre consuls on remarque Arnauld-Ramon de Baragnon, Vidal du Mas, des Saint-André-Cap-de-Porc du Lauragais, Bernard de Roqueville, seigneur de Cassers, de tragique souvenir; Pierre Johannis, de ces marchands qui, au retour des exilés, introduisirent Ramon VI dans Toulouse; et Ramon de Carcassonne, oncle du jeune vicomte, qui s'était soumis à Montfort, mais qui s'était relevé de cette chute par le patriotisme et la guerre [1].

Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, âgé de vingt ans, voit se presser autour de lui les seigneurs de la Cerdagne, des Corbières et de la Montagne-Noire; les seigneurs de l'Albigeois, et à leur tête, Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel; son oncle, le *preux*, le *sage*, l'*avenant* et l'*adroit* Pelfort de Rabastens, et ses trois frères Pons, Manfred et Adhémar; et avec ceux du Quercy, un baron, *bon envers ses amis, mais envers ses ennemis, dur et poignant*, Rattier de Caussade. Pelfort et Rattier étaient cousins du comte de Foix, ayant épousé, le premier, *Escarona* (la basque), et le second, Obisca (la Biscaïna), filles de Jourdain de l'Ile et de la grande Esclarmonde de Foix.

Le comte de Toulouse et le vicomte de Carcassonne forment comme les ailes de l'armée chevaleresque, dont le centre est commandé par Roger-Bernard, comte de Foix; le héros libérateur du Midi, l'Olivier des guerres romanes. Roger-Bernard

1. *Hist. du Lang.*, pr. 65, p. 583.

a le regard doux, la lèvre souriante et la parole suave et éloquente, mais comme tous les princes de sa maison, il porte la tête haute et superbe [1]. Ses barons l'appellent le grand; ses poëtes, le sage et le savant; ses ministres, le bon, le pieux, le très-religieux, et le prince mérite tous ces éloges de l'admiration de son siècle. Avec lui, son frère et son émule, l'héroïque Loup de Foix; leur précepteur chevaleresque, Adhemar de Roudeille; Pierre de Durban, le poëte et le porte-bannière de Foix; Arnauld de Villamur, de Saverdun, qui réunit *la force à l'audace, la richesse à la sagesse.* Bernard-Amiel, frère d'Arnauld, accouru l'un des premiers de son château de Palhers. Les *fils de Belissen,* et le chef des quatre rameaux masculins, le fougueux Pierre-Roger de Mirepois, châtelain d'Aura; le sage Arnauld-Roger, seigneur de Pereille, le puissant Isarn de Fanjaus, et les nombreux Batailla. Les huit rameaux féminins qui comprennent les Rabat, les Lordat, les Arvignà, les Astanava, les Castelverdun, et presque tout le baronnage de Foix. Le sage et pieux Ramon de Pereille, seigneur de Montségur, voit se grouper autour de lui la chevalerie de l'Olmès, ses parents de Lavelanet, du Peyrat de Belestar, de Massabrac, de Montferrier, de Roquefissade et de Saint-Paul de Jarratz, qui sont des Lantar, des fils de Goaïffer et de Lampagie.

L'ingénieur du comte de Toulouse est Ugo de la Baccalaria, de Cap de Nac, l'ancien Uxellodunum de César; celui du vicomte de Carcassonne, Jordan

1. Pierre de Vieux-Cernay.

de Villar, du Rasez, et celui de comte de Foix, Escot de Linars, du Lauragais[1]. Et chacun de ces chefs et de ces osts a ses troubabours. Les capitouls de Toulouse, Guillem Figueyras; le comte Ramon, Pierre Cardinal; le vicomte de Carcassonne, Ramon de Miraval; le comte de Foix, Guilhem de Tudelle, l'Homère des guerres romanes. Au plus grand des chevaliers, le plus grand des troubadours. Roger-Bernard était le vrai chef de l'expédition; il dominait les deux jeunes comtes par l'âge, la sagesse, le génie, la renommée; ses suzerains n'étaient que ses pupilles et ses lieutenants. Il résolut de dégager ses États de Foix, et d'attaquer les Français simultanément, à l'ouest, à Hauterive, sur l'Ariége, par le comte et les consuls de Toulouse; à l'est, à Limous sur l'Aude, par le vicomte de Carcassonne; tandis qu'au nord il s'élancerait sur Pamiers, Mirepois et Chalabre, qu'il arracherait aux croisés.

Le comte, en effet, descendu de son donjon de Foix, s'élança, comme un aigle, sur Pamiers, sur ce fameux Castellar où la croisade monastique et royale avait deux fois (1211 et 1226) organisé la conquête; et les moines de Saint-Antonin, qui deux fois avaient appelé l'invasion, durent sans doute, pour se dérober à leur juste châtiment, se réfugier à l'ombre des lances françaises. Maître de Pamiers, il dégagea Saverdun, et tendit la main au comte et aux consuls de Toulouse qui venaient assiéger Hauterive[2]. C'est un bourg assis sur la droite de l'Ariége,

1. Guil. de Tudella, vers 8157, et 8338.
2. G. de Puil. c. 37.

aux confins du comté de Foix; la berge du fleuve est basse, et le château ne mérite son nom que par la hauteur et l'escarpement de ses murs. Le seigneur d'Hauterive était cathare, et sa fille Aicelina, diaconesse illustre, évangélisait ce canton du Lauragais. Son albigisme avait attiré l'avant-garde royale qui, depuis le départ de l'ost, continuait d'occuper ce poste important, et d'inquiéter les deux rives de l'Ariége. Ramon VII et ses capitouls vinrent l'investir pendant l'hiver; l'illustre Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, Isarn de Cinctegabelle, Sicard de Durfort, et son frère Pons-Adhemar de Roudeilla, et Mancip de Gaillac-Toulza, descendirent de leurs manoirs. Le bourg escaladé capitula; les croisés n'eurent que la vie sauve; Ramon y perdit, d'un coup de flèche, un vaillant chevalier de l'Agenais, Estève de Ferréol. Maître d'Hauterive, le comte marcha sur Baziéges, Avignonnet, la Bessède et Castelnaudari, refoulant devant lui les Français. Nous pensons que les deux vaillants consuls qui opéraient dans le Lauragais étaient Bernard de Roqueville et Ramon de Carcassonne, oncle du comte Trencabel[1].

De son côté, le jeune vicomte, à la tête des chevaliers de Chercorb et des Corbières, investit Limous. Limous était un fief vicomtal. A la vue de leur seigneur, les habitants s'insurgent, chassent les Français, ouvrent leurs portes à l'orphelin de Carcassonne. Par la prise de Limous et d'Haute-

1. Trencabel était vicomte d'Albi, et comte de Carcassonne.

rive, les chefs croisés intermédiaires se trouvèrent tournés, et durent craindre de voir le cercle fatal se refermer derrière eux, au Nord. Gui de Lévis et Jehan de Bruyères abandonnèrent leurs châteaux usurpés, et se retirèrent en hâte, en traversant la Malepeyre, sous Carcassonne. Le comte de Foix reprend Mirepois, l'Olmès, le Rasez, et rejoint dans Limous son pupille Trencabel. Le jeune vicomte reconnaissant donne à Roger-Bernard le Chercorb, qui est la montagne de Chalabre, et dont la chaîne arrondie forme comme un bouclier de granit sur la frontière orientale du comté de Foix. En même temps il lui remet en garde Limous et tout le Rasez, tant que les Français occuperont ses domaines, et six ans après qu'ils auront évacué Béziers et Carcassonne. Ce langage prouve quel était l'espoir des princes méridionaux (17 juin 1227)[1].

Le sénéchal Humbert de Beaujeu, et les chefs français expulsés de leurs forteresses, s'étaient enfermés dans Carcassonne, la grande place d'armes de la conquête. Ils s'y trouvaient comme assiégés par le soulèvement des campagnes, et par les villes insurgées Limous, Castelnaudari, Termes, Menerba, Cab-Aret, revenues aux princes pyrénéens. Humbert appelle à grands cris les secours de la reine Blanche. Mais la reine est elle-même aux prises avec les grands vassaux révoltés du nord et de l'ouest, de sorte que le sénéchal n'eut d'abord d'autres auxiliaires que les évêques méridionaux. Pierre-Amiel, primat de Septimanie, les convoque à

1. *Hist. du Lang.*, V. pr. 142.

Narbonne. Le concile confirme les statuts de Pamiers et de Latran. Il s'occupe de trois choses, des clercs, des Juifs, des Albigeois. Il exempte les clercs de tout impôt, mais il condamne les Juifs à payer, par famille, le jour de Pâques, une contribution annuelle de six deniers melgoriens. Il leur défend d'exiger des usures excessives, de prendre des domestiques chrétiens, d'exercer des offices publics, et les contraint de porter sur leur poitrine le signe distinctif d'un cercle de drap jaune, réservant la croix rouge aux Cathares. Quant aux Albigeois, le concile adjoint aux évêques d'instituer dans toutes les paroisses des *témoins synodaux*, inquisiteurs de l'hérésie, spécialement chargés d'assister aux testaments, pour s'assurer de la foi et des legs des moribonds. Il somme les barons, les consuls et les podestats d'abandonner les hérétiques. Il anathématise enfin les trois princes : « Nous statuons et ordonnons très-strictement, disent les évêques, de déclarer excommuniés, les dimanches et les fêtes, au son des cloches et à cierges éteints, Ramon, comte de Toulouse, Roger-Bernard, comte de Foix, et Trencabel, appelé vicomte de Béziers, les Toulousains hérétiques, mais surtout ceux de Limous, traîtres au roi de France et à l'Église romaine. » Puis, les prélats vont rejoindre Humbert dans Carcassonne, répondant par cet anathème solennel au cri de guerre et au chant de délivrance des populations romanes. (Mars 1227.)[1]

Blanche de Castille cependant se débattait contre

1. Conc., t. II, p. 304.

la ligue des grands vassaux, les comtes de la Marche, de Champagne, de Boulogne et leur hardi et politique chef Pierre, duc de Bretagne. Blanche détacha, par des concessions, Philippe Hurepel, comte de Boulogne, frère de Philippe-Auguste, et par son amour et ses menaces, Thibaud, comte de Champagne. Thibaud était cousin de Blanche de Castille et du comte de Toulouse. Prince féodal, il devait être pour Ramon; poëte et amant, il se déclara pour la reine. Au lieu de rejoindre le camp des princes à Thouars, Thibaud vint trouver à Tours la reine et le jeune roi. Par cette défection du comte et l'affection du peuple de Paris, Blanche triompha des grands vassaux, et résolut cette question immense encore indécise alors, si la France se développerait par la noblesse ou par la royauté : Blanche décida que ce serait par la monarchie. — Mais aux magnanimes luttes des grands barons de son royaume viennent par la plus odieuse ingratitude se joindre les mesquines tracasseries des grands barons de l'Église gallicane. Les évêques s'avisent de trouver mauvais que Blanche employât à dompter la conjuration des princes, les décimes ecclésiastiques votés contre les Albigeois. Les chapitres de Reims, Sens, Tours, Rouen refusent l'impôt sacré. Le légat les condamne et hardiment fait saisir leurs biens par les officiers royaux (17 mai). Les évêques en appellent au pape qui, pour tout concilier, censure le légat, mais accorde les décimes à la reine, à condition que Blanche recommence la croisade. Eh! pour qui Blanche combattait-elle dans le Midi? Pour qui venait-elle de

perdre une armée et le roi? N'était-ce pas pour l'Église aussi bien que pour la royauté? Les deux causes étaient connexes, identiques, et tout en ménageant les évêques, Grégoire au fond soutient la reine (13 nov.) qui n'avait pas attendu l'ordre pontifical pour envoyer des renforts au sénéchal de Carcassonne. Dans cette double lutte Blanche et Romain déployèrent une sagacité merveilleuse et une vigueur superbe [1].

Fort de ce double secours, Humbert sort de Carcassonne. Il assiége Cab-Aret, trois châteaux sur des cônes de granit, formant le passage de la Montagne-Noire. Longeant cette chaîne à l'ouest, il reprend Saissac, un bourg enveloppé d'un torrent, et marche sur la Bessède, ainsi nommée de sa forêt de bouleaux. Pagan de la Bessède défendait ce bourg avec Pons de Villeneuve et Olivier de Termes. Les assiégés, du haut des murailles, virent arriver Humbert, accompagné de l'archevêque de Narbonne et de l'évêque de Toulouse. Ils saluèrent l'odieux Foulques par de longues huées. Ohé, ohé! s'écrièrent-ils, évêque des diables! — Entendez-vous, monseigneur? lui dirent narquoisement les chevaliers français. — Certes, ils disent vrai, répondit le jovial et sinistre prélat, car ils sont des diables, et je suis leur évêque [2]. La Bessède, fortement battue par les calabres, fut prise d'assaut, ses défenseurs passés au fil de l'épée, ou écrasés sous des pierres, ou mis au gibet; Gérald de la Motte,

1. Thr. des ch. Alb., n. 7.
2. Guil. de Puil., ch. 37.

le diacre cathare, et ses acolytes furent brûlés vifs. Mais le seigneur du lieu, Pagan de la Bessède, avec un certain nombre d'archers et de chevaliers, parvint à gagner la montagne à la faveur de la nuit et de la forêt. La Bessède était un des châteaux du Lauragais, cédés par Ramon VII au comte de Foix. Humbert, tout sanglant de ce massacre, se jette sur l'Albigeois, y forme une ligue catholique sous la présidence de l'évêque d'Albi, envoie des secours aux bourgeois de Saint-Antonin, châtiés de leur félonie par les chevaliers de l'Aveyron, emporte d'assaut la Grave sur le Tarn, mais il est repoussé de Cordoue, colonie cathare récemment fondée sur un cône de granit et dont ce succès fut le glorieux baptême et la victoire virginale. Le sénéchal ravagea le pays, reculant furieux devant le comte Ramon, le vicomte de Bruniquel, son frère, les puissants seigneurs de Rabastens, à la tête des chevaliers de l'Albigeois, du Quercy et du Rouergue. Ces combats remplissent toute la fin de cet été, se prolongent en automne et jusque dans l'hiver. Le vieux Gui de Montfort, frère du chef de la croisade, reprit ou du moins tenta de reprendre Mirepois, Saverdun, Pamiers, et fit, entre ces villes, une trouée hardie, jusqu'au pied des montagnes, mais il y trouva la mort. Secondé par le maréchal, Gui de Lévis, le sénéchal de Pamiers et l'abbé de Saint-Antonin, il vient assiéger Varilles, l'ancienne Villa-Petrosa des Romains, assise, en effet, sur la rive droite de l'Ariége, dans un amphithéâtre de rochers. Varilles forme avec Saint-Jean des Verges, et le Pas de la Barre, les trois Barres ou Barba-

canes septentrionales de Foix. Le comte Roger-Bernard accourt de son donjon aérien; il avait vu tomber Simon, sous les murs de Toulouse, d'une pierre dans le front; il vit dix ans après, sous les murs de Varilles, Gui renversé d'une flèche à la tête. Gui avait, sans doute, perdu son heaume dans l'escalade : un archer lui traversa la tempe et la cervelle (13 janv. 1228). Il périt dans ces mêmes champs où Préconius, lieutenant de Sylla, fut tué par Adcantua, chef des Sotiates, alliés de Sertorius [1].

Le printemps ravive la guerre : les comtes de Foix et de Toulouse assiégent Castel-Sarrazin. (Avril 1228.) Cette garnison française gênait et irritait Mautauban, forteresse du comte de Foix. Les deux princes forcent Castel-Sarrazin, se fortifient dans la cité, et cernent le château, refuge des croisés. Humbert accourt de Carcassonne au secours des Français. L'archevêque de Narbonne et l'évêque de Toulouse le rejoignent avec leurs milices : les trois chefs de guerre sont repoussés par les deux comtes. L'évêque Foulques écharpé se retire à Villedieu, commanderie des Templiers. Le bourg refuse d'héberger ses troupes et de fournir des vivres à un allié des Français. Des conjurés veulent même livrer au comte Ramon son implacable ennemi, le prélat traître à la patrie romane. Gui de Bruciac, commandeur de Villedieu, sauva de la faim et de la corde l'évêque des diables. Le château de Castel-Sarrazin fut escaladé, et la garnison fran-

1. M. Adolphe Garrigou.

çaise, relâchée par les princes vainqueurs, ce jour-là magnanimes.

Ce succès fut bientôt suivi d'une victoire plus éclatante, mais plus tragique. Humbert, ne pouvant délivrer Castel-Sarrazin, se retourna contre Montech[1], qu'il prit d'assaut. Dans cette position, il attendit un renfort de croisés que Blanche et le légat envoyaient du Nord. Fortifié de ces nouveaux pèlerins, l'entreprenant sénéchal résolut d'arracher aux comtes Castel-Sarrazin. Les comtes de Toulouse et de Foix s'embusquent dans la forêt de Montech, et après un rapide et tumultueux combat, Humbert vaincu laisse entre leurs mains quinze cents chevaliers, deux mille archers, et une multitude de morts. C'était une vingtième croisade que le Nord vomissait sur le Midi. Les princes exaspérés résolurent d'épouvanter, par une effroyable exécution, les hordes fanatiques qui dans l'avenir seraient encore tentées de s'abattre, comme des nuées de sauterelles, sur les plaines romanes. Ils traitèrent en prisonniers de guerre les chevaliers français auxquels ils enlevèrent leurs armes et leurs palefrois. Mais quant à ces tourbes de vagabonds pillards ameutés par les moines, ils les mutilèrent horriblement, et Montech vit dans sa forêt sanglante des spectres nus, sans yeux, sans oreilles, et parfois sans mains, chercher en hurlant leur route et trébuchant sur des cadavres. Les comtes vainqueurs reprennent Montech[2], déposent les

1. Maison de la montagne : roman-basque; Montech était défendu par Othon de Terridas et Othon de Liniéras.

2. La preuve, c'est qu'Othon de Terridas, défenseur de

chevaliers captifs et leur immense butin dans Montauban, et remontent la vallée du Tarn pour couvrir l'Albigeois des incursions d'Humbert qui reparaît vers Lavaur. Humbert recule, et renonçant au siége de Saint-Paul-sur-l'Agout, rétrograde hardiment sur Toulouse. Qui lui donne cette audace ? L'arrivée d'une nouvelle croisade. Il s'arrête à Pech-Almari, à l'est de la grande cité, où il opère sa jonction avec les archevêques d'Auch et de Bordeaux, et les évêques de l'ouest conduisant un nouvel ost recruté dans la Gascogne et sur les bords de l'Océan. Les chefs de la croisade tiennent conseil à Pech-Almari. La victoire de Montech les a exaspérés à la fois et terrifiés. Ils résolurent, à ce qu'il paraît, d'éviter les combats et de substituer la dévastation à la guerre. Ils réduiront Toulouse par famine, ne le pouvant par bataille. Ils forment le blocus et organisent régulièrement et systématiquement le ravage et l'incendie autour de la grande cité romane. Tous les matins les archevêques célèbrent la messe; puis les bataillons, armés non plus seulement d'épées mais de pioches et de haches, se rendent jusques aux glacis, conduits par l'évêque de Toulouse [1]. Puis, rétrogradant vers le camp, ils exécutent le dégât ; ils coupent les blés, arrachent les vignes, ravagent les vergers, brûlent les cabanes, abattent les tours et les châteaux. De Pech-Almari, Humbert transféra son camp à Montaudran, et après la ré-

Montech et prisonnier des Français, se retrouve, le 6 juillet, à Rabastens, à la suite des comtes de Toulouse et de Foix.

1. Guil. de Puil.

gion orientale, il dévasta la région occidentale. Les Toulousains, de leurs remparts, voyaient la poussière et la fumée de leurs campagnes incendiées monter en tourbillons vers le ciel. Du haut des clochers, ils épiaient, ils imploraient le retour des princes libérateurs. Ramon et Roger-Bernard, retardés dans l'Albigeois à recevoir l'hommage de quelques châtelains rebelles ramenés par la victoire de Montech, accoururent au secours de la métropole. Par trois fois, ils fondirent sur les ravageurs, dispersèrent ces hordes et firent des prisonniers et des morts. Toutefois, leurs généreux efforts ne purent empêcher la dévastation qui se prolongea jusqu'en automne. Les archevêques, après avoir puni le comte de Toulouse, voulurent étendre le châtiment sur le comté de Foix. Humbert remonta la vallée de l'Ariége, et mit tout à feu et à sang jusqu'au pas de la Barre, c'est-à-dire jusqu'aux portes mêmes de Foix. De là, il alla hiverner à Carcassonne. La plaine de Toulouse, une des plus fertiles du monde, naguère un jardin délicieux, n'est plus qu'un désert, un sol nu, brûlé, ravagé, bouleversé, comme par un ouragan ou une nuée de Tartares. Tel est le sort réservé au Midi tout entier, l'œuvre suprême de la croisade. Depuis vingt ans, un million d'Aquitains ont péri ! Deux générations ont succombé ! Maintenant, on ne s'attaque plus seulement aux hommes; on guerroie contre les troupeaux, on bataille contre les arbres, on dévore la terre. Rome ajoute à la croisade un horrible auxiliaire, la famine qui dévorera les vivants, en attendant l'inquisition qui dévorera les vivants et

les morts. Ainsi las et brisé, haletant, blessé au cœur, épuisé de force et de sang, le Midi combattait encore, triomphait même, mais succombait enfin, comme un chevalier frappé dans la défense de ses foyers, et accablé par des brigands dans une forêt, expire sur un tronçon de lance et sous son coursier abattu, et sent vaguement dans l'ombre le souffle de la bête féroce et le vol de l'oiseau de proie.

VIII

PROPOSITIONS DE PAIX. — L'ABBÉ DE GRANDSELVE NÉGOCIE AVEC RAMON VII. —LE COMTE CONSULTE LES CONSULS ET SES ALLIÉS. — LE CÉNOBITE SE REND AUPRÈS DE LA REINE. — MÉDIATION DE THIBAUD, COMTE DE CHAMPAGNE. — PRÉLIMINAIRES DU TRAITÉ. — DÉPART DU COMTE RAMON POUR PARIS.

Cependant Romain de Saint-Ange touchait au terme de sa légation. Rome l'avait envoyé pour exterminer l'Albigisme. Il avait lancé la croisade royale sur le Midi. Quels sont les résultats obtenus? La mort du roi; le trépas de ses lieutenants, Gui de Montfort, Bouchard de Marly; l'ost décimé par l'épée et l'épidémie; une conquête contestée, des succès douteux, des ravages dans le Sud, des troubles dans le Nord. Gregoire IX, sans doute mécontent, voulut rappeler le cardinal. Mais Blanche réclama son légat; Romain lui semblait seul capable d'achever la guerre des Albigeois [1].

1. Raynald. 1228.

Sur ces entrefaites arrive à Paris l'abbé de Grandselve. Il vient du camp des croisés; il vient rendre compte des combats et des ravages du Midi. Chose singulière, les victoires des comtes avaient ébranlé Blanche, le légat, le pape; les ravages d'Humbert ont découragé les chefs méridionaux. Des deux côtés, à l'insu les uns des autres, on éprouve une lassitude, le besoin du repos. Le pape, selon le désir de la reine, proroge la nonciature de Romain; mais il ordonne au légat de conclure la paix avec le comte de Toulouse. Eh quoi! Rome qui depuis vingt ans pousse à l'extermination, Grégoire qui tout récemment encore ravivait la guerre, désirent maintenant la paix! Vont-ils transiger avec les Albigeois? Non; mais où la violence a échoué va s'exercer la diplomatie; à la stratégie va succéder le stratagème. Blanche renvoie l'abbé de Grandselve avec des propositions de paix pour Ramon VII.

Depuis les dévastations de la plaine de Toulouse et de la vallée de l'Ariége, le prince se voyait abandonné de ses meilleurs chevaliers. La plus éclatante de ces défections fut celle des deux illustres frères Olivier et Bernard de Termes [1]. Ils se rendirent à Narbonne (21 nov.) et là, en présence du sénéchal Humbert, et de plusieurs autres chefs croisés et des abbés de la Grasse et de Fontfrède, remirent leur château de Termes au maréchal Gui de Lévis, représentant du roi de France, et à Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne et à Clari, évêque de Carcassonne, représentants de l'Église romaine.

1, *Hist. du Lang.* V, pr. 144.

Un aventurier français nommé Robert *Sans-Avoir* fut nommé chatelain de la célèbre forteresse dominatrice des Corbières, de cette branche de montagne qui se détache de la grande chaîne à Quérigut et va tomber à Leucate dans la mer, enfermant dans sa bifurcation la petite Espagne du Roussillon. Termes que les Romains, fondateurs de ce castrum antique, appelaient *Fines*, gardera la cordillère du Bugarach, qui sera pendant quatre siècles la limite de la France jusqu'au jour où Richelieu, par la conquête de Perpignan, la reculera jusqu'au Canigou, et à la frontière définitive de l'Espagne [1]. Quelques jours après, le comte de Toulouse était à Baziéges, sol illustré par une bataille. C'est dans ces plaines qu'entouré du vieux comte Ramon-Roger, et de ses deux fils, Bernard et Loup de Foix, le jeune Ramon VII, *pareil à un léopard et à un lion*, [2] déchira et dispersa, comme un troupeau, un ost considérable de croisés. Eh bien, ce champ de victoire glorieux va devenir le terrain sinistre d'un piége diplomatique et de l'irréparable défaite. Ramon voit arriver dans son camp l'abbé de Grandselve. Ce vieux cénobite venait de Paris; il venait de la part de la reine Blanche, du légat Romain de Saint-Ange, de Foulques, évêque de Toulouse; la reine, le légat, l'évêque désirent la paix. Ce prélat troubadour que les Albigeois appelaient *l'Évêque des diables*, l'inventeur des ravages du Midi, suivait de son regard d'épervier les

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 144
2. Guilh. de Tudella.

dernières convulsions, l'agonie suprême de la nationalité romane. Banni de sa métropole, il errait à la suite de la croisade, et se reposait de ses chevauchées dans l'abbaye de Grandselve, cloître célèbre de l'ordre de Cîteaux, au confluent de la Garonne et de la Save. Après les derniers ravages du sénéchal, l'évêque avait député l'abbé Hélie Guarin vers la reine et le légat pour leur annoncer que l'agonie approchait, l'heure suprême du Midi. Hélie revint, au grand étonnement de Foulques, avec l'ordre, non d'exterminer, comme il l'attendait, mais de négocier, et de conclure non-seulement la paix mais encore une alliance matrimoniale entre la maison de France et la maison de Saint-Gélis. Quelle surprise pour le cruel et turbulent vieillard ! Le cénobite se rend aussitôt vers le comte ; il ne le trouve pas à Toulouse ; il le suit à six lieues de là vers le levant, au château qui tire de ses bois le nom ibère de Bazièges[1], fief patriotique des Baragnon, grande famille consulaire et chevaleresque. Ramon VII aurait dû se défier de ce négociateur inattendu qui, sous sa cagoule blanche et les suavités de son langage monastique, cachait, innocemment peut-être, les implacables calculs du légat italien et de la reine Castillane. Mais, vingt ans d'une guerre exterminatrice ont consterné le comte, désolé le peuple, bouleversé le pays. Ames et terres n'offraient plus que des ruines, et le plus grand de ces débris, c'était le prince lui-même.

Ramon VII, neveu de Richard Cœur-de-Lion et

1. Bazoa etch, la maison de la forêt.

petit-neveu de Philippe-Auguste, avait alors trente-deux ans. Ce *jeune Comte*, salué comme *l'étoile du matin*, s'était éclipsé dans le triomphe éclatant du Midi. Enfant errant de mer en mer, il avait été un martyr. Adolescent, volant de combat en combat, il avait été un héros. Homme, porté sur le pavois de la victoire nationale, il était à peine un prince. C'est un de ces princes par qui finissent les dynasties, mais qui, symboles du génie ou du malheur de leur peuple, laissent un regret immortel. Il n'était qu'une *étoile du soir*. Son orbe opaque ravivera dans le crépuscule son doux éclat; astre aux lueurs sympathiques, il brillera sur les ruines de son pays; il répandra ses clartés mélancoliques sur le vaste sépulcre de la patrie romane; il sera le soleil nocturne des proscrits; l'espoir et l'amour des déshérités. Le pauvre peuple n'oubliera jamais son *jeune Comte*, son petit *Ramonet*, l'Augustule de Toulouse.

Ramon VII était peut-être venu à Baziéges pour y conférer avec le vicomte de Carcassonne, consoler son cousin de la défection d'Olivier de Termes, et se réconforter lui-même de la défection de Centulle d'Astarac, l'illustre défenseur de Marmande, le héros de la Gascogne. Ainsi la trahison était au levant et au couchant, et partout le désespoir. Le comte accueille les insidieuses propositions de l'abbé de Grandselve [1]. Accompagné du vieillard, il rentre dans Toulouse. Il y convoque les capitouls, les principaux barons du Midi, et notamment le

[1] Guil. de Puil., ch. 39.

jeune vicomte de Carcassonne, et le sage et magnanime comte de Foix. Roger-Bernard était comme le tuteur des deux princes, et l'oracle des seigneurs du Capitole. Ce capitulum toulousain, composé des vingt-quatre consuls de la cité, des châtelains de l'Albigeois, et des grands chefs de la Montagne, formait dans cette circonstance une espèce de sénat occitanien, et comme un conseil des amphictyons de toutes les provinces romanes. Princes, barons et consuls furent d'avis d'accepter la médiation de l'abbé de Grandselve. Ces négociations suspendraient la guerre, et laisseraient respirer les peuples. L'abbé reçut des pleins pouvoirs ainsi conçus : « Nous Ramon, par la grâce de Dieu, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence, désirant de tout notre cœur rentrer dans l'unité de l'Église, notre sainte mère, et demeurer dans le domaine, fidélité et service de notre sérénissime seigneur le roi de France, et de l'illustre dame sa mère, notre cousine, leur envoyons, ainsi qu'au très-religieux Père, le seigneur Romain cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du siége apostolique, le vénérable et bien-aimé père Hélie, abbé de Grandselve, porteur de la présente, pour traiter avec eux de la paix à laquelle il a lui-même longtemps travaillé. Nous le constituons notre procureur et promettons, du conseil de nos barons, et spécialement des consuls de Toulouse, de ratifier tout ce qui sera fait par lui et avec lui, en présence et du consentement de notre très-cher cousin Thibaud, comte de Champagne. Nous le jurons solennellement sur les

saints Évangiles. Toulouse, le 4 des ides de décembre 1228[1]. » (10 déc.)

L'abbé de Grandselve, sur sa mule agile, s'achemine à grandes journées vers les pays d'outre-Loire. Le comte de Toulouse, le comte de Champagne et la reine Blanche de Castille descendaient tous les trois d'Éléonore de Poitiers, épouse d'abord de Louis VII, roi de France, et ensuite de Henri II, roi d'Angleterre. Blanche et Ramon étaient issus, la première d'Éléonore, et le second de Jehanne Plantagenet, sœurs de Richard Cœur de-Lion. Thibaud était le petit-fils de Marie de France, sœur de Philippe-Auguste et conséquemment neveu à la mode de Bretagne de Blanche de Castille et de Ramon de Toulouse. Le jeune comte Thibaud VI, né en 1201, de Thibaud V, mort en Palestine, et de dona Sancha, héritière de Navarre, était l'arrière-petit-fils de Thibaud III qui recueillit les infortunes d'Abelard et d'Héloïse dans l'asile du Paraclet[2]. Il résumait en lui toutes ces origines champenoises et poitevines, ces traditions philosophiques, romanesques, poétiques : c'était un libre penseur, un brillant et gracieux chanteur; un émule ingénieux des troubadours aquitains, un homme du Sud égaré dans le Nord, et qui même devait être un jour, du chef de sa mère, roi de Navarre. Grand vassal de la couronne, il avait dû suivre le roi de France dans cette funeste expédition où Louis VIII

1. *Hist. du Lang.*, pr. 145.
2. *Réformateurs de la France et de l'Italie au* XII*e* *siècle.*

alla prendre possession du legs sacrilége des Montfort. Descendant la rive gauche du Rhône, il avait vu de ses propres yeux les dévastations de la Provence, cette terre de son génie et de son amour. Cette grande iniquité révolta son cœur de prince, navra son cœur de trouvère. Aussi, après ses quarante jours de service féodal, abandonna-t-il le monarque au milieu du siége d'Avignon. On prétend qu'il revint en France par amour pour la reine Blanche : c'est possible, car le cœur de l'homme est infiniment complexe; nous croyons pourtant que, dans cette circonstance, le poëte, si léger qu'il fût, obéit à de plus dignes sentiments de baron et de chrétien. Rentré dans son château de Provins, et déposant son épée, il saisit sa harpe, non point cette fois pour célébrer les danses, les festins et les roses, objets habituels de ses ballades, mais pour en tirer une satire vengeresse et la jeter toute stridente à la face des moines, des évêques et du pontife romain.

« Les clercs, s'écrie le noble chanteur indigné, ont laissé les sermons pour guerroyer et tuer les gens[1]. De tels hommes ne crurent jamais en Dieu. Notre chef (le Pape) fait souffrir tous les membres! Les Papelards font chanceler le siècle. Ils ont détruit joie, paix et *consolation*. Aussi en porteront-ils durement la peine dans l'enfer.[1] » L'allusion est flagrante, car le mot *solas* est le nom même de l'église du Paraclet. Ainsi la harpe française venait en aide à la harpe romane, et le Champenois Thibaut s'inspire

1. *Trouvères français,* M. Lénient.

des colères patriotiques. de Figuiéras et de Pierre Cardinal, ces deux Tyrtées du Midi. Il fait entendre la voix de la justice, le cri de la conscience et de l'humanité contre ces durs sophistes théocratiques. Ces moines massacreurs, il les déclare athées, il plonge dans l'enfer ces sanglants vicaires de Dieu. Il existait donc dans le nord, et jusque dans la cour de France, un parti favorable aux Albigeois, hostile à la domination cléricale et romaine. Voilà pourquoi le prince des troubadours romans choisissait pour médiateur son parent et sympathique allié, le prince des trouvères français.

Mais un autre sentiment encore, que celui de la consanguinité et de la similitude du génie, avait sans doute inspiré ce choix. C'est une légende populaire, reproduite par la Chronique de Saint-Denis et confirmée par les poëtes contemporains, que le comte Thibaud était l'amant de la reine Blanche. Ramon VII probablement crut pénétrer plus directement jusqu'au cœur de la régente par ce tendre et mélodieux négociateur. Le malheur est crédule et ce siècle était romanesque. Il y avait dans Blanche, comme dans Ramon et dans Thibaud, du tempérament de leur aïeule Éléonore d'Aquitaine. Mais cette galanterie poitevine s'unissait dans Blanche au sombre fanatisme castillan. L'Espagnole était femme sans doute, mais encore moins que reine. Princesse impérieuse, elle dominait jusqu'à ses amants; ses passions servaient sa politique, et ses faiblesses fortifiaient la monarchie. C'est ainsi que d'un signe elle avait détaché Thibaud de la ligue des princes du Nord. D'ailleurs, au léger

comte de Champagne, déconsidéré par ses inconséquences, avait succédé, dans l'affection de Blanche, le gracieux et tout-puissant légat Romain de Saint-Ange. Ce proconsul sacerdotal, l'*Ange* de la monarchie, convenait bien mieux à sa décence de veuve, comme à sa politique de reine, que le jeune indiscret et volage trouvère. Le cœur de Blanche brûlait donc du même feu que les foudres du Vatican. Reine de France, amante théocratique, et par là ***maîtresse de la justice romaine***[1], elle avait oublié sa race, la patrie méridionale, la vieille parenté de Toulouse et de Castille[2], aussi bien que la consanguinité récente des Ramons et des Capets. La médiation de Thibaud qu'elle accepta ne pouvait être qu'un jouet pour Blanche, et un leurre pour le comte de Toulouse. L'abbé de Grandselve arrive à Paris, trouve le comte de Champagne, et négocie la paix avec la régente et le légat. Les bases en étaient déjà fixées par Blanche, Romain et Grégoire IX. Le grand pivot était le mariage d'un fils de Blanche avec la fille unique de Ramon, pour que tous les États de la maison de Toulouse vinssent tomber dans la maison de France. Hélie renfourcha sa rapide et stérile haquenée, et retraversant au plus fort de l'hiver les plaines de la Beauce, les landes de la Sologne, les forêts du Limousin et les rochers du Quercy, dans un tourbillon de vent de brume et de neige, rapporte le traité sinistre à

1. Le Roux de Lincy.
2. Ramon IV, le héros de la premiere croisade, avait épousé Elvire de Castille.

Toulouse. Vers la fin de janvier, le comte Ramon le communiquait aux capitouls, et son héraut le publiait de rue en rue à son de trompe, selon l'usage des cités républicaines du Midi.

« Sache votre commune (universitas) que la paix traitée par l'abbé de Grandselve, notre procureur, est telle : — Tout l'évêché de Toulouse nous est laissé, hormis la terre du Maréchal, qui reste à notre seigneur le roi de France. — Nous livrerons notre fille au roi pour être mariée à l'un de ses frères; l'Église accordera les dispenses, et nous serons absous par le légat à Pâques prochaine. — Après notre mort, que nous ayons ou que nous n'ayons pas d'autres enfants, notre fille héritera de tout l'évêché de Toulouse. — Si notre fille meurt avant nous, ses fils et ses filles auront tout le territoire, après notre mort. — Si notre fille meurt, et que nous n'ayons pas d'autres enfants légitimes, Toulouse et tout son territoire retourneront au roi ou à son frère, s'il le permet, après notre mort.— Si nous mourions sans fils légitimes, toute la terre restera à notre fille Joana; mais si elle meurt avant nous et sans enfants, et que nous en ayons de légitimes, c'est à eux que l'évêché de Toulouse sera dévolu, de sorte que, dans tous les cas susdits, comme vrai seigneur, nous ayons plein droit et libre autorité d'user, de jouir et, à notre mort, de faire de pieuses aumônes selon les coutumes des autres barons de France.

» Le roi nous cède les évêchés d'Agen et de Rodez; et de celui d'Albi, la partie en deçà du Tarn. — Albi et la partie au delà de ce fleuve, et

ce qui touche à Carcassonne, restent au roi[1]. — Il nous cède l'évêché de Cahors, excepté la ville et les fiefs du roi Philippe-Auguste, de sorte pourtant que là-dessus, le roi et nous, nous resterons selon que décideront le légat et les comtes de Champagne et de La Marche; ou, en cas de désaccord, l'un deux seulement avec le légat. — Quant à la ville de Saint-Antonin, le roi engagera de bonne foi ses habitants à revenir sous notre domination; dans le cas contraire, nous accepterons la décision du légat et des deux comtes. — En ce qui touche les donations des terres et des droits d'autrui, il en sera traité dans un prochain colloque entre le légat, le comte de Champagne, les messagers du roi et nous. Sur toutes ces choses, le roi ne réserve que les droits des églises et l'hommage-lige que nous lui rendrons selon la coutume des barons de France. — Pour toute la terre en deçà du Rhône, dans le royaume de France, nous la cédons entièrement au roi à perpétuité. — La terre située au delà de ce fleuve, et dépendante de l'empire, nous la cédons à perpétuité au légat, au nom de l'Église romaine.

» Tous les natifs de cette terre, bannis pour la cause de l'Église, du roi de France, ou des comtes de Montfort, ou volontairement exilés de leur pays, seront rétablis dans leurs héritages, sur les domaines qui nous resteront, à moins qu'ils ne

1. Le texte porte : «ultra fluvium de Tarno... et citra illud fluvium versus Carcassonnam; » ce qui prouve, outre le style et la date, que le traité a été rédigé à Paris.

soient hérétiques. — Si cependant quelques-uns des susdits, demeurant dans les domaines qui sont laissés, ne voulaient pas revenir, au commandement de l'Église et du roi, nous leur ferions une vive guerre, et nulle paix avec eux sans le consentement de l'Église et du roi. — Nous donnerons à l'Église et au roi toute sécurité pour la conservation de la paix; et d'abord nous observerons toutes les clauses ci-dessus, de bonne foi, sans fraude ni mal engin, et nous les ferons rigoureusement observer par nos serviteurs et nos vassaux. — Nous ferons jurer à tous les citoyens de Toulouse et à tous les autres hommes de notre terre qu'ils nous prêteront un concours efficace pour que nous tenions nos engagements : de sorte que s'il nous arrivait d'enfreindre cette paix, ils soient par le fait même déliés de toute fidélité et hommage et de toute autre obligation dont ils sont tenus envers nous; ils adhéreront à l'Église et au roi contre nous, à moins que, dans les quarante jours où nous aurons été avertis, nous ne nous amendions et ne prêtions serment à l'Église et au roi; et cette terre tombera sous la main du roi, et nous retomberons dans l'état où nous sommes maintenant, quant à l'excommunication, et toutes les autres peines prononcées contre nous et notre père au concile de Latran. — Les serments seront renouvelés de cinq ans en cinq ans, au commandement du roi, et pour la sécurité du roi et de l'Église, nous donnerons les donjons de Castelnaudari, de Lavaur, de Montcuc, de Roche-Peyrusse, de Cordoue, de Verdun, de Villemur, et des deux Pennes d'Albigeois et d'Agen-

nais. Le roi les tiendra pour dix ans, de manière que pour les cinq premières années, nous payerons annuellement pour leur garde quinze cents livres de Tours, et dans les cinq secondes années le roi les gardera à ses dépens. Mais les revenus seront à nous.

» Les murs des villes suivantes seront démolis, et leurs fossés seront comblés : savoir, Fanjaus, Castelnaudari, la Bessède, Avignonnet, Puilaurens, Saint-Paul (sur l'Agout), Lavaur, Rabastens, Gaillac, Montagut, Puicelsi, Verdun, Castel-Sarrazin, Moissac, Montauban, Montcuc, Agen, Condom, Saverdun, Hauterive, Casseneuil, Pujol, Hautvillar, Ville-Peyrusse, Laurac, et cinq autres à la volonté du légat. — Leurs murailles ne pourront être reconstruites, ni de nouvelles forteresses ne pourront être élevées, sans la volonté du roi, mais seulement, des villes non fortifiées, si nous le désirons, sur notre terre. Si ces villes refusaient de laisser démolir leurs remparts, nous leurs ferions une vive guerre, et nulle paix, nulle trêve sans le consentement de l'Église et du roi, que leurs murs ne soient abattus et leurs fossés comblés. Si l'Église ne nous pardonne, et si le légat ne nous absout, le roi ne sera pas tenu d'observer cette paix, et si le roi ne l'observe pas, nous n'y serons pas non plus obligés. »

Fait à Paris en janvier 1229[1].

Tels sont les préliminaires de la paix de Paris, ébauchés entre la reine Blanche de Castille, Ro-

1. *Hist. du Lang.*, p. 145.

main de Saint-Ange, légat du Saint-Siége, Thibaud, comte de Champagne, et Hélie, abbé de Grandselve. Les États de la maison de Saint-Gélis qui s'étendaient depuis la cime des Alpes jusqu'aux landes de Gascogne qui bordent l'Océan, étaient réduits à Toulouse et à son diocèse, avec les deux appendices du Quercy et de l'Agenais. Encore, pour ce territoire ainsi restreint, Ramon VII devait-il faire hommage au roi, selon la coutume des barons de France, c'est-à-dire se reconnaître directement et irrévocablement le vassal de Louis IX, en attendant que, par le mariage de l'infante Joana, ce double débris de sa race et de sa terre allât se perdre prochainement et sans retour dans la maison capétienne. De plus, les partisans de l'Église romaine, du roi de France et des Montfort, c'est-à-dire les moines, les traîtres, les assassins, fugitifs depuis la victoire nationale, rentreront dans *leurs héritages*, c'est-à-dire, dans les confiscations dont la croisade avait salarié leur félonie, et les citoyens proscrits à leur tour *comme hérétiques*, leur abandonneront de nouveau leurs foyers paternels et prendront leurs places dans les antres des forêts. Enfin, comme gages de la soumission, dix forteresses recevaient garnison française, et trente villes étaient démantelées de leurs murailles, de sorte que le pays mutilé, désarmé, gisait abattu, sous la pointe des lances capétiennes et sous l'éclair des foudres pontificales. Dans le nombre on aura remarqué Montcuc, près Montauban. C'est le manoir de Bernard-Arnaud, le valeureux troubadour, et la saisie de son donjon est le salaire de son hymne pa-

triotique. C'était sous le nom de paix une conquête, et sous le titre de suzeraineté, la domination, le despotisme royal corroboré de la consécration théocratique. Le comte de Champagne plaida, sans doute, généreusement la cause de Ramon VII; mais prince léger, amoureux de la reine, compromis dans la révolte des barons du Nord, il ne put adoucir la rigueur des conditions dont on accablait les seigneurs et les cités du Midi. Quant à Blanche de Castille, investie des spoliations de la croisade, elle traitait comme un coupable et un rebelle, un parent, un prince infortuné dont la cause était juste, la défense légitime et sainte, et qui ne succombait dans son triomphe qu'avec le droit, la patrie, la civilisation romane écrasés par le nombre, par la force brutale, par l'ambition capétienne au service du fanatisme monastique de Rome. A cette lugubre proclamation, quelle consternation dans Toulouse! Quel frémissement dans ces dix forteresses naguère victorieuses, et bientôt captives sans combat, et ces trente villes, cités consulaires et chevaleresques, que l'on déshonore en leur enlevant leurs murailles, comme des guerriers à qui l'on arrache leurs armures avant de faire tomber leurs têtes! Et cette menace mystérieuse et d'autant plus terrible, suspendue sur cinq villes inconnues, ne fondra-t-elle pas comme un orage sur Toulouse! Et la grande cité méridionale qu'on n'ose pas désigner d'avance, de peur d'en soulever les citoyens, perdra-t-elle aussi le palais de ses comtes, et ses antiques remparts victorieux de la croisade et des Montfort!

Le sort du Midi allait se décider au Capduelh ou Capitole de Toulouse. Le comte y convoqua les capitouls de sa métropole et les consuls des villes secondaires, et les barons pyrénéens, à la tête desquels le comte de Foix. Ce guerrier illustre, toujours écouté, comme un oracle, se dit *sans brèche et sans escalade*[1], comparant son cœur à son donjon de Foix, inaccessible à la peur dans le ciel; et pourtant il opina pour la paix, voyant le sol ravagé, un peuple à demi dévoré, et dout la guerre, la faminè et l'inquisition allaient achever de ronger le squelette; il fut d'avis qu'on acceptât les préliminaires de l'abbé de Grandselve, et que le comte Ramon se rendît à Paris pour obtenir de meilleures conditions de son parent le roi de France. Peut-être eût-il mieux valu que le persuasif et politique prince fût allé plaider lui-même la cause romane, comme son père l'avait défendue avec tant d'éclat et d'éloquence au concile de Latran (1215). Mais il pensa que Ramon, si faible qu'il fût, secondé des consuls de la cité et des principaux barons romans, non-seulement suffirait à cette négociation, mais obtiendrait peut-être de plus larges et de plus équitables concessions quand la reine et le légat verraient que le vainqueur de la croisade, le libérateur du Midi, était encore à cheval, prêt à pousser son cri de guerre, et à sonner de son cor de bataille qui pouvait réveiller le roi d'Aragon sur les bords de l'Èbre, et même le roi d'Angleterre dans ses îles de l'Océan.

1. Perrin.

L'abbé de Grandselve porte à Paris l'adhésion du comte de Toulouse. Pour mieux abuser ce prince, la reine et le cardinal arrêtent une conférence à Meaux, ville du comte de Champagne, médiateur de la paix: c'était un indice d'indulgence[1]. Augure non moins propice, l'époque en fut fixée à la fin de mars; la paix allait regermer avec le renouveau et s'épanouir vers Pâques, ce printemps moral du monde. Toute injustice et toute violence devaient expirer au pied de la croix du Christ. L'abbé de Grandselve repartit avec les lettres de convocation pour les évêques et les seigneurs méridionaux invités à l'assemblée de Meaux. Le légat, en attendant, s'empressa de consulter les évêques du Nord sur l'*affaire d'Albigeois*, qui ne les regardait pas; il tint coup sur coup deux synodes, l'un à Sens, le jour de la Nativité, et l'autre à Senlis, le jour de la Purification (1er janvier); ces deux synodes furent évidemment deux conciliabules préparatoires du concile de Meaux. Au programme de la royauté, conditionnellement accepté par le comte de Toulouse, il fallait ajouter le programme de l'Église; et c'est ce programme qui fut secrètement élaboré dans ces deux conventicules de Sens et de Senlis. Le légat se proposait de le décocher comme un coup de foudre sur le comte qui ne pourrait que courber la tête en silence, une fois captif entre les mains du roi. Il projetait encore de renouveler sur ce prince la flagellation célèbre de Saint-Gélis (1209), que son père infortuné subit sur la

1. Albéric, chron. Guil. de Puil.

tombe du légat Pierre de Castelnau, au berceau même de la dynastie de Toulouse. Ramon VII ne se méfiait pas, et si quelque doute s'élevait dans son cœur, il avait pour se rassurer la négociation même, la parole de l'abbé de Grandselve, la médiation du comte Thibaud, et sa double consanguinité avec la régente et le roi. Le comte de Foix, le plus sage, mais aussi le plus loyal et le plus religieux des hommes, ne put croire à la félonie, ou refoulait chevaleresquement ses soupçons. Il vint à Toulouse donner à son suzerain ses derniers conseils ; il lui précisa de nouveau les bases sur lesquelles devait uniquement se fonder la paix romane ; il lui recommanda surtout de ne pas disjoindre la cause de Toulouse de la cause générale du Midi, et lui fit tendrement ses adieux. Un troubadour exprime les vagues anxiétés des esprits, dans cette ballade d'une inquiétude prophétique.

La verdure ni les fleurs, le printemps ni l'hiver, n'éveillent ma voix ni ma harpe. Je chante quand j'entends le peuple se réjouir des biens que promet la paix. Oh, quel heureux événement que la paix conclue par le duc comte et marquis, avec l'Église et la France !

Paix, si elle est bonne, ferme, et certaine ! Paix d'amitié agréable aux deux partis ! Paix faite par des hommes sages et loyaux ! Paix qui permette de s'aimer sans rancune ! Bonne paix me plaît quand

elle dure ; mais paix forcée ne me plaît pas ; et mauvaise paix produit plus de maux que de biens !

En cour de roi on doit trouver droiture, et dans l'Église sagesse et merci, et pardon sincère de mortelle erreur, selon les paroles de l'Écriture Sainte. Et roi doit garder modération, car qui ne la garde est mauvais prince, et mérite qu'il lui arrive malheur.

Roi doit aimer et honorer sa couronne. Au plus grand prince il doit plus d'honneur et de dignité. Il doit garder sa cour de tout excès. Et roi qui a souci de bon renom doit en croire les courtois, les généreux, les plus dignes et les plus sages.

Ainsi chantait Bernard de la Barthe, un chevalier du Nébouzan, dont le manoir se distingue encore sur une cime boisée voisine de Luchon. Le comte de Foix remonta vers ses montagnes, tandis que Ramon partait enfin, escorté de ses barons et de ses capitouls, entouré d'un peuple attendri et adressant des vœux au ciel, pour que son prince et ses consuls revinssent avec la paix, de cette France orageuse qui ne lui envoyait que des tempêtes. Ils lui rapporteront la paix... la paix de la mort !

IX

LE COMTE ET LES CAPITOULS DE TOULOUSE SE RENDENT EN FRANCE. — ASSEMBLÉE DE MEAUX. — RÉDACTION FRAUDULEUSE ET DÉFINITIVE DU TRAITÉ. — RETOUR A PARIS.

Le comte de Toulouse se rendait en France, avec un long cortége superbe mi-partie chevaleresque et sacerdotal. Dans le groupe laïque on comptait une vingtaine de notables toulousains : et d'abord les capitouls chargés de défendre les droits de leur métropole, puis des chevaliers issus des races capitulaires, tels que le noble Pierre de Toulouse, son parent ; et son beau-frère et son neveu Ugo et Joan d'Alfar, deux héros des guerres romanes. Dans le nombre, on distinguait le puissant comte de Commenges, Bernard VI, beau-frère du comte de Foix, qui sans doute l'avait directement chargé de soutenir les intérêts des barons pyrénéens, et de surveiller les défaillances du vacillant et méticuleux Ramon VII. A la tête du groupe sacerdotal s'avançait le primat de Septimanie, le fougueux Pierre-Amiel, qui dispute insolemment au comte son titre de duc de Narbonne, usurpé par son prédécesseur Arnauld-Amalric. A ses côtés, marchait Foulques, évêque de Toulouse, turbulent vieillard qui depuis vingt ans désolait le comte et les capitouls. Puis les évêques de Carcassonne, de Maguelonne, et de tout le midi ; puis encore les chefs des abbayes

romanes, l'abbé de Grandselve, entremetteur de la paix, les abbés de la Grasse, de Fontfrède, de Belleperche, de Psalmodi et leurs collègues qui venaient réclamer des indemnités pour les dommages éprouvés par leurs monastères dans une guerre dont ils avaient allumé et surexcité l'incendie. Puis enfin, à leur suite et comme leur garde prétorienne, les conquérants de l'Albigeois, le puissant Philippe de Montfort, seigneur de Castres, et ses compagnons les sires de Saissac, de Limous, de Chalabre et de Mirepois qui venaient recevoir à Paris l'investiture définitive de leurs possessions méridionales. Ces chefs de la croisade conduisaient sa victime au roi de France, sa proie à Blanche de Castille. Quant à Ramon, léger comme nous le connaissons, il marchait triste dans son cœur, mais gai, jovial, facétieux peut-être, à la ruine et au martyre [1].

L'historien cependant se pose les mêmes questions que s'adressait le comte pendant ces longues marches silencieuses, à travers les rochers du Quercy et les landes marécageuses du Limousin. Certainement Blanche, Romain, Grégoire, voulaient l'écrasement du Midi, l'anéantissement de la maison de Toulouse. Pourquoi donc, quand il ne s'agissait que de frapper le dernier coup, ont-ils eu la fantaisie de substituer à une guerre implacable, une non moins implacable paix? Craignaient-ils le désespoir des Méridionaux? Redoutaient-ils encore, au dedans la ligue des grands vassaux? au dehors l'alliance des rois d'Aragon, d'Angleterre et d'Alle-

1. Guil. de Puil. — Raynald, an 1228. 26.

magne ? Dans cette spoliation immense voulaient-ils se donner des airs de modération et de magnanimité ? Est-ce stratagème de moine, ou caprice de femme, ou mélange de tout cela dans Blanche et Romain ? Ils pouvaient sans doute écraser Toulouse, dévorer le Midi ; ils n'avaient qu'à laisser Humbert poursuivre son œuvre de Tartare ? Ils ont pourtant reculé, non devant la justice ni devant la pitié, mais peut-être devant la réprobation du siècle. Ils ont voulu mystifier la conscience de l'avenir. A la force ils ont substitué la ruse, mais dans cette substitution l'astuce italienne l'a certainement emporté sur la vigueur française et la fierté castillane. Le filet où ces pervers prirent le comte de Toulouse fut évidemment tissu par Romain de Saint-Ange.

Il fallait alors près d'un mois pour qu'ils se rendissent de Toulouse à Paris, au pas de leurs chevaux. Montauban, Cahors, Brives, Uzerche, Turenne, Limoges furent les haltes de leur voyage à travers d'interminables forêts. Tant qu'ils marchèrent sur la terre romane, les populations du même sang et de même langue se montrèrent sympathiques au puissant et valeureux prince qui pendant vingt ans avait tenu tête aux injustes agressions du roi de France et des *hordes* dévastatrices de l'Europe ameutées par les pontifes romains. Ramon était le dernier défenseur de l'indépendance romane : avec lui leur race, leur langue, leur génie descendraient au tombeau ; aussi les Aquitains fêteront-ils à son passage ce prince doux, aimable, et illustre, bien que si inégal à sa renommée qui remplissait tout l'univers. Ils durent bien des fois

se demander d'où pouvaient provenir contre un prince inoffensif la haine implacable, l'inexorable, l'inexpiable acharnement de Rome et de la France. La cause était une et pourtant diverse pour Blanche et pour le pape.

Et d'abord, quant au pontife, Ramon ne lui contestait pas son mythe théocratique, son vicariat de Christ, et sa succession de saint Pierre. Il ne demandait pas mieux que d'être réconcilié avec l'Église romaine. Mais il lui défendait de se mêler de deux choses : sa terre et son âme. Sur son âme et sur sa terre, il entendait régner par la *grâce de Dieu*. Catholique extérieurement, il était intérieurement cathare ou libre croyant, et il voulait que la même liberté fût l'apanage de ses vassaux. Ramon VII n'est donc pas un martyr de l'Albigisme, mais mieux que cela, de la liberté de conscience, cet Albigisme universel, et voilà ce qui rend ce pauvre prince grand et sympathique dans les siècles. Et voilà aussi ce qui rendait furibond le Saturne du Vatican, lorsque vaticinant dans sa chaire, il voyait, par cette large porte ouverte par les Ramons, entrer Luther, Descartes, Voltaire même, tous les géants de l'avenir, conduisant les peuples à l'assaut de leur capitole théocratique. Voltaire est de tous les temps : le Voltaire, ou plutôt le Juvénal du XIIIe siècle, s'appelait Pierre Cardinal, vieillard presque centenaire. Les deux Ramons étaient les élèves de ce tragique railleur, et le jeune comte, plus jovial que son père et non moins sarcastique, s'était sans doute aussi permis cette imprudente et cruelle plaisanterie.

L'abbé de Cîteaux a des brebis (des ouailles) qui s'accouplent entre elles sans produire jamais d'agneaux; allusion à d'effroyables mœurs monastiques. Ils disaient encore : le Dieu de Moïse est le Dieu des routiers, c'est-à-dire des croisés, des Romieux; entendant par là, avec un très-grand sens critique et historique, que l'Église romaine était comme une synagogue, un christianisme judaïque, tout terrestre, et uniquement occupé des choses du monde, tandis qu'eux étaient pour le christianisme hellénique, l'église de l'esprit, uniquement attentive aux choses du ciel. Innocent III et Grégoire IX lavèrent ces sarcasmes dans le sang d'un million d'hommes, et vouèrent à la mort la dynastie des Ramons, et la nationalité des Aquitains [1].

Blanche de Castille fut l'exécutrice de cet arrêt du Vatican. Quant à la reine, d'où pouvait venir son acharnement? D'un mélange d'ambition et de fanatisme catholique surexcité par Romain de Saint-Ange. L'empereur partait pour l'Orient, le roi d'Aragon allait conquérir les Baléares, le roi d'Angleterre était retenu dans ses îles Britanniques. L'occasion était superbe, mais il fallait se hâter; les chances pouvaient tourner contre la France. Ramon VII était l'époux de dona Sancha, sœur du roi — martyr de Muret, mort pour la cause de Toulouse. L'infante par là se trouvait héritière présomptive de l'Aragon dont le jeune monarque s'embarquait à Barcelone, sur la mer d'Afrique.

1. Pierre de Vaux-Cernay, 4.

Un coup de vent, une flèche maure, abattant ou submergeant l'aventureux conquistador, eût porté Ramon sur le trône de Saragosse, et fondé de l'Èbre à la Dordogne un vaste empire pyrénéen. Le comte de Foix, son maréchal, eût pu même, à travers le Limousin frémissant et le Poitou soulevé (car Savari de Mauléon, ce Basque versatile, avait déjà abandonné les Capétiens), conduire le nouveau roi d'Aquitaine jusqu'à la Loire, impétueusement bordée de cinquante mille lances aragonaises, catalanes et provençales. Roger-Bernard, le libérateur du Midi, achevant l'œuvre nationale, eût reconstruit l'ancienne confédération ibéro-romane, et rejeté pour toujours au delà du fleuve la monarchie capétienne qui se fût organisée dans ses limites naturelles du Rhin, de la Manche et de la mer du Nord. C'était le rêve de Bertran de Born, le grand troubadour patriote du siècle passé, et cette éventualité menaçante troublait peut-être le sommeil de Blanche, et probablement précipita la catastrophe [1].

Ramon VII passa près de la tombe où reposait, depuis trente ans, le Tyrtée chevaleresque du Limousin, sous les dalles de l'abbaye de Grammont. Ah! pourquoi son spectre tragique, se levant de son cercueil, ne fit-il pas reculer le cheval du prince effaré, ou marchant devant lui, ne lui montra-t-il pas, aux lueurs de sa lampe funèbre, le piége qu'on lui tendait à Meaux, et le supplice qu'on lui préparait à Paris! Mais non, son illusion ne fut troublée

1. Troubadours, Bertran de Born.

par aucun fantôme. Les troubadours de la Corrèze et de la Vezère, ces poétiques fleuves, vinrent, sur son passage, donner un salut affectueux, un souhait de félicité, au prince ennemi des *clercs latiniers*, au patron des chantres populaires, au héros de l'épopée romane. Les cloches de Limoges, s'ébranlant dans leurs clochers massifs dont les vastes tours carrées dressent à chaque angle un svelte clocheton sonore, lui chantèrent les adieux mélancoliques de l'Aquitaine. Car au delà de Limoges, les eaux coulent au Nord; la langue romane expire à Châteauroux. La France commence avec le triste Berry. Naguère le concile de Bourges condamnait Ramon. Sombre présage du sort qui l'attend au delà de la Loire. Là, le prince trouvait un sol étranger, une race hostile, fanatique, un peuple irrité de ses défaites romanes, excité par ses victoires contre l'Angleterre, enorgueilli du renom toujours grandissant du jeune royaume de France. A Paris, devant la sombre et hautaine figure de Blanche de Castille, et le masque gracieusement sinistre de Romain de Saint-Ange, et la surveillance soupçonneuse dont il était l'objet, il dut se voir avec effroi tombé dans une embûche royale, et comme prisonnier dans cette cour capétienne. A Meaux enfin, il put, en entrant dans cette assemblée, se convaincre entièrement qu'il se trouvait, non devant des négociateurs, mais devant des juges et des maîtres, et cité comme hérétique et rebelle au tribunal inexorable des barons de France, des évêques de Gaule, et des légats de Rome. Ce parlement se tint, selon l'usage, dans la

cathédrale de Meaux, aujourd'hui d'une si élégante architecture gothique. Le primat de Sens la présidait de droit, et il avait pour acolytes les primats de Bourges et de Narbonne. L'église gallicane était représentée par une multitude d'archevêques, d'évêques, et d'abbés du Nord et du Midi. Le cardinal de Saint-Ange, légat des Gaules, assisté du légat d'Angleterre et du légat de Pologne, dominait et dirigeait les esprits, comme nonce du Saint-Siége, tuteur du roi, ami de la reine. Les délégués de la couronne étaient, avec l'archevêque de Bourges, le comte Thibaud, médiateur de la paix, le vieux connétable Mathieu de Montmorency, et son cousin Mathieu de Marly. Amauri de Montfort s'y trouvait avec les conquérants de l'Albigeois et d'autres seigneurs du baronnage de France.

Le comte de Toulouse, les capitouls et les chevaliers pyrénéens comptaient sans doute engager le débat sur les préliminaires convenus[1] : ils espéraient, selon le conseil du sage Roger-Bernard, en discuter la teneur, dans un esprit d'équité, pour obtenir des réductions dans cet impérieux programme de la reine. Mais ce programme spoliateur fut déclaré définitif, quoique incomplet, et bien loin d'être amoindri, devait être complété et développé dans le sens de la croisade. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le roi demandait, dans le projet, le démantèlement de trente villes albigeoises. Mais on ne touchait pas à la métropole : pour ne pas l'alarmer et la soulever, on laissait la

1. V. *les Préliminaires* : Cartul. de Champagne, fol. 160.

généreuse cité sous un silence menaçant. Maintenant le silence s'explique : le nuage se dissipe; on exige que cinq cents toises de ses murailles romaines victorieuses de Montfort et du fils de Philippe-Auguste soient abattues, et que sa forteresse féodale soit livrée au roi de France. Naguère on se contentait de démembrer l'État, maintenant on le blesse au cœur, on le frappe à la tête, on le décapite, en prenant le castel narbonnais, organe et symbole de son indépendance. La confiscation du manoir comtal, et la mutilation des murailles populaires fut, tout l'indique, une suggestion de l'évêque de Toulouse. Ce prélat turbulent, toujours en lutte avec le comte, la ville et le peuple, voulut non-seulement humilier l'héroïque cité, mais encore compter, dans les discordes futures, sur le secours des chefs croisés de l'Albigeois, et l'appui du sénéchal français campé dans le donjon des Saint-Gélis. Et c'est le même évêque (car un autre n'eût peut-être pas eu la même rancune vindicative et ne se fût pas si hardiment placé au-dessus de tout sentiment chevaleresque) qui, sans doute, suggéra que les consuls et les barons méridionaux, venus comme négociateurs, fussent, au mépris du droit des gens, retenus comme otages et gardés captifs dans les tours du Louvre. C'est ainsi que le lion de France traitait avec la brebis de Toulouse et la vache des Pyrénées.

Mais le lion dut faire sa part à son pourvoyeur : au programme, déjà si exorbitant de la royauté, vint s'ajouter, après coup et par surprise, le programme plus exorbitant encore de la papauté.

Rome revendiquait la part des spoliations de la croisade que lui avait arrachées la victoire romane. Ces spoliations avaient été immenses : l'archevêque de Narbonne avait usurpé le duché de Gothie. L'évêque de Toulouse s'était adjugé trois villes et une trentaine de villages. Les deux Montfort et Louis VIII avaient jeté de vastes lambeaux de la conquête aux ordres cénobitiques. Il fallait restituer ces acquisitions anciennes, ajouter de nouvelles concessions, et compenser les pertes infligées par la délivrance patriotique. Les abbayes insatiables réclamaient des indemnités pour les dommages que leurs cloîtres avaient subis pendant une guerre dont ils avaient déchaîné l'ouragan. Aux moines de Cîteaux et de Clairvaux, aux prédicateurs de la croisade, on devait le salaire de leurs travaux passés : mais on devait encore la rémunération de leurs travaux futurs aux ordres nouvellement créés pour la conversion ou la combustion des Albigeois. C'étaient les Dominicains, les Franciscains, les Augustins et les Carmes, les quatre animaux mystiques attelés au nouveau char de Jéhova, et ce char, c'était l'inquisition.

Les préliminaires, on l'a vu, ne touchaient qu'en passant à la question religieuse : un seul mot était jeté négligemment à propos du retour des exilés. Ces proscrits devaient être rétablis dans leurs biens *à moins qu'ils ne fussent hérétiques*. Cette réticence furtive sera comme la porte dérobée d'où sortira toute une législation draconienne, d'où s'élancera le spectre horrible de l'inquisition, évoqué des tombeaux d'Hérode et de Tibère. Le comte sera contraint de

faire des chasses aux Albigeois, des battues aux hérétiques. Et ces hérétiques ne sont pas seulement des cathares, mais les citoyens, les patriotes, les défenseurs de sa dynastie, les héros de l'indépendance romane. Enfin le légat voulut inaugurer sur l'heure ce supplice de la nation par le martyre d'ignominie du prince. Ce supplice probablement fut encore suggéré par l'évêque de Toulouse, implacable ennemi du comte, dont la haine inextinguible aiguillonnait l'orgueil du cardinal et la superbe de Rome. Foulques avait vu, vingt ans auparavant, au synode de Saint-Gilles, le comte Ramon VI, flagellé sur la tombe de Pierre de Castelnau, et cette gloire du légat Milon embrasa le cœur du légat Romain de Saint-Ange. Ramon VII n'était pourtant accusé d'aucun assassinat, mais comme rebelle à l'Église romaine et au roi de France, il devait être publiquement et solennellement fustigé devant le grand autel de Notre-Dame de Paris. De cette manière, la croisade albigeoise s'ouvrirait et se clôturerait par le supplice de la dynastie de Toulouse passée deux fois par les verges théocratiques.

Telles furent les décisions du synode de Meaux, et l'assemblée, se levant, se mit en marche pour soumettre le traité de paix à la signature de Louis IX et de Blanche de Castille. C'est ainsi que le comte, les consuls de Toulouse, et les barons des Pyrénées, se trouvèrent inopinément tombés dans un piége royal, dans un guet-apens sacerdotal. Comment se dérober à cet outrage, se soustraire à cette flétrissure, à ce supplice théocrati-

que? Ils étaient captifs, gardés à vue par les archers du roi, entourés d'un peuple frémissant et fanatique, et d'ailleurs à deux cents lieues de leur patrie. Le comte trouva peut-être une sorte de grandeur d'âme indifférente à la honte et supérieure aux revers dans la débilité de sa nature et l'immensité de son désespoir. Il dédaigna d'en appeler à la justice du roi, au jugement féodal de l'épée, aux consolations cathares du trépas. Les barons souffrirent stoïquement pour lui, pour eux, pour leurs cités, pour la patrie romane, pour l'Église du Paraclet. Des larmes d'héroïsme indigné et de pudeur chevaleresque coulèrent sans doute en silence sur leurs faces mornes. Car ils sont les héros de l'épopée romane. Ils ont vaincu la croisade, tué Simon de Montfort, vu fuir Amauri avec son cadavre, et reculer trois fois le roi de France, et vingt fois Rome débellée en doctrine comme en bataille. Et maintenant les voilà pris en trahison, jugés par leurs vaincus, flétris par des moines, et dépouillés par des évêques, et dévorés par celui qui s'intitule le Vicaire du Christ. Les voilà comme des lions tombés au désert dans les trappes des chasseurs dont ils étaient l'effroi. Le temps a étouffé leurs rugissements, et jeté son manteau de plomb sur leurs magnanimes sanglots. Mais l'histoire les entend. Au surplus, personne, que l'on sache, n'a rougi de cette trahison, ni ressenti le moindre remords de cette énorme iniquité. Le jeune Louis IX ne s'en est peut-être jamais douté, dans la sérénité candide de sa foi, et la tranquille illusion de son droit royal. La reine Blanche, politique de trop

grande race pour se repentir d'une conquête, se justifiait dans son cœur par l'agrandissement du trône et la complicité du Vatican. Le légat se trouvait sans doute au-dessus de la nature et de l'humanité comme mandataire d'un vice-Dieu. Un seul homme léger mais sincère a dû s'en troubler dans sa conscience, c'est Thibaud, comte de Champagne. Sa médiation officieuse aboutissait à la trahison d'un ami, à la spoliation d'un parent, à la ruine du plus puissant prince des Gaules. Il est à croire que dans le trajet de Meaux à Paris où le comte de Toulouse allait subir sa flétrissure suprême, le grand trouvère chevaleresque du Nord, qui l'accompagnait, indigné, dévora plus d'une fois entre ses dents son vers immortel dont il flagellait à son tour la théocratie romaine :

« Papelards font le siècle chanceler [1] ! »

Le 12 avril 1229 (c'était le jeudi saint, le jour de l'agonie du Christ) fut un jour d'allégresse et de triomphe pour le peuple de Paris. Des deux rives de la Seine, la foule se pressait vers les ponts de la Cité, l'antique berceau de la métropole, et comme le cœur de la monarchie française. Cette île du fleuve, allongée en forme de navire, montrait à sa pointe orientale, la grande basilique gallicane à peine achevée, et à sa pointe occidentale le vieux et sombre palais des rois Capétiens. Sur le donjon royal ondulait, aux premiers souffles du printemps,

1. Poésies de Thibaud, comte de Champagne.

la bannière blanche aux fleurs de lis d'or. A l'opposite, sur la place du Parvis, s'élevait une superbe estrade demi-circulaire, semblable à un trône à la fois et à un échafaud. Entre la cathédrale et le palais, les maisons étaient pavoisées, les rues se jonchaient de verdure, et la rumeur populaire se répercutait dans le tumulte incessant des cloches qui, des cent flèches de la ville, de la cité et de l'Université, répondaient comme en chœur, par leurs bruyants carillons, aux fanfares triomphales de Notre-Dame. Or, que proclamaient ces hommes dans les rues, et ces bronzes dans les nuées? Un incroyable, un prodigieux événement. Le roi de France et l'Église romaine, après vingt ans de guerre, signent enfin la paix avec le comte de Toulouse. Trois cardinaux sont arrivés dans Paris, une foule d'évêques, une multitude de barons du Nord et du Midi. Le prince hérétique et rebelle, déjà jugé par l'assemblée de Meaux, doit être solennellement dépouillé de ses États par le roi, son cousin, et publiquement battu de verges par le légat du Saint-Père à Notre-Dame. Tel est l'étonnant spectacle que la papauté et la royauté, dans leur sagesse et leur clémence, vont donner, afin qu'il s'en souvienne, au catholique peuple de Paris, le jour où fut vendu le Christ.

X

SIGNATURE DU TRAITÉ DE PARIS. — FLAGELLATION DU COMTE DE TOULOUSE A NOTRE-DAME. — CAPTIVITÉ DU PRINCE ET DES BARONS MÉRIDIONAUX, AU LOUVRE.

Voilà ce qui faisait bondir le cœur des bourgeois et des cloches de Paris. L'heure attendue sonna au beffroi royal, et du sombre palais des rois capétiens, sortit à cheval, le jeune monarque adolescent, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, au long visage gracieux, et rayonnant d'une candeur mystique. Près de lui, et dans la même pompe souveraine, s'avançait, sur sa haquenée superbe, la majestueuse et triomphante Blanche de Castille, régente de France. A leur suite, le cardinal, Romain de Saint-Ange, légat des Gaules, le cardinal Conrad, évêque de Porto, légat d'Angleterre, le cardinal Othon, légat de Pologne, les archevêques de Sens, de Bourges, de Narbonne, les évêques de Paris, Toulouse, Arles, Nîmes, Maguelonne et une multitude de chefs d'abbaye. Puis les grands officiers de la couronne, le vieux Mathieu de Montmorency, connétable de France; Thibaud, comte de Champagne, médiateur de la paix; Amauri de Montfort, qui doit renouveler son abdication de l'Albigeois, et parmi une foule de barons du Nord et du Sud, le triste Ramon, héros et martyr de cette pompe d'iniquité. Saluée par les noëls du peuple qu'entrecoupaient les hardis quolibets des écoliers contre la reine

et le légat alors en guerre avec l'Université, la superbe cavalcade, serpentant dans les étroites et tortueuses rues de la Cité, déboucha sur le parvis Notre-Dame, splendidement pavoisé pour la cérémonie royale.

Blanche de Castille et son fils s'assirent sur leurs trônes : à leur droite se placèrent les prélats, à leur gauche se rangèrent les barons : assemblée mi-partie de concile et de champ de mai ; parlement mixte des divers ordres de la nation. La magnifique estrade, dont ses membres occupaient les gradins selon leur rang hiérarchique, adossée au couchant, se recourbait en croissant vers la basilique, récemment terminée par Philippe-Auguste. Ce monument aujourd'hui noirci par le temps, alors dans sa neuve et massive majesté, s'élevait comme le symbole architectural de l'indissoluble union de la monarchie française et de l'Église gallicane. Les rois des Francs, dont les statues décoraient la façade, depuis Clovis jusqu'à Philippe-Auguste tenant dans sa main la *pomme impériale* dérobée à Charlemagne, et les évêques des Gaules, dont les figures ornaient les voussures des portails, assistaient, dans leur pompe gothique, mornes témoins de pierre, mais pas plus durs que les vivants, à cette grande scène de spoliation. On eût dit que le légat de Rome et le roi de France, pour justifier leur immense déprédation, s'étaient entourés des anciens chefs sicambres, des vainqueurs d'Alaric et de Goaïffer, des dévastateurs de l'Aquitaine de tous les siècles. Le comte de Toulouse fut appelé : il parut dans son attitude de vaincu, suivi de ses ba-

rons et de ses capitouls humiliés, nobles et tristes représentants de la patrie romane abattue, et de l'indépendance et de la civilisation méridionales écrasées sous la force barbare et théocratique.

Sur un signe de la reine, le tabellion de la monarchie, se levant et déroulant un parchemin, lut à haute voix la charte suivante où l'orgueil a l'insolence d'infliger au droit vaincu et à l'héroïsme accablé un ton de suppliant. Il n'a pourtant pas osé mettre, selon l'usage de ce temps, son document spoliateur sous l'invocation de la ***très-sainte et indivisible Trinité :***

« Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, à tous ceux à qui ces présentes parviendront, salut dans le Seigneur[1] !

« Que tout l'univers sache qu'ayant soutenu la guerre pendant longtemps contre la sainte Église romaine et notre très-cher seigneur Louis, roi des Français, et que désirant de tout notre cœur être réconcilié à l'unité de la sainte Église romaine, et de demeurer dans la fidélité et le service du seigneur roi de France, nous avons fait tous nos efforts soit par nous-même, soit par des personnes interposées, pour parvenir à la paix ; que, moyennant la grâce divine, elle a été conclue entre l'Église romaine et le roi des Français d'une part, et nous de l'autre, ainsi qu'il suit. »

Tel est le préambule de ce traité fameux : il étincelle de fraude et de mauvaise foi. Le comte de Toulouse a soutenu la guerre vingt ans contre

1. Trés. des Chart. du Roi, Toulouse.

l'Église romaine et deux ans seulement contre le roi de France directement. Mais il n'est pas dit que l'agression est venue de l'Église et du roi, qu'elle a commencé par le massacre de Béziers, et se termine par le massacre général du Midi, non plus uniquement des peuples, mais des troupeaux, des arbres, des herbes et même des pierres. Ce n'est pas le comte Ramon qui a demandé la paix, ce sont ses agresseurs par la médiation de l'abbé de Grandselve. Remarquons enfin que le comte traite uniquement avec le légat qui se pose audacieusement comme le tuteur sacerdotal du roi de France.

« En conséquence, continue le tabellion royal ou clérical, nous promettons au seigneur Romain, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du saint-siége apostolique, d'être fidèle à l'Église et au roi et à ses héritiers jusqu'à la mort : nous combattrons les hérétiques, leurs croyants, fauteurs et receleurs; nous n'épargnerons ni nos voisins, ni nos vassaux, ni nos amis, ni nos parents même ; nous purgerons notre terre de la souillure de l'hérésie, et nous aiderons à en purger les terres du roi. — Nous ferons une exacte et prompte justice des hérétiques, nous les rechercherons puissamment et les ferons rechercher vigoureusement par nos bayles, selon les ordres du seigneur légat. — Pour faciliter et accélérer cette recherche, nous payerons pendant deux ans deux marcs d'argent, et dans la suite un marc aux délateurs, pour chaque hérétique condamné par l'évêque ou son délégué, et quant aux fauteurs et receleurs nous les tiendrons à la

disposition du seigneur légat. — Nous garderons la paix et la ferons garder sur nos terres, sur celles de nos vassaux, et sur celles du roi, nous en chasserons les routiers et les receleurs des faidits des bois. — Nous défendrons et ferons défendre les églises et les ecclésiastiques, et ferons conserver fermement leurs droits, libertés et immunités; et pour que les clefs de l'Église romaine soient respectées, nous observerons les sentences d'excommunication, nous éviterons les excommuniés, comme il est ordonné dans les canons, et nous contraindrons au bout d'un an les contumaces à rentrer dans le sein de l'Église, leur mère, par la confiscation de leurs biens que nous retiendrons jusqu'à ce qu'ils aient satisfait entièrement. — Nous ferons jurer, le jour de leur élection, ces statuts à nos bayles, et s'ils sont trouvés négligents ou infidèles, nous les punirons, selon leur délit, jusqu'à la perte totale de leurs biens : nous n'en nommerons que de catholiques, et nous exclurons les juifs et tout individu soupçonné d'hérésie. — Nous promettons que les églises et les ecclésiastiques seront intégralement rétablis dans leurs biens et dans leurs droits, tels qu'ils les possédaient avant la croisade, et quant aux autres il en sera référé aux évêques ou aux délégués du saint-siége. — Nous payerons les dîmes et nous les ferons payer exactement par nos vassaux et nous empêcherons qu'elles soient prélevées par les chevaliers et les autres laïques. — Quant aux dommages causés aux églises et aux ecclésiastiques, nous payerons 10,000 marcs d'argent pour être proportionnelle-

ment répartis au gré du légat[1]. De plus pour le salut de notre âme, et réparation de dommages, nous payerons à l'abbaye de Cîteaux 2,000 marcs d'argent, à Grandselve, 1,000, à Belleperche, 300, à Candeil, 200, pour reconstruire ces monastères[2]. — Plus 6,000 marcs pour la garde et les fortifications du Castel-Narbonnais (de Toulouse) et autres châteaux que le roi, pour sa sûreté et celle de l'Église, retiendra pendant dix ans. — Plus 4,000 marcs pour entretenir pendant dix ans quatre maîtres en théologie, deux en droit canon, six maîtres ès-arts et deux régents de grammaire, qui professeront à Toulouse. — De plus, après notre absolution, nous prendrons pour notre pénitence, la croix des mains du légat, et nous irons outre-mer servir cinq ans contre les Sarrazins. — Nous traiterons en amis les partisans de l'Église romaine, du roi de France et des comtes de Montfort. »

Cette première moitié du traité forme le programme sacerdotal subrepticement ajouté au programme royal, ou plutôt mis en tête, comme l'objet principal et dont l'autre n'est que la conséquence et le complément ; cette seconde partie déjà connue offre pourtant des modifications qui ne laissent pas que d'être considérables, telles que l'article relatif à la mutilation des murailles de Toulouse et l'occupation du Castel-Narbonnais. Une des plus curieuses insolences est le rapt de l'infante Joana présenté maintenant comme un hon-

1. Plus de 2,660,000 fr.
2. Plus d'un million.

neur conditionnel; et, comme une grâce inouïe, l'union d'un prince capétien avec l'héritière de la maison de Saint-Gélis, comme si les rois de France n'épousaient pas les princesses provençales et ne jetaient pas leurs filles dans le lit des comtes pyrénéens.

« Espérant, continue le document officiel, que nous persévérerons dans notre dévouement à l'Église, et notre fidélité pour sa personne, le roi nous fait la grâce de recevoir notre fille que nous lui livrerons pour la donner en mariage à l'un de ses frères, et de nous laisser Toulouse et son diocèse, sauf la terre du Maréchal que le maréchal tiendra du roi; de manière qu'après notre mort, la ville et le comté reviendront à notre gendre, et, à leur défaut, au roi. — Le roi nous laissera l'Agenais, le Rouergue, l'Albigeois en deçà du Tarn, et le Quercy excepté Cahors et les autres fiefs du roi Philippe. Tous ces pays, si nous mourons sans enfants, reviendront à notre fille, épouse de l'un des frères du roi. — Nous cédons Vertfeuil, Las Bordas et leurs dépendances à l'évêque de Toulouse et aux fils d'Odon de Lyliers, conformément au don qui leur en fut fait par le roi Louis et le comte de Montfort. — Nous ferons hommage-lige au roi, pour tous les pays qui nous sont laissés selon la coutume des barons de France. Nous cédons au roi et à ses héritiers tous nos autres pays en deçà du Rhône, dans le royaume de France. — Quant aux pays situés au delà de ce fleuve dans l'Empire, nous les avons cédés à perpétuité à l'Église romaine. — Tous les habitants expulsés par le roi ou par les

comtes de Montfort, ou volontairement expatriés, seront rétablis dans leurs domaines à moins qu'ils ne soient hérétiques. — Que si quelques-uns, notamment le comte de Foix, refusaient de se soumettre, nous leur ferons une vive guerre et ne conclurons avec eux ni paix, ni trêve, sans le consentement de l'Église et du roi. — Nous ferons détruire entièrement les murs et combler les fossés de Toulouse selon les ordres du légat. — Nous en ferons de même de trente villes ou châteaux, savoir : Fanjaus, etc. Leurs murailles ne pourront être rétablies sans la permission du roi et nous ne pourrons élever de nouvelles forteresses. — Nous jurons au légat et au roi d'observer de bonne foi toutes ces choses et de les faire observer par nos vassaux, et notamment par les citoyens de Toulouse ; en sorte que, si nous contrevenions à quelqu'un de ces articles, ils seront déliés envers nous du serment de fidélité, et qu'ils adhéreront à l'Église et au roi et que nous retomberons sous l'excommunication et l'interdit lancés contre nous et notre père par le concile de Latran. — Nos vassaux ajouteront à leurs serments qu'ils aideront contre les hérétiques et leur feront la guerre jusqu'à ce qu'ils soient soumis à l'Église et au roi. — Ces serments seront renouvelés de cinq en cinq ans au commandement du roi. — Pour l'exécution du présent traité, et pour la sécurité du roi et de l'Église, nous mettrons en gage entre les mains du roi le Castel-Narbonnais (de Toulouse) et aussi les châteaux de Castelnaudari, de Lavaur, de Montcuc, de Penne d'Albigeois, de Penne d'Agenais, de Cordoue, de

Roche-Peyrusse, de Verdun et de Villemur, qu'il gardera pendant dix ans et pour la garde desquels nous payerons 1,500 livres tournois, indépendamment des 6,000 marcs d'argent. L'Église et le roi peuvent, selon leur bon plaisir, faire démolir quatre de ces châteaux et exiger la livraison de Penne d'Albigeois pour la donner aux Templiers ou aux Hospitaliers. — Le roi décharge les habitants de Toulouse et tous les peuples du pays de tous les engagements contractés soit envers lui, soit envers son prédécesseur, soit envers les comtes de Montfort[1]. »

Tel est ce fameux traité de spoalition, conçu par Romain de Saint-Ange, proposé par l'abbé de Grandselve, concerté à Paris entre ce moine, le légat et la régente, présenté frauduleusement et comme une amorce au comte de Toulouse, et, quand ce prince est tombé dans le piége, complétement transformé au synode de Meaux, et enfin déployé tout entier et dans sa rigueur accablante et inexorable à l'assemblée de Notre-Dame. C'est ainsi que le serpent devint un lion. Ce traité parut énorme même aux contemporains, et ses clauses excessives, même aux intéressés. « Chacune d'elles, dit un prêtre, eût suffi en guise de rançon, dans le cas où le roi eût pris et vaincu le comte en bataille[2]. »

L'iniquité n'en est dépassée que par le cynisme. Le prodige de l'insolence, c'est le vaincu qui im-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 656, pr. 146.
2. Guil. de Puilaurens, XL.

pose des conditions au vainqueur ; le spoliateur qui se donne encore des airs de faire grâce au spolié; le juste est dans l'attitude du criminel, et le droit a le langage du suppliant. Par ces audaces, ils ont espéré tromper la conscience de l'avenir.

Le comte de Toulouse, après cette lecture, s'avança vers le pupitre où le livre des Évangiles était ouvert vis-à-vis du roi. Posant la main sur le gothique volume aux caractères d'or et d'azur, et aux armes de France, le comte dit d'une voix émue : « En présence de Dieu, et de vous, monseigneur » Louis, roi des Français, et de vous, monseigneur » Romain, légat du saint-siége apostolique, et de » vous tous, messeigneurs prélats et barons, je jure » d'observer le présent traité. » — Le jeune monarque et l'infortuné comte apposèrent au bas leurs signatures, et leurs chanceliers scellèrent ce parchemin du sceau de France aux trois fleurs de lis, et du sceau de Toulouse à la brebis et à la croix. Ainsi la monarchie capétienne, bornée d'abord à l'Ile de France, son berceau, péniblement élargie jusqu'à la Loire par le vaillant roi Louis le Gros, se trouva tout d'un coup et d'un trait de plume immensément étendue vers le sud jusqu'aux Pyrénées. Et de quel droit le jeune Louis IX exécutait-il cette vaste spoliation ? Du droit des Montfort, du droit de Charlemagne, du droit de Clovis, du droit de Rome impériale, et, chose non moins chimérique et non moins monstrueuse, du droit de Rome théocratique ! Le légat contre-scella sans doute les sceaux de Toulouse et de France des clefs de saint

Pierre, ces clefs terribles, qui, dans l'opinion du siècle, ouvraient le ciel et l'enfer.

Ramon VII, par un acte complémentaire, déclara donner au roi, comme otages, vingt barons ou notables toulousains. Ces chevaliers et ces citoyens jurèrent de rester captifs au Louvre jusqu'à la démolition convenue des cinq cents toises des murailles de la grande cité. Après leur serment ils durent accompagner leur maître à son dernier martyre. La spoliation royale fut immédiatement suivie du stigmate sacerdotal. Le comte se dépouilla de son manteau, descendit de l'estrade et fut introduit par le grand portail, dans l'église de Notre-Dame. Le légat de France, ayant pour acolytes ses deux collègues d'Angleterre et de Pologne, des verges à la main, introduisit l'illustre pénitent, la corde au cou, dans la basilique. « C'était pitié, dit Guilhem de Puilaurens, chapelain du comte, et témoin sans doute du supplice de son maître, c'était pitié de voir un si grand prince qui pendant si longtemps avait résisté à tant et de si puissantes nations, conduit pieds nus, en chemise et en brayes, jusqu'à l'autel[1]. » Au pied du grand autel Ramon tomba à genoux ; le cardinal le frappa, sur le dos, de ses verges sacerdotales. « Comte de Toulouse, s'écria le légat, au nom de Jésus-Christ, notre Seigneur, et de notre saint-père, Grégoire IX, son vicaire, nous t'absolvons de l'excommunication prononcée contre toi ! — Amen, chantèrent en triomphe les évêques ! Amen, »

1. Guil. de Puylaurens, ch. XL.

soupira, dit-on, dans son trouble, l'infortuné, qui, riant de tout, selon son habitude, étouffa sans doute ses sanglots dans un éclat de rire tragique et désespéré qui s'évanouit dans l'hymne triomphal.

Le comte, en effet, ne se releva jamais de cet abaissement. Son esprit resta faible et troublé : son cœur de prince était mort en lui. Celui qui, adolescent, avait été un héros, homme mûr, ne fut plus qu'un vieillard, flottant dans une espèce d'imbécillité sénile, d'où il ne sortit que par éclairs, et se hâtant, comme honteux de se survivre, vers le tombeau. Rome impériale était moins cruelle envers les vaincus. Elle étranglait les rois, mais elle ne les fustigeait pas. Tous les monarques ont été flagellés dans Ramon VII, et ceux qui n'ont pas rompu avec le Vatican, portent empreint sur le dos l'indélébile stigmate de la papauté. Blanche de Castille ressentit peut-être une joie féroce d'avoir fait dégrader, par son amant sacerdotal, un prince, un parent infortuné. Elle outrageait la nature, elle avilissait la royauté et jetait un double crime dans les fondements de la monarchie capétienne. Mais Rome, sa complice, la dispensait de tout remords, et c'était assez pour l'avide et superbe Espagnole et pour son fils, ce monarque adolescent, ce futur saint monastique, qui siéga toujours avec une immuable tranquillité candide sur cet amas d'iniquités recouvertes des clefs du Vatican et des fleurs de lis de France. Mais qui sait jusqu'où s'étend l'inexorable loi de la réversibilité et de l'expiation ? Qui peut dire si les tribulations de Pie IX ne sont pas faites avec les hauteurs tonnantes d'Inno-

cent III; et si dans les forêts de la justice éternelle, des verges de Ramon VII n'a pas germé l'échafaud de Louis XVI ! L'historien rêveur ne peut qu'indiquer ces effrayants mystères et passer en frissonnant. Mais dans cet odieux drame, Romain de Saint-Ange, le cardinal flagellateur, prit le rôle de Caïphe, et, crime encore plus noir, imposa au simple et pieux Louis IX un semblant de la duplicité d'Hérode. C'était, avons-nous dit, le jeudi saint, le jour des angoisses mortelles du Christ, que Ramon VII, et son peuple incarné dans son prince et ses consuls, suèrent leur agonie sanglante, et le parvis de Notre-Dame fut leur âpre Gethsémani.

II

ROGER-BERNARD II

COMTE DE FOIX

LIVRE DEUXIÈME

ROGER-BERNARD II

COMTE DE FOIX

I

ABSOLUTION DU COMTE RAMON VII. — CONFISCATION DE SES ÉTATS. — PARTAGE DE SES DÉPOUILLES ENTRE LE ROI DE FRANCE ET L'ÉGLISE ROMAINE.

La flagellation du comte de Toulouse est le frontispice du martyrologe des Albigeois. C'est aussi le préambule de l'inquisition qui sera la flagellation et la spoliation séculaire du peuple roman. Nous n'avons désormais qu'à suivre ce peuple infortuné aux traces de ses pleurs et de son sang, et pendant un siècle et demi, montant, courbé sous sa croix, son douloureux Calvaire.

Le légat, le soir même de l'absolution du comte, en fit dresser un acte authentique, pour annoncer à tout l'univers catholique le triomphe de l'Église romaine et du roi de France : « Nous Romain, par la miséricorde divine, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du siége apostolique, à tous ceux qui les présentes verront, salut dans le Seigneur! Comme le

noble homme Ramon, fils de Ramon, autrefois comte de Toulouse, qui longtemps fut rebelle et contumace à l'Église et à l'illustre roi de France, au commandement de l'Église, du roi et de nous, est venu humblement et dévotement demander son absolution, implorant non le jugement, mais la grâce et la miséricorde, sur toutes les choses pour lesquelles il avait été excommunié ; comme il a juré solennellement, en notre présence, le jour de la Cène du Seigneur, devant les portes de l'église de Paris, d'obéir strictement aux commandements de l'Église et aux nôtres, comptant sur son humilité et sa dévotion, nous lui avons accordé le bénéfice de l'absolution, suivant la forme de l'Église. Nous l'avons aussitôt après déclaré excommunié de son consentement, s'il contrevient à quelqu'un des articles qu'il a promis d'observer et contenus dans le traité de paix ; nous le réduisons en ce cas au même état qu'il était avant son absolution, quant à l'excommunication et aux autres peines décernées contre lui et contre son père, soit dans le concile général, soit depuis. En témoignage de quoi nous avons fait dresser ces présentes scellées de notre sceau. Donné à Paris le 12 des ides d'avril de l'an du Seigneur 1228 [1].» (1229.)

Avons-nous besoin de relever encore l'imposture du langage officiel de la chancellerie romaine ? Le comte n'était ni *rebelle* ni *hérétique;* il n'avait pas *imploré miséricorde.* Sa faiblesse avait été surprise tout éperdue dans un guet-apens de pervers audacieux.

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 147.

Coupable, il fallait confisquer tout son domaine. Innocent, on devait lui rendre tout son héritage. Au lieu de cela, prenant un moyen terme, on lui laisse sa capitale avec sa banlieue comme s'il n'eût été ni absous ni condamné. Mais par un mélange de conquête, de confiscation et de mariage, on s'assura que tout son patrimoine tomberait directement ou indirectement à l'Église romaine et dans la maison de France. Le comte, une fois dépouillé de tout, se trouva fidèle et orthodoxe; et maintenant, pour justifier son iniquité et sa superbe, le légat cherche à tromper la conscience du genre humain, mesure la prétendue culpabilité du prince à l'énormité de l'expiation dans Notre-Dame, et met sa flagellation sous les yeux de tout l'univers.

Romain de Saint-Ange et Blanche de Castille se hâtèrent d'envoyer deux commissaires se saisir au nom du pape et du roi des immenses confiscations opérées sur la maison de Saint-Gélis. Le comte, dont les ancêtres prétendaient ne relever que de Dieu, dut faire hommage pour le domaine excessivement restreint que lui concédait, comme une grâce, la munificence de la régente et du légat. Ce domaine consistait dans la cité de Toulouse et son territoire compris entre les diocèses d'Auch et de Carcassonne, le Tarn au nord et les Pyrénées au midi. C'est le noyau primitif de l'ancien comté, l'héritage de Ursio, patriarche goth de sa dynastie, étendu de siècle en siècle par ses descendants depuis les cimes des Alpes jusqu'aux landes voisines de l'Océan dont les pins imitent les murmures orageux. Ramon VII, après ce dépouillement, ne

fut plus duc ni marquis; il n'était plus que comte, et du premier rang il était descendu au quatrième dans la hiérarchie des grands vassaux de la couronne, pour parler le langage des historiographes de France. Voici le catalogue des États qui lui furent enlevés : le duché de Narbonne, le marquisat de Provence, les comtés particuliers de Narbonne, Béziers, Maguelonne, Nîmes, Uzès et Viviers; les comtés de Velai, Gévaudan et Lodève; les deux tiers du comté d'Albigeois; les vicomtés de Carcassonne, Rodez, Albi, Razès, Grezès ou Gévaudan; enfin la terre du Maréchal ou de Mirepois. N'oublions pas l'Agenais, dot magnifique de sa mère Jehanne d'Angleterre.

Ramon VII fut retenu captif dans les tours du Louvre jusqu'à ce que les commissaires envoyés par la régente et le légat eussent reçu livraison des territoires confisqués et de l'infante destinée à Alphonse, comte de Poitiers, frère du jeune roi[1]. Les barons toulousains, compagnons du comte, et signataires du traité de Paris, furent, au mépris du droit des gens, gardés comme otages et mis sous les verrous du donjon royal. Ils étaient capitouls ou du moins issus des antiques races consulaires. A leur tête, nous distinguons le noble Pierre de Toulouse, rameau éloigné de la maison comtale, et qui devait s'illustrer encore par ses luttes magnanimes contre les premiers inquisiteurs; Hugo d'Alfar, d'origine aragonaise, époux de Guillelma,

1. Le roi feignait que la captivité du comte était volontaire : *remansit in prisione ad petitionem suam.* Duchesne, t. V, p. 814.

sœur du comte, et l'un des héros des guerres nationales. Il avait défendu contre Montfort Penne d'Agenais, dont il ne reste plus sur son monticule conique qu'une ruine informe surmontée d'une croix. Au siége de Toulouse, il combattit dans la tour du Pont-Neuf, illustré par tant d'exploits. Il partageait la captivité du comte avec son fils Joan d'Alfar. Ramon Maurand, fils du fameux et infortuné Pierre Maurand qui, cinquante ans auparavant, fut publiquement flagellé dans l'église de Saint-Saturnin, voisine de son palais dont on voit encore une tourelle. Le légat, non content de cette flétrissure, l'avait condamné au pèlerinage d'outremer. Mais, à son retour d'Orient, le comte lui rendit ses biens confisqués, et le peuple l'éleva au capitoulat. Pierre était le chef laïque des cathares toulousains : on prétendait qu'il avait en lui l'âme de saint Jean l'Évangéliste, tant il reproduisait l'image idéale du vieillard de Pathmos. Gui de Cavaillon qui reçut les comtes, à leur retour de Rome, sur la plage de Marseille, et conduisit le jeune infant, à la tête des faidits provençaux, causant *de guerres et d'amours*, au siége de Beaucaire où se releva la fortune de Toulouse. Hugo de Roaix qui eut l'honneur d'héberger dans son palais le comte Ramon VI, revenu de l'exil d'Espagne, avec les proscrits pyrénéens, jusqu'à ce qu'il eût expulsé l'étranger de la demeure de ses aïeux. Bernard de Villeneuve, d'une race chevaleresque, aux nombreux rameaux et la plus puissante après les princes souverains. Arnauld de Barravi, d'une maison féconde en grands citoyens, Ramon de Castelnau,

Bertran et Pierre des Monts, Arnauld d'Escalquens, Bernard de Miramont, Bertrand de Garriguas, Ramon et Ugolin du Pont, Pierre de Coccian, Ispan Gari, Ramon Isarn, et Pons Ortolan, ces trois derniers mandataires plébéiens de la cité. Ces vingt chevaliers et citoyens durent rester captifs dans la tour du Louvre jusqu'après la démolition des cinq cents toises des remparts de Toulouse. L'histoire doit entourer d'un amour respectueux les noms de ces guerriers et de ces magistrats qui eurent l'honneur de partager le martyre du comte et de la patrie romane.

Telle fut la part du roi de France, véritable part du lion. Le pape se fit aussi la sienne : il s'était adjugé déjà le comté de Maguelonne, confisqué sous la première croisade. Par le traité de Paris, il acquérait le comtat Venaisisn, et le marquisat de Provence, qui s'étend du Rhône aux Alpes, entre l'Isère et la Durance. Ces deux provinces qui relevaient de l'Empire, et que Grégoire IX enlevait à son rival Frédéric II, pour les donner à Saint-Pierre, comprenaient soixante-seize châteaux ou cités. Adhémar de Poitiers, comte de Valentinois, prit l'engagement de mettre cent chevaliers et quatre cents fantassins au service de l'Église romaine. Adhémar, frère du précepteur de Ramon VII, était encore un transfuge, et le Savari de Mauléon du Rhône. Adhémar descendait de cette comtesse de Die, la Sapho mystique des Alpes, si fameuse par le doux chant élégiaque, qu'elle soupira sur l'infidélité du troubadour Rambaud, vicomte d Orange [1]. Le fils de

1. Rainouard, *Troubadours*.

Rambaud, pendant la croisade, abandonna la cause provençale. Les Avignonnais, qui le prirent dans un combat, punirent cruellement le traître. Ils l'écorchèrent vif, et pendirent ses membres aux quatre coins de leur cité. Bientôt après ils accueillaient dans leurs murs le comte et l'infant de Toulouse, et conduisaient le jeune prince à la conquête de Beaucaire. Plus récemment encore, ils s'illustrèrent par leur résistance héroïque au roi de France qui venait s'emparer du Midi légué par Monfort. Avignon, la noble et fière république, déjà démantelée par ce roi, fut, à la paix de Paris, vendu au saint-siége, pour devenir, un siècle plus tard, la Rome grotesque des papes gascons et cahorcins [1].

Ramon VII avait fait le serment de rétablir l'Église dans la situation où elle se trouvait avant la croisade, de rendre tous les biens ecclésiastiques saisis pendant la guerre, et de payer en dédommagement au pape la somme de dix mille marcs d'argent. De plus, à l'abbaye de Cîteaux, deux mille marcs; à Grandselve mille; à Clairvaux, cinq cents; à Belleperche, cinq cents, et trois cents à Candeil. Cîteaux et Clairvaux, à cent cinquante lieues du théâtre de la guerre, n'avaient nullement souffert de ses ravages; mais c'était le salaire des prédicateurs des diverses croisades qui, d'ailleurs, s'étaient largement rétribués eux-mêmes dans le pillage du Midi. Nous n'en citerons que deux: le premier et le plus grand de tous, le fameux Arnauld-Amalric,

1. Lupi rapaci... Caorsini e Guaschi... Dante, *Parad.*, cant. 27.

abbé de Cîteaux, s'était fait archevêque de Narbonne, primat de Septimanie. Et Foulques, évêque de Toulouse, son turbulent et implacable suffragant, obtenait les châteaux de Vertfeuil et de Las Bordas, comprenant une vingtaine de villages disséminés, fiefs déjà cédés par le roi Louis VIII, et plus anciennement encore par Montfort. Il rendait au comte Fanjaus, mais démantelé de ses murailles, démembré de son territoire, dévoré presque tout entier par le monastère de Prouille, berceau de l'ordre dominicain. Enfin, Ramon VII payait quatre mille marcs pour entretenir, pendant dix ans, quatre maîtres en théologie, deux maîtres en droit canon, six maîtres ès-arts et deux régents de grammaire dans Toulouse. Ce n'est point là, comme on l'a cru, la fondation, mais plutôt la transformation de l'université de Toulouse qui, de romane et de populaire, devenait catholique, royale et française. Ces dominicains étaient chargés par le pape d'enseigner à l'Athènes des troubadours les doctrines romaines, dans un latin barbare et un français qui n'était encore qu'un aigre jargon picard, en échange de sa foi cathare et de sa langue mélodieuse, également proscrite comme hérétique. Le chevaleresque et poétique idiome du *gai-savoir* est condamné dans l'avenir à n'être que le grossier langage de la tristesse et de l'ignorance, le langage des vaincus, des proscrits, des patarins, des *patits* (souffrants), des patauds (vagabonds), et comme disaient les Normands avec dédain, le *patois* [1]. Et

1. Patouès est un mot normand adopté par les méridionaux qui le prononcent encore à la française. Les Fran-

pourtant, il proteste encore, ce noble langage, contre l'iniquité de Rome qui le prive de la gloire d'être un des plus éclatants organes de l'esprit humain, il persiste toujours, après six cents ans, à prouver par sa longévité vivace, non moins que par sa grâce étincelante et sonore, les droits qu'avaient à former une nationalité puissante les dix millions d'hommes qui le parlent encore depuis le Limousin jusqu'à l'Andalousie et l'archipel des Baléares [1].

Telle est la part régulière que le traité de Paris accordait à l'Église romaine. Mais qui peut, qui pourra jamais dire la part irrégulière que son sanglant caprice se fit sans repos, sans relâche, sans pudeur, chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, pendant deux longs siècles, par les confiscations, les amendes, les offrandes arrachées par la torture, par l'épouvante, aux proscrits, aux prisonniers, aux pénitents, aux suspects, contributions des vivants, dons des mourants, legs des morts, en faveur des églises, des monastères, dont on cherchait l'ombre profonde pour dérober aux lynx de l'inquisition sa vieillesse tremblante sous le cloître, et même ses cendres éperdues dans la tombe ?

çais disaient de même *li coms de Fouès* au lieu de *lo coms dè Fouïs.*

1. Les Provençaux et les Catalans viennent de fraterniser naguère dans une fête poétique à Avignon.

II

COMMISSAIRES DU PAPE ET DU ROI DANS LE MIDI. — CONVOCATION DES CHEVALIERS ET DES CITOYENS A AVIGNON, NARBONNE, CARCASSONNE, TOULOUSE. — LETTRE DU COMTE RAMON AU COMTE DE FOIX QUI REFUSE LA PAIX.

Les commissaires du pape et du roi, un clerc et un laïque, s'acheminèrent cependant vers le Midi. Le clerc se nommait Pierre de Colmieu, chapelain du souverain Pontife, et son vice-légat dans les Gaules : il devançait le cardinal de Saint-Ange[1]. Le laïque était Mathieu de Marly, cousin de Mathieu de Montmorency, connétable de France, et d'Alix, femme de Simon de Montfort ; il portait le titre de lieutenant du roi dans les *parties de l'Albigeois*. Le célèbre chef de la croisade avait entraîné dans son expédition ses parents de Marly. Bourchard de Marly reçut du conquérant le château de Saissac, et Lambert de Croissy, son frère, la ville de Limous. Marguerite, leur sœur, était devenue l'épouse d'Améric, vicomte de Narbonne, pour rattacher à la France ce puissant et versatile baron pyrénéen. C'est ainsi que, pour servir la politique de Philippe-Auguste, les seigneurs de Marly avaient quitté leur manoir du nord, si digne de son nom de *Mirable-Lieu*[2] car de son monticule de forêts, il

1. Petrus de Collomedio.
2. Mirus-Locus, Mirabilis-Locus, Marly.

découvre les hauteurs de Paris, les sépultures royales de Saint-Denis, le monastère d'Argenteuil illustré par Héloïse, le château de Saint-Germain, résidence favorite des premiers Capétiens, et la Seine qui plie et replie son cours indécis, comme ne pouvant s'éloigner de cet incomparable berceau de la monarchie française.

De Lyon, les deux commissaires descendirent le Rhône jusqu'à Valence où ils investirent Adhémar, comte de Valentinois, du marquisat de Provence, concédé à l'Église romaine. Les Vaudois avaient leur berceau sur ce sommet des Alpes. Pierre de Brueys avait, cent ans auparavant, prêché leurs doctrines dans les vallées de la Drôme et de la Durance [1]. Le Pétrobruséisme tenait du caractère de son chef, des flots du Rhône et du vent des Alpes, un génie impétueux et indompté. Bien plus que le mystique et tendre catharisme, le léonisme biblique et républicain régnait dans les villes des bords du Rhône, et c'est à lui surtout que revient la gloire de l'héroïque défense d'Avignon contre le roi de France. Probablement, c'est pour éteindre le valdisme dans son foyer alpestre que le pape s'était fait concéder la province septentrionale et le comtat Venaissin. Pierre de Colmieu, au nom du saint-siége, prit possession du poétique Comtat et de la noble cité d'Avignon. Un légat pontifical s'établit dans le château des vicomtes, sur la roche où l'on voit aujourd'hui le palais et la nécropole des papes. Mais de la montagne des Doms quel triste spectacle

1. *Réformateurs de la France et de l'Italie*, t. I, p. 9.

s'offrit à ses yeux ! Les ordres du cardinal de Saint-Ange n'avaient été que trop exécutés. Trois cents maisons étaient abattues, les remparts démolis, les tours rasées. La noble cité pleurait mutilée au bord du fleuve. Ses héroïques podestats étaient sans doute morts ou proscrits. Trente de ses principaux chevaliers étaient exilés en Terre sainte. Les engins de guerre qui l'avaient défendue avaient été ravis par le vainqueur. Le reste du peuple, errant comme un troupeau sur ces décombres, avait été pressuré, écrasé, par une amende de sept mille marcs d'argent[1]; mille pour l'Église catholique qui refleurissait dans ce deuil universel, et six mille pour le roi de France qui les employait à construire, sur l'autre rive du Rhône, le fort de Villeneuve, destiné à comprimer les frémissements convulsifs de l'héroïque cité mourante. Ces murailles féodales, construites sur le terrain de l'abbaye de Saint-André, et croulantes sur les ruines du monastère disparu, ne protégent même plus de leurs débris un bourg rustique hanté par des pâtres et des bohèmes.

Les deux commissaires descendirent le fleuve jusqu'à Beaucaire. Un sénéchal du roi occupait tranquillement ce château naguère si tumultueux, où l'infant de Toulouse, assiégeant à la fois et assiégé, repoussa Montfort rugissant, et lui arracha ce donjon défendu par Lambert de Croissy qui faillit en décorer les créneaux de son cadavre. On voit encore, sur son rocher, la tour en ruine d'où

1. Près de deux millions d'aujourd'hui.

le chef croisé, errant sur la plate-forme dans son désespoir, agitait, en signe de faim, une carafe vide, et une nappe déroulée, comme un linceul de mort et un drapeau funèbre. Cette tour, qui devait être son gibet ou son cercueil, n'entend plus, de tant de bruit, que le cri de l'oiseau de proie, le murmure du fleuve et le vent éploré des Alpes.

De Beaucaire, le vice-légat et le chevalier français se dirigèrent vers Nîmes, Montpellier, Narbonne. A l'est comme à l'ouest du Rhône, la terre, ravagée et piétinée par vingt ans de combats, n'offrait aux regards des deux voyageurs que des oliviers coupés, des vignobles arrachés, des hameaux brûlés et dépeuplés. Au milieu de ce désert semé d'ossements, Béziers s'élevait, cité tragique deux fois égorgée en soixante ans, comme un énorme amas de décombres et de cadavres calcinés par la foudre. Dans la désolation générale du Midi, le vicomte de Narbonne avait su, par ses versatilités, se dérober en partie aux maux de la guerre. Ce lâche prince s'était hâté de se rendre en ami sur le passage d'Arnauld, abbé de Citeaux, chef cénobitique de la première croisade, tout fumant encore de l'incendie et du massacre de Béziers. Ce légat farouche devint archevêque de Narbonne, primat de la Septimanie, et disputa le titre de duc de Gothie à Montfort, prétention qui suscita de longues querelles entre ces deux princes de la spoliation. Les hauteurs turbulentes d'Arnauld-Amalric, et de son successeur Pierre-Amiel, fatiguèrent le vicomte qui, cédant aux instincts de race, se rapprocha du comte de Toulouse, son seigneur, et des

barons du Midi, victorieux. Mais après le traité de Paris, le vicomte dut se résigner à implorer la paix et le pardon du roi. Grâce à l'intervention de sa femme Marguerite, et de son beau-frère Mathieu de Marly, il obtint de conserver son titre et sa terre et de les transmettre, après sa mort, à ses fils, les infants de Narbonne-Lara. Les deux commissaires convoquèrent les peuples dans la cour du palais vicomtal (17 mai 1229), en présence de l'archevêque Pierre-Amiel. Ils reçurent tour à tour le serment du vicomte Améric, des consuls de la cité, des chevaliers descendus de leurs manoirs, entre lesquels nous distinguons Olivier de Termes qui venait de vendre son château au roi de France, et Ramon de Villerouge son parent, le futur tribun de Narbonne[1].

De Narbonne, le lieutenant du roi, et le vice-légat du pape, se dirigèrent vers Carcassonne, la grande forteresse de la domination capétienne. Sous l'orme antique du château où la vicomtesse Aladaïs, sur le siége judicial des rois goths, tenait ses cours d'amour, dans ces murs d'où la croisade avait expulsé les harpes des troubadours et les jeux chevaleresques, qu'habitaient maintenant, au lieu de l'aimable et populaire race des Trencabel, un sombre sénéchal français et de farouches hommes d'armes du Nord, les commissaires du pape et du roi reçurent l'hommage des consuls, et des chevaliers du Carcassez, du Rasez et de l'Albigeois, descendus

1. Archives du vicomte et du chapitre de Saint-Paul de Narbonne.

à leur appel depuis les cimes couvertes de forêts des Montagnes-Noires, jusqu'aux sommets neigeux des Pyrénées. Là se rendirent aussi les conquérants établis par Montfort, rétablis par Louis VIII, et définitivement affermis dans leur conquête par le traité de Paris. Mathieu de Marly trouva dans leur nombre deux de ses neveux, les fils de Lambert de Croissy, plus heureux que leur père mort en Orient, et que le chef de la croisade qui, de tant de territoires odieusement usurpés, n'avait pas même conservé son sépulcre de Carcassonne.

Le lieutenant royal et le vice-légat pontifical, accompagnés de Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, de Clarin, évêque de Carcassonne, et des conquérants de l'Albigeois, se rendirent ensuite à Toulouse, veuve de son prince, et découronnée de ses magnanimes citoyens. Ils prirent possession, au nom du roi de France, de Castel-Narbonnais, le palais féodal de la maison de Saint-Gélis. Ils en expulsèrent dona Eleonora d'Aragon, veuve de Ramon VI, et sa sœur dona Sancha, épouse de Ramon VII, princesse maladive, à ce qu'il semble, négligée de son mari, et comme veuve d'un vivant. Ils enlevèrent à la comtesse sa fille unique, Na Joana, âgée de huit ans, qu'ils remirent au sénéchal de Carcassonne, pour être envoyée en France, et mariée à Alphonse, comte de Poitiers, frère du roi. Après cela, ils reçurent les serments des consuls, des chevaliers et du peuple. Les barons du Toulousain, du Querçy, du Commenges et de la Gascogne vinrent prêter le double hommage-lige. Nous distinguons, parmi ces derniers, le vicomte Centulle

d'Astarac, considérable par sa race antique, sa renommée guerrière et ses alliances domestiques. Centulle se donnait une origine mérovingienne démentie par son nom cantabre d'Astarac. Par son mariage avec l'une des filles de Bernard V, comte de Commenges, et de Marie de Montpellier, il était devenu beau-frère du jeune roi d'Aragon, et conséquemment cousin du vicomte de Carcassonne. C'est lui qui avait si héroïquement défendu Marmande contre Louis, fils de Philippe-Auguste [1], mais sa fidélité n'égalait pas sa valeur: il s'était hâté de faire sa paix même avant la conclusion du traité de Paris. Le roi promit, pour sa défection, un fief de mille livres de revenu à conquérir sur l'Agenais; l'aventurier s'engageait à dépouiller son seigneur, le comte de Toulouse, et se mettait avec neuf chevaliers au service de la France. Après la spoliation il reçut en effet le château de Sompuy, en Gascogne, et ceux de Saint-Orens et de Fimarcou, en Agenais. Mais le roi ayant rétrocédé l'Agenais au comte Ramon, une rente annuelle de cent marcs d'argent lui fut assignée en compensation sur la sénéchaussée de Carcassonne, et Centulle eut deux chevaliers de plus au service de son *très-cher seigneur Louis, illustre roi des Français*. Le monarque capétien jetait au transfuge un lambeau des dépouilles de son parent infortuné, de l'orphelin *des Trencabel* [2].

1. Guilh. de Tudella.
2. La charte est datée de Vincennes, avril 1229. *Hist. du Lang.*, preuve 149.

Le comte de Commenges, beau-frère de Centulle, venait d'accompagner Ramon VII à Paris, et avait prêté l'hommage dans la tour du Louvre. Il ne restait donc plus d'insoumis qu'un seul des grands vassaux, le comte de Foix. Roger-Bernard était l'unique et la dernière colonne encore debout de la nationalité romane. Nous avons vu qu'au départ de Ramon VII, il avait posé à ce prince les conditions sur lesquelles il devait négocier à Paris la cause générale du Midi. Mais circonvenu par Romain de Saint-Ange, par Blanche de Castille et Thibaud de Champagne, le comte de Toulouse abandonna ce grand et patriotique intérêt avec une telle débilité que le légat put se vanter insolemment que le prince s'en était uniquement remis à la miséricorde du pape et du roi. L'infortuné Ramon VII, aux suggestions de la reine et du légat, et pour justifier sa propre chute par celle de son magnanime vassal, lui avait écrit de sa prison du Louvre la lettre suivante où respire tant de résignation et de tristesse :

« Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, à noble homme Roger-Bernard, comte de Foix : Jouissons des biens temporels de sorte que nous ne perdions pas les biens éternels. Vous saurez qu'étant venu en France pour conférer avec notre vénérable et cher père Romain, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du siége apostolique, et notre cher seigneur l'illustre roi de France, nous nous sommes écartés, par le conseil du comte de Champagne et de nos autres amis, de la forme du traité de paix que nous vous avions montré, et que

nous nous sommes soumis absolument aux volontés du roi et du cardinal. Et certes, nous avons obtenu, par la grâce de Dieu, une paix bien meilleure que nous ne l'aurions eue autrement. Pour ce qui vous concerne, nous en avons parlé diligemment avec eux, et nous y avons fortement travaillé, comme le sait bien notre cher comte de Commenges, votre beau-frère, mais nous n'avons pu réussir complétement. Cependant à nos prières, le seigneur cardinal envoie principalement à votre intention, et avec un plein pouvoir, notre vénérable et cher père et maître Pierre de Colmieu dont nous avons éprouvé, dans notre affaire, par des preuves nombreuses et signalées, l'industrie, la sollicitude, la diligence, la bénignité et la miséricorde. C'est pourquoi nous conseillons à votre prudence, nous vous avertissons et vous supplions instamment de faire tous vos efforts pour le voir, et d'obtempérer à ses conseils et à ses ordres. Soyez certain que si, comme nous l'avons entendu, vous y consentez sans difficulté, votre affaire arrivera, avec le secours de Dieu et le nôtre, à une très-bonne fin. Donné à Paris, la fête de saint Marc l'Évangéliste [1]. » (25 août 1229.)

Bernard VI, comte de Commenges, époux de Sézélia ou Cécile de Foix, remit probablement lui-même, à son retour de Paris, cette lettre à Roger-Bernard, et joignit ses instances à celles du comte de Toulouse. Roger-Bernard fut désolé à la fois et indigné de la pusillanimité déplorable de Ramon VII,

1. *Hist. du Lang.*, pr. 155.

et de cette prostration générale des barons méridionaux, au milieu desquels il restait seul, haut et ferme et inexpugnable comme son rocher de Foix couronné de son donjon crénelé. Son âme chevaleresque fut non moins révoltée des promesses que des menaces. « Je n'abandonnerai, s'écria-t-il, ni ma foi ni mon parti. On croirait que je cède à la crainte plus qu'à la raison. Il faut que je sois vaincu non par la séduction ni par les armes, mais par la vérité. Je verrai venir ce monde de pèlerins de la croix dont on me menace. Je les en ferai repentir; ils connaîtront la justice de ma cause. J'espère en mon Dieu[1]. » Le comte Roger-Bernard ne se rendit point à Toulouse où l'attendaient le lieutenant du roi et le vice-légat du pape, entourés de tous les barons du Midi.

Alors les deux commissaires, accompagnés de l'archevêque de Narbonne, des évêques de Carcassonne et de Toulouse, de plusieurs chefs cénobitiques, du maréchal d'Albigeois et des autres conquérants, marchèrent vers le comte de Foix. Laissant Muret sur leur droite, dont le haut et rouge clocher circulaire à flèche aiguë indiquait dans le lointain, comme une colonne sanglante, le funeste champ de bataille, ils traversèrent la Garonne et gagnèrent la vallée de l'Ariége. Ils aperçurent, sur leur gauche et sur ce fleuve, deux villes cathares, Hauterive et plus haut Cincte-Gabelle, au confluent gracieux de l'Ers. Sur leur droite, se cachait le monastère de Calers[2] dans son tiède vallon bordé

1. Perrin, p. 138, Albéric, p. 538.
2. A Calore.

de bois ; et tout à côté sur la hauteur se montrait le château de Rodeilla, séjour du fameux Pons-Adhémar, précepteur et cousin du comte de Foix. Plus loin, ils traversèrent Saverdun, manoir d'Arnault de Villamur, l'un des chevaliers les plus accomplis de ce siècle. Il n'existe plus une seule pierre de son château[1], dont le monticule est transformé en calvaire, où s'élève aujourd'hui dans un groupe de cyprès un Christ colossal, monument de la victoire catholique sur le catharisme qui niait, hélas ! bien à tort, la crucifixion du Verbe éternel[2]. Arrivés à Pamiers, ville qui relevait du roi de France, les deux commissaires envoyèrent une nouvelle députation, probablement les abbés de Saint-Volusien et de Bolbonne, au comte de Foix. Roger-Bernard demeura inébranlable dans son courage inexpugnable et son inaccessible donjon. Épouvantés d'une nouvelle croisade, ses barons, ses consuls, ses serviteurs, vinrent se jeter à ses pieds. Le prince se laissa fléchir à leurs larmes et consentit enfin à l'entrevue qu'on lui offrait à Saint-Jean-des-Verges (San Joan de las Vergas), à une lieue au nord de Foix. La conférence devait avoir lieu dans l'église rustique, construite, ainsi que son bourg, sur un ancien camp romain, et dont le nom tristement symbolique convenait à cette scène où l'hérésie johannite allait de

1. C'est au château de Saverdun que furent célébrées les noces du comte Ramon-Roger, et de Philippa de Montcade, mère de Roger-Bernard (1178). Olhagaray.

2. Mais à côté s'élève un village d'origine évidemment cathare, Sainte-Colombe.

nouveau passer par les verges de Rome et de la France. Cette chapelle romane, grave et sombre, s'élève encore, bien qu'à demi croulante, paisible dans la verdure des arbres, entre les bruits de la route et le tumulte des flots de l'Ariége. L'agreste oratoire, où ne priaient d'habitude que des pâtres, vit arriver de Pamiers, dans leur pompe guerrière et sacerdotale, Mathieu de Marly, lieutenant du roi de France, Pierre de Colmieu, vice-légat du pape, Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, les évêques de Toulouse, de Carcassonne et de Couserans, les abbés de Foix, de Bolbonne, de Combalongue et de La Grasse, les conquérants de l'Albigeois, le maréchal Gui de Lévis, Lambert de Croissy (ou de Turey), Pierre de Voisins et d'autres chevaliers et prélats du Nord et du Midi.

III

CONFÉRENCE DE SAINT-JEAN-DES-VERGES. — DÉBATS ENTRE LE COMTE DE FOIX ET LES COMMISSAIRES DU ROI ET DU PAPE. — LE COMTE, ENFIN, SIGNE LA PAIX.

Le comte Roger-Bernard était parti de Foix (16 juillet 1229), suivi de ses deux frères, Améric, qui était resté quinze ans en otage entre les mains des Montfort, et Loup, le héros adolescent de la délivrance romane; avec eux venait encore Othon-Arnauld de Castelverdun, un des plus illustres barons du Sabartez. Le comte avait environ cin-

quante ans. Fils de Ramon-Roger, le Roland pyrénéen, et de Philippa de Montcade, parfaite cathare, élevé par les évêques johannites, il fut le héros le plus pur et le plus fidèle du Paraclet. Pendant la première génération de guerriers, et tant que son illustre père vécut, il reste comme dans la pénombre de sa gloire. Mais quand les revers arrivent, sa figure se dessine, il prend la tête, et s'élance à l'avant-garde de la lutte patriotique. Après la funeste bataille de Muret, il avait recueilli les exilés dans sa vicomté de Castelbon en Catalogne, repassé les Pyrénées à la tête des faidits, ramené dans Toulouse le comte Ramon VI, repoussé le fils du roi de France, expulsé les Montfort et la croisade, et terminé une guerre de quinze ans en rétablissant dans le palais de Carcassonne son pupille l'orphelin des Trencabel. Sur cinquante champs de bataille il avait, vainqueur ou vaincu, conquis le nom de *Grand*[1]. Il était pourtant moins éclatant que son père parce qu'il avait eu des scènes de guerre et des théâtres d'éloquence moins solennels. Mais sa magnanimité resplendissante de candeur morale répondait mieux à l'idéal chevaleresque. Il était, par son platonisme religieux et guerrier, le modèle épuré du héros cathare, le paladin du Paraclet. Comme tous les princes de la maison de Foix, il avait le verbe haut, et portait sa tête à l'espagnole. Mais le catharisme avait incliné son front et adouci sa voix ; et cette *suavité* de langage, dont parle un troubadour, était

1. Olhagaray.

comme le parfum de sa piété mystique. Maintenant sa mansuétude grondait sourdement, et sa douleur indignée roulait toutes les colères et toutes les tribulations du Midi.

Descendant la rive droite de l'Ariége, le comte arriva au Pas de la Barre, ainsi nommé de la clôture qui fermait l'entrée des montagnes d'où s'échappe le torrent fougueux. L'étroit vallon, bordé de rochers, qui s'ouvre au nord, est consacré par une victoire et par une défaite des ancêtres. C'est là que le tribun romain Préconius fut vaincu par les Sotiates, alliés de Sertorius, et que vingt ans plus tard, Adcantua, leur chef, et le Vercingétorix cantabre, fut défait à son tour par le jeune Crassus, lieutenant de César. Les Romains mirent cette porte pyrénéenne sous la garde de leur dieu Janus [1]. C'était le vieux génie latin, armé de verges et de clefs, et surtout doué de plusieurs fronts, d'une multitude de faces, et d'innombrables yeux ouverts sur tout l'univers. Devenu chrétien, ce portier de l'Olympe et du Capitole devint, sans changer d'attributs, le sombre concierge du Vatican et du

1. Janus occupait probablement avant les Romains cette porte des Pyrénées. C'est un dieu cantabre, et sa généalogie ne s'explique qu'en langue basque. Janus (le Soleil) eut pour fils Sancus (Sagna, la source). Sancus fut père de Sabus (Saba, Soa, torrent). Sabus est le patriarche des *Sabartais* ou *Sotiates* du comté de Foix, et des *Sabins* de Rome et de toutes les tribus *sabelliques* d'Italie; Sabins et Sabartais se disaient *Asci*, *Gasci*, c'est-à-dire Ibères. J.-J. Ampère, *Hist. romaine*, t. I, ch. v, p. 112, n. 1. — IX, p. 216, n. 5.

Paradis. Mais grâce à ses noms divers et à ses nombreux visages, il put, mobile et immobile à la fois, s'appeler à Rome, Saint-Pierre, et Saint-Jean aux Pyrénées. Sinistre génie de l'inquisition, il devint le geôlier des races romanes et fit passer leurs héros par les verges et les haches théocratiques. Et maintenant il allait flageller et charger de fers le vainqueur de ses légions, l'Adcantua du moyen âge, le Vercingétorix pyrénéen du XIIIe siècle [1].

Le comte de Foix mit pied à terre devant l'église de Saint-Jean entourée d'armes et de chevaux. Il en trouva l'étroite et sombre nef encombrée de prélats et de barons français. Après les saluts d'usage, graves et brefs, la discussion commença vive, impatiente, orageuse. Le vice-légat, Pierre de Colmieu, invita le comte à consentir à la paix et à fléchir le courroux du pape. Le pape, répliqua Roger-Bernard, en quoi l'ai-je offensé? Est-ce par la guerre? Mais nous avons été attaqués. Je n'ai combattu que pour mon indépendance. Est-ce par ma religion? Il n'a pas le droit de s'en mêler. Chacun la doit avoir libre. — « Mon père, ajouta le vieux chevalier, avec un accent dont la piété filiale donnait une consécration touchante à la politique religieuse des comtes de Foix, mon père m'a recommandé toujours cette liberté, afin qu'étant en cette posture quand le ciel croulerait, je le pusse regarder d'un œil ferme et assuré, estimant qu'il ne me pourrait faire du mal. Ce n'est pas la crainte qui me fait

1. M. Adolphe Garrigou, les *Sotiates*.

branler au gré de vos passions, et qui me contraint de traîner ma volonté par terre, pour en faire comme fumier et litière, selon votre appétit : mais poussé de cette crainte bénigne et généreuse de la misère de mes sujets, et de la ruine de tout mon pays, désirant de n'être censé le mutin, l'écervelé, et le boute-feu de l'*Aquitaine*, je me plie à cette extrémité, autrement je serais une muraille sans brèche et hors d'escalade contre les audaces de mes ennemis [1]. » Magnanime langage où palpite le cœur de ces vieux Gaulois, de ces antiques Ibères, non avilis par Rome, et qui voulaient porter le ciel au bout de leurs lances. Un ciel croulait, en effet, le ciel cathare, et l'héroïque prince qui seul en soutenait le poids, entouré de prostrations et de ruines, restait debout, noble et fier.

Le comte cependant se calma; on entra en négociation, et l'on conclut un traité dont nous ne résumons que la substance, et où le tabellion sacerdotal trouve encore moyen, après cette magnanime harangue, de lui faire demander grâce au pape et au roi de France. « Nous voulons bien déférer, lui fait-on dire, aux conseils du comte de Toulouse, mon seigneur, et aux vôtres, maître Pierre de Colmieu. Conséquemment, en ce qui touche l'hérésie, les libertés de l'Église, la restitution des dîmes ecclésiastiques, les excommunications, le maintien de la paix, l'expulsion des routiers, le rétablissement

1. Perrin, 138, Albéric II, 538. Perrin a traduit, en français du XVIe siècle, ce magnanime discours, en conservant l'accent ibère, et dont le début surtout respire une certaine emphase espagnole.

des faidits, la possession des églises que mon père et moi nous avons saisies depuis le commencement de la croisade, sauf le *fait de Pamiers*, nous nous en remettons à la volonté du vénérable père et seigneur cardinal-diacre Romain de Saint-Ange, légat du siége apostolique. Nous nous en référons également à sa miséricorde pour notre pénitence; et pour toutes les autres choses, tant celles qui regardent l'Église que celles qui concernent le roi et notre terre, nous nous en référons à la grâce du seigneur cardinal et de l'illustre roi de France. Nous le jurons sur les saints Évangiles, et nous donnons pour gages de nos serments à vous, maître Pierre de Colmieu et monseigneur Mathieu de Marly, deux de nos châteaux, savoir Lordat et Montgrenier. Nous ferons jurer à nos hommes de garder la paix, et nous en donnons pour garants avec nous, nos frères Améric et Loup de Foix, et notre vassal Othon-Arnauld de Castelverdun[1]. »

Le noble comte dut frémir d'indignation en entendant la lecture de ce traité qu'il signa pourtant, mais qu'il n'observa qu'à demi. Jamais on ne lui reparla de sa pénitence; jamais il ne fit la chasse aux routiers, c'est-à-dire aux proscrits; et toujours, au contraire, sa garde et sa cour furent peuplées de faidits des bois. Il consentit au *fait de Pamiers*, c'est-à-dire que le Castellar, réclamé par l'abbé de Saint-Antonin, fut désormais cédé au roi : Pamiers devint à l'avenir un des camps avancés de la France. Roger-Bernard était le tuteur de son cousin le vi-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 659, pr. 155.

comte de Carcassonne. Il était trop généreux pour ne pas réclamer en faveur de son jeune et héroïque pupille si odieusement dépouillé par la croisade. Mais sans doute on se hâta de lui fermer la bouche. Il ne fut rien stipulé pour lui, dans le traité de Paris, non plus qu'au concile de Latran. Montfort avait tué son père; les croisés s'étaient partagé son héritage; Carcassonne était occupée par le roi de France. Il y avait d'un côté trop de crimes et de l'autre trop de malheurs. Cette infortune immense parut sans doute irréparable. On étouffa de part et d'autre le souvenir de cet orphelin, cousin pourtant des rois de France et d'Aragon, et on le scella dans son exil comme dans un tombeau.

IV

LE COMTE DE FOIX SE REND EN FRANCE. — ARRIVÉE A LA COUR DE LA JEUNE JOANA, INFANTE DE TOULOUSE. — RETOUR DU COMTE RAMON VII. — MORT D'ERMESSINDE, COMTESSE DE FOIX.

Au mois de septembre suivant, le comte de Foix se rendit en France. Les barons méridionaux dont les commissaires avaient reçu le serment allèrent en personne confirmer leur hommage entre les mains du roi. Désormais ces seigneurs, qui jusque-là ne s'étaient transportés qu'à Toulouse, siége de leur suzerain, s'enfoncèrent à travers l'océan de forêts du Limousin, sur leurs coursiers haletants,

pour visiter, dans sa lointaine métropole, le grand monarque capétien. De ce nombre furent Centul d'Astarac et Othon-Arnauld de Castelverdun, le fidèle compagnon du comte de Foix. Mais nous avons oublié une jeune exilée qui les devança dans le Nord: c'est la petite infante de Toulouse enlevée à sa mère et à sa terre natale, blonde faidite que Mathieu de Marly envoyait captive, sous la pompe d'une escorte chevaleresque, à la cour de France.

L'infante était née en 1220 au milieu des chants de victoire du Midi, et comme la colombe qui annonçait la fin du déluge de sang. Aussi son père et son aïeul, rétablis dans leur métropole, lui avaient-ils donné le doux nom de Joana, grâce de Dieu. C'était le nom béni de l'Église du Paraclet, qui triomphait avec la cause romane, et celui de son aïeule paternelle, Jeanne Plantagenet, la vaillante sœur de Richard Cœur-de-Lion. Présages trompeurs! Espérances cruellement déçues! Cette enfant, objet de tant de tendresse, fut, hélas! pour sa maison et son pays, un instrument de douleur, de spoliation et de ruine. Arrachée à sa mère, dona Sancha d'Aragon, et remise au sénéchal de Carcassonne pour être envoyée en France, la jeune princesse éplorée traversa les montagnes du Rouergue et de l'Auvergne, descendit les rives de la Loire, et par les landes du Gatinais, s'avançait lentement vers Paris. La cour capétienne vint jusqu'à Fontainebleau à la rencontre de l'héritière de la maison de Saint-Gélis. Blanche de Castille, le jeune roi et ses frères, et le comte de Toulouse, tiré de sa prison du Louvre, s'avancèrent, pour la recevoir, jusqu'au

village de Moret[1]. Là, sans doute, redoublèrent les larmes du père et de l'enfant qui se retrouvaient dans l'exil et la captivité plus amère au milieu de ces fêtes royales. Ces joies capétiennes étaient pétries de tant de deuils et de martyres ! L'orpheline ne devait plus revoir sa mère. Elle fut remise à la reine Blanche, impérieuse et dure marâtre. On l'éleva pour être la femme d'un prince capétien, dans l'oubli de sa race abattue et l'horreur de sa patrie *révoltée* et *hérétique*.

L'infante Joana, que nous appellerons, à la française, la comtesse Jehanne, était du même âge qu'Alphonse, son futur époux. Ils avaient alors huit ans ; ils étaient cousins au quatrième degré, et descendus de Louis le Gros, leur commun ancêtre. Le légat, toujours docile aux désirs de la régente, s'empressa de lever l'empêchement canonique qui s'opposait à leur union, pour que le mariage se conclût en temps opportun[2]. Ainsi le comte de Toulouse se vit arracher ses terres, son peuple, sa fille, sa postérité. Il ne devait pas avoir d'autre enfant, et c'était dans les calculs de Blanche de Castille aussi bien que dans les décrets de Rome. Rome, on le verra, ne permit à sa race de se perpétuer qu'en se perdant avec le reste de son domaine dans la maison royale de France. Dès ce jour, Ramon VII sortit de la tour du Louvre. Le jeune Louis IX assaisonna de quelque courtoisie et de quelque largesse cette mise en liberté. Il le

1. Guil. de Puil., ch. XL.
2. Thrés. des chart. Toulouse, 9.

créa chevalier, soit que l'excommunication eût dépouillé le comte de l'ordre de la chevalerie comme de tout le reste, soit que la chevalerie romane, populaire de sa nature, parût aux hommes du Nord inférieure à la chevalerie féodale de France. Le roi, comme une grâce, lui rendit la jouissance viagère du riche Agenais et de l'indigent et montagneux Rouergue. Enfin, après ces faveurs amères, il fut permis à ce triste prince, démembré de ses États, mutilé dans sa race, flagellé dans son corps, navré dans son cœur, troublé dans son esprit, de retourner, débris plaintif et désolé, dans sa capitale. Il revint avec ses capitouls compagnons de son martyre.

C'est alors qu'arriva le comte de Foix. Ces deux princes ne s'étaient pas revus depuis leurs adieux de Toulouse. Ils se retrouvaient vaincus et captifs, soit dans les bois du Limousin, soit à la cour de France. Quel changement dans leur fortune et les destinées du Midi! Leur douleur dut étouffer son rugissement. Mais quels longs et tristes regards! Quels éloquents et mornes silence! car tout les épiait dans ces sinistres palais capétiens. C'est au châteáu de Melun que la reine et le légat reçurent le comte de Foix. Il ratifia le traité de Saint-Jean-des-Verges. Mais ce n'était point assez : Blanche ménageait une surprise au chevaleresque prince; elle prit Roger-Bernard au même piége que Ramon VII; et comme elle avait ravi à l'un son Castel-Narbonnais, elle voulut enlever à l'autre son château de Foix. Dès que le comte fut entre ses mains, l'altière régente exigea que le château de

Foix lui fût remis pour cinq ans, au lieu de celui de Lordat; après quoi, en échange de Foix, elle reprendrait Lordat pour rendre, cinq ans après, au comte, Lordat et Montgrenier. Le comte dut céder l'inexpugnable donjon de ses ancêtres[1]. Dès que l'avide reine l'eut obtenu, elle en usa avec le comte de Foix comme avec le comte de Toulouse, elle se donna des airs de largesse et des semblants de courtoisie chevaleresque et de magnanimité royale. Elle gratifia Roger-Bernard d'un revenu de mille livres de Tours; mais ce revenu était prélevé sur les terres d'Arsens, de Preixan, d'Alairac et d'autres éparses dans le Carcassez; et ces terres étaient l'héritage de son aïeule Cécile de Carcassonne confisqué par la croisade. De sorte que les libéralités du roi de France se bornaient à rendre des miettes, et comme la poussière des vastes domaines injustement ravis aux comtes de Foix. Cette Espagnole en remontrait aux Gascons; cependant elle ne poussa pas l'injure, comme pour le comte de Toulouse, jusqu'à créer chevalier le vainqueur de Montfort et le libérateur infortuné du Midi. Roger-Bernard, un genou en terre, et la main dans les mains du jeune roi, fit pour la première fois hommage-lige à la France. Othon-Arnaud de Castelverdun qui l'accompagnait fit aussi le serment de vasselage, et reçut une rente annuelle de cinquante livres tournois. Centulle d'Astarac, venu à Lorris, en reçut une de cent marcs; c'est ainsi que l'habile régente, qui savait *prendre* et *donner*, ajoutait au

1. Thr. des ch. Foix. Mss Colbert, 2669.

lien féodal de l'hommage la chaîne métallique de la cupidité pour mieux rattacher au trône l'héroïque indigence et le patriotisme frémissant des chevaliers pyrénéens [1].

Roger-Bernard repartit pour le Midi, comme Ramon VII et ses capitouls rentraient dans Toulouse. Quel triste retour pour le pauvre prince et ses nobles consuls dans leur métropole captive, et au milieu de leur peuple asservi et humilié ! Le *jeune Comte* avait toujours été chéri de ses sujets ; sa popularité s'accrut encore de ses malheurs ; ses infortunes étaient celles de la patrie ; il revenait comme le martyr de la race romane. Avec quelle triste et tendre émotion la cité dut revoir son prince! La ville muette lui offrit sans doute le seul hommage que lui permît son infortune, un triomphe de sanglots et de larmes. L'attendrissement fut à son comble quand on vit que le comte ne descendait pas dans l'antique demeure de ses ancêtres. Au Castel-Narbonnais d'où l'on venait d'expulser sa femme, d'enlever son enfant, campait le sénéchal du roi, et sur son donjon flottait l'auriflor [2] sinistre de France. Hugo de Roaïx, qui avait eu l'honneur de partager la captivité de son maître, recueillit probablement Ramon VII, à son retour de sa prison de France, dans le même palais où son père avait reçu Ramon VI, à son retour de l'exil d'Espagne. Ainsi de ces deux princes infortunés, étrangers

1. Reg. cur. Franc.

2. C'est ainsi que les méridionaux appelaient l'oriflamme, à cause de ses fleurs de lis d'or.

dans la capitale de leurs ancêtres, le fils n'avait point de manoir, le père n'avait point de tombeau !

Le retour du comte de Foix, quelques jours après, ne fut pas moins lugubre. Il dut livrer au roi le berceau de sa race, la demeure féodale de ses aïeux, la noble forteresse qui, fièrement assise au confluent de l'Ariége et de l'Arget, défendit cette porte centrale des Pyrénées contre César, Charlemagne et Philippe-Auguste. Ce fut une douleur immense quand le manoir comtal, dont un trapèze de rocher, taillé comme un piédestal gigantesque, supporte, à cent cinquante pieds dans les airs, son invincible donjon crénelé, vit pour la première fois flotter, sur sa plus haute tour, la bannière fleurdelisée de France. L'angoisse fut plus poignante encore quand le magnanime prince descendit les rampes du château, au milieu d'un peuple éploré, emmenant la comtesse malade, ses enfants adolescents, ses frères, ses serviteurs et ses palefrois étonnés de cet exil. Pour isoler la garnison étrangère, le sénéchal fit abattre les maisons du bourg qui grimpaient familièrement jusqu'au pied du rocher, et s'abritaient, comme un troupeau, sous l'ombre paternelle de la forteresse. Volusien l'emporte donc, cet évêque felon, ce saint Sicambre qui livra l'Aquitaine à Clovis, et récemment appela Montfort contre Toulouse [1] ! Et c'est donc en vain, qu'après la victoire du Midi, le pieux comte fit élever, sur la cime qui domine les tours et garde

1. Sant-Boulzia. Ignoble nom, ignoble action !

le défilé septentrional, un oratoire au saint Sauveur [1], comme un bouclier pour repousser les Francs ! Le Christ libérateur de la patrie romane est vaincu par le traître évêque, le patron perfide de la croisade ! Ainsi gémissait le peuple accompagnant éploré le magnanime comte qui remontait en silence la rive droite de l'Ariége. Quel manoir pyrénéen eut l'honneur de recueillir l'héroïque faidit ! Il ne put sans doute aller bien loin à cause de la maladie de la comtesse. Ermessinde eût voulu probablement se retirer dans son château paternel de Castelbon, sur le versant méridional des Pyrénées, pour s'y ranimer aux tièdes rayons de son soleil d'Espagne. Mais les neiges lui fermaient les ports d'Andorre. Le comte dépassa seulement Montgrenier, ainsi nommé de la fertilité de son terroir, et appelé aussi Montgaillard de l'escarpement de son site illustré par une âpre lutte contre Montfort. Sa masse crenelle un monticule isolé à la jonction des gorges de Tarascon et de Saint-Paul de Jarrats. C'est le second des deux châteaux remis au roi et déjà sur son donjon flottait l'auriflor de France. Remontant toujours vers le sud le prince se hâta de gagner Tarascon, résidence comtale, au confluent de l'Ariége et du torrent de Sos. C'est dans ce manoir qu'au commencement du siècle, la jeune infante de Castelbon descendit de

1. Sant-Salvadour. Toutes les églises consacrées sous ce vocable sont d'origine plus ou moins albigeoise et hostile à Rome. On peut voir à Saint-Sauveur de Caen quelles caricatures grotesques le sculpteur fait des moines.

ses cimes natales et vint épouser l'infant Roger-Bernard de Foix. C'est là que la comtesse, après une existence agitée de toutes les tribulations de la patrie romane, revenait rendre à son Dieu son âme pieuse et héroïque.

Ermessinde était fille unique d'Arnauld, vicomte de Castelbon. Castelbon était un rameau de Paillars, Paillars une branche de Couserans, Couserans un rejeton de Commenges, Commenges le tronc commun de Foix et de Carcassonne; et cette *forêt* de races pyrénéennes avait pour souche antique le Cantabre Asnar, chef du Nébouzan au xe siècle. Les maisons de Foix et de Castelbon étaient consanguines comme leurs territoires étaient contigus. Aussi le grand comte Ramon-Roger s'empressa-t-il de demander pour son fils Roger-Bernard, infant de Foix, la main d'Ermessinde, héritière de Castelbon. Par ce mariage, conclu en 1202, le vicomte Arnauld fut irrévocablement rattaché à la fortune des comtes de Foix. Il partagea leurs victoires et leurs défaites et, après la débâcle de Muret, recueillit sur ses terres les seigneurs méridionaux refoulés derrière les Pyrénées. C'est de Castelbon que partit le relèvement, la délivrance, le triomphe du Midi. Une femme est toujours au fond de toutes les grandes et saintes conjurations. Esclarmonde fut l'âme de l'arche sacerdotale de Montségur. Ermessinde fut le cœur du camp chevaleresque de Castelbon. Rome venait de déshériter les Albigeois au concile de Latran. Les princes résolurent de reconquérir leur pays, d'abjurer le catholicisme spoliateur, et d'embrasser la religion du Paraclet,

le consolateur des exilés. Guillabert de Castres, le patriarche cathare, vint de Montségur, et reçut l'abjuration d'Ermessinde, du vicomte Arnauld, et de la plupart des barons faidits. Les troubadours entonnent l'hymne du retour dans la patrie et traversent les Pyrénées [1]. Le comte de Toulouse, à la tête des proscrits, repasse le port de Salao. Roger-Bernard conduit l'avant-garde libératrice. A ses côtés marche la douce, la tendre, l'héroïque Ermessinde. La colombe du Paraclet vole devant eux et de la cime du Valier se pose en soupirant de clocher en clocher, jusqu'à ce qu'elle s'arrête enfin sur le faîte de Saint-Cernin et du Capitole de Toulouse. Après sept ans de combats acharnés, ils reviennent suspendre leurs armes victorieuses dans les tours de Foix. Le vicomte Arnauld mourut dans les joies du triomphe du Midi. Ermessinde devait être témoin et victime du martyre de son pays. L'invasion du roi Louis VIII, le traité de Paris, son expulsion de Foix, la blessèrent mortellement au cœur. Elle expirait de l'agonie de son peuple. Arrivée à Tarascon, elle se prépara chrétiennement à la mort. « Détenue, dit-elle tristement, d'une grave maladie, mais, grâces à Dieu, saine d'esprit, de mémoire et de parole, je fais mon testament. » Elle nomme, pour exécuteurs de ses dernières volontés, trois chevaliers albigeois, Bernard de Aragal, Dalmace de Sant-Marti et Ramon de Caraman. Elle donne son âme à Dieu, son corps (avec sa garde-robe) à l'hôpital de Jérusalem de Costoga (Costouge), au

1. Gui de Cavalhon : « Senher coms, saber volria, etc.

comte Roger-Bernard, son mari, l'usufruit de sa vicomté de Castelbon, à Roger, son fils, le domaine de cette principauté catalane, et à sa fille Esclarmonde dix mille sols morlans [1], sur ses revenus d'Andorre. Elle fait divers legs à une femme d'une illustre maison cathare, Guillelma de Montréal, attachée à son père, et parente d'Améric de Laurac et de Giralda de Lavaur, martyrs de la patrie romane. Elle recommande au comte Roger-Bernard de gratifier de l'ordre de chevalerie quelques-uns de ses serviteurs, défenseurs de l'indépendance méridionale, faisant de leur noblesse et de leur liberté patriotique la décoration de son tombeau. Le testament d'Ermessinde n'est daté d'aucun lieu, comme si elle était errante et se regardait comme proscrite dans ses États occupés par les Français. Mais il a dû être écrit à Tarascon où Guillabert de Castres vint sans doute, des cavernes de Bédaillac et de Lombrives, ses cellules sauvages, la consoler dans son agonie, et c'est dans ce château que la comtesse s'éteignit pendant l'hiver (1230). Le rocher de Tarascon, où il ne reste que quelques ruines informes, est parfumé du souvenir mélancolique de la double pompe nuptiale et funéraire d'Ermessinde [2].

1. De Morlas en Béarn : ces monnaies portaient l'effigie de la vache ibère aux cornes solaires.

2. Chât. de Foix, cais. 45.

V

LE CARDINAL ROMAIN DE SAINT-ANGE ARRIVE AVEC UNE TROUPE DE DÉCRÉTISTES ET UNE ARMÉE DE CROISÉS. — TROUBLES DES ÉCOLES DE PARIS. — DISPERSION DES MAITRES. — QUATORZE SUIVENT LE LÉGAT A TOULOUSE. — DÉGRADATION DU COMTE RAMON DANS SA CAPITALE.

Au milieu de ces douleurs et de ces effrois, on attendait le cardinal qui devait y mettre le comble. Il suivit de près sa victime, le comte Ramon. Romain de Saint-Ange avait enfin pris congé de la reine Blanche et de la cour de France. Sa mission se trouvait achevée par l'écrasement des Albigeois. Il retournait à Rome par le Midi, pour triompher dans sa conquête, et consommer leur ruine par l'établissement de l'inquisition et de l'université. Le proconsul descendait à travers les forêts du Limousin, à la tête d'une nouvelle armée de croisés, comme un nuage menaçant. Il amenait avec lui l'abbé de Grandselve et une phalange de théologiens, de décrétistes et de maîtres de grammaire, recrutés dans les tumultes de l'Université de Paris. Ces troubles provenaient du légat et du saint-siége. Rome s'alarmait d'Aristote comme de l'esprit humain. Grégoire IX avait interdit les livres du stagyrite sur la *Nature*. De là des mécontentements sourds auxquels une rixe de cabaret mit le feu.

La veille du Mardi-Gras, des écoliers picards se prirent de querelle avec un tavernier, et par suite

maltraitèrent quelques habitants du bourg Saint-Marcel. Le prieur du Moustier, seigneur de ce bourg, se plaignit au légat et à l'évêque qui réclamèrent auprès de la régente. Blanche, *avec l'emportement irréfléchi des femmes*, ordonna au prévôt de Paris de châtier l'insolence des Picards. La colérique nation fut daguée dans les rues, et des cadavres restèrent sur les pavés et dans les ruisseaux tachés de sang et de vin du bourg Saint-Marcel. Le recteur, irrité déjà de l'interdiction d'Aristote, et maintenant indigné de la violation de ses droits et du meurtre de ses clercs, demande hautement justice à la reine, au légat et à l'évêque. Sur le déni royal et sacerdotal, ce chef, plus furieux encore, s'exile de Paris, entraînant maîtres et écoliers qui s'éloignent et se dispersent, maudissant le légat romain, la superbe reine, et leur *honteuse connivence*. Paris, par cette exode scolastique, cessa d'être la nourrice de *philosophie et de sapience*, *la fontaine des jardins, le puits dont les ondes vives arrosaient la face de l'univers*[1]. Les maîtres les plus renommés se retirèrent avec leurs disciples, les uns à Reims, d'autres à Orléans, la plupart à Angers, qui devint la métropole de toute doctrine. Quelques-uns s'exilèrent jusqu'en Angleterre, en Italie et en Espagne. C'est ainsi qu'une émeute d'écoliers, mais qui se rattachait à la lutte générale de l'esprit humain contre la papauté, agita l'Europe. Un mouvement de Paris ébranlait déjà le monde.

Grégoire IX s'en émut sur son trône théocratique.

1. Math. Paris. Jacques de Vitry.

Le grand et habile pontife prit le parti de l'Université, blâma l'évêque, et tança le roi. Il dit au jeune Louis IX : « Le royaume de France se distingue depuis longtemps par les trois vertus qu'on attribue par appropriation aux trois personnes de la sainte Trinité : savoir la Puissance, la Sagesse et la Bonté. Il est puissant par la valeur de sa noblesse, sage par la science du clergé, bon par la clémence des princes. » Et il invitait le monarque à ne pas retrancher de cette Trinité la *vertu du milieu*, la sagesse sans laquelle les deux autres ne peuvent subsister[1]. Mais lui-même tuait la troisième *vertu*, l'amour, et excitait le jeune roi à tordre perfidement le cou à la colombe du Paraclet. Rome transige avec la science, mais extermine les religions rivales ; elle patronne les philosophes scolastiques, et fait brûler les évêques cathares. C'est pendant ce tumulte des écoles que se conclut la paix de Paris. Le pontife ordonna probablement au légat de retenir les professeurs fugitifs, et d'en embaucher pour la réorganisation de l'université catholique de Toulouse. Le légat Romain et l'évêque Foulques, trop impopulaires, chargèrent de cette négociation, leur diplomate habituel, l'abbé de Grandselve. L'habile cénobite réussit à recruter quatorze maîtres, des seconds pour la renommée, mais des premiers par la suffisance et l'emphase pédantesque, et probablement originaires du Midi, où ils consentirent à suivre le cardinal. Le légat s'avançait, comme un sombre orage, au milieu de cette nuée de pèlerins auxquels il *avait pro-*

1. Math. Paris. — Bulœus, *Hist. univ.* — Lettre du pape.

mis de grandes indulgences, et de cette légion de professeurs auxquels il avait accordé et de larges indulgences et de solides bénéfices. Ils venaient enseigner aux Toulousains le droit théocratique, la dure théologie romaine, et l'aigre patois picard et beauceron que l'on parlait alors à Paris. En voici un échantillon d'une singularité non moins curieuse sous le rapport historique que philologique. Le roi Louis IX accueillit humblement l'admonestation du pape et son apologue de la Trinité royale, cléricale et chevaleresque de France. Mais il en nationalisa ingénieusement le dogme dans le symbole non moins concluant de la fleur de lys[1]. « Li roys Loys fit tant que li bourgois amendèrent aux clers ce qu'ils leur avoient méfait. Et pour ce spécialement le fit ly roys : car ce si précieux joyaus comme est de sapience, et l'estude des lettres et de philosophie qui vint premièrement de Grèce à Roume et de Roume en France, avec le tiltre de chevalerie, en sivant saint Denis qui prescha la foy en France (estant tolluis) la bannière le roi de France et les armes qui sont peintes de la fleur de lys, par trois fuelles, fussent merveilleusement enlaidies. Quar puisque nostre sires Jhésus-Crist vout espéciallement sur tous les autres royaumes enluminer le royaume de France de *foy*, de *sagesse* et de *chevalerie*, li roys de France accoustumèrent en tout armes à porter la fleur de lis peinte par trois fuellies, aussi comme si ils deissent à tout le monde. *Foys*, *sapience* et *chevalerie* sont par la provision et par

1. Bulœus, *Hist. universit.*

la grâce de Dieu, plus abundamment en nostre royaume qu'en ces autres. Les deux fuellies de la fleur de lis sont o èles (comme ses ailes) segnefient *sens* et *chevalerie* qui gardent et défendent la tierce fuellie qui est au milieu de elles, plus longue et plus haute, par laquelle foys est entendue et sénéfiée. Quar elle est et doit être gouvernée par *sapience* et défendue par *chevalerie*. Tant comme ces trois grâces seront fermement et ordonément jointes ensemble au royaume de France, il royaume sera fors et fermes. Et se il avient que eles en soient ostées ou desseurées, il royaume cherra en désolation et en destruiement. » C'est ainsi que Louis IX retourna, non sans une certaine naïveté gauloise, son apologue ternaire au pape. Les maîtres, après un exil de deux ans, rentrèrent dans Paris, et ces troubles furent terminés par une nouvelle bulle de Grégoire IX, qui confirmait les priviléges de l'université, et faisait le plus magnifique éloge de la capitale de la France. « Paris, disait le pontife, la mère des sciences, est une autre Cariath-Sépher, la ville des lettres : c'est le laboratoire où la sagesse met en œuvre les métaux tirés de ses mines d'or et d'argent, dont elle compose les ornements de l'Église, et le fer dont elle forge ses armes[1]. » Les armes terribles que la papauté venait de forger à Paris, et que le légat transportait à Toulouse, sont l'inquisition et l'université : deux tranchants d'une même hache.

C'est avec ce cortége soldatesque et scolastique,

1. Bulœus, *Hist. universit.*, t. III, p. 134.

que le belliqueux légat, précédé par l'épouvante, fit son entrée dans Toulouse en triomphateur sacerdotal. Il suivit de près sa victime, le comte Ramon, qu'il avait fait relâcher du Louvre, et marchait devant lui pour orner son triomphe méridional. Déjà Pierre de Colmieu, son vice-légat, avait naguère solennellement réconcilié la grande ville éperdue à l'Église romaine. Le cardinal voulut inaugurer son retour, et consacrer son départ suprême, par une pompe d'humiliation plus hautaine encore en renouvelant, devant la cathédrale de Saint-Estèbe de Toulouse, le prodigieux scandale de spoliation et de flagellation déployé devant Notre-Dame de Paris. Il fallait que le comte fût dégradé, avili, devant son propre peuple, et dans sa propre capitale, dans le siége antique de la gloire de ses ancêtres, et que la métropole du catharisme fût témoin du triomphe de la théocratie romaine. En conséquence, devant la basilique de Saint-Étienne, commencée par Ramon IV, mais tronquée par la croisade, comme la destinée de ce prince, et à l'élégant chevet de laquelle les vainqueurs ont attaché depuis une ignoble maçonnerie, comme ils ajoutaient aux libertés consulaires du Midi, la féodalité et la barbarie du Nord, on dressa un immense échafaudage où prirent place, dans leur pompe sacerdotale et guerrière, le légat, le vice-légat, le lieutenant du roi, les évêques du Midi, les conquérants de l'Albigeois, les consuls des villes, et les barons pyrénéens, hormis sans doute le comte de Foix qui cachait noblement sa douleur dans ses

rochers de Tarascon[1]. Ramon VII, en présence des chevaliers, des citoyens et du peuple toulousain, comparut à ce tribunal ; le cardinal récapitula tous les articles du traité; le comte en jura de nouveau l'exécution, et prêta l'hommage aux commissaires de l'Église romaine et de la dynastie capétienne. De la scène de Notre-Dame, on ne lui épargna que les verges, dont il n'eût peut-être pas été facile de lui infliger la honte devant un peuple frémissant et éploré[2]. Car sa popularité redoublait dans le malheur; on le regardait avec raison comme le martyr de sa race; et tous ses opprobres se tournaient à son front en auréole. Alors Romain de Saint-Ange, Pierre de Colmieu et Mathieu de Marly, au nom du pape et du roi, remirent officiellement Ramon VII en possession de son comté restreint par le traité de Paris.

VI

DÉNOMBREMENT DES VILLES CONDAMNÉES. — LIVRAISON DES DIX FORTERESSES REMISES AU ROI. — RÉSISTANCE DE QUELQUES BOURGS ET DE QUELQUES CHATEAUX. — CAPTURE DU PAPE DES ALBIGEOIS. — MORT D'AMAURI DE MONTFORT.

Après cette cérémonie préliminaire, le légat, à la tête des croisés récemment arrivés du Nord, et des

1. Guil. de Puil., ch. XL.
2. Albéric, — Catel.

confréries catholiques de Toulouse, entraîna le comte à la démolition des places fortes. Ces hordes étrangères et fanatiques se ruèrent contre ces murs vénérables, victorieux des Maures et des croisades, contre ces derniers asiles de l'indépendance romane. Trente villes durent être démantelées dans le cours de cet hiver (1230), et leurs décombres roulèrent pêle-mêle sur les rampes des montagnes dont leurs enceintes crénelées couronnaient la cime comme des corbeilles de civilisation chevaleresque, de liberté consulaire, et de foi léoniste et cathare. Faisons le dénombrement de ces cités héroïques, car elles aussi furent des martyres [1].

Agen a prouvé son patriotisme par la déclaration de son conseil communal jurant de ne pactiser jamais ni avec le roi de France ni avec le pape de Rome. Avignonet est comme la métropole de l'Albigisme du Lauragais qui s'illustrera bientôt par le massacre des inquisiteurs. La Bessède est le bourg du chevalier Pagan qui bientôt sera martyr, après son peuple massacré par l'*évêque des Diables*. Cassagnol fut assiégé et saccagé deux fois par Montfort. Castelnaudari eut aussi plusieurs siéges et vit les batailles de Montjoire et de Saint-Martin-des-Bordes. Castelsarrazin a contre lui, outre la valeur de ses habitants, leur cri de fidélité tragique : *Nous mangerons, s'il le faut, nos enfants !* Condom est la capitale de l'Albigisme appelé en Gascogne l'*hérésie condomane*. Fanjaus, longtemps le séjour de Guilhabert de Castres, est l'ennemi de l'ordre dominicain

1. Guil. de Puil., ch. XL.

de Prouille. Gaillac et Rabastens, au cœur de l'Albigeois, sont alliés par la foi et le sang au comte de Toulouse. Hauterive, brûlé par Montfort, repris par Ramon, a sa prophétesse Aicelina. Hautvillar, sur la Garonne, a partagé toutes les luttes de l'Agenais et du Condomois. Laurac est l'illustre berceau d'Améric et de Geralda, les martyrs de Lavaur. Puicelsi, assiégé plusieurs fois, est revenu au comte Ramon. Puilaurens et Saint-Paul d'Agoût appartiennent au *prompt* Sicard, et à Isarn, mal soumis à la *nécessité* du roi de France. Saverdun menace le sénéchal français de Pamiers et le pousse sous les lances de Foix. Montauban est la colonie florissante du comte de Foix, et Moissac, Montcuc, Montaigut, Mas-de-Verdun, sont les avant-postes de sa capitale du Quercy. Montcuc était le fief fidèle de l'infidèle Baudouin, infant de Toulouse. Montcuc refusa un morceau de pain au traître vicomte pris en revenant du siége de Moissac, où ce prince épicurien avait mangé *mainte oie et maint chapon rôti*, entre les massacres, et conduisit au gibet de Montauban cet allié de la croisade et de la France[1]. Quant aux cinq villes innommées dont on se réservait de détruire ou de conserver les murailles, c'étaient probablement Auch, Muret, Castres, Rhodez, et, nous le savons déjà, Toulouse.

Voilà les titres patriotiques de ces trente villes romanes condamnées à perdre leur armure et leur couronne de créneaux. Une seule défendit ses remparts : l'histoire ne nous a pas transmis son nom

1. Guilh. de Tudella.

héroïque, mais nous pensons que c'est Laurac, chef-lieu chevaleresque du Lauragais. Si notre conjecture est fondée, nous adhérons volontiers au titre un peu emphatique que ce bourg, aujourd'hui rustique, alors guerrier, prend toujours de *Laurac le Grand*, pour se distinguer de Lauraguel et de Laurabuc. Ce jour-là, il fut grand et magnanime de cœur et digne de la race illustre dont le manoir antique couronne la cime de son monticule sur les abruptes déclivités duquel ses maisons sont jetées en chapelets et en cascades. Le jeune seigneur de Laurac était Bernard-Othon d'Aniort, héritier, par sa mère Esclarmonde, d'Améric de Montréal, et possesseur, comme son oncle, des deux grandes châtellenies de Laurac et de Montréal. Le bouillant Othon, un héros imberbe de la délivrance romane, défendit sans doute son glorieux donjon, à l'exemple de ses frères, les chevaliers d'Aniort, et de leur voisin Guilhem de Peyrepertuse qui, sommés de descendre de leurs rochers, s'enfermèrent fièrement dans leurs castels de Cerdagne. C'est aussi probablement à Laurac, refuge assuré et favori des hérétiques, que les croisés firent une capture importante, celle d'un évêque nommé Guilhem[1]. Ils crurent que c'était le *pàpe des Albigeois*, et son rang présumé fut cause qu'au lieu de le tuer sur place on l'envoya probablement à Toulouse pour que son supplice inaugurât l'établissement de l'inquisition. L'homme espère avidement ce qu'il désire, et les croisés crurent tenir dans cet évêque le patriarche

1. Albéric.

du catharisme occidental. Mais nous savons que les Albigeois ne reconnaissaient de pape que le Paraclet, de sorte que leur pontife céleste, au-dessus des tortures de Rome comme des souillures du monde, allait recueillir dans sa gloire ce martyr obscur qui n'était ici-bas que son ombre. Ce pauvre *pape des Albigeois* devait ouvrir la procession funèbre des victimes dont Romain de Saint-Ange et Blanche de Castille imposèrent l'holocauste à l'infortuné comte de Toulouse qui ne fera plus que tremper ses mains en gémissant dans le sang de ses sujets et de ses défenseurs.

Ramon VII, dans le même temps, livra ses dix forteresses : et d'abord le Castel-Narbonnais de Toulouse, manoir héréditaire des comtes. Puis Castelnaudari, Lavaur, Montcuc, Verdun, Villemur, Peyrusse, Cordoue et Penne d'Agenais, cédèrent sans combat aux croisés leurs tours et leurs roches. Mais quand le comte, le cardinal et le sénéchal se présentèrent devant Penne d'Albigeois, le fier donjon ferma ses portes, abaissa ses herses, se hérissa d'arbalètes et de balistes, et se campa immobile en attitude de bataille. Nous ne savons si le cardinal et le sénéchal furieux ne voulurent pas l'assiéger sur sa roche de fer; mais le comte, heureux dans son cœur de cette magnanime et patriotique révolte, s'interposa sans doute, et plus tard, en dédommagement, abandonna au roi la ville de Saint-Antonin, secrètement d'accord avec Blanche de Castille[1]. Le noble vicomte Jordan, trahi

1. Arch. de Saint-Salvi, d'Albi.

par ses lâches bourgeois, quitta pour toujours son poétique manoir et se retira sans doute au donjon de Penne. Ses tours recueillirent les solitaires des grottes et les faidits des forêts. Il se forma sur cette cime un camp de proscrits, dont Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel, et les deux vaillants frères Olivier et Bernard de Penne furent les chefs guerriers, et dont Jordan de Saint-Antonin fut le troubadour et la harpe. Par Saint-Antonin, Peyrusse et Cordoue, la France domina les deux rives si gracieuses et si pittoresques de l'Aveyron, et pour mieux courber au joug le fleuve indompté, construira bientôt deux nouvelles forteresses, la *Française* vers son confluent, et vers sa source *Ville franque* de Rouergue.

Par le démembrement du comté de Toulouse, l'occupation des dix forteresses, le démantèlement des trente villes, l'hommage des barons et des consuls, et la soumission des bourgeois et du peuple des campagnes, le mandat des deux commissaires exécuteurs du traité de Paris se trouva complétement rempli. Mathieu de Marly et Pierre de Colmieu retournèrent donc en France pour rendre compte de leur mission à Blanche de Castille. Le maréchal Humbert de Beaujeu revint également en France [1]. Son expédition avait duré quatre ans : la conquête était terminée ; la victoire était entière. Paris fêta sans doute le conquérant de l'Albigeois. Humbert ne fut point le vainqueur, mais le ravageur du Midi. Les vainqueurs du comte de Tou-

1. Guil. de Puil., ch. XL.

louse ne furent ni les deux Montfort, ni Louis VIII, ni Humbert de Beaujeu, mais Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange, et leur victoire c'est le guet-apens de Meaux. Pourtant leur conquête très effective est restée à la France.

Mathieu de Marly, que Blanche devait bientôt renvoyer dans le Midi, laissa auprès de Ramon VII un sénéchal français, André de Chauvet, chargé de surveiller la conduite de ce prince, des chevaliers et des consuls de Toulouse, et d'administrer en même temps les lambeaux de territoire arrachés à la maison de Saint-Gélis. André de Chauvet était un des lieutenants d'Humbert de Beaujeu, aussi bien que Robert *Sans Avoir*. Les deux croisés signèrent à Narbonne l'acte d'acquisition du château de Termes (1228), Robert, comme *châtelain de Termes*, André, comme *sénéchal de Toulouse*. Ces titres anticipés prouvent que Blanche de Castille avait pourvu d'avance aux différents offices de la conquête qui ne fut terminée que l'année suivante, et c'est seulement dans cet automne que Chauvet s'installa comme sénéchal au Castel-Narbonnais de Toulouse (1229)[1].

Un autre compagnon d'Humbert et de Montfort eut une plus haute fortune. Les vastes domaines réunis à la couronne furent divisés en deux grandes sénéchaussées. Les vicomtés de Nîmes, de Viviers, de Velai, de Gévaudan, et toute la partie orientale relevèrent du sénéchalat de Beaucaire solidement installé sur ce rocher, premier écueil de la fortune

1. Thrés. des chart. Languedoc, 6.

de Montfort. Ce sénéchal s'appelait Pellegrain ou Pelerin-Latinier, un aventurier du Nord, un homme, à ce qu'il semble, sans nom, mais qui s'en fabriqua un, de sa profession de clerc et de son enrôlement dans la croisade, où sans doute il devint fameux par sa bravoure, ses pillages et son habitude de parler latin. Romieu docte et batailleur, il fut élevé par Louis VIII, après la prise d'Avignon, au rang de cheftaine ou capitaine de Beaucaire, et par Blanche de Castille, après le traité de Paris, à la dignité de sénéchal ou gouverneur du territoire compris entre les sources de la Loire, les Bouches-du-Rhône et les étangs de Maguelonne. Adam de Milly, sénéchal de Carcassonne et du Carcassez, vit son sénéchalat s'accroître des vicomtés de Rasez, de Béziers, d'Albigeois, et son gouvernement s'étendre du cours de l'Aveyron aux cimes des Corbières et des Pyrénées. Carcassonne, inexpugnable à cette époque sur son plateau escarpé dont la forme oblongue semblait le moule du bouclier ovale des Trencabel, Carcassonne revêtue de fortifications féodales, hérissée de tours wisigothes, sarrasines et romanes, devint la place d'armes de la conquête capétienne, et la citadelle de la France sur cette frontière encore disputée de l'Espagne[1].

Le roi Louis VIII avait jeté sur ses flancs, comme des camps fortifiés, les fiefs des barons français, les colonies féodales des croisés restés dans le Midi. Les compagnons de Simon de Montfort,

1. Preuv. de *l'Hist. du Lang.*

expulsés de leurs conquêtes par les seigneurs légitimes, rétablis par le monarque, chassés de nouveau par les princes romans, furent irrévocablement restaurés par le traité de Paris. Mais les descendants directs du chef de la croisade ne conservèrent point de part dans la spoliation suprême. Amauri, fils de Simon, avait cédé ses droits au roi. Blanche exigea qu'il renouvelât son abdication, une dernière et solennelle fois, au parlement de Paris, devant Notre-Dame, en présence du légat de Rome, des évêques et des barons de France. Après cette abdication irrévocable, Amauri ne conserva, des vastes conquêtes de son père, que la fumée de la lampe qui brûlait nuit et jour sur son sépulcre vide, image de sa gloire funèbre. A la mort de Mathieu de Montmorency son oncle, il obtint en compensation la dignité de connétable de France (1230), car les défaites et les renoncements de ce vaincu avaient étendu la monarchie jusqu'aux Pyrénées. Mais la soupçonneuse Blanche, jalouse d'éloigner du Midi ses divers compétiteurs, Ramon VII aussi bien qu'Amauri, suggéra doucement au connétable le désir de combattre les infidèles. Amauri passa en Égypte, fut vaincu, comme toujours, dans une bataille, fait prisonnier par les Turcs, et conduit au Caire qu'on appelait alors Babylone. Le calife fatimite relâcha sur rançon le malheureux connétable ; il se rembarqua pour l'Europe ; mais, dernière malignité de la fortune, il mourut en découvrant le port d'Otrante et les rives hospitalières de la Calabre (1241). Son corps fut transféré à Rome

et inhumé dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, sépulture digne d'un chef des croisades. Son cœur seul revint en France, et fut porté au monastère des Hautes-Bruyères, nécropole des Montfort. Amauri lui-même y avait, seize ans auparavant, conduit le cercueil de Simon, son père, sur la tombe duquel il avait fait sculpter sa statue de pierre. On dressa sa propre figure contre un pilier en face, on en creusa l'épaule, par derrière, et dans l'entaille, on glissa furtivement, et comme se dérobant au regard paternel, le cœur d'Amauri, du faible connétable de France, du vaincu de Carcassonne et du Caire. Ainsi finit ce sanglant aventurier, et dans le cloître en ruine des Hautes-Bruyères, les bêtes sauvages ont dévoré les restes des chefs féroces de la croisade qui dévorèrent le Midi.

VII

ORGANISATION MILITAIRE DE LA CONQUÊTE. — CHEFS FRANÇAIS DE CASTRES, LOMBERS, SAISSAC, LIMOUS, CHALABRE, MIREPOIS. — VILLES DÉMANTELÉES. — MURAILLES DE TOULOUSE.

Mais Gui de Montfort, frère de Simon, mort naguère devant Varilles, Gui de Montfort, le vaillant et tenace aventurier, tué par Roger-Bernard sur ce sol héroïque où Préconius était tombé sous l'épée d'Adcantua, laissait deux fils. L'un, né en France, portait le nom du monarque alors

régnant, de l'illustre aïeul de saint Louis; l'autre, né dans le Midi, avait eu pour parrain son fameux oncle ou plutôt son sanglant fantôme. Philippe, fils d'Elvige d'Ibelin, que Gui avait épousée en Orient, reçut en apanage le grand fief de Castres ou de l'Albigeois au sud de Tarn pour lequel il prit l'engagement de servir le roi avec dix chevaliers. Lui-même venait d'en prêter l'hommage, la main dans les mains du jeune monarque, dans le fameux *parlement* du parvis de Notre-Dame de Paris. Une vieille tour, entière mais toute lézardée, subsiste encore de son château construit, comme son nom l'indique, sur un ancien camp romain, et confisqué sur Bernard, héritier de l'antique maison romane des Guillabert de Castres. Il chassa de sa ville tous les habitants suspects d'Albigisme, c'est-à-dire d'hostilité à la France et à l'Église romaine. C'étaient en général des ouvriers tisseurs de laine; ils passèrent l'Agoût et allèrent fonder au delà de ce fleuve, dont leurs teintures souillent encore les eaux, un faubourg qui reçut le nom de Villa-Godo ou Ville des Goths, car c'est ainsi que les Francs désignaient très-justement les Cathares, en haine des Wisigoths, leurs ancêtres. Philippe construisit en amont de l'Agoût, qui descend du chaos du Sidobre, comme un fort détaché vers l'orient, le château de Roquecourbe, ainsi nommé de son rocher dont la masse cambrée simule la figure d'un lion, majestueusement accroupi sous sa crinière flottante de lierre. C'était comme un colosse naturel du lion de Montfort, ou plutôt du lion de France, chargé de tours, symbole de la royauté féodale, tenant

palpitante dans ses griffes sa triste conquête albigeoise[1].

Simon, le plus jeune fils de Gui de Montfort et de Béatrix ou Brianda de Monteil-Adhemar, veuve de Lambert de Croissy ou de Turey, eut avec sa mère le château et le territoire de Lombers, au nord de Castres. Lombers, ancien autel du Dieu Il-Omber, sous le nom duquel les Ibères adoraient le soleil, était une métropole du Paraclet, et là comme à Lombrive, à Lavelanet, à Fanjaus, le culte de l'esprit s'était rallumé des cendres d'une religion héliaque. On voit encore, sur son rocher escarpé, les ruines de son château illustré par les poëtes, les cours d'amour, et surtout par le synode où, quelque temps avant la croisade, le catharisme et le catholicisme se mesurèrent en présence de l'évêque d'Albi, du légat pontifical et des princes méridionaux, juges et tenants du tournoi théologique. L'hérésie, comme de raison, fut vaincue, et la condamnation fut bientôt suivie de la conquête du poétique et chevaleresque manoir sur Bernard de Boissezon. Simon comme Bernard le tint en fief du roi d'Aragon. Don Pedro II remplit ces forêts de ses chasses et de ses amours avant d'aller héroïquement périr à Muret. Ce vaillant prince s'indignait sans doute de subir, comme baron de Lombers, la suzeraineté sacerdotale de l'évêque d'Albi. La guerre cathare l'avait délivré de l'humiliant hommage qu'il lui faisait tous les ans, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, d'un épervier

1. M. le pasteur Mialhe, du Carla-le-Comte

chasseur, coiffé et éperonné, hommage d'ailleurs bien digne de ces évêques qui, nous le verrons, furent, pendant tout ce siècle, des hommes de guerre et de proie [1].

Enfin ces prélats batailleurs formaient l'extrémité septentrionale des campements de la croisade. Les deux Montfort s'étendaient de l'Agoût au Tarn, et l'évêque, du Tarn à l'Aveyron. Le palais épiscopal, construit sur la haute berge du Tarn où descendent aujourd'hui les rampes de ses jardins, était alors flanqué de tours, et séparé par un large fossé (la voie publique actuelle) qui la séparait de la cité et du quartier de Saint-Estève. C'était une véritable forteresse féodale, et leur cathédrale de Sainte-Cécile dont la façade massive garde encore des airs de citadelle, était également revêtue de tours et de créneaux. Les vestiges de ces fortifications épiscopales existent encore et révélent la lutte à mort des évêques et de la généreuse cité. Le roi, dont le sénéchal occupait le Castel-Vieil des vicomtes dépossédés, soutenait le prélat contre l'indépendance religieuse et patriotique. Cette nationalité vivace saigna et palpita plus de cent ans encore, mais enfin elle succomba sous les coups simultanés de la crosse et du sceptre. Quand la lémure romaine eut sucé tout le sang, le monarque prit le cadavre. L'évêque et le sénéchal d'Albi jetaient en vedettes vers le nord le capitaine français campé sur le cône de rocher de Cordoue, et celui de Saint-Antonin en attendant que, par la

1. Compayré, Albi, Lombers.

fondation de Villefranche de Rouergue, la France occupât plus solidement encore le cours montueux et sauvage de l'Aveyron.

Lambert de Croissy, dépossédé de Limous par la victoire méridionale, aventurier affamé de guerre, était allé chercher comme un intermède de batailles en Orient, et avait trouvé dans la Palestine la mort qu'il aurait dû recevoir dans l'Albigeois. Béatrix, sa veuve, bientôt remariée à Gui de Montfort qui périt à Varilles, avait, nous venons de le voir, obtenu, pour son fils du second lit, le poétique apanage de Lombers. Mais Lambert avait eu de cette femme romane deux fils, que sa mort et le second mariage de leur mère laissaient orphelins. Le roi de France se chargea de ces deux chefs croisés adolescents, et les établit non plus à Limous, fief vicomtal rattaché à la couronne, mais à Saissac, dépouille de Bertrand de Saissac, tuteur de l'infortuné vicomte empoisonné par Simon de Montfort. Les deux jeunes barons qui portaient, l'aîné le nom de son père et le second celui du chef de la croisade, succédèrent dans ce vaste fief à leur oncle Bourchard de Marly, mort en Auvergne à son retour de la conquête de l'Albigeois, de l'épidémie dont moururent le roi Louis VIII et beaucoup de chevaliers français. Lambert et Simon de Turey, comme ils s'appelaient, vinrent donc camper au château de Saissac construit, comme son nom l'indique, sur des rochers (saxa) entourés d'un ravin profond où mugit la Bernassonna [1], un torrent de

1. Berna, aulne, sona, torrent, le torrent des aulnes.

la Montagne-Noire. Leur territoire, jeté sur le versant méridional de la chaîne albigeoise, et moins accidenté que le Cabardez contigu, était bocager et pastoral. Plus tard (1234), le roi adjoignit à ce magnifique fief les villages de Cucufat (Saint-Couat), Villelongue, Tournabouis, Barbianes, Antignac, Montgaillard, Lauraguel, Villemarti, Fraissinet, Monestier, Carlipag, Pech-Aric, Belfort, Argent, Bisan, Asillan-le-Grand, Pardaillan et Lespinian, épars dans le Carcassais. Pour cette vingtaine de villages confisqués sur les faidits, et évalués à six mille cinq cents livres, Lambert et Simon de Turey durent au roi le service de six chevaliers avec *leurs chevaux de bataille* [1]. Ils eurent à soutenir une rude guerre si nous en jugeons par leur sceau féodal, où Lambert est représenté à cheval et vêtu d'une armure parsemée d'aigles aux ailes déployées. Le harnais de son palefroi est décoré des mêmes symboles, qui rappellent les alérions des Montmorency, et révèlent leurs origines de l'Ile-de-France [2].

Le Rasez, leur premier domaine, fut inféodé à Pierre de Voisins, l'un des lieutenants de Montfort, venu également de Saint-Germain en Laye. Voisins-le-Bretonneux, non loin de Port-Royal,

1. Cum equis coopertis. *Hist. du Lang.*, t. V. pr. 171.

2. Mahul, *Cart. de Carcas.*, t. III, sceau de Lambert de Turey. Les Montmorency ont depuis coupé les têtes des aigles, et mis sous ces alérions la devise grecque απλανος, immobile. Des oiseaux de proie sans tête avec des ailes qui ne volent pas figurent admirablement ces barons, faucons de basse-cour de la monarchie.

était le berceau de ce chef croisé. Il quitta ce chétif hameau pour le vaste alleu vicomtal que le roi lui assigna sur les deux rives de l'Aude jusqu'au pied des Pyrénées. Son territoire comprenait la ville de Limous, déjà renommée par ses vignobles, Rennes, aux sources thermales, Caderona, Bugarach, le Villar de Rasez, Casser (le chêne) de Mallet, Montferrand, Constantic, Sogravia, Belcastel, la Croux, Albefeva, Arcos, Confolens. Puis encore le Pech, près Saint-Hilaire, Dente, Laurens, Escalchens; puis des droits d'albergue sur Effet, de leude sur Allet et sur le pont d'Avignon. Pierre de Voisins, pour toutes ces terres, dut au roi une rente de mille livres et le service de cinq chevaliers. Bientôt après, il sut encore accaparer à son profit une partie des dépouilles du vaillant Olivier de Termes. L'assignat de Pierre de Voisins comprenait d'abord deux cent quarante-trois maisons qui s'accrurent de cent vingt-trois feux acquis dans le Termenez, ce qui lui donnait environ deux mille vassaux. Dans ce nombre évidemment n'est pas comprise la ville de Limous. Cette ville, considérable et redoutée par son patriotisme, que Simon de Montfort avait, pendant la croisade, fait descendre démantelée sur les bords de l'Aude, reportée sur la hauteur par la victoire méridionale, rejetée par le roi Louis VIII dans la vallée, fut une troisième fois remontée par Pierre de Voisins sur la colline et revêtue de murailles et de tours[1].

Jehan de Bruyères, compagnon et probablement

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 146.

parent du chef de la croisade (car il porte le nom de la nécropole de Montfort), reçut le château de Chalabre dont on voit encore les vieilles tours où sa postérité vient de s'étendre et de se fondre dans la maison romane de Mauléon. Son territoire s'étendait sur le Chercorb[1], confisqué sur le comte de Foix qui venait de l'acquérir d'Isarn de Fanjaus, sous la mouvance de Carcassonne (1227). C'était un débris du vaste domaine des fils de Bélissen, que le vicomte Trencabel cédait à Roger-Bernard, en même temps que Limous et le Rasez, comme pour les dérober à la France qui les ressaisit aussitôt. Le Chercorb, outre le bourg de Chalabre, comprenait Balaguer, Campbels, Cuculenna, Montgardin, Sainte-Colomba, Val d'Aniort, Eisoïce, Abiels, Pendels, Calmetta, Saltas, Villefort, Fontfrèda et Auriac, une quinzaine de villages[2]. C'est un pays, comme son nom l'indique, âpre, montueux, battu des vents; il forme l'arête qui sépare la vallée de l'Aude du cours supérieur de l'Ers pyrénéen; de sorte que Jean de Bruyères tendait la main vers l'est à Pierre de Voisins, et vers l'ouest à Gui de Lévis, campé à Mirapéis, que les Français écrivaient et prononçaient incorrectement Mirepois.

Le maréchal de la croisade, également venu de la vallée de Chevreuse, avait dépossédé de ce château et de son territoire les douze rameaux de la maison ibéro-gothe de Bélissen, vieille comme les

1. Quer-corb. Rupes curva, roche courbe, *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 142, p. 647.
2. *Hist. du Lang.*, t. IV, pr. 218, p. 519.

rochers des Pyrénées. La *terre du Maréchal*, comme on l'appelait, était un morceau coupé par l'épée de la conquête, dans la lisière orientale du comté de Foix, sur les deux rives de l'Ers pyrénéen. Elle s'étendait depuis les confins de la ville de Pamiers et de l'abbaye de Boulbonne à l'ouest, jusqu'aux sources de ce gave qui descend des gouffres fatidiques du Thabor. Ce vaste domaine comprenait, sur une étendue de quinze lieues, les châteaux de Mirepois, Dun, Léran, Mazerolles, la Roque, Lavelanet, Montferrier, Bélestar, d'innombrables villages, des pâturages immenses, et la forêt de Bélestar qui touche à la Cerdagne. Mais le chef croisé n'avait pu soumettre encore le château de Montségur, donjon aérien du pays d'Olmés, défendu par le chevalier Ramon de Péreille, son légitime seigneur, par les faidits réfugiés sur cette cime sauvage, et par la protection tacite, mais effective et redoutée, du comte de Foix.

Ces fiefs de la croisade qui relevaient directement du roi, formaient un vaste demi-cercle de camps fortifiés. Ils s'étendaient sur les flancs de Carcassonne, métropole de la conquête, comme deux grandes ailes : au nord, Saissac, Castres et Lombers ; au sud, Limous, Chalabre et Mirepois, et se terminaient à Pamiers et à Albi, où résidaient deux sénéchaux français, ou plutôt aux châteaux de Cordoue et de Saint-Antonin vers l'Aveyron, et de Foix et de Montgaillard sur les Pyrénées. Jetés tout au travers du pays cathare, ils le coupaient en tronçons; ils tenaient en respect les comtes de Toulouse et de Foix, les proscrits errants en armes

et par bandes dans les forêts, et les populations toujours frémissantes qui regrettaient les seigneurs indigènes et les ministres albigeois, représentants de la nationalité romane. Et pour que les chefs de la conquête ne s'affaiblissent jamais par le partage de leurs fiefs, entre leurs descendants, selon les coutumes du Midi, ils furent, ainsi que les autres tenanciers français, strictement soumis au droit féodal du Nord. Ils adhéraient entre eux comme l'écaille à l'écaille sur la croupe du dragon; ils s'unirent par des mariages, parents d'ailleurs par leurs origines, alliés aux maisons de Montfort et de Montmorency, issus tous de l'Ile-de-France, des environs de Saint-Germain en Laye, et même officiers de la cour féodale du monarque capétien. La fière régente n'avait remis qu'à ses barons les plus affidés la garde de sa belle conquête pyrénéenne.

Le légat et les sénéchaux terminèrent au printemps la démolition des murailles des villes condamnées. Fanjaus, Laurac, Saverdun, Hauterive, la Bessède, Avignonet, Castelnaudary, Puilaurens, Lavaur, Saint-Paul-d'Agoût, Rabastens, Gaillac, Montagut, Puicelci, Verdun, Castelsarrasin, Moissac, Montauban, Montcuc, Peyrusse, Agen, Casseneuil, Condom, Pujol, Hautvillar et cinq autres, en tout trente villes ou châteaux, furent démantelés de leurs murailles, comme les chevaliers dépouillés de leur armure. C'étaient les forteresses du catharisme politique et religieux, du patriotisme méridional. Toutefois les cinq cents toises des remparts de Toulouse ne furent point abattues; le roi préféra comprimer par la terreur le peuple frémis-

sant, et conserver ses vieux murs flanqués de distance en distance d'énormes tours. Il craignit d'ouvrir cette grande métropole à l'invasion du roi d'Aragon qui, dans ce temps-là même, protestait contre cette conquête, et réclamait d'anciens droits mal définis sur les comtés de Toulouse, de Carcassonne et de Foix. C'est ainsi que furent sauvées ces antiques murailles romaines, chantées par Ausone ; qui, tombées de nos jours, ont montré les blessures glorieuses qu'elles avaient reçues de Montfort, et dont les massifs de brique rouge semblaient encore saignants et comme imbibés de fleuves de sang héroïque versé dans les guerres cathares [1].

1. Du Mège, *Hist. de Toul.*

III

RAMON-ROGER II

VICOMTE DE CARCASSONNE

LIVRE TROISIÈME

RAMON-ROGER II

VICOMTE DE CARCASSONNE

I

CONCILE DE TOULOUSE. — ÉTABLISSEMENT DE L'INQUISITION ÉPISCOPALE ET DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE. — MANIFESTE DE L'INQUISITION. — PROGRAMME DE L'UNIVERSITÉ. — LEUR INAUGURATION PAR LE BUCHER DU PAPE DES ALBIGEOIS.

Pendant l'organisation matérielle de la conquête, le légat procédait simultanément à l'organisation ecclésiastique et scolastique, qui en était le complément nécessaire, à la double fondation congénère de l'inquisition et de l'université catholique de Toulouse. Cette œuvre triple et homogène, conçue dans le même cerveau, avait été fondue d'un seul jet dans le même moule d'airain. L'inquisition évidemment était une des premières pensées de Blanche de Castille, élève de saint Dominique, et amie de Grégoire IX. Dès le traité de Paris déjà, le jeune roi Louis avait rendu, sur ce sujet, une ordonnance adressée à tous les barons et vassaux du Midi.

Le monarque disait : Voulant faire rendre à Dieu

l'honneur et le culte qui lui sont dus, nous ordonnons :

Les églises et les ecclésiastiques de ce pays jouiront des mêmes libertés et immunités que l'Église gallicane. Tous ceux qui s'écartent de la foi catholique, après leur condamnation par l'évêque, seront punis. Ceux qui conserveront des rapports avec les hérétiques ne seront plus reçus en témoignage, ni promus aux dignités, ni admis aux successions, mais leurs biens seront confisqués jusque dans leurs descendants. — Les barons, bayles et sujets rechercheront, dénonceront et livreront les hérétiques aux évêques pour qu'il en soit fait promptement justice. Pour accélérer cette perquisition, les bayles paieront aux délateurs deux marcs d'argent [1], puis un marc pour chaque tête d'hérétique. Nous recommandons que l'on expulse les routiers (les proscrits), que l'on évite les excommuniés, que l'on contraigne, par la confiscation, la soumission des suspects et que l'on restitue les dîmes aux églises et non plus aux laïques.

Le roi de France termine en enjoignant aux barons et aux vassaux de prêter à ces statuts le serment qu'il exigera, dit-il, même de son frère Alfonse, le futur comte de Toulouse. Cette ordonnance fut promulguée à Paris après le jour de Pâques dont la fête ouvrait l'année au moyen âge, et qui

1. Deux marcs, environ 180 francs qui, sextuplés pour obtenir la valeur réelle de l'argent, à cette époque, élèvent jusqu'à près de 650 francs la prime des délateurs, prime qui s'augmentait encore d'une moitié par chaque tête de Cathare. Liber.

tombait alors le 15 avril : de sorte que la première fleur de ce printemps dont le pape de Rome et le roi de France gratifiaient le Midi, fut l'inquisition [1].

L'inquisition dont ce décret était le préambule royal, ne fut pourtant inaugurée que l'automne suivant par le concile de Toulouse (novembre 1229). Les archevêques d'Auch, de Bordeaux, de Narbonne, une multitude de prélats et chefs d'abbayes, le comte Ramon VII, des barons, des chevaliers, le sénéchal de Carcassonne, et deux capitouls de Toulouse, l'un de la cité, l'autre du bourg, composaient ce concile, assemblée mixte, à la fois laïque et cléricale, mais dont le génie était sacerdotal. Seul, le comte de Foix, le héros du Midi, n'y vint pas : s'enveloppant de sa douleur patriotique, il ne daigna pas descendre de son donjon pyrénéen.

Le majestueux Romain de Saint-Ange, légat du Saint-Siége, présidait : il fit tour à tour jurer les articles de la paix. Les capitouls, les premiers, prêtèrent serment sur *l'âme de la commune* de Toulouse, réminiscence cathare, ou tout au moins platonicienne. Les comtes suivirent, puis vinrent les évêques, les chefs monastiques, et enfin le sénéchal de Carcassonne. Alors le cardinal de Saint-Ange se levant :

« Bien que divers légats du Saint-Siége aient » dressé plusieurs statuts contre les hérétiques, » maintenant que ces provinces sont pacifiées » comme par miracle, nous avons jugé à propos

1. Catel, p. 340. Recueil des ord. de L.

» d'ordonner, du conseil des archevêques, prélats, » barons et chevaliers, ce que nous avons cru né- » cessaire pour purger du venin de l'hérésie un » pays qui est comme néophyte [1]. »

Les évêques, en conséquence, députeront dans chaque paroisse un prêtre et deux ou trois laïques pour rechercher les hérétiques, et leurs fauteurs, et fouiller les maisons depuis le galetas jusqu'à la cave et dans les souterrains. Il est permis à toutes les personnes de procéder à cette investigation et de requérir main-forte de la part des bayles. Les hérétiques ***revêtus***, volontairement convertis, seront transférés loin des lieux suspects, exclus des charges publiques, incapables des effets civils, marqués sur la poitrine de deux croix, et flétris du nom de ***croisés pour hérésie***.

Les hérétiques convertis par crainte du supplice seront entretenus dans leurs prisons par les détenteurs de leurs biens, et à leur défaut par les évêques. Les hommes au-dessus de quatorze ans et les femmes au-dessus de douze renonceront par serment à toutes sortes d'erreurs, jureront de garder la foi catholique et de dénoncer les hérétiques, et de renouveler, tous les deux ans, leur serment. Tous ceux qui ne se confesseront pas ou ne communieront pas trois fois dans l'année seront déclarés suspects d'hérésie. Il est défendu aux laïques de posséder les livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, sauf le psautier; on permet le ***bréviaire*** et les ***heures***, mais en latin. C'est la première fois que l'Église proscrit la Bible

1. *Conc.*, t. XI. — Mss de l'inq. de Carcas.

et la langue vulgaire, elle emprisonne le Verbe chrétien dans le cadavre putréfié de la langue latine, son sépulcre.

Le concile, outre les canons religieux, en rendit d'autres purement civils : défense de relever les murailles abattues, de construire de nouvelles forteresses, de faire ligues ni conjurations; ordre de maintenir les immunités des églises et des monastères, de s'unir contre les ennemis de la foi, et notamment (si quinze jours après l'expiration de la trêve accordée, ces châtelains récalcitrants ne se soumettaient pas) de marcher contre Guilhem de Pierre-Pertuse, et les fils de Gérald d'Aniort. Ceux-ci s'étaient renfermés dans leurs manoirs pyrénéens de la Cerdagne, et l'autre dans son donjon construit sur des rochers taillés à pic, et dont l'unique accès est une grotte sauvage semblable à une tanière de lion [1].

C'est donc au concile de Toulouse qu'il faut attribuer l'établissement fixe et permanent de l'inquisition. Elle était, on le voit, à sa naissance, ce qu'elle demeura toujours, d'une nature hybride, à la fois sacerdotale et royale, un monstre à deux têtes.

L'université catholique, fille de la même mère, avait la même nature bicéphale. Après le manifeste foudroyant de l'inquisition, l'université lança coup sur coup son programme moins terrible, mais non moins retentissant, *urbi et orbi* [2].

1. Mahul, *Cart. de Carcas.*, Pierrepertuse.
2. A la ville et au monde.

LES MAITRES DE TOULOUSE

A toutes les écoles qui fleurissent en d'autres pays.

A tous les fidèles du Christ, et principalement aux maîtres et aux écoliers étudiant par toute la terre, qui verront cette présente lettre, l'université des maîtres et des écoliers qui établissent les études à Toulouse sur une nouvelle base, persévérance dans la bonne vie, avec une fin heureuse !

« Il n'y a point de solide fondement pour une œuvre qui n'est pas fermement assise sur le Christ, fondement de notre sainte mère l'Église. Faisant donc attention à cela, nous nous sommes efforcés de toutes nos forces à donner le Christ pour fondement durable des études philosophiques à Toulouse, et à construire sur ce fondement un édifice, auquel travaillent avec nous tous ceux dont la bonne volonté sera éclairée, pour cela, des rayons lumineux de l'Esprit-Saint. Car le bienheureux Augustin dit : « Dieu prépare la bonne volonté qui doit être aidée, et il aide celle qui est préparée. Lui-même, il prévient celui qui ne veut pas, pour le faire vouloir, et il suit celui qui veut, pour qu'il ne veuille pas en vain. »

» C'est pourquoi, nos très-chers, veuillez tous, vous unissant à nous, préparer au Seigneur une bonne volonté, afin que la trouvant préparée, il la conduise à l'accomplissement des œuvres saintes, et que dans ces lieux où naguère les glaives vous

ont fait un chemin, vous combattiez avec l'aiguillon de la langue ; où les ravages de la guerre ont étalé leurs horreurs, vous soyez les soldats de la doctrine qui pacifie ; où la dépravation hérétique a étendu les épines de sa *forêt*, vous fassiez monter jusqu'aux astres le cèdre de la foi catholique. Et pour que vous ne soyez pas effrayés des difficultés d'un si grand travail, nous vous avons ouvert la voie, nous avons supporté les premiers ennuis, nous avons déployé devant vous l'étendard de la sécurité ; nous, comme vos écuyers vous précédant, nous avons fait que vous, chevaliers de la philosophie, vous puissiez combattre plus sûrement avec l'art de Mercure, les traits de Phébus et la lance de Minerve.

» De même pour que vous ayez confiance dans la stabilité de l'établissement que nous venons de fonder, nous n'avons accepté le fardeau qui nous était imposé qu'avec l'autorisation de l'Église. Car nous avions notre Moïse dans le seigneur cardinal-légat en France, notre guide, notre protecteur, et l'auteur, après Dieu et le seigneur pape, de cette entreprise si difficile, qui a décrété que tous les étudiants à Toulouse, maîtres et écoliers, auront l'indulgence plénière de tous leurs péchés.

» Par ces motifs, et à cause de la continuité des leçons et des discussions que les maîtres font avec plus de soin et plus d'exactitude qu'à Paris, une grande multitude d'écoliers afflue à Toulouse, voyant que déjà les fleurs ont apparu en notre terre et que le temps de la taille est arrivé. C'est pourquoi qu'aucune Déidamie ne retienne notre

nouvel Achille, soldat de la philosophie, et ne l'empêche d'aller à une autre Troie, dont Stace, le poëte de Toulouse, pourrait dire encore :

Là est tout l'honneur : là combattent les grand noms !
A peine les mères timides et les troupes de jeunes filles [s'abstiennent-elles !]
Celui-là est condamné à une longue vie stérile,
Et haï de Dieu, qui reste indolent en présence de cette gloire [nouvelle,]
Et en laisse passer l'occasion.

Que tout homme bien pensant devienne donc un courageux Achille, de peur que quelque lâche Thersite n'usurpe le laurier promis au magnanime Ajax. Qu'il vienne au moins, à présent que la guerre est finie, admirer l'ardeur des nouveaux soldats, l'ardeur des soldats de la philosophie.

» Et pour que les hommes studieux soient plus engagés à venir voir la gloire de Toulouse et son ardeur pour l'étude, qu'ils sachent que c'est une autre terre promise où coulent le lait et le miel, où verdoient de riches prairies, où les arbres fruitiers étalent leur feuillage, où Bacchus règne dans les vignes, où Cérès commande dans les champs, où l'air est si bien tempéré, que les anciens philosophes préféraient ce séjour à tous les lieux de la terre les plus estimés.

» Oh ! combien sont incompréhensibles les grandeurs de Dieu tout-puissant !

Ici est la paix; ailleurs dans tout l'univers, Mars exerce [ses fureurs.]
Mais ces lieux connaissaient aussi naguères Mars et la mort.

» En outre, pour que vous n'apportiez pas vos hoyaux vers des champs stériles et incultes, les maîtres qui lisent à Toulouse ont arraché les *chardons de la rusticité plébéienne* et les épines de la *sauvage stérilité* (hylé), et ils ont éloigné tous les autres obstacles. Ici, en effet, les théologiens instruisent leurs disciples dans les chaires et le peuple sur les *places publiques* ; les logiciens initient aux arts libéraux les apprentis aristotéliciens, les grammairiens exercent à parler suivant *les règles* ceux qui ne savent encore que balbutier ; les chanteurs flattent les oreilles du peuple par l'instrument de leur gosier emmiellé ; les décrétistes font voir Justinien, et les médecins enseignent Galien. Ceux qui veulent étudier jusque dans la moelle le sein de la nature peuvent entendre lire ici les *Livres sur la Nature*, interdits à Paris.

» Que vous manquera-t-il donc ? La liberté scholastique ? Nullement ; parce que, n'étant retenus par les rênes de personne, vous jouirez de votre propre liberté. Craindriez-vous la méchanceté d'un peuple en fureur ou la tyrannie d'un prince injuste ? Ne craignez rien, parce que la *libéralité* du comte de Toulouse nous a donné des garanties suffisantes pour notre salaire et pour la sécurité de tous les nôtres, soit qu'ils viennent à Toulouse, soit qu'ils s'en retournent. S'ils souffrent quelque dommage de la part des voleurs, sur les domaines du comte, il mettra les forces du Capitole de Toulouse à la poursuite des malfaiteurs, et on exigera la même satisfaction que pour les citoyens.

» A ce que nous avons dit nous ajoutons, comme nous l'espérons, que le seigneur légat appellera encore d'autres théologiens et d'autres décrétistes pour donner plus d'étendue aux études, et qu'il fixera le temps que les écoliers devront séjourner à Toulouse pour gagner l'indulgence (à moins que leur séjour ne soit empêché, ce qu'à Dieu ne plaise, par le Prévaricateur, ennemi du genre humain), de sorte que cette terre et cette nation sont conquises aux Romains combattant par le mystère triomphal de la croix qui sauva le monde.

» Quant au prix des choses qu'on a besoin d'acheter, il n'est pas cher : vous pouvez en être sûr, par ce que nous avons dit plus haut. Vous pouvez vous en rapporter aussi à la renommée, comme à notre témoignage, et encore à ces vers :

Pour peu l'on a le vin; pour peu l'on a le pain;
Pour peu l'on a la chair, et pour peu le poisson.

» Il ne faut pas oublier de parler des curions populaires. Car ici la puissance curiale *paraît avoir* fait alliance avec la milice et le clergé.

» Si vous voulez donc admirer plus de biens que nous ne vous en avons dit, abandonnez vos foyers paternels, en attachant vos manteaux à votre cou, et adoptant cette maxime morale de Sénèque : « Je verrai toutes les terres, comme si elles m'appartenaient, et la mienne, comme si elle appartenait à tout le monde; je vivrai comme si je savais que tous me connaissent; car ce qui est digne de

l'homme, c'est d'essayer de grandes choses et d'en concevoir de plus grandes[1]. »

Tel est le programme superbe par lequel les scolarques de Toulouse annonçaient à tout l'univers qu'ils montent dans leurs chaires. D'abord nous reconnaissons ces maîtres à l'accent : et certes, quoi qu'on ait dit, ce ne sont pas des Toulousains. A ce luxe d'hyperboles, à ces gongorismes d'éloquence, on devine des Espagnols. Des Catalans ni des Aragonais n'auraient probablement pas eu ni cette forfanterie de langage ni cette abjection de caractère. Ces rodomonts scolastiques étaient, on n'en peut douter, des Castillans, des compatriotes de la reine Blanche, des élèves de saint Dominique, et, à tous ces titres, des acolytes de l'inquisition.

Après cela, dans cette curieuse circulaire, ce qui frappe le plus, c'est le paganisme du langage et les réminiscences mythologiques. Ils attestent fréquemment les dieux païens, rarement le Christ : ils citent les poëtes, les philosophes, les Pères mêmes, jamais l'Écriture. Pour le dire en passant, leur érudition pédantesque se fourvoie quelque peu. Ils appellent Stace le poëte de Toulouse. Ils le confondent à dessein peut-être avec son homonyme, un rhéteur gascon, Statius Ursulus. Évidemment, ils veulent flatter Toulouse, et c'est pour aduler Toulouse et s'encenser eux-mêmes qu'ils

1. Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Série v, t. I, traduction de M. Gatien-Arnould, doyen de la Faculté des lettres.

assurent que l'on y professe mieux qu'à Paris. On sent les ménagements qu'ils croient devoir garder envers l'intelligente et frémissante cité. Ils parlent de son amour de la science et de son ardeur pour la liberté de la pensée. Les jeunes gens sont les paladins de la philosophie, et les timides femmes ont peine à s'abstenir de n'en être pas les amazones. Elles se taisent pourtant, mais naguère ces vierges belliqueuses rompaient des lances comme Esclarmonde aux conférences de Pamiers, et comme plus tard ces héroïnes qui manièrent les balistes et les catapultes dans la défense de Toulouse.

Le tableau de l'activité intellectuelle, mais de la réaction catholique, sous la compression de la France, est frappant. On y lit partout : non-seulement dans les chaires, mais encore sur les places publiques. Théologiens, philosophes, décrétistes, maîtres de logique, de physique, de musique, professent en plein vent. On y montre Justinien, Galien, Aristote, oui, ses livres sur la *nature*, interdits à Paris. Dans Paris naturaliste, remarquez bien, le pape interdit le Stagyrite. Il le permet dans la spiritualiste et mystique Toulouse. Eh, quels professeurs célèbres ! Naguère Accurse y brillait, bientôt y resplendira Thomas d'Aquin.

Cette œuvre de la France et de Rome est encadrée dans un croquis de l'âge d'or. La guerre rugit dans tout l'univers. Ici sourit la paix : un ciel toujours serein ; un sol reverdi ; des fleuves de lait, de vin et de miel. Les *fleurs* ont regermé : ce sont les fleurs souveraines : les lis de France. Voici le temps de la taille des esprits, de l'amputation des âmes.

Quant à eux, ils ont déjà arraché les chardons de rusticité plébéienne, la poésie populaire; et extirpé les ronces de la stérilité sauvage, la hylé cathare. Sur la forêt hérétique incendiée, il faut maintenant faire monter jusqu'aux astres le cèdre de la foi théocratique.

Le reste n'est pas moins menteur : « Que vous manque-t-il donc? La liberté scolastique? Vous l'aurez. La protection du prince? Voyez les sécurités et les libéralités dont il vous entoure. Que craindriez-vous encore? L'insulte d'un peuple furieux, l'attaque des voleurs, c'est-à-dire des faidits des bois? Le comte mettra à leurs trousses les forces du Capitole. La puissance curiale *parait* d'accord avec la milice et le clergé. Tout à l'heure on va voir comment : enfin le seigneur légat est leur Moïse, leur sauveur, après le pape et Dieu. Il absout d'avance de tous leurs péchés les écoliers et les écolâtres de Toulouse.

Cette harangue, tissue de mensonge, d'hyperbole, de rhétorique barbare, de tempête scolastique et castillane, renferme pourtant une vérité qu'elle darde de sa queue, comme son aiguillon la guêpe : c'est que le légat entend que cette *terre et cette nation soient conquises aux Romains par le mystère triomphal de la croix*. En conséquence, cet âge d'or de l'université toulousaine, cet Éden de l'inquisition méridionale va délicieusement s'ouvrir par un bûcher. On avait capturé deux cathares, un diacre et un évêque, tous les deux du nom de Guilhem. L'évêque, qu'on appelait le *pape des Albigeois*, se montra digne de ce titre imaginaire que lui donnait emphatiquement

le crédule et vindicatif orgueil de ses bourreaux. Il voulut confesser dans les flammes le Paraclet, et fut, en conséquence, brûlé vif sur la place du Peyrou, près de la basilique où un taureau sauvage traîna le corps sanglant de saint Saturnin.

II

GUILHEM DEL SOLER. — DÉLATIONS ET PROCÉDURES DE L'INQUISITION. — DÉPART DU LÉGAT POUR ROME. — LES SEIGNEURS DE LAURAC ET D'ANIORT. — MEURTRE DU SÉNÉCHAL ANDRÉ DE CHAUVET.

L'autre se nommait Guilhem del Soler (du Grenier), issu d'une des trois tribus verrières établies dans les forêts de Gabre, vers les sources de l'Arise et de la Lèze, où, pour contenir leur patriotisme cathare, on a construit depuis la Bastide ou forteresse de Serou[1]. La tribu de Grenier, car elle a francisé son nom au XVI[e] siècle où elle a embrassé le calvinisme, lui a donné et lui donne encore un grand nombre de pasteurs, de soldats et de martyrs. Mais une apostasie est le préambule de son histoire héroïque; Guilhem del Soler était considérable parmi les parfaits albigeois. Il avait converti

1. La noblesse verrière, dont on ignore l'origine, doit remonter jusqu'au moyen âge, peut-être jusqu'à Charlemagne. Ce n'est que dans un temps barbare qu'on a pu avoir la naïveté d'anoblir des hommes qui enflaient au bout d'un tube des bulles de verre liquide.

Pierre de Gardouch, chevalier de la maison de Villeneuve, blessé au siége de Toulouse. A Gardouch, dans le Lauragais, où il prêchait habituellement, il logeait aussi dans le manoir d'En Castilho. Il était le compagnon du fameux Gérald de la Motha, brûlé après la prise du château de la Bessède [1]. Épouvanté du supplice de son maître et séduit par l'évêque de Toulouse, il abjura. L'évêque le présenta au concile, et le légat, qui faisait dresser le bûcher du pape cathare, fit réhabiliter solennellement Guilhem del Soler. Cet honneur le conduisait à l'office de délateur de l'inquisition. C'est ainsi que, réconcilié par les évêques, Guilhem passa du rang des victimes au rang d'accusateur et d'auxiliaire des bourreaux. C'est à ce titre désormais qu'il siége dans l'histoire et qu'il y siégera éternellement.

Le malheureux dénonça ses anciens frères, ceux qui l'avaient défendu de leur épée, ceux dont il avait mangé le pain, ceux qui lui avaient donné leur sang. Et maintenant, pour salaire d'un dévouement religieux, l'apostat les jetait dans le malheur, dans l'indigence; il les précipitait en foule à l'exil, au cachot, à la mort. Foulques, évêque de Toulouse, dirigeait l'instruction judiciaire : il aurait donc le droit d'être élevé dans l'histoire à l'honneur de premier inquisiteur général des Albigeois. Les citoyens, les châtelains furent cités devant le redoutable tribunal. Les seigneurs d'Aniort eux-mêmes, après bien des hésitations, descendirent de leurs manoirs pyré-

1. Regist. de l'inquisition de Toulouse.

néens. Les évêques fallacieusement procédèrent par degrés; ils interrogèrent d'abord des catholiques; puis il appelèrent les suspects; puis enfin les vrais coupables. Ceux-ci d'abord se concertèrent pour ne faire aucune révélation. Mais comme il arrive toujours, les peureux tremblèrent; ils firent des aveux, et demandèrent leur grâce au légat. Le cardinal se montra d'autant plus indulgent avec les timides qu'il se proposait d'être inflexible envers les obstinés. Quelques-uns, mais peu nombreux, voulurent se défendre juridiquement; ils demandèrent qu'on les confrontât avec les délateurs. Romain de Saint-Ange refusa et partit pour la Provence (déc. 1229). Mais ces châtelains, l'obsédant de leurs réclamations, le suivirent jusqu'à Montpellier. Le légat, pour se débarrasser des accusés sans compromettre les accusateurs, leur déroula la liste des témoins. Ils s'en retournèrent enfin, de guerre lasse, ne connaissant avec certitude d'autre traître que Guilhem del Soler[1]. Romain de Saint-Ange, passant le Rhône, vint tenir à Orange un concile qui probablement ne fut qu'une répétition de celui de Toulouse. Puis étant à Mornas, ce château assis sur des rochers escarpés, non loin de Montélimart, il remit à Foulques qui l'accompagnait par honneur, les décrets de pénitence rendus contre les suspects, et dit adieu à son vieil et cruel ami qu'il ne devait plus revoir. Rappelé par Grégoire IX, il repassa les Alpes, emportant à Rome les autres informations dont la révélation fortuite eût provoqué dans tout

1. *Gal. Christ.*, t. I. — Thrés. des Chartes.

le Midi les plus sanglantes représailles. Par là prit fin la nonciature de ce fatal légat, qui après avoir, par le traité de Paris, scellé l'asservissement des cités romanes, les livra, enchaînées et mourantes, à l'inquisition. A ce fléau, il faut en ajouter un second. La croisade qu'il avait amenée du Nord avait détruit jusqu'aux semences de la terre ; il en résulta, l'année suivante, une famine : ce fut le dernier adieu du cardinal Romain de Saint-Ange [1].

Le légat, se détournant de la route d'Italie, avait remonté le Rhône, pour tenir le concile d'Orange. Deux choses le retinrent quelques instants au pied des Alpes. Il acheva la réorganisation du marquisat de Provence, détaché de Toulouse, et rattacha définitivement au Saint-Siége cette épave magnifique de la croisade. A cette question territoriale se joignait une question ecclésiastique et religieuse. La Provence était le berceau des Vaudois. C'est du Val-Gyr que, cent ans auparavant, était sorti l'impétueux Pierre de Brueys. Ses disciples existent encore dans les vallées de la Drôme et de la Durance. Leurs églises également se retrouvent éparses dans tout le Midi. L'inquisition les signale à Pamiers, Albi, Montauban, dans les plaines de Toulouse et de Carcassonne. Ils sont partout mêlés aux Albigeois. Seulement les Albigeois chevaleresques sont dans les châteaux, les Vaudois républicains dans les cités. Ils se partagent les ateliers et les cabanes. Cathares et léonistes, divisés sur la doctrine, s'accordent sur la politique et s'unissent dans

1. Guil. de Puil., ch. XL.

les consulats romans. Le fier légat, après l'écrasement des Albigeois, voulut probablement balayer les Vaudois moins odieux, et dut charger Aymar de Poitiers, lieutenant du Saint-Siége, de mettre le pied sur cette ruche importune plutôt que redoutée d'abeilles bibliques des Alpes. Puis il continua sa route par la plage ligurienne, et rentra dans Rome comme le pacificateur des Gaules. Grégoire IX l'accueillit comme le vainqueur de l'insurrection la plus vivace, la plus tragique et qui avait usé dix légats, vingt croisades et un million d'hommes armés. L'heureux et superbe proconsul y triompha de l'Orient et de l'Occident, du catharisme dont l'extermination, sans loyauté comme sans merci, accusera sa mémoire jusqu'à la fin des siècles, et du léonisme, qui, renaissant dans le calvinisme plus vigoureux, et survivant à six cents ans de martyre, s'assied tranquillement aujourd'hui en face du Vatican, et regarde avec pitié, du haut du Capitole, la honteuse, la tardive, mais incomparable ruine de la théocratie romaine.

Foulques, évêque de Toulouse, de retour dans sa métropole, convoqua les condamnés, dans la chapelle de Saint-Jacques. C'était un oratoire construit dans le cloître Saint-Étienne avec les débris d'un temple romain. Des colonnes de marbre noir antique en supportaient la voûte romane sur des chapiteaux sculptés de feuilles d'olivier, symboles d'une paix funèbre [1]. L'évêque, du haut de la

1. Cette chapelle a été démolie en 1812. Du Mège, *Hist. des inst. de Toulouse*, t. I, ch. IV.

chaire, lut les sentences du légat. Elles produisirent un tumulte immense d'exaspération mêlée d'horreur et d'effroi. Les prévisions du cardinal se réalisèrent, les traîtres furent soupçonnés; la délation arma le meurtre. Guilhem del Soler dut se cacher dans les antres de l'inquisition; mais plusieurs de ses complices tombèrent sous le poignard; la plus illustre de ces victimes fut André de Chauvet, sénéchal de Toulouse, ennemi acharné de la puissante maison d'Aniort[1].

Aniort est situé dans les Pyrénées, vers la source de l'Aude, sur les confins de la Cerdagne. Vers l'an 1000, Pierre, fils d'Impéria, rendit hommage pour ce château à Bernard, comte de Carcassonne. Deux siècles plus tard, Gérald, son descendant, était seigneur d'Aniort, de Castelport, de Roquefeuil, de Rocan, de Dorna et d'autres terres éparses dans le Rasez et le Lauragais. Gérald d'Aniort épousa Esclarmonda de Laurac, sœur d'Améric, châtelain de Montréal, et de Géralda, dame de Lavaur, si fameux par leur fin tragique. Niobé pyrénéenne, Blanca de Laurac, leur vieille mère infortunée, était destinée à voir, par la croisade et l'inquisition, Améric, son fils, pendu à un gibet; ses filles, Géralda, jetée vivante dans un puits; Mabilia, vierge cathare, morte probablement dans un bûcher; Esclarmonda, dépouillée de ses châteaux; ses petits-fils dispersés dans les combats, dans les prisons, dans les déserts; ses manoirs détruits, sa ville démantelée et toute sa race exterminée par le

1. Doat. Procédures de la maison d'Aniort.

roi de France. Salaire lamentable de son héroïque dévouement à la foi cathare et à la patrie romane.

Gérald et Esclarmonda d'Aniort, après de longues guerres, finirent par conclure une trêve avec Montfort, le meurtrier de leur maison. Le fanatique chef de la croisade, non content de leur soumission, eût encore voulu, pour la consolider, obtenir d'eux l'oblation d'un de leurs enfants à l'Église romaine. Gérald éluda constamment l'invitation de son terrible vainqueur qui ne put jamais dompter la douleur farouche de l'altière Esclarmonda. Il y eut toujours entre la fière matrone et l'assassin de sa race, le puits sanglant et les gibets funèbres de Lavaur. Mère féconde, elle avait donné, entre autres enfants, quatre fils à son époux; elle les éleva sous le toit dépeuplé de Laurac, sur les genoux de Blanca, leur aïeule, et de leur tante Mabilia, l'une veuve *revêtue* et l'autre vierge *couronnée*, de l'Église du Paraclet. Comme une lionne blessée, elle les nourrit de son lait et de son sang, de sa foi cathare, des douleurs de sa race, des vengeances de sa patrie, des horreurs de la croisade, et dès qu'ils furent d'âge chevaleresque, elle les lança dans les combats. Nés avec le siècle, ils étaient adolescents, lors de la chute des Montfort et du relèvement du Midi, et sa délivrance et son triomphe furent les premiers exploits de leur imberbe héroïsme.

Bernard-Othon [1], le plus brillant des fils de Gérald, devint par la mort de son père, comme le

1. Bernad-ot, ou Bernadot.

chef de l'antique maison d'Impéria, et l'un des héros de l'Église du Paraclet. Blessé au front à l'attaque de Vertfeuil, contre les soldats de l'évêque de Toulouse, il fut rapporté mourant à Laurac. Il venait d'épouser Nova de Cab-Aret, fille probablement de ce Pierre Roger, le plus vaillant châtelain du Cabardez, et de cette Brunissenda, si célèbre par sa beauté et les chants du troubadour Ramon de Miraval. Nova résolut d'ensevelir son veuvage, dans une de ces grottes où vivaient, selon la perfection cathare, Béatrix, sœur de son père et la mère du poëte, Aladaïs de Naïvoras. Mais Othon, dont elle attendait la mort, revint inopinément à la vie, et, guéri de sa blessure, ressaisit aussitôt ses armes. Il fut fait prisonnier dans un combat, mais échangé, bientôt après, contre Jehan de Brigier[1], chevalier français, capturé par ses frères à la bataille de Baziège, et longtemps détenu dans les tours d'Aniort.

Othon, léger et mobile, s'effraya de la croisade de Louis VIII. Mais il revint bientôt au parti national.Les fils d'Impéria vivaient comme les princes laïques du catharisme, sans tenir compte du pape de Rome ni du roi de France. Othon fréquentait Guilhabert de Castres, Bernard de la Motta et les autres évêques. Cinq ministres albigeois prêchaient publiquement dans son château d'Aniort. Les diacres Navarra, Cernian et la dame de Caraman résidaient dans son manoir de Dorna. D'autres à Belsplans, d'autres à Laurac. Cette diaconesse

1. Jehan le Boutefeu.

gnostique était l'épouse de Gérald de Gourdon, fils de Ramon de Caraman. Ramon, dans le dernier siècle, reçut dans son château de Saint-Félix, l'évêque Nicétas, venu de Constantinople. C'est sur leurs terres qu'était né le catharisme occidental. Gérald fut l'un des plus vaillants faidits qui ramenèrent d'Espagne le comte Ramon VI : au siége de Toulouse, où fut tué Montfort, il combattait à la barbacane du Pont-Neuf, théâtre de si grands exploits.

Le roi de France maintint la confiscation prononcée par Montfort de la terre de Caraman, pour frapper l'hérésie dans son premier berceau et dans son premier héros. Gérald, expulsé une seconde fois et pour toujours de son château paternel, se retira chez ses cousins d'Aniort. Après la guerre, il devint évêque, et sa femme diaconesse; elle prêchait à Dorna et lui prêchait et bataillait dans les bois. C'est ainsi qu'Othon d'Aniort s'entourait de prêtres et de chevaliers faidits. Un jour, c'était un dimanche, le peuple se réunit dans l'église de Laurac. Le prêtre romain se présenta pour monter en chaire. Arrière, arrière, prêtre de Lucibel, s'écria Othon, en l'écartant de son épée, et toi, dit-il au diacre cathare, ministre saint du Paraclet, parle et console-nous [1] !

Aussi lorsque après le traité de Paris, les *fils d'Impéria* furent cités devant le tribunal de l'Inquisition, refusèrent-ils de descendre de leurs rochers. Pour les y décider, Pierre-Amiel, archevêque de

1. Doat

Narbonne, homme violent et scandaleux, se rendit à Roquefeuil, résidence d'Esclarmonde, mère de *ces maudits d'Aniort*. La fière matrone féodale, interrogée sur sa foi, dédaigna de s'expliquer, et comme le primat de Septimanie lui disait qu'elle n'était pas chrétienne, elle répondit, en les congédiant, insoumise et indignée, qu'elle était plus chrétienne que lui et que tous les prélats romains. Othon d'Aniort cependant, sur l'assurance qu'on n'attenterait point à sa liberté, consentit à se rendre à Toulouse. Le légat n'osa point sévir contre ces redoutables chevaliers pyrénéens. Il se contenta de les laisser, à son départ, sous la surveillance du sénéchal du roi, André de Chauvet. Chauvet, à la tête des croisés, avait démantelé son bourg de Laurac, dévasté ses récoltes, ravagé ses bercails. Il fit enlever plusieurs de ses vassaux, et menaçait continuellement les ministres cathares recueillis dans son manoir. Mais dans une de ses chasses aux hérétiques, le sénéchal fut enveloppé par les montagnards et massacré dans la forêt *Centenaire*[1]. »

1. Guil. de Puil., ch. XL.

III

RÉACTION CONTRE ROME ET LA FRANCE. — LUTTE DES CHEVALIERS DE VERTFEUIL ET DE L'ÉVÊQUE DE TOULOUSE. — MORT DE L'ÉVÊQUE FOULQUES ET SES FUNÉRAILLES. — SUPPLICE DE PAGAN ET DES FAIDITS DE LA BESSÈDE.

Le meurtre du sénéchal André de Chauvet, dont on accusa les chevaliers d'Aniort, fut comme le signal d'une réaction contre Rome et le roi de France. « *Les enfants de Bélial*, dit un vieux moine, sortirent des abîmes où ils se tenaient cachés, et s'élancèrent contre l'évêque de Toulouse[1]. « Ces *brigands* n'étaient autres que les seigneurs légitimes de Vertfeuil, château situé à six lieues au levant de la grande cité romane. Dans le dernier siècle, leurs pères, ardents Albigeois, n'avaient répondu aux prédications de saint Bernard, et aux admonestations du légat pontifical, que par un bruyant et triomphant charivari. « Vertfeuil, s'écria le furieux abbé de Clairvaux, Vertfeuil, que Dieu te dessèche ! » La croisade, en effet, soixante ans plus tard, avait desséché non-seulement Vertfeuil, mais encore Toulouse et le Midi tout entier, qui n'a jamais reverdi, brûlé par l'ouragan du Nord. Simon de Montfort en avait dépossédé les châtelains, donné leurs terres à l'évêque Foulques, et confié la garde du domaine épiscopal à un chevalier fran-

1. Guil. de Puil., ch. XL.

çais, nommé Odon ou Othon de Liliers. « Il y avait » dans ce château, dit un vieux chroniqueur, cent » maisons de chevaliers, ayant armes, bannières et » palefrois, lesquels furent assaillis de maintes » guerres, grêles et stérilités. J'ai moi-même, dans » mon enfance, vu le noble homme Isarn Nébulat, » anciennement principal seigneur de Vertfeuil, » vieillard centenaire, vivre très-pauvrement à » Toulouse, et se contenter d'un seul roussin[1]. »

Après la mort de Simon de Montfort, le vieux Isarn l'Embrumé, car c'est le sens de Nébulat, qui ne se *contentait* pas apparemment de son maigre roussin, remonta sur son ardent cheval de guerre et conduisit son clan chevaleresque à l'attaque de son antique manoir de Vertfeuil, sur les murs duquel fut presque mortellement blessé le jeune Othon d'Aniort. Mais le roi Louis VIII l'en expulsa quelque temps après et le rendit à l'évêque Foulques, partisan de la France; spoliation qui venait d'être confirmée par le traité de Paris.

Les chevaliers de Verfeuil, réduits à vivre en faidits, sortaient, de temps à autre, de leurs cavernes et de leurs forêts : ils guerroyaient contre l'évêque, tuaient ses clercs, levaient ses dîmes, enlevaient ses bestiaux. Au milieu de cette paix qu'on disait *miraculeuse*, Foulques ne pouvait sortir de Toulouse qu'escorté de soudards étrangers, et sans entendre rugir autour de lui le vieux Nébulat agitant sa lance vengeresse, et tout semblable, sur son coursier décharné, au fantôme du Temps et au spectre de

1. Guil. de Puil., ch. I.

la mort. L'évêque furieux s'en prit au comte de Toulouse. Un jour il lui dit insolemment : « Je sais que l'an passé j'ai, grâce à Dieu et à vous, recueilli assez paisiblement mes dîmes. Je ne doute pas que vous ne soyez secrètement l'auteur de ces troubles nouveaux. Mais ne croyez pas que je les supporte patiemment. Voici un an que je suis de retour dans la cité. Je suis prêt à m'éloigner encore de ses murs. J'étais mieux dans mon exil que dans mon évêché[1]. »

Le comte de Toulouse s'entremit pacifiquement et force fut à l'évêque de composer, au moins pour quelque temps, avec les seigneurs de Vertfeuil. Foulques sortit, comme il le disait, de sa ville épiscopale, d'où il avait été presque constamment banni, et cette fois ce fut pour toujours. Ce ne fut pas le comte qui l'exila, mais la réprobation universelle et le soulèvement de cœur d'une cité qui l'abhorrait. C'était aussi, de sa part, lassitude d'un épiscopat orageux, mélancolie de moine et de troubadour, nausée du meurtre et du sang. Il demanda le repos à l'abbaye de Grandselve, sa retraite habituelle. Le vieil amant d'Aladaïs de Rocamartina touchait encore, en mourant, sa harpe de ses mains trempées dans le sang d'un peuple ; et de ses lèvres noires de calomnie et de fanatisme, célébrait encore la beauté non plus terrestre et périssable, mais immortelle et glorifiée dans la vierge, mère d'un Dieu. Il expira vers Noël 1231, et singulière coïncidence, son dernier chant est un hymne sur la naissance du Christ : l'*Étoile du matin qui se lève sur Jérusalem*. On dirait que

1. Guil. de Puil., ch. II.

ce sanglant jongleur s'enfonçait dans les ténèbres de la mort en répétant à chaque strophe ce refrain : « La nuit s'en va, mais le jour vient ! Il vient clair » et serein ! Voici l'aurore, une aurore douce et » divine ! » Délire effrayant, horrible démence d'un grand réprouvé qui descend en chantant vers l'abîme et salue comme l'*Orient d'en haut*, la vague lueur du gouffre, l'éclair des foudres éternels [1].

Foulques, qui n'est qu'au douzième rang comme troubadour, est incontestablement au premier comme inquisiteur et comme bourreau. De tous les grands instigateurs de la croisade, il est le seul qui en ait vu le couronnement dans le parvis de Notre-Dame de Paris, et que la mort ait doucement conduit en triomphe, avec des palmes et des cantiques, devant le tribunal où un million de victimes l'attendaient pour l'accuser auprès de Dieu. Trois mois après l'irrévocable jugement, on lui donna pour successeur, frère Ramon du Falgar, provincial des Dominicains, issu des seigneurs de Miramont, château situé non loin du confluent de la Leza et de l'Ariége, entre les deux fleuves. Ramon hérita de l'esprit et de la houlette sanglante de Foulques. Le moine continua le troubadour. Il ouvrit son épiscopat par le supplice d'une vingtaine d'Albigeois; hécatombe humaine dont son prédécesseur était bien digne et qui dut bien singulièrement réjouir son tombeau. Cinq ans auparavant, Humbert de Beaujeu, maréchal de l'armée française, assiégea et prit dans le Lauragais un château qui,

1. Guil. de Puil., ch. XLI. Troubadours, Folq. de Mars.

de sa forêt de bouleaux, portait le nom de la *Besseda*. Mais Pagan[1], seigneur de la Besseda, avec quelques hommes de pied et de cheval, s'était échappé. Dépouillé de son manoir et de son bourg démantelé, il vivait en faidit dans les antres et les forêts de la montagne Noire. Il ne s'effraya pas du supplice de Gérald, il embrassa le sacerdoce albigeois et devint chevalier-sauvage du Paraclet. Pagan, diacre-guerrier, suivi de son compagnon prêtre-soldat comme lui, à la tête des proscrits de la Bessède, presque tous parfaits, prêchant et guerroyant, parcourait à cheval les plaines du Lauragais. Le chevalier Pierre de Recaud le trouva un jour à l'endroit où la route coupe le petit Ers, au nord de Toulouse. Pierre était probablement le fils de Ramon de Recaud, gouverneur de Ramon VII. Il était le compatriote de Pagan : dans sa troupe était son frère Sans; peut-être même ses deux sœurs Condors et Anglesia, diaconesses. Nul doute que sous prétexte de voir son frère ou ses sœurs, Recaud ne vînt en secret de la part du comte alarmé du sort qui menaçait Pagan. S'éloignant un peu sur le bord du torrent, Pierre le conjura d'abandonner la foi cathare. Jamais, s'écria le généreux proscrit, je ne romprai le vœu que j'ai fait au Seigneur, et il continua sa route dans la forêt[2].

Le comte évidemment, instruit de quelque projet

1. Pagan dérive de Pagus. Il a le même sens que Pagès. On ne doit donc pas le traduire par payen, comme l'a fait M Schmidt, mais bien plutôt par citoyen.

2. Manuscrit de l'Inq. de Toulouse : art Montmaur. Voy. Recaud, art. Mas Saintes-Puelles.

sinistre, fit indirectement cette tentative pour sauver l'héroïque faidit. Et quelques jours après, chose triste à dire, il accompagnait Ramon du Falgar qui voulait inaugurer son avénement par une chasse aux cathares et terminer l'aventure de son prédécesseur Foulques. Foulques avait ravi à Pagan son château ; Falgar résolut de lui arracher le seul bien qui lui restait encore, la vie. L'évêque et le comte se rendent à Castelnaudari, remontent sur le soir vers la Bessède et la montagne Noire, et la nuit étant venue, ils envahissent les cavernes pleines de cathares endormis. Ils reviennent à Toulouse avec cette grande capture dans laquelle se trouvaient dix-neuf parfaits et leur chef Pagan. Les croyants furent réservés aux Murs et les cathares au bûcher. Pagan, chevalier des guerres romanes, guida ses compagnons dans les flammes comme autrefois dans les combats. Ce qu'il avait soutenu par l'épée, il le confessa par le feu, il n'y avait de changé que le champ de bataille. Quand ces exécutions avaient lieu, les chevaliers albigeois, d'ordinaire, allaient chercher dans les forêts voisines un évêque ou un diacre : ils l'introduisaient dans la ville, le menaient sur la place du supplice où, perdu dans la foule, l'homme de Dieu, d'un geste mystérieux, bénissait le patient, qui voyait dans le signe un gage de salut[1]. Mais cette fois

1. Manuscrit de l'Inq. de Toulouse : art. Lantar. C'est ainsi que la reine Marie-Antoinette reçut l'absolution d'un prêtre aposté sur son passage à une fenêtre de la rue Saint-Honoré. Voir aussi, dans les *Mémoires* de Mme de Lafayette, le touchant récit du supplice de Mme la maréchale de Noailles.

Pagan dut remplir lui-même cet office funèbre, il put bénir ses compagnons dans le brasier: il leur versa le rafraîchissement du Paraclet. Ainsi périt à Toulouse cet infortuné chevalier, noble victime de sa fidélité envers le comte qui lamentablement livrait ainsi les serviteurs de sa dynastie, les défenseurs de l'indépendance romane.

Foulques, quelque temps avant sa mort, avait transféré l'ordre des Dominicains du couvent de la rue Saint-Rome, au vaste monastère qu'il leur avait fait construire au *Jardin de Garrigas*, dans le capitoulat de la Daurade [1]. Ramon du Falgar continuant son œuvre, fit élever auprès du cloître, une vaste église, où lui-même avait choisi son tombeau. Cette basilique, qui ne fut terminée qu'au bout d'un demi-siècle, existe encore avec sa tour octogone, jadis surmontée d'une flèche aiguë. L'édifice est en brique d'un rouge sombre, comme badigeonné du sang d'un peuple, ou imbibé de la vapeur des massacres de son siècle. La Révolution française, terrible réparatrice des crimes du passé, décapita cette tour, et convertit la nef monastique en écurie militaire, de sorte que depuis soixante ans les chevaux triturent impassiblement, de leur ongle d'airain, dans l'infection de leur fumier, les ossements des inquisiteurs qui firent fouler les peuples du Midi sous les pieds dévastateurs des coursiers du Nord, et sous les bonds des croisades hennissantes. L'historien frissonnant découvre parfois sur la terre des ébau-

1. Probablement confisqué sur Bertrand de Garrigas, l'un des capitouls, retenu comme otage à Paris, et prisonnier du roi de France.

ches de ces supplices éternels que le poëte rêvait dans l'enfer [1]. Ce monastère dominicain devint comme le capitole de l'inquisition. De ses murs redoutés sortaient incessamment des moines farouches qui dans les diverses chaires de la ville épouvantée allaient signalant les citoyens suspects ; réclamant l'âme des vivants, revendiquant la cendre des morts. « Toulouse tout entière est infectée d'hérésie, s'écria un jour le frère Orlando ou Roland de Crémone ! » Le peuple fit entendre des murmures, les consuls proférèrent des menaces. « Eh bien, continua le fougueux dominicain, c'est maintenant que nous allons agir, que les hérétiques et leurs défenseurs tremblent. » L'inquisiteur ordonna l'exhumation de Donat, chanoine de Saint-Saturnin, et d'un laïque nommé Galban, issu d'une famille notable et probablement capitulaire. Ses ancêtres, ou lui-même, avaient mérité, par leur dévouement civique, de donner leur nom à la rue qu'ils habitaient dans la cité. Ses os furent exhumés, sa maison démolie, son nom effacé. Rétablissons-le donc dans l'histoire, et que la rue qui reçut le nom vulgaire de la Faba, et plus tard le nom monastique de Véronica, reprenne son nom patriotique de Galban ! L'évêque fit le procès à ces cendres infortunées ; puis il les fit traîner dans la ville, et porter enfin sur le bûcher. Ces exécutions avaient lieu d'ordinaire au

1. Le poëte Baour-Lormian a *déploré* en vers ces profanations. Cette église vient d'être rendue au culte par l'Empereur Napoléon III (1867).

Prat comtal, ou Pré du comte, esplanade déserte, voisine du Peyrou, à l'occident de la cité [1].

Tels sont les événements qui signalèrent la fin de l'évêque Foulques, et les commencements de Ramon du Falgar. Le comte éperdu assistait à ces jugements, à ces exécutions, à ces sacriléges. Mais les prélats n'étaient pas encore satisfaits. Ils ne cessaient de l'accuser auprès du Saint-Siége. Grégoire IX eut l'air de prendre le parti du prince. Il répondit aux évêques : « Arrosez-le bénignement » comme une jeune plante, et nourrissez-le du lait » de l'Église, comme un petit enfant ! » Ces douces, ces tendres paroles présageaient un redoublement de rigueur, et d'effroyables malheurs pour les peuples pyrénéens.

IV

SUITES DE L'INQUISITION. — PROSCRIPTIONS. — INSURRECTIONS. CAMPEMENTS DANS LES BOIS.

Les exemples d'Isarn Nébulat, de Pagan de la Bessède, et des insurgés de la forêt Centenaire, nous peignent au vif l'état du Midi. Tous les Albigeois dépossédés par la croisade, proscrits ou effrayés par l'inquisition, erraient en armes et par

1. Dom. Vais., *Hist. du Lang.*, v. 24. Du Mège, *Hist. de Toul.*, Bertrand de Born : Al Prat Comtal costal'Peyro. La rue Galban est aujourd'hui la rue des *Tourneurs*.

bandes menaçantes dans les campagnes alors presque sans chemins et partout hérissées de buissons et de taillis. De sorte que cette *miraculeuse paix* de Paris n'était au fond que le trouble et le tumulte et le meurtre. Au meurtre judiciaire répondait le meurtre populaire : à la guerre chevaleresque succédait la guérilla patriotique et sauvage.

Les évêques de Toulouse lancèrent les officiers de l'inquisition après les magnanimes citoyens, les héroïques défenseurs de la métropole. Les Roaïx, les Maurand, les Arnaud-Bernard, traqués dans la grande cité, se retirèrent dans leurs châteaux du Lauragais. Relancés dans leurs manoirs féodaux, ils devinrent chefs de bande et rendirent à l'inquisition guerre pour guerre. Ces chevaliers, qui ne conservaient de leurs biens qu'une lance et un cheval, virent accourir autour d'eux leurs vassaux, leurs serviteurs, qui n'emportaient de leurs cabanes que leurs arcs flexibles de cormier durci au feu, et leurs longues flèches sifflantes de frêne affilées et amorcées d'un bec de fer. Il se forma des attroupements dans les bois ; des voix sinistres résonnèrent dans les lieux déserts. Des hennissements farouches sortaient de la bouche des cavernes. Il s'organisa une espèce de chèvalerie proscrite, de milice errante et sauvage pour le redressement des torts de la conquête.

La même proscription fit fuir les Hunold de Lantar, les Gourdon de Caraman, les Belissen de Fanjaus. Ces barons, suivis de leurs vassaux, erraient de forêts en forêts. Le nom ibère de Baziége indique qu'une forêt immense formait la ceinture de

Toulouse dont les débris couvrent encore de vastes bois de chênes la plaine arrosée par l'Ers du Lauragais. Ces sombres *garrigues*[1] recélaient, surtout vers la montagne Noire et les Pyrénées, des grottes profondes, tanières d'animaux antédiluviens, dont la stalagmite recouvrait les squelettes gigantesques. L'ours et le lion des cavernes recueillaient dans leurs sépulcres hospitaliers ces proscrits de Rome. C'est là qu'ils campaient d'ordinaire, ils ne sortaient que sur le soir; mais souvent aussi ils tentaient en plein jour leurs hardies expéditions. Ils se tenaient à l'affût d'un sénéchal ou d'un chef cénobitique, rançonnaient les collecteurs des dîmes des évêques, traquaient, comme des loups, les agents de l'inquisition, enlevaient aux archers le ministre cathare que l'on menait au bûcher, attaquaient les étrangers usurpateurs de leurs manoirs héréditaires, et quelquefois avaient la bonne fortune de délivrer les belles Romanes, jetées avec leurs héritages paternels, aux capitaines du Nord, par le roi de France. On devine la joie, l'émotion, le triomphe, quand ils ramenaient dans leurs grottes une fille, une sœur, arrachée à quelque *Jean le Drac*, *Pierre le Sanglier*, *Robert Sans-Avoir*, ces vagabonds d'outre-Loire qui les tenaient captives et éplorées dans leurs donjons pyrénéens.

Les croisés et les moines dont leurs escalades nocturnes troublaient le sommeil dans leurs manoirs et leurs monastères crénelés, traitaient ces bannis avec un dédain mêlé d'effroi, de *brigands*, de

1. Du garric, chêne.

routiers, parce qu'ils rompaient cette paix de Paris indignement extorquée à un faible prince. Mais le villageois indigné voyait dans ces bandits de vrais maîtres dépouillés, de nobles seigneurs proscrits, de justes vengeurs des saints persécutés. Le serf roman secondait secrètement leur justice vagabonde et leur chevalerie sauvage. On vit des choses touchantes : le colon nourrir son ancien seigneur dépossédé, et son vieux prêtre voué à la mort. Il retranchait à sa bouche et à la faim de ses enfants le pain d'orge et de maïs[1], et se dérobant de sa cabane sur la brune, il le portait à ces pieux brigands des forêts qui lui rendaient le pain de l'esprit et le vin de l'âme. Là, sous les chênes, devant une grotte, il trouvait un évêque, des chevaliers, des archers, des chevaux, des chiens, un camp éclairé par la lune. L'évêque ouvrait le *Livre* et lisait : « Au commencement était la Parole... Je ne vous laisserai point orphelins... Vous recevrez le Consolateur. » Un sermon commençait dans la paix des bois : un cantique s'élevait dans les silences de l'ombre et du désert; un son de harpe soupirait au haut d'un rocher. C'était un troubadour (car la poésie était une brigande comme la religion) qui chantait Carcassonne captive, Toulouse abattue et éplorée, la race romane gisante dans son sang et blessée à mort. Quand l'orient commençait à blanchir, le vieil évêque donnait sa bénédiction; le pâtre se retirait consolé, et souvent en rentrant au manoir

1. Le maïs avait été apporté d'Orient comme l'indique son nom de *blé de Turquie*.

de son tyran, il était, pour sa course et sa prière nocturne, pendu aux créneaux.

Ce catharisme du peuple se retrouve encore, de nos jours, dans les noms patronymiques qui s'établirent à cette époque et qui se sont perpétués comme un pieux et vivant blason. Ces vilains de la glèbe portent gravée dans la chair et le sang leur histoire héraldique. Plusieurs de ces familles rustiques reçurent, à cause de leur foi, les noms de *Cathari*, *Pathari*, hommes de pureté et de douleur. D'autres, de leur fidélité, celui de *Loza*, louange. D'autres, de leur pieux espoir, celui d'*Espérandieu*. D'autres, de leur croix d'ignominie, celui de *Crouzet*. D'autres, de leur dévouement patriotique, celui de *Bobila*, Bonvilain. L'un de ces Bobilas du Lauragais, probablement un colon libre, un *pagès* allodial, devint chef de bande. Il s'illustra sans doute par son courage, et peut-être par son combat contre Chauvet, le sénéchal tué dans la forêt Séculaire. Ramon VII, dans un moment d'énergie et de gratitude, l'anoblit et fut son parrain chevaleresque. Le vaillant serf, qui devançait de si loin nos âges, reçut l'accolade du comte, et le ceinturon militaire des barons du bocage, qui lui chaussèrent les éperons d'or, et lui présentèrent le palefroi hennissant et fier de porter sur son dos cet héroïque précurseur de la démocratie de l'avenir[1]. Nous verrons le chevalier Ramon de Bobila figurer au massacre des inquisiteurs d'Avignonet après lequel sans doute il dut se réfugier avec sa tribu sur les

1. Doat. Du Mège.

terres du comte de Foix où ses descendants habitent encore, dans leur condition rustique, autour de la grotte du Mas-d'Azil. Le comté de Foix fut toujours l'asile des proscrits; le grand et pieux comte Roger-Bernard s'entoura constamment des chevaliers déshérités; et lui-même, l'Olivier des guerres romanes, dépouillé de Pamiers, de Mirepois et de Chalabre, resta comme un prince des faidits des forêts pyrénéennes.

Tel était le faiditisme albigeois qui, vague, fugitif, insaisissable, pullulant dans tous les buissons, fourmillant dans tous les halliers, hurlant dans toutes les cavernes, poussant le cri de guerre de rocher en rocher, s'étendait comme une mer orageuse, depuis les croupes de Rouergue jusqu'aux cimes des Pyrénées. Les conquérants français le partageaient du nord au sud par leurs forteresses échelonnées de hauteur en hauteur, des sources de l'Aveyron aux sources de l'Ariége. Les sénéchaux de Toulouse et de Carcassonne le divisèrent de nouveau de l'est à l'ouest; ils jetèrent tout au travers du Lauragais et du Narbonnais une série de postes fortifiés ; les restes en sont encore reconnaissables aux clochers des églises dont le mur de brique massive est toujours flanqué d'un ou deux clochers latéraux : ce sont des tourelles d'observation qui faisaient nuit et jour le guet sur les contrées environnantes[1]. Carcassonne, campement central de

1. Voir, sur la ligne stratégique de Toulouse à Carcassonne, les clochers de Villefranche et de Castelnaudari ; et, sur la ligne militaire du nord, l'énorme tour de l'église de Rabastens.

la conquête, fut le point d'intersection des deux grandes lignes stratégiques. L'insurrection, ainsi refoulée au nord et au sud par les sénéchaux, et coupée en tronçons par les autres chefs croisés, dut, pour sauver ses débris sanglants, s'adosser aux montagnes, et chercher l'appui des bois et des hautes cimes. Il se forma donc géographiquement trois groupes de résitance, trois camps escarpés d'insurrection et de guerre patriotique : au nord, à Penne d'Albigeois ; au centre, sur la montagne Noire, vers le pic de Nora ; au sud, dans les Pyrénées, sur une des croupes du Thabor. Pendant qu'une quatrième troupe, attachée à la fortune errante du jeune vicomte de Carcassonne, traversait la grande chaîne vers les sources de l'Aude, et redescendant dans les vallées de la Sègre et de l'Èbre, se dispersait dans les bercails et les cités de la Cerdagne, de la Catalogne et de l'Aragon.

V

LES FAIDITS DE PENNE ET DE L'AVEYRON. — LÉGENDE DE LA DAME DE PENNE ET DU VICOMTE FORDAN DE SAINT-ANTONIN. — DONA ÉLIS DE TURENNE, DAME DE GOURDON. — LES CHEVALIERS OLIVIER ET BERNARD DE PENNE. — ILS REFUSENT DE LIVRER LEUR CHATEAU AU ROI DE FRANCE. — ILS DEVIENNENT LES CHEFS DES INSURGÉS DU QUERCY, DE L'ALBIGEOIS ET DU ROUERGUE.

Recherchons ces camps de proscrits : commençons par le plus septentrional, Penne d'Albigeois. D'après le traité de Paris, le comte Ramon devait remettre

ce château aux Templiers ou aux Hospitaliers. Mais Olivier et Bernard de Penne refusèrent de livrer leur puissant manoir féodal. Ils bravèrent, dans leurs tours, l'Église romaine et le roi de France. Ces deux vaillants chevaliers étaient fils d'une héroïne des cours d'amour et d'une sainte du Paraclet. La poétique et romanesque légende répand sur cette sombre histoire un rayon de grâce mélancolique. Mais remontons jusqu'aux origines de Penne et de sa race chevaleresque.

Son nom est ibère : il fut un castellum romain avant d'être un manoir féodal. Sa *Roche* gallo-romaine domine fièrement un cirque de montagnes couleur de fer formé par une courbe de l'Aveyron. Ses barons, vassaux favoris de la maison vicomtale de l'Albigeois, prenaient eux-mêmes le titre de vicomtes, étaient châtelains héréditaires du Castel-Vieil d'Albi [1]. De là, leur fidélité aux comtes de Carcassonne, leur hostilité à l'évêque, et leur adhésion au catharisme. Lors de la première croisade, Geoffrès de Penne, fut l'un des compagnons de Ramon de Saint-Gélis, dans la Palestine, et sa valeur fut célébrée par les poëtes. Mais un siècle après, sa race guerrière et son donjon féodal n'ont de chef connu qu'une jeune femme, veuve, à ce qu'il semble, avec deux petits enfants, et que la poésie contemporaine a posée sur un trône de grâce, de tendresse, et de sentimentalité mystique. Écoutons d'abord la naïve légende :

« Ramon Jordan, vicomte de Saint-Antonin, de

1. Du Mège, additions.

l'évêché de Cahors, aimait une gentille dame, la vicomtesse de Penne d'Albigeois [1]. Elle était gente, belle, pleine de mérite, fort estimée, et très honorée. Il était instruit, courtois, généreux, valeureux chevalier, avenant et excellent troubadour. Leur amour fut sans mesure. Il arriva qu'un jour le vicomte revêtit son armure, combattit dans une grande bataille, et fut blessé quasi mortellement. Le bruit de sa mort, répandu par ses ennemis, arriva même jusqu'à Penne. La vicomtesse en eut tant de douleur que renonçant au monde elle entra dans *l'ordre des Hérétiques*. Le chevalier, guéri de sa blessure, revint bientôt après à Saint-Antonin. Il apprit comme, pour l'amour de lui, sa dame était morte au monde. Pendant un an, il en perdit joie et allégresse. Il ne connut plus que pleurs, angoisses, gémissements. Il renonca aux chants, aux armes, aux palefrois. Tout le pays fut attristé de son désespoir. Mais sa douleur inconsolable ne put ramener son amante de son désert. La vicomtesse ne revint pas à l'amour mortel, ayant goûté la suavité de l'amour céleste [2].

Telle est la première partie de cette idylle chevaleresque qui flotte comme une touffe de chèvrefeuille et de romarin sur les sombres falaises de l'Aveyron. Rendons-lui son cadre historique. Aladaïs de Penne est comme un reflet adouci mais plus idéal de sa parente et de sa marraine, la grande

1. Miguel de la Tour, biographie des Troubadours.
2. Troubadours : Ramon Jordan, vicomte de Saint-Antonin.

Aladaïs de Carcassonne. C'était le temps où les poétiques manoirs de l'Albigeois étaient fréquentés par don Pedro II, roi d'Aragon, et ses deux cousins, Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, et Roger-Bernard, infant de Foix, génération moins féodale, épurée par le catharisme et marquée au front d'un signe funèbre. Mais à ces princes, Aladaïs préféra Ramon, fils de Jordan, vicomte de Saint-Antonin, un type de grâce poétique et chevaleresque. Leur poëme sentimental comprend les neuf premières années du siècle. L'idylle alors plonge dans l'ouragan de la croisade.

L'évêque du Puy ravage Saint-Antonin. Ramon-Jordan, Pelfort de Rabastens, Rattier de Caussade, les chevaliers du Quercy et de l'Albigeois s'enferment dans le manoir de Penne autour d'Aladaïs, douce reine des cours d'amour, devenue une héroïne de guerre. Sa Roche imprenable est le boulevard de l'Aveyron : elle résiste quatre ans à tous les efforts des croisés ; ses défenseurs partent pour combattre Montfort dans les plaines de Toulouse. La bataille de Muret a lieu, bataille funeste, où le vicomte Ramon Jordan, assure-t-on, est mort à côté du roi d'Aragon. Aladaïs, à ce coup, sent fléchir son cœur et chanceler son inexpugnable donjon. Elle abandonne ses tours, et veuve cette fois de cœur, va pleurer dans un désert [1]. Mais dans le Midi ravagé un seul désert est à l'abri de la guerre : c'est Montségur. Elle emporte ses enfants, et suivie d'Escarona de Rabastens et d'Obisca de Caussade,

1. Miguel de la Tour, Guil. de Tudella.

se retire auprès de leur sainte mère, la grande Esclarmonde de Foix, sur cette cime des Pyrénées.

L'histoire contredit et transforme profondément la seconde moitié de la légende romanesque. Le vicomte n'était point mort : guéri de sa blessure, il voulut revoir l'Aveyron. Son amante n'était plus à Penne. Penne, Saint-Antonin sont au pouvoir des croisés. Baudoin, vicomte de Bruniquel, et après lui Gui de Montfort occupent toute la vallée de l'Aveyron. Ce n'est donc point à Saint-Antonin que se passa son désespoir. Le noble proscrit s'éloigne de son manoir natal, remonte le fleuve, se jette à gauche, dans les rochers du Quercy, et s'enfonce dans les bois du Cap-de-Nac, l'ancien Uxellodunum gaulois. C'est dans ce cirque escarpé de forêts, retiré dans une caverne, qu'il pleure ses amours. Selon la légende il ne voyait point de barons [1]. Il menait la vie sauvage des faidits avec ses compagnons, au nombre desquels pouvaient être les deux frères de la Baccalaria, l'un ingénieur, l'autre troubadour. C'est là sans doute qu'il reçut le message de dona Hélis de Turenne, vicomtesse de Casenac. Guilhem-Bernard de Casenac était de la maison de Gourdon, et les ruines de son manoir féodal témoignent encore de la puissance de ce grand baron du Périgord. Les troubadours vantent sa valeur, sa largesse, son intelligence, son patriotisme. *Il vint défendre Toulouse avec amour*, dit l'un d'eux qui résume tous ses éloges dans ce mot : *il avait une âme d'empereur* [2]. Bernard

1. Miguel de la Tour.
2. Guil. de Tudella.

était gendre du vicomte de Turenne dont la vieille tour colossale domine encore son vaste horizon de forêts. Ce prince des barons du Limousin avait trois filles célèbres par leur beauté et l'admiration des poëtes. Na Maenz (Mathilde) vicomtesse de Montignac, eut pour *servant* l'illustre Bertran de Born, et leur rupture d'un instant ébranla tout l'empire sentimental. Na Maria, vicomtesse de Ventadour, eut pour chantre Gaucelm, le faidit, qui *déplora* la mort de Richard-cœur-de-Lion. Na Hélis, vicomtesse de Casenac, devait avoir pour poëte Ramon-Jordan de Saint-Antonin, qu'un amour douloureux menait dans les déserts de Cap-de-Nac et de Rocamador. Elle apprend son tendre veuvage; un page arrive dans sa grotte. La vicomtesse, en *qui était jeunesse, courtoisie, et beauté*, appelait auprès d'elle le troubadour, le suppliait de vivre pour l'amour d'elle, et ajoutait : « Je vous fais don de mon cœur, en dédommagement de la douleur que vous avez ressentie. » Le vicomte vint avec ses compagnons trouver Na Hélis, à Doms, Casenac, Castelnau, ses manoirs de la Dordogne. « Elle le prit pour son chevalier et reçut son hommage ; elle se donna à lui l'embrassant et le baisant, et lui donna l'anneau de son doigt pour caution et pour sûreté. » Ainsi parle le légendaire contemporain. Son imagination licencieuse a transformé en une scène de galanterie, une scène de guerre ; et dénature la réception chevaleresque faite au noble vicomte, illustré par ses combats, ses chansons et ses amours. Pierre de Vaux Cernay[1]

1. Ch. LXXX.

peint Guillaume-Bernard de Gourdon comme un baron cruel, et dona Hélis de Turenne comme une femme virile et guerrière. Ils donnaient un asile au noble proscrit, détournaient sa douleur amoureuse en l'associant à leurs guerres du Périgord, et acquéraient à la cause cathare une vaillante épée et une mélodieuse harpe. Mais enfin cet *Achab* et cette *Jesabel*, comme les appelle un moine fanatique, furent contraints de ployer sous la fortune de Montfort. Ils durent se replier vers les Pyrénées où les Gourdon de Sarlat trouvèrent l'autre branche de leur maison, les Gourdon de Caraman. Montségur les recueillit probablement avec le noble vicomte, et réunit ses deux amantes, la mystique et la guerrière, l'Erminie de l'Aveyron, et la Clorinde de la Dordogne.

Dona Alazaïs de Penne, maintenant humble diaconesse, avait avec elle ses deux fils Bernard et Olivier. Enfants, ils grandirent parmi les chevriers de Cerdagne et d'Andorre, compagnons dans l'exil du chef de leur maison, l'orphelin des Trencabel, le jeune vicomte de Carcassonne. Ils revinrent avec les exilés de Catalogne, et c'est avec ce cortége d'enfants héroïques que le vieux comte rentra dans Toulouse. Au dernier siége de cette ville, le *franc*, le *libéral*, le *valeureux* Bernard de Penne défendait la Barbacane, Baussana, voisine du Bazacle [1]. Après sept ans de combats, Bernard et Olivier reconquirent leur haut donjon, et refusèrent, à la paix de Paris, de le rendre au roi de France. Il nous reste un por-

1. Guilh. de Tudella.

trait d'Olivier de Penne : c'est son sceau en cire jaune sur lacs de soie rouge. Le vaillant Albigeois est représenté à cheval l'épée haute, dans l'attitude du combat. Sur son écu triangulaire et sur la housse de son palefroi flotte une plume : l'écu de Bernard en a trois, dans un orle de besants d'or. Jeu de mots et d'images où se plaisait l'imagination subtile du moyen âge qui, donnant une étymologie romane au nom cantabre de Penne, traduit l'énorme Roche féodale par un *pennache* d'aigle. Mais symbole héroïque exprimant le génie ailé de sa race, par la foi, la valeur, et l'amour, aussi bien que l'aire aérienne de son donjon tel qu'un nid d'oiseau de proie. La montagne, dont un repli de l'Aveyron enveloppe en murmurant la large base, n'est accessible à son sommet aigu que sur un point où s'ouvre, entre deux grosses tours, l'étroite poterne du puissant manoir féodal qui en dentelle le cône de granit de ses crénelures où flottent des lierres et les nuées. Il s'ouvre à l'orient, dominant les étables, les bergeries, les cabanes des colons, désordonnément jetés sur les déclivités anfractueuses de la montagne, regardant au sud, par-dessus les coteaux, le vert tapis des forêts de la Grésigne qui se déroule vers Montauban, et surplombant au nord le gouffre semi-circulaire où dans la profondeur expire le mugissement de son torrent sauvage. On montre encore une fenêtre aux larges banquettes latérales de pierre d'òù la vicomtesse inclinée épiait rêveuse si le beau vicomte n'arrivait pas sur son palefroi bondissant le long des grèves de l'Aveyron [1].

1. *Hist. du Lang.*, t. VI. Du Mège, notes, art. Penne.

Le faible Ramon VII ressentit sans doute dans son cœur une secrète joie de trouver dans ses magnanimes vassaux, l'insoumission qu'il n'osait opposer lui-même au roi de France. Les valeureux Bernard et Olivier, dans leur révolte patriotique, s'appuyaient à droite sur le vicomte Jordan de Saint-Antonin, à gauche sur Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel, et plus loin sur les consuls de Montauban et le comte de Foix. Ils avaient derrière eux le puissant Pelfort de Rabastens, et les seigneurs de l'Albigeois ; devant eux l'opiniâtre Rattier de Caussade, et les barons du Quercy. Ils recueillirent les chevaliers dépossédés, les debris des défenseurs de la Guépie, de Cahuzac, et de Saint-Marcel, les héros survivants de ces tragiques siéges sous la première croisade ; et Penne, du haut de son Rocher, bravait Cordoue et Peyrusse occupés par les Français, Albi, Rodez et Cahors, dont les évêques étaient vendus au roi de France. Mais au pied de ce camp chevaleresque, assis dans les nuées, rôdait dans la forêt immense un campement plébéien et rustique. Les comtes de Toulouse, toujours justiciers et miséricordieux, furent toujours chéris du pauvre peuple. Les villageois, les serfs, s'armèrent pour la défense de leur prince opprimé. Leur dévouement fut tel que le nom de *Ramonet* est demeuré jusqu'à nos jours le synonyme de paysan dans l'Albigeois [1]. Et c'est alors que dans tout le Midi se forma l'innombrable et patriotique tribu des Bobilas. Un ost montagnard fourmillait

1. Carte géographique du Tarn, par Villemin.

donc vaguement, et grondait comme l'orage dans l'immense et sinistre forêt de la Grésigne. Le vicomte Jordan de Saint-Antonin fut le troubadour de ce camp de l'Albigeois septentrional, dont la prophétesse fut la vicomtesse Aladaïs de Penne.

Bernard et Olivier, ayant reconquis leur manoir paternel, allèrent sans doute chercher leur mère à Montségur. Après dix ans d'exil, elle revit son poétique donjon, son fleuve murmurant, sa gracieuse vallée de l'Aveyron. Elle y retrouva le charmant vicomte tant aimé, revenu comme elle de l'exil, de la guerre et presque de la mort. Le tendre poëte chantait encore la *douce chose qui, dans les brumes de l'hiver, lui faisait voir fleurir les roses et entendre la mélodie des oiseaux.* Mais le cœur d'Aladaïs était blessé d'un autre amour : le Christ était son amant céleste, et sa poésie divine, le Paraclet. Elle dit adieu à ses fils, au noble vicomte, aux pompes chevaleresques. Le poëte qui voulait encore la retenir dans le monde la suivit probablement dans la solitude : les troubadours vieillis et blasés finissaient tous par le cloître ; Jordan se retira pour y mourir dans un rocher [1]. Les grottes de Bruniquel furent les cloîtres sauvages où la tendre Aladaïs s'établit en compagnie d'Obisca de Caussade, et d'Escarona de Rabastens. Les matrones albigeoises, veuves volontaires d'époux encore vivants, dénouaient, d'un consentement mutuel, le lien conjugal, et mettaient quelques jours de vieillesse ascétique entre le monde et le ciel. La Noire-

1. Le vic. Ram. Jord. de Saint-Antonin.

Caverne, qui porte encore le nom de la fameuse pénitente de Magdala, vit la tendre solitaire, entourée de sa colonie de veuves et de vierges, groupées ou isolées dans les antres d'alentour, uniquement occupées de prière, de tissage, de couture, de médecine, d'hygiène pour les blessures du corps et du cœur, et fut toute parfumée de leurs douces vertus mystiques. Sa bouche obscure s'ouvre au levant sur la rive droite de l'Aveyron, un sentier serpentant sur la berge abrupte les conduisait jusqu'au lit profond du fleuve [1]. Son gouffre et les arbustes de ses bords leur fournissaient leur aliment et leur breuvage. Les trente mois de repos qui s'écoulent entre l'expulsion des Montfort et l'invasion de Louis VIII sont l'âge d'or de cette charmante et sombre Thébaïde, d'où le chœur des hymnes cathares, s'entre-répondant de grotte en grotte, monte depuis le gouffre du Gave jusqu'aux cimes les plus aiguës des donjons dans les nuées, flottant comme l'encens de leurs cantiques dans le ciel. Mais la croisade royale trouble ces grottes : les saints se taisent dans leurs rochers : ils sont gardés par les faidits des bois, et par les sept manoirs qui découpent et barrent l'étroit, tortueux et anfractueux corridor de l'Aveyron. Ces ossuaires antédiluviens dont le sol funèbre recelait à leur insu les débris fossiles de biches, de chevrettes, d'antilopes, leurs gracieux symboles, verront s'éteindre ces douces et nobles hermites du Paraclet. Ne seront-elles pas aussi les restes d'un monde dé-

1. M. le doct. F. Garrigou.

truit? Ne périront-elles pas submergées par un ouragan de haine, sous un déluge de sang? Six siècles passeront, et une science aride, fouillant ces cryptes sépulcrales, retrouvera, sans les reconnaître, les ossements infortunés des saintes Cathares, mêlés aux carcasses des bêtes sauvages qui les ont rongées : ceux du chien fidèle qui gardait leur grotte, du coq qui chantait le réveil de l'aube, des colombes, des perdrix compagnes de leur solitude, du poisson leur aliment habituel, les cendres de leur foyer, des débris de vases, des ustensiles, des amulettes. Parmi ces dernières reliques, une surtout éclaire d'un jour inattendu, par son ingénieux symbolisme, le mystère de ces nécropoles. C'est un poisson gravé sur un humérus d'oiseau déterré dans une des grottes de Bruniquel. Le poisson est l'emblème du christ cathare et son nom grec formait l'anagramme du Fils de Dieu. Sculptée sur l'aile d'une aigle, cette figure exprime évidemment l'alliance de l'église Johannite et de la maison féodale de Penne. Tout indique, dans cette amulette, un joyau mystique et funèbre de la grande archidiaconesse de l'Aveyron [1].

1. Les paléontologues réclament cette relique comme un dessin de l'*Homme primitif* qui, probablement, cultivait peu le symbolisme religieux. M. F. Garrigou, Bruniquel.

VI

LES FAIDITS DE NORE.

Mais les chevaliers du Carcassez septentrional, du Cabardez et du Minerbois ; et, sur l'autre versant, ceux du Castrais et de l'Albigeois, erraient par troupes armées, dans les ravins, les forêts profondes, et sur les racines abruptes de la Montagne-Noire. Traqués dans les vallées, ils remontèrent des deux côtés, vers les escarpements, et leurs bandes roulèrent comme des nuages autour du pic de Nore qui menace de ses tempêtes Saint-Amand et Cab-Aret. Sur les rochers d'Hautpoul, de Négrin, de Roquerland, dans ces ravins impraticables, où bouillonnent, sous des châtaigneraies séculaires, les sources de l'Arnette, au nord ; et au sud, dans ces gorges arides où bondissent de gouffre en gouffre les eaux farouches de l'Orbiel, il s'établit un camp de faidits albigeois. Ce camp se dérobe sous l'ombrage des bois, et sous les brouillards de la montagne, auxquels s'ajoutent pour nous les nuages encore plus obscurs des temps. Mais tout en indique encore l'emplacement : ces forêts des *Ramondens*, dernier asile des défenseurs des comtes de Toulouse ; ces *terres de Dieu* que les Cathares conservaient dans le voisinage du ciel ; ce village des *Martis* dont le nom renferme ses souvenirs de guerre et de massacre [1] ; la vallée de *Clamours* qui

1. Martyrs.

rappelle encore les cris d'alarme, de désolation ou de combat dont retentirent ses rochers ; enfin des grottes nombreuses, profondes, et revêtues de leurs douloureux mystères. Au sud, les carrières de marbre de Pradellas étaient les alvéoles sauvages où, comme une abeille laborieuse, vivait avec ses compagnes une diaconesse célèbre du doux nom de Mélina. Au nord, au-dessus de Mas-Amet (le hameau du Consolateur), au pied de la cascade de Ninouvre, on voit encore la grotte de Saurimonda, séparée, par un mince lobe de granit, de celle de sa compagne ; et de l'autre côté du torrent, se trouvent les cavernes des Josious[1]. Ce sont des retraites albigeoises et sans doute Saurimonde, comme l'annonce encore son nom roman (ipsa aura mundi) fut la prophétesse du camp des faidits d'Hautpoul. Il faut que cette diaconesse ait frappé bien vivement l'imagination de ses contemporains, pour que son souvenir reste attaché à sa cellule de rocher depuis plus de six siècles.

C'est du château même d'Hautpoul que doit être sorti le chef inconnu de la Montagne-Noire. Il n'y a qu'un proscrit indompté qui ait pu se donner fièrement le titre de ***roi des monts d'Haupoullois***, et du haut de ces cimes inaccessibles, le jeter, par une bravade superbe, à la face du roi de France. Quoi qu'il en soit, son royaume sauvage s'étendait sur le versant septentrional du pic de Nore jusqu'au fleuve du Thoret entre Saint-Amand à

1. Des Juifs. Les Israélites proscrits, qui s'y réfugièrent plus tard, ont effacé le souvenir des Albigeois.

VI

LES FAIDITS DE NORE.

Mais les chevaliers du Carcassez septentrional, du Cabardez et du Minerbois ; et, sur l'autre versant, ceux du Castrais et de l'Albigeois, erraient par troupes armées, dans les ravins, les forêts profondes, et sur les racines abruptes de la Montagne-Noire. Traqués dans les vallées, ils remontèrent des deux côtés, vers les escarpements, et leurs bandes roulèrent comme des nuages autour du pic de Nore qui menace de ses tempêtes Saint-Amand et Cab-Aret. Sur les rochers d'Hautpoul, de Négrin, de Roquerland, dans ces ravins impraticables, où bouillonnent, sous des châtaigneraies séculaires, les sources de l'Arnette, au nord ; et au sud, dans ces gorges arides où bondissent de gouffre en gouffre les eaux farouches de l'Orbiel, il s'établit un camp de faidits albigeois. Ce camp se dérobe sous l'ombrage des bois, et sous les brouillards de la montagne, auxquels s'ajoutent pour nous les nuages encore plus obscurs des temps. Mais tout en indique encore l'emplacement : ces forêts des *Ramondens* [illegible] dernier asile des défenseurs des comtes d[illegible] louse ; ces *terres de Dieu* que les Cathares [illegible] vaient dans le voisinage du ciel ; ce [illegible] *Martis* dont le nom renferme [illegible] guerre et de massacre[1] ; la val[illegible]

1. Martyrs.

rappelle encore les cris d'alarme, de désolation ou de combat dont retentirent ses rochers ; enfin des grottes nombreuses, profondes, et revêtues de leurs douloureux mystères. Au sud, les carrières de marbre de Pradellas étaient les alvéoles sauvages où, comme une abeille laborieuse, vivait avec ses compagnes une diaconesse célèbre du doux nom de Mélina. Au nord, au-dessus de Mas-Amiel [illegible] hameau du Consolateur), au pied de la cascade [illegible] Ninouvre, on voit encore la grotte de Saur[illegible] séparée, par un mince lobe de granit, de [illegible] sa compagne ; et de l'autre côté du torrent [illegible] trouvent les cavernes des Josious[1]. [illegible] retraites albigeoises et sans doute [illegible] comme l'annonce encore son nom roman [illegible] mundi) fut la prophétesse du camp [illegible] d'Hautpoul. Il faut que cette diaconesse [illegible] bien vivement l'imagination de ses contemporains pour que son souvenir reste attaché [illegible] de rocher depuis plus de six siècles.

C'est du château même d'Hautpoul [illegible] sorti le chef inconnu de la Montagne [illegible] a qu'un proscrit indompté qu[illegible] la fièrement le titre de *roi des* [illegible] haut de ces cimes inaccessibles [illegible] de bravade [illegible]be, à la face [illegible], et [illegible]il en [illegible]on royaume [illegible]mes, [illegible]tentrion [illegible] du Thor [illegible]donnel, de- [illegible] dépouille

1. Les [illegible] pl[illegible] faci[illegible]

l'est, et Labruguière à l'ouest, qui même en était une dépendance. Il comprenait les bourgades de Négrin, de la Higue, de Roquerland, de Mazamet, jetées dans les ravins de ce chaos de rochers que dominent fantastiquement les poétiques tours d'Hautpoul[1].

Hautpoul signifie le haut pic, mais son *roi* crut devoir prendre un emblème vivant, amoureux et guerrier. Par un héroïque jeu de mots, il adopta pour symbole héraldique, six coqs noirs aux crêtes et aux barbillons rouges, perchés sur le rocher[2]. C'est l'oiseau des Gaules, ennemi des Francs et des Romains, le clairon chevaleresque et rustique de la lumière, dont la voix vibrante appelait l'aurore de l'indépendance du Midi. Peut-être ces six coqs représentaient-ils la fédération des principaux chefs faidits de Nore : au nord, Castres, Lombers, Hautpoul ; au sud, Saissac, Cab-Aret, Minerbe. Les chevaliers de l'Albigeois menaient à leur suite des archers d'Arifat, d'Agrefol, de Montredon et de Roquemaure. Les barons de Cabardez entraînaient les seigneurs dépossédés du Carcassez septentrional. Les seigneurs de Carlipac (Caroli-pagus) dont les biens donnés par Simon et Amauri de Montfort à Pierre le Sanglier (lo singlar), avaient été, en grande partie, retrocédés par le fils de ce croisé à l'abbaye de Villelongue[3]. Les seigneurs de Pech-Aric (Podium altum), et ceux de vingt autres châtellenies inféodées par le roi de France aux jeunes

1. Compayré.
2. Mahul, cart. de Carcas., armes de la maison d'Hautp.
3. Mahul, Villelongue.

Lambert et Simon de Turey transférés de Limous à Saissac [1]. Les seigneurs d'Aragon dont le monarque capétien avait confisqué les terres d'Aragon, Ventenac, Villardonnel, Bordas, Ressabitz, Sérieys, Fraisse-Cabardez. Louis IX fit même rendre gorge à l'évêque de Carcassonne qui dans le tumulte de la conquête s'était par mégarde adjugé le lieu de Fraisse, et le bois de Pech-Cabrier, attenant à la forêt de la Loubatière. La puissante maison d'Aragon fut dévorée par l'abbaye de Montolieu [2]. Les seigneurs de Caunes, une trentaine de chevaliers, depuis Arnauld de Caunes qui paraît en avoir été le chef, jusqu'à Roger de Conquist qui n'avait qu'une rente de neuf poules (novem gallinas) et dont les biens furent vendus par le lieutenant du roi Adam de Milly, pour soixante livres melgoriennes à l'abbaye de Caunes [3].

Les seigneurs de Cabrespine (caput spinæ, tête de montagne), et de Roquefère (rocafera, roche farouche) rameaux des Bélissen des Pyrénées. Roquefère fut donné au croisé Henri Alaman ou l'Allemand, par Simon de Montfort. Le même chef, par *l'inspiration de Dieu, et pour la rémission de ses péchés*, livrera à l'abbaye carlovingienne de la Grasse, la tribu populeuse d'Escoles, composée des familles de Cros, Corde, Prades, Boscan, Flacian, Camusac, et Treussanel ; tous les hommes, avec leurs femmes,

1. Mahul, Villelongue.

2. Mahul, Montolieu. Le château de Villardonnel, demeure du vénérable et docte M. Mahul, est une dépouille de la grande maison romane d'Aragon.

3. Mahul, Caunes.

leurs enfants, et leur descendance, ainsi que leur territoire située dans la région de Cabrespine[1]. Tous ces montagnards libres, condamnés par le caprice fanatique du chef de la croisade au servage monastique et devenus biens de main-morte, s'armèrent sans doute d'arcs et de flèches, et montèrent avec leur seigneur au camp des faidits de Nora. Mais la dame de Roquefère, dont le mari avait probablement péri en défendant son château, emporta son jeune fils orphelin auprès de ses parents, les Bélissen des Pyrénées. Le roi revendiqua les châteaux de Cabrespine et de Roquefère, et mit garnison dans leurs âpres donjons aériens. Cabrespine, le plus important, dans un site désolé, commandait des gorges sauvages, et l'un des passages de la Montagne-Noire[2].

Le roi de France et les conquérants de l'Albigeois enfermèrent le camp de Nore dans un cercle de forteresses. Louis IX qui revêtait Carcassonne, place forte de la conquête, d'une seconde enceinte de murailles, conserva les trois châteaux du Cabardez, reliés par des souterrains à la cité dont ils formaient les avant-postes et comme les barbacanes sauvages. C'étaient Cab-Aret (tête de montagne) Quer-Tignos (roche pelée), Courb-Espine (crête recourbée), auxquels il ajouta, dans l'intervalle des deux premiers, la Tour-Régine ou royale. Ces quatre donjons, perchés sur des cônes de granit aux flancs desquels s'enroulent leurs murs tordus en spirales dans les

1. Mahul, Cabrespine, Roquefère.
2. Mahul, Cabrespine, Roquefère.

nuées, pitons crénelés d'une chaîne rocailleuse, rongée à sa base par l'Orbiel, écorchée à la cime par les orages, formaient, comme l'exprime leur nom commun de Cab-Aret, la tête de la Montagne-Noire et barraient le pas de Montsarrat[1] sous le pic de Nore. Ils étaient flanqués au levant par le donjon royal de Cabre-Espine, et au couchant par le château féodal de Saissac. Les fils de Lambert de Croissy, par la *strade antique* ou voie romaine enveloppaient les bois Ramondens, rejoignaient les deux Montfort de Castres et de Lombers, au nord de la Montagne-Noire. Les deux neveux du chef de la croisade complétaient la circonvallation en étendant vers le levant le château de Roquecourbe, et vers le sud-est la bastide Saint-Amand, rapprochée du pic de Nore, au pied duquel les archers des Montfort retrouvaient l'ost royal de Cabrespine et les capitaines français du Cabardez.

Ce massif de montagnes enserré dans ce cercle de fer, vert et ombragé au nord, comme une Arcadie sauvage, aride au sud et calciné comme un désert d'Arabie, était une oasis escarpée d'indépendance, d'humanité, de poésie. Nous avons signalé le *roi des faidits* de Nore dont le nom nous échappe ; nous en connaissons la sibylle ascétique, la pauvre et solitaire Saurimonde. Recueillons aussi la mémoire de leur médecin : il s'appelait Guilhem Bernard d'Aïros[2], il était de Saissac, et Bourchard de Marly avait donné ses biens à l'ab-

1. Mahul, Cabardez.
2. En Lauragais : Aïrous.

baye de Villelongue [1]. Son acolyte médical et diaconal se nommait Arnaud Bos [2]. La médecine était un art cathare, comme la musique et la poésie ses sœurs, et toutes trois filles du Paraclet. On sait le génie poétique et musical du sol albigeois, sous le patronage de Cécile, l'harmonieuse Égyptienne, dont l'autel avait remplacé dans Albi, l'autel de l'Aurore ou d'Apollon, et qui maintenant se transfigurait dans une plus pure lumière également venue de l'Orient alexandrin. Depuis la croisade, le cœur de l'Albigeois où refluait comme le sang le génie national, c'était le pic de Nore. Or, l'Hautpoullois, par une coïncidence trop heureuse pour être fortuite avait encore pour patron particülier Saint-Amand ou Amadour. La légende avait fait un moine de Caunes (cavernes) de ce mystique martyr qui vivait, comme l'amant du cantique, dans les antres des léopards. C'est ce sentiment immortel du cœur humain glorifié jusque dans le ciel, et qui grandissant toujours dans son adoration, se transfigure dans l'éternelle irradiation du cœur même de Dieu. Profane, il avait ses poëtes, ses législateurs, ses tribunaux et s'appelait *Amour* : Sanctifié maintenant, il a son culte, ses prêtres, ses martyrs : on l'invoque sous le nom de *Paraclet*. Après avoir été un sentiment chevaleresque, il devient un cri de nationalité, le mot d'une conspiration immense, un symbole d'indépendance et de martyre universel. Quand la haine souffle de Rome,

1. Mahul, Villelongue.
2. Inq. de Toul., Hautpoul.

l'amour sera le verbe mystérieux de l'Europe chevaleresque et démocratique conspirant au moyen âge contre le despotisme théocratique. Aussi bien n'est-il pas la forme céleste de la liberté ? Et maintenant il est proscrit des châteaux et des cités ; il erre dans les déserts, il est le martyr des cavernes ; les troubadours ne le chantent plus que sous l'ombrage des forêts. Bannis des poétiques cours de Castres, de Lombers, de Boissezon, de Saissac, de Cab-Aret devenus des camps français, ces pauvres chantres sans abri se réfugient avec leurs seigneurs auprès du *roi de l'Hautpoullois.* Hautpoul fut l'harmonieuse métropole du camp des faidits de Nore, et c'est peut-être en souvenir de ces derniers poëtes proscrits que la ville de Saint-Amand a conservé sur son écusson la harpe romane, mais stygmatisée, comme les armoiries de toutes les autres villes albigeoises, du sceau de plomb de la servitude, la fleur de lis capétienne[1].

Cette harpe n'est plus qu'un rêve ; cette histoire n'est plus qu'une ombre, un nuage : la terre en montre partout des vestiges, mais garde sa morne taciturnité. Dernièrement encore, nous gravissions les rampes en zigzags qui escaladent au-dessus de Mazamet le versant septentrional de la Montagne-Noire, et à mesure que nous nous élevions, se déployait sous nos yeux le royaume de ravins et de torrents du roi des faidits. A notre gauche, sur une crête de roc grisâtre, avec son bourg pendant sur un abîme, apparaissait comme un nid dévasté d'oiseaux de proie, son poétique et sauvage donjon

1. Compayré.

d'Hautpoul. Plus près de nous, les ruines de l'oratoire de Saint-Sauveur dominaient la gorge ombragée de chênes, où, dans son canal de granit brun, roulait, comme un ruisseau de savon, la cascade de Ninouvre. Au-dessous, comme l'écaille vide d'un animal disparu, s'ouvrait la grotte ascétique de la pauvre Saurimonde, et de l'autre côté du torrent, les cavernes de ses compagnes, les diaconesses du Paraclet. Au-dessus, en remontant vers sa source, le bourg de Roquerland (la terre des rochers), d'origine gothe avant d'être cathare. Plus haut encore, et sur le point culminant de la montagne, à droite, s'étendait la vaste forêt des *Ramondens*, à gauche, le hameau des *Martyrs*, épars sur les *terres de Dieu*. Tout nous désignait donc le campement des faidits de Nore, mais tout était silence et mystère. Seulement, la terre était rouge d'asphodèles ; le vent agitait leur moisson funèbre ; on eût dit la floraison sanglante d'un champ de bataille et de massacre. De cette hauteur suprême, nous découvrîmes Carcassonne, comme une ombre, noyée dans un brouillard de soleil, et par delà les masses ébréchées de ses murailles et de ses tours, la crénelure gigantesque des cimes catalanes, les neiges du Canigou, du Bugarach et du Thabor d'où se détachait le spectre à peine perceptible des ruines de Montségur.

1. L'ami qui m'accompagnait n'est plus. Sa cendre repose à Mazamet, son lieu natal. Sa famille était Albigeoise. Elle a produit au XIIIe siècle un diacre cathare, et au XVIIe un ministre distingué de Castres. Jean Verdier, mon doux et fidèle compagnon devait avoir ce souvenir dans un coin de ce martyrologe.

VII

LES FAIDITS DU THABOR. — LES FILS DE BÉLISSEN : ROGER ET ARNAUD DE MIREPOIS, ISARN DE FANJAUS, LES BATAILHA DE MIREPOIS, DE VENTENAC, DE CASTELVERDUN.

Le refuge du Thabor eut pour noyau primitif la maison romane de Mirepois, dépossédée par Gui de Lévis, maréchal de la croisade, qui, non content de lui ravir ses domaines, lui déroba encore, en les défigurant, jusqu'à ses origines poétiques et fabuleuses. Elle prétendait avoir pour patriarche une matrone gothe du nom de Mélissende, ou peut-être même une déesse ibère, Bélissema[1], la *reine des cieux*, dont le chef croisé fit sa cousine la *reine des anges*. De là, ses nombreux rejetons furent appelés, selon l'usage des clans antiques, *les fils de Bélissen* ou de la Lune. Les Pierre-Roger de Mirepois étaient le tronc séculaire d'où se détachèrent successivement les rameaux masculins des Arnauld-Roger, des Batailha et des Isarn de Fanjaus. L'antique souche avait encore poussé des branches

1. Près de Mirepoix existe encore la forêt de la Béléna. On a trouvé près de Fousseret un autel de Belissema. (Du Mège.) Ce nom de Belissema, celui d'Astartéa, que le dimanche porte encore chez les Basques, ceux du Lion, du Dragon, de la Vache aux cornes rayonnantes, semblent indiquer, chez les Ibères, une origine phénicienne. Les *Ibériens* seraient-ils frères des *Ibri*, enfants d'Abraham?

féminines dans les maisons de Foix, de Durban, de Lordat, de Rabat, de Castelverdun, de Castilhon et d'Arvigna, et le fief de Mirepois, indivis sous douze chefs, participait du domaine féodal et du clan ibère[1]. Les Pierre-Roger, aînés de la race, portaient seuls le nom de Mirapéis, et seuls possédaient le gracieux manoir, au pied duquel s'allongeait le bourg, peuplé de leur tribu chevaleresque, et pressé entre la colline et l'Ers. De leur donjon, ils découvraient leur fief immense, qui, depuis les monastères de Bolbone et de Saint-Antonin de Pamiers, remontait, sur les deux rives, vers la source du Gave qui l'arrose, et comprenaient les châteaux de Dun, de Limbersac, de Léran, de Cueille, de Camou, confinant aux grands fiefs amis ou alliés de Fanjaus, de Bélestar, de Lavelanet et de Chalabre. Mirepois, qui géographiquement appartenait, au moins pour la zone septentrionale, à la vicomté de Carcassonne, venait d'être rattaché tout entier au comté de Foix par l'entreprenant et glorieux comte Ramon-Roger. Pierre-Roger de Bélissen, son émule en amour, en poésie et en batailles, l'avait accompagé en Orient dans la croisade de Richard Cœur-de-Lion[2]. Il recueillit dans ses murs le patriarche Gaucelm, fugitif de Toulouse, et réunit dans son château le synode, qui décida la construction de Montségur. Mirepois devint une métropole albigeoise. Pierre-Roger, dépossédé par Simon de Montfort, fut rétabli,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 142.
2. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 142.

après dix ans de guerres, dans son manoir patriarcal, par son ami le grand comte Roger de Foix, qui trouva la mort dans l'escalade de Mirepois. Son vassal lui survécut peu, car ramenant son frère Isarn à Fanjaus, il fut blessé mortellement à l'attaque de ses murailles, d'où il expulsa les croisés. Pierre-Roger, ramené mourant à Mirepois, y expira dans la foi cathare, consolé par son frère, l'évêque Ramon, et par son fils aîné, diacre, qui avait échangé, tout jeune encore, le baudrier chevaleresque contre le cordon sacerdotal[1]. Par là, son second fils, Pierre-Roger, devint le chef de la race des Bélissen. Il était hardi, aventureux, téméraire, âpre à la proie, ardent à la bataille, mais d'un tempérament peu mûri par l'idéal chevaleresque et religieux. Expulsé de Mirepois, quelques mois après, par le roi de France, le jeune proscrit errait en *faidit des bois* sur les montagnes du Thabor, d'où il descendait de temps en temps à la cour de Foix.

Arnauld-Roger, chef de la première branche des Bélissen, quoique en réalité laïque, a été parfois considéré comme évêque; tant il exerçait les vertus de l'épiscopat sous la cotte de mailles du chevalier. Fornéira de Perelha, sa pieuse mère, l'avait, dès la mamelle, élevé comme un futur champion de l'Église du Paraclet. Elle-même, dans la fleur de l'âge et de la beauté, dans un sentiment exalté de piété mystique, avait quitté son mari, son château,

1. Doat. Ce cordon était le signe symbolique des Cathares *revêtus*.

ses grandeurs chevaleresques, pour l'indigence et le veuvage volontaire de l'apostolat albigeois [1]. Pendant près de vingt ans, elle prêcha d'abord à Mirepois, puis à Lavelanet, enfin à Montségur. Arnaud-Roger, qui avait marié Aladaïs, sa sœur, à Alzeu de Massabrac, avait épousé Cécilia fille de Braïda du Peyrat et d'Isarn de Montserver, et les filles, les femmes, les mères de ces familles chevaleresques, formaient une sainte phalange de vierges et de matrones au service du Consolateur [2].

Les Batailha, seconde branche des Bélissen, formaient trois rameaux : les Batailha de Mirepois, les Batailha de Ventenac, les Batailha de Castelverdun. Comme les Pierre-Roger, leurs aînés, ils

1. Doat.

2. Voici, entre cent, un échantillon du travail de déduction auquel a dû se livrer l'historien. Parmi les diaconesses de Montségur, il a trouvé Braïda Peyrona. Braïda est le prénom, Peyrona est le nom domestique. De plus, Peyrona est la contraction de Peyratona qui désigne la fille aînée de la maison du Peyrat. Donc Peyrona est l'héritière du château du Peyrat sur l'Ers. Son père ni ses frères ne sont mentionnés nulle part : ils ont dû périr dans les batailles. Cependant sa race masculine a survécu; nous la retrouverons quatre-vingts ans plus tard à Tarascon. Braïda, expulsée de son manoir du Peyrat, se retira à Pereille avec son époux Isarn de Monservat. Probablement elle était parente de Ramon de Pereille, qui la recueillit encore à Montségur. Elle maria son fils Isarn à Pélégrina de Saint-Andréo, et sa fille à Arnauld-Roger de Mirepois. Peyrona, réfugiée à Montségur, y fut marraine de Braïda de Belissen, sa petite-fille, et de Braïda de Pereille, sa petite-nièce. Un nom a suffi pour recomposer la mémoire perdue d'une des plus touchantes martyres du Thabor.

avaient partagé la destinée des comtes dans les combats et dans l'exil de Castelbon. L'un d'eux mourut dans ce champ d'asile de Catalogne. Le vieux chevalier expirant légua son cheval de guerre à l'Église du Paraclet[1]. Le noble coursier eut le bonheur que lui enviait son maître infortuné, de revoir les pâturages de l'Ers, les poétiques tours de Mirepois et les glorieux champs de bataille de la patrie romane triomphante.

Bernard-Isarn de Fanjaus, chef de la troisième et dernière branche masculine de Bélissen, était frère de ce poétique et valeureux Pierre-Roger de Mirepois, mortellement blessé en reprenant Fanjaus sur les Français (1222). Il avait épousé Auda de Prouille, héritière de la première maison de Fanjaus, dont elle porta le nom et la terre dans celle de Mirepois. Rétablis par l'expulsion des Montfort, Isarn et Auda, revenus de l'exil, purent mourir dans leur antique manoir de Fanjaus. Mais Isarn, leur fils unique, fut dépouillé de nouveau et sans retour par le roi de France. Fanjaus, donné par Simon de Montfort à l'évêque de Toulouse, fut rendu par le traité de Paris au comte Ramon VII, son suzerain, mais démantelé de ses murailles, désarmé de son seigneur Isarn de Bélissen, et dénudé de son territoire inféodé au monastère de Prouille. Avec Isarn de Fanjaus furent expulsés et dépossédés ses cousins Isarn et Ramon de Prouille, et les chefs des maisons chevaleresques de Got, de Mir, de Festa, de Ferrand, de Fenouillet, de Pica-

1. Doat.

rel, qui se retirèrent sur les terres des comtes de Foix et devinrent faidits des forêts [1].

Tels sont les grand rameaux masculins de l'antique maison ibéro-gothique de Bélissen-Mirepois. La plus illustre des branches féminines était celle de Durban, alliée à la race comtale de Foix. Le grand comte, Ramon-Roger, à peine âgé de cinquante ans quand la pieuse comtesse Philippa de Montcade se retira au château de Dun dans les austérités de la perfection cathare, eut d'une mère inconnue et d'une union morganatique deux enfants tardifs, Loup et Esclarmonde, nés probablement au château des Salenques, dans la ravissante vallée des Bordes, dont la partie occidentale leur fut donnée, par le comte leur père, en fief patrimonial. Le ruisseau de Brillès ou des Liserons divisait leur héritage : Esclarmonde eut au levant le domaine qu'elle porta dans la maison de So, et le hameau qui, de cette alliance, reçut le nom de Reb-Alion ou rivage d'Alion [2].

Loup garda au couchant, les Salenques, son berceau, avec le hameau des Manses, et les métairies de Telh, de Faurous et de Balaguer. Loup épousa une fille de l'antique et valeureuse maison de Durban, dont on voit encore l'immense manoir en ruines sur d'âpres rochers, au sud du Mas-d'Azil, et, par cette illustre alliance, entra dans la tribu

1. Du Mège, Prouille; Doat, Montségur.

2. Ripa-Léonis vel Alionis. Les Ibères devaient avoir une tribu du Lion. De là les noms de Aleo (ad leonem) Malleo (Malus Leo) Montaléo (Mons-leonis), etc.

cathare des *fils de Bélissen*. Il unissait deux races de héros et de troubadours[1]. Ce fils de la vieillesse de Ramon-Roger, élevé, selon les mœurs féodales, parmi ses enfants légitimes, et par sa propre épouse, la bonne comtesse Philippa, et par sa docte sœur, la brillante vicomtesse Esclarmonde, dans les tours de Foix et au castellar de Pamiers, retint dans son cœur le sang magnanime de ses aïeux et le lait doctrinal de ses pieuses marraines, deux mères de l'église du Paraclet. Il le montra bien, lorsqu'à l'âge de quinze ans il accompagna son père contre les bandes féroces de la croisade. Le puissant comte s'élançait aux batailles, vieux et vénérable, avec ses deux fils à ses côtés, ses émules chevaleresques : Roger-Bernard, son magnanime héritier, d'un âge déjà mûr, et Loup, son vaillant bâtard, presque enfant encore. Loup combattit pendant vingt ans sur tous les champs de guerre de la foi cathare et de la patrie romane. Sa valeur ne put les sauver; mais il leur resta fidèle dans leur infortune. Le noble guerrier se dérobait comme un enfant pour écouter avec les pâtres la parole des ministres proscrits dans les bois et les rochers. Et bientôt même il abjura, aux pieds de Guillabert de Castres, dans la vaste grotte d'Ornolac, au-dessus de Foix[2].

Simon de Montfort, au commencement de la croisade, avait partagé, entre ses lieutenants, les immenses domaines des fils de Bélissen, situés sur les

1. Doat, Du Mège, traditions.
2. Doat, Montségur.

deux rives de l'Ers. Il avait donné à Gui de Lévis, son maréchal, le château et les plaines de Mirepois, avec le pays d'Olmès; Chalabre et le Chercorb à Jehan de Bruyères; Fanjaus à l'évêque de Toulouse; et au moine Dominique, Prouille, berceau de l'ordre dominicain. Ainsi la maison de Bélissen se trouva dépouillée de ses principales châtellenies. Le vieux et grand comte; Ramon-Roger, en 1222, arracha Mirepois aux Français, et, succombant à de vieilles blessures rouvertes dans cette escalade, trouva le terme de sa carrière chevaleresque au pied de ces tours fidèles qu'il rendait à ses antiques possesseurs. Pourtant, avant d'expirer, il put recevoir l'hommage des douze rameaux de Bélissen, au nombre desquels était son fils, Loup de Foix, réunis aux Castellar de Pamiers[1]. Puis il mourut dans ce triomphe inachevé de la patrie romane, et ses vassaux éplorés et victorieux accompagnèrent l'ami de Richard-Cœur-de-Lion dans son sépulcre de Bolbone.

Les seigneurs de Mirepois abattirent les fortifications construites par Gui de Levis, et ne laissèrent subsister, sur le coteau, que la tour antique, le donjon primitif, symbole de l'indépendance et de la poétique féodalité romane. Mais, quelque temps après, le roi de France ressaisit Carcassonne, Pamiers, et reconstitua la conquête de Montfort, et la spoliation originelle fut immuablement et irrévocablement scellée par le traité de Paris (1229). Le maréchal de la croisade, remis en

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 107.

possession de Mirepois, hérissa son monticule de hautes murailles, de vastes tours et de sinistres crénelures, dans l'enceinte dentelée desquelles le donjon, à l'opposite de la porte ogivale ouverte à l'ouest, s'isolait du manoir féodal qu'il dominait et s'escarpait à l'orient. Il détruisit le bourg, au pied du château, trop dangereux pour le tyran catholique et féodal; il le reconstruisit dans la plaine, sur la rive opposée de l'Ers. Gui de Levis, devenu le maréchal *de la Foi*[1] ou de l'Inquisition, reprit Dun, Léran, la Roca, Massabrac, Lavelanet, Bélestar, dont les seigneurs étaient alliés ou vassaux de Mirepois. Il ne s'arrêta que devant Montségur, dont le donjon, inexpugnable sur sa cime, brava quinze ans encore, du sein des nuées, les colères du roi de France et de l'Église romaine[2].

Du haut des cimes de Thabor, le camp des faidits de Montségur, par-dessus les têtes des croisés et des inquisiteurs, haletants dans les plaines de Carcassonne, saluait, à vingt-cinq lieues vers le nord, sur la Montagne-Noire, semblable à un nuage obscur, le camp des faidits de Nore.

1. Ce n'est pourtant qu'au xve siècle que les marquis de Mirepois ont pris ce titre dont ils exerçaient la fonction depuis la croisade.

2. Gui de Lévis mourut en 1230. Il voulut être *frère* de la patriotique abbaye de Bolbonne. C'est là probablement qu'il choisit son tombeau. Ce farouche gardien des *Marches de Foix*, non content de surveiller, vivant, les comtes dans leurs donjons, voulut, mort, surveiller encore ces princes dans leurs sépulcres.

VIII

LES FAIDITS D'ESPAGNE.

Cependant un troisième groupe de faidits, formé de proscrits de la Montagne-Noire, des Corbières, des Pyrénées, remontait lentement les rampes du Donazan et du Capsir pour se retirer en Espagne[1]. Le prince de ces exilés était le jeune vicomte de Carcassonne, à qui les chefs croisés venaient d'arracher une seconde fois Limous et Chalabre, et qu'ils rejetaient derrière les grandes montagnes. Ceux qui l'accompagnaient étaient les officiers de sa cour, les plus hauts barons de l'Albigeois, de nobles dames célèbres dans les ballades, des troubadours avec leurs harpes muettes ou éplorées. Mais, arrivés aux ports des Pyrénées, au moment de passer la frontière catalane, beaucoup sentirent défaillir leur cœur. Ils reculèrent devant l'exil et ne purent s'arracher au sol natal, aux foyers paternels. C'étaient, surtout, les montagnards plus enracinés à leurs rochers. Ils transigèrent avec le roi et n'y gagnèrent que d'être dévorés un peu plus tard par l'inquisition. De ce nombre était, nous l'avons vu, Guilhem de Pierrepertuse, de la souche primitive de Fenouillèdes, vicomté pyrénéenne, que Ava, héritière de la branche aînée, avait portée

1. M. Ad. Garrigou : le Donazan et le Capsir.

dans la maison de Saissac, sur laquelle l'avait usurpée Sancho Nuñez, de la dynastie d'Aragon, qui devait la céder au roi de France [1]. Mais il restait à Guilhem, chef de la branche cadette, son château de Pui-Laurens de Sault (de Saltu) ou du bocage, et surtout son merveilleux donjon de la Pierre-percée, où sa mère, comme une lionne, l'avait allaité dans une grotte, du fond de laquelle une étroite vis, circulant en spirale dans le granit, escaladait les vastes tours, qui, massivement assises sur des rochers aériens, déchirent les nuages de leurs dents aiguës et découpent l'azur du ciel [2].

Tels furent encore les fils d'Impéria, les puissants chevaliers d'Aniort, dont les nombreux manoirs crénelés s'échelonnaient sur les sources de l'Aude, dans le Bocage pyrénéen (*Saltus*), et qui, sans compter des terres éparses dans les plaines d'Alzone [3], possédaient en outre le riche domaine maternel de Laurac, qui donnait son nom au Lauragais, dans la région de Toulouse.

Tels encore les seigneurs de So, dans le Donazan, qui, pour Querigut, prétendaient ne dépendre que de Dieu, et pour Prades et Montalion, berceau de leur race, consentaient, mais de mauvaise grâce, à relever du comte de Foix. Ces seigneurs pyrénéens conservèrent quelque temps encore leurs châteaux, convoités par le roi pour la garde de la

1. Doat, Add. de Du Mège.
2. Mahul, cart. de Carcas.
3. Mahul, cart. de Carcas.

frontière espagnole. Mais la maison d'Elcongoust fut entièrement dépossédée. Son manoir, voisin de Limous, grossit l'apanage de Pierre de Voisins, compagnon de Montfort, campé dans le Rasez; Villefort échut à Jehan de Bruyères, un autre chef croisé établi dans le Chercorb; et ses autres terres du Cabardez et du Minerbois se fondirent dans l'abbaye de Caunes. El-Congoust ou El-Conquist dérive évidemment de Conchis, nom latin de Caunes, cavernes. Les seigneurs de ce nom fondèrent l'abbaye des *Grottes*. Deux siècles plus tard, l'abbaye avait la terre, le seigneur n'avait plus que le nom : le monastère avait absorbé le château : le moine avait dévoré le baron. Le Français Jehan de Bruyères dépossédа de Chalabre les maisons du Villar, de Fanjaus et de Balaguer, châtelaines antiques du Chercorb et vassales récentes des comtes de Foix. Les familles de Romégous, de Fenouillet, de Ferrand, de Festa, de Prouille, de Fanjaus furent expropriées par Montfort au profit de l'évêque de Toulouse. L'évêque se donna des airs de désintéressement et de générosité en restituant Fanjaus au comte de Toulouse; mais sous cette restitution apparente et de pure suzeraineté, la propriété effective et territoriale resta ou tomba débris par débris à Saint-Dominique[1] et à son monastère de Prouille. Car c'est là qu'aboutissaient toujours ces torrents de la spoliation qui, glissant dans les mains des laïques, allaient de cascade en cascade s'agglomérer, pour n'en plus sortir, dans le

1. Doat, Prouille. Arch. de Prouille à Carcassonne.

gouffre des abbayes. Ces abbayes jamais ne disaient *assez*, ni jamais ne relâchaient rien, en cela encore semblables au sépulcre [1]. Aussi les moines furent-ils les instigateurs les plus forcenés de la croisade, et les barons dépossédés, les plus implacables ennemis des monastères. Tous ces chevaliers proscrits, qui ne pûrent se résoudre à suivre dans l'exil le vicomte de Carcassonne, se réfugièrent sur les domaines du comte de Foix et se réunirent aux faidits de la terre du Maréchal, campés sur les croupes du Thabor, vers les sources de l'Ers pyrénéen.

Les seigneurs d'Aniort, de Quérigut, de Pierre-pertuse, hébergèrent une dernière fois dans leurs donjons leur maître fugitif, et, par les ports de la Cerdagne, le jeune vicomte se retira dans la Catalogne. Puicerda fut la porte de son exil, Urgel fut sa première halte sur ce sol étranger, mais sympathique et fraternel. Car les peuples des deux versants étaient du même sang, et leurs deux princes étaient fils de deux sœurs, Marie et Agnès de Montpellier. Ramon-Roger, de Carcassonne, descendant la vallée de la Sègre jusqu'à l'Èbre, alla chercher dans Saragosse l'hospitalité de son cousin don Jaicme, roi d'Aragon [2]. Ils étaient du même âge : le monarque avait vingt-quatre ans, le vicomte vingt-deux. Le même orage les avait enveloppés presque dans le berceau : tous les deux avaient perdu leur père dans la croisade.

L'infant avait été captif; le vicomte errant, exilé.

1. Proverbes de Salomon.
2. Doat, Zurita, cronica de Aragon.

Mais le premier de sa prison était remonté sur le trône, et le second de son palais, un instant reconquis, retombait dans un exil sans espoir. Le jeune destin de Trencabel avait été bien plus furieusement bouleversé. Son enfance n'avait été qu'une aventure touchante non moins qu'héroïque[1]. Il pendait encore à la mamelle quand sa mère l'emporta, tout éperdue, pour le dérober à la croisade qui investissait Carcassonne. Bientôt, délaissé par son indigne mère, réconciliée à Simon de Montfort, meurtrier de son époux et spoliateur de son fils, le petit orphelin fut élevé dans les tours hospitalières de Foix. Mais, après la funeste bataille de Muret, chassé, par l'effroi, de cet inexpugnable donjon, il erra de nouveau à la suite des comtes faidits dans les bercails d'Andorre et de Cerdagne. Revenu d'Espagne avec les exilés, il concourut, guerrier de douze ans, à la délivrance romane, dont il fut la grâce enfantine et chevaleresque. Il vit la reprise de Toulouse, le trépas de Simon, l'expulsion d'Amaury, la retraite honteuse de la croisade. Enfin le magnanime comte Roger-Bernard de Foix, son parent et son tuteur, complète la victoire du Midi et clôt ces guerres tragiques en ramenant son héroïque pupille, après quinze ans d'exil, dans les tours veuves et dévastées de Carcassonne. Mais à peine a-t-il dormi dans le palais de ses ancêtres qu'il en est expulsé, et cette fois pour toujours, par le roi de France, son parent, oublieux de leur commune descendance de Louis

1. Guil. de Tudella.

le Gros [1]. Tel est le poëme de son infortune adolescente, et c'est avec le cortége de ses malheurs personnels, de l'amitié de leurs pères, martyrs l'un et l'autre de la sainte cause romane, et de l'antique alliance des ancêtres dont les poétiques amours et les fêtes chevaleresques parfumaient encore de leur gracieux souvenir le palais vicomtal de Carcassonne, que l'orphelin déshérité des Trencabel allait chercher l'hospitalité de son cousin don Jaicme, le jeune Conquistador de Catalogne et d'Aragon.

Ramon-Roger s'avançait, le long de l'Èbre, vers Saragosse, en prince albigeois, avec son bayle, son troubadour, ses chevaliers. Faisons connaître ses serviteurs de l'exil, ses courtisans du malheur. A leur tête marchaient les seigneurs de Cab-Aret, de Termès et de Minerbe. Ces barons, conseillers héréditaires et comme les pairs des vicomtes, se pressaient autour du rejeton des Trencabel, comme leurs donjons, posés en trépied autour de Carcassonne, en étaient les trois contre-forts, inexpugnables sur leurs cônes de granit. Barons et châteaux partagèrent invariablement le sort de leur métropole féodale [2]. Les fils de Nos, seigneurs de Cab-Aret, étaient unis même par le sang aux vicomtes, comme leurs manoirs étaient reliés par un souterrain à la grande cité dont ils étaient les vedettes sauvages. Pierre-Roger, le chef de leur clan chevaleresque, avait été le dernier à fléchir sous

1. Gest. Franc.
2. Guil. de Tudella. Chronique romane.

l'insolente fortune de Montfort. Mais enfin, seul dans l'abattement universel, il rendit ses inexpugnables tours au chef de la croisade, et, nécessité plus douloureuse encore, dut, après la délivrance et le triomphe, les livrer, une seconde fois et pour toujours, au roi de France. Et maintenant, dépossédé de ses nombreux châteaux du Cabardez et du Minerbois, devenus des forteresses royales, le patriarche des enfants de Nos errait vieux, blanchi, mais invaincu, à travers les bercails et les cités de l'Aragon, à la suite de l'orphelin de Carcassonne[1].

A côté du valeureux Pierre-Roger de Cab-Aret figurait, dans ce second exil d'Espagne, le vénérable Bertrand de Saissac, bayle de tous les États des Trencabel, pendant le veuvage d'Aladaïs de Toulouse, tuteur du jeune vicomte Ramon-Roger qui fut empoisonné par Montfort, et maintenant conseiller sur la terre étrangère du fils de son pupille, le second orphelin de Carcassonne. C'est ce régent probe et sévère que les troubadours (dont son frère, le chevaleresque Olivier, était l'idole) taxaient d'avarice parce qu'il ne leur donnait pas de l'or, des écharpes brodées ou des chevaux harnachés[2]; mais qui prenait un juif pour argentier vicomtal, résistait aux usurpations de l'évêque, favorisait la propagande cathare, et admettait toute liberté religieuse dans ce palais mélodieux que la conquête allait contrister, et le meurtre et l'inqui-

1. Guil. de Tudella. Mahul.
2. Millot, troubadours, Ramon de Miraval.

sition rendre à jamais funèbre. Aussi le sage ministre fut-il proscrit; tous ses domaines furent confisqués. Son château de Saissac, avec son vaste territoire, bocager et pastoral, fut inféodé par Simon de Montfort à son cousin Bourchard de Marly; puis par le roi de France, après la mort de Bourchard, à ses neveux les fils de Lambert de Croissy, transférés de Limous. Le traité de Paris ordonna la démolition des murailles de ces trois grandes châtellenies : Saissac sur le versant méridional, Hautpoul sur le revers septentrional, et Pui-Laurens sur la racine occidentale de la Montagne-Noire. Ce patriarche albigeois mourut probablement en Aragon, mais ses deux fils lui succédèrent dans sa foi et sa fidélité. Jourdain prit sa place auprès du vicomte à la cour et dans les camps du roi don Jaïcme, et Bertrand, humble diacre cathare, errait proscrit dans les forêts et autour des manoirs de ses aïeux possédés par les croisés [1].

La maison non moins illustre de Castres, dont une fille, Ermengarde, *la belle Albigeoise,* tant chantée par les troubadours, avait épousé le poétique et chevalereux Olivier de Saissac, frère du grave régent de Carcassonne, dépossédé de sa grande cité et de son vaste domaine, arrosé par l'Agoût, s'éclipse totalement, dans l'ordre féodal, avec Bernard de Castres, son chef laïque errant dans l'exil, mais demeure à la tête de l'ordre religieux, dans la personne de son frère, le vénérable Guillabert, pa-

1. *Hist. du L.*, t. V. add. Du Mège, Diacres albigeois.

triarche du catharisme pyrénéen. La famille de Boissezon disparaît également de Lombers; mais son château, siége du premier colloque albigeois, reste le centre d'une population cathare tellement redoutable que le roi de France croira devoir, trente ans après, fortifier le chef croisé campé dans ce donjon par la fondation voisine d'une ville catholique, Réalmont, qui reliera Castres et Albi. Castres, on le sait, avec tout le cours de l'Agoût, fut donné à Philippe de Montfort, et Lombers à son jeune frère Gui, neveux l'un et l'autre du célèbre chef de la croisade.

Les fils de Guilhem, de Minerbe et de Ramon de Termès s'en allaient aussi, jeunes proscrits parmi ces vieillards, à la suite du vicomte. Comme leur maître, ils avaient, dès le berceau, échappé à l'assaut de leurs donjons et au massacre de leurs vassaux. Ils avaient grandi, errants parmi les chevriers des montagnes du Narbonnais et du Roussillon. Revenus d'Espagne avec les comtes exilés, ces deux adolescents reconquirent leurs manoirs paternels, mais pour les voir, quelques mois après et irrévocablement, retomber aux mains du roi de France. Les deux frères, Ramon et Olivier de Termès, et le jeune Guilhem de Minerbe, qui avait épousé leur sœur, na Blanca, retournèrent volontairement dans leur exil de Catalogne[1]. Guilhem se laissa ravir par la guerre et confisquer par la victoire ses nobles et tragiques tours. Mais Olivier, plus habile, et qui devait mettre son épée au

1. Doat. Guil de Tudella. *Chron. romane.*

service du monarque capétien, traita pour son château de Termes, gardien de cette frontière du Roussillon. L'acquisition contrainte de Termes commença la longue spoliation de ce grand baron des Corbières dont l'immense domaine fut, lambeau par lambeau, démembré successivement et dévoré par le roi de France, la maison de Voisins et l'abbaye de la Grasse [1].

Ces barons pyrénéens étaient sans doute accompagnés de leurs femmes, de leurs filles, de leurs enfants, de leurs serviteurs, formant comme une tribu d'exilés. A la tête de ces matrones romanes devaient être la fameuse Loba de Pech-Nautier et sa belle-sœur, non moins renommée, Brunissende de Cab-Aret, Ermengarde de Castres, la *belle Albigeoise*, la *blonde* Aladaïs de Boissezon, et la dame de Minerbe, qui sans doute réalisait son doux surnom de Gemesquia (Gemma-esquiva), la *perle* basque, héroïnes de ballades, épouses de héros d'épopée et d'histoires chevaleresques. Autrefois elles étaient de brillantes châtelaines; elles ont jugé sous l'orme vicomtal, présidé aux tribunaux d'amour de Puivert. Elles ont vu à leurs pieds le roi d'Aragon, les comtes de Toulouse et de Foix. La croisade interrompit ces galanteries féodales, ces poétiques et sentimentales solennités [2]. La tempête les enleva de leurs manoirs et les dispersa comme des colombes plaintives derrière les Pyrénées. Elles y reçurent les princes blessés et

1. Mahul, cart. La Grasse.
2. Raynouard, Millot, Troubadours.

suivirent éplorées le char funèbre du roi don Pedro jusqu'à son sépulcre de Sixena. Transformées par ces grandes leçons du malheur, ces reines fugitives des cours d'amour, revinrent de l'exil humbles servantes du Paraclet. L'avenir leur réservait des épreuves qui devaient leur rendre encore plus chères les tendres visites du Consolateur. Elles étaient à peine rentrées dans leurs manoirs qu'elles s'en voyaient expulsées de nouveau et pour toujours. Maintenant elles s'en vont, pauvres, vieilles, errantes, traînant leurs infortunes à travers les bourgs et les bercails d'Andorre, de Cerdagne et de Catalogne.

Ramon de Miraval, le tendre et chevaleresque troubadour, celui que Ramon VI, comte de Toulouse, appelait son *Audiart*, son compagnon, qui avait disputé au comte de Foix et même au roi d'Aragon le cœur de ses châtelaines, dont les chants avaient rendu leur beauté à jamais célèbre, les suivait dans l'exil comme un écho triste du bonheur passé, comme un soupir mélancolique des derniers beaux jours du Midi [1]. Ramon, vassal de Cab-Aret, mais inféodé à leur cœur encore plus qu'à leurs donjons, avait suivi na Loba et na Brunissende dans leur premier exil de Castelbon. Revenu d'Espagne, après avoir chanté le triomphe de la patrie romane [2], le poëte s'en retournait avec elles dans l'asile de Catalogne. Il ne reverra plus son humble castel, perdu, comme son nom l'indique, dans le rocailleux et profond ravin de l'Or-

1. Miguel de la Tour. Biographie des Troub.
2. Tollem la terra à en Simon!

biel. Son maigre domaine, qui comprenait le hameau des Martis et les terres de Dieu, fut donné par le roi de France au chapitre de Carcassonne. Il touchait au camp de Nore, et le poëte eût pu se rendre auprès du roi des faidits d'Hautpoul. Mais, déjà vieux, peu guerrier peut-être, et chantre élégiaque des cours d'amour, il ne put se séparer de ses héroïnes dont il consola l'infortune, et cette fidélité de l'exil ne manque ni de grâce touchante ni de tendre héroïsme [1].

Miraval emmenait sans doute avec lui son chanteur Bayonna. Dans les jours heureux, le poëte disait au pauvre jongleur : « Je te vois pauvre et mal vêtu, mais je te tirerai de l'indigence en te donnant un sirvente. Va le chanter dans le Carcassez : je ne t'en nommerai pas tous les preux barons; mais il y'en a tant de si courtois. Rends-toi d'abord auprès de Pierre-Roger de Cab-Aret. Puis va trouver Olivier, qui te donnera des robes de fin drap de Carcassonne. Chante surtout des chansons à don Bertrand de Saissac, et, quoiqu'il n'aime guère à donner, il t'offrira pour l'amour de moi un cheval de belle encolure [2]. » Hélas! aucun de ces barons n'eût pu maintenant nourrir la faim ni revêtir la nudité du pauvre Bayonna.

C'est avec ce noble et triste cortége que le vicomte de Carcassonne vint une seconde fois demander l'hospitalité à l'Alcazar de Saragosse [3]. Le roi don

1. Miguel de la Tour. Ram. de Miraval.

2. Mahul, Ramon de Miraval.

3. L'Alcazar et l'Aljaféria, deux des merveilles architecturales du roi maure Abu-Giafar. Émile Begin.

Jaicme accueillit, comme il le devait, son jeune cousin et ces vieux chevaliers, compagnons de guerre et d'amour de son père et de son aïeul. Ils arrivèrent dans le temps où le jeune prince, ambitieux de renommée et impatient d'acquérir son titre historique de conquistador, préparait une expédition contre les Maures [1]. Politique encore plus que chevaleresque, et pour désencombrer ses États de ces exilés albigeois qui, pendant sa minorité, avaient été mêlés aux troubles de l'Aragon, il invita ces chevaliers à la conquête des Baléares. Ils acceptèrent et le suivirent à Barcelone, où la flotte catalane appareillait pour cet archipel africain. Singulière destinée de ces barons pyrénéens que le roi de France expulse jusqu'à l'Èbre et que le roi d'Aragon entraîne vers les côtes d'Afrique! Nous les suivrons bientôt dans ces guerres musulmanes. Arrêtons-nous au tombeau de Ramon de Miraval. Ses compagnons avaient laissé le troubadour malade, à Lérida. Il mourut dans un couvent de religieuses de Cîteaux. Les femmes furent fidèles jusqu'à la fin au tendre poëte. Des mains de nonnes l'ensevelirent sous le pavé de leur basilique. Elles expiaient l'iniquité de leur farouche abbé Arnaud Amalric. L'Ordre qui l'avait dépouillé de son castel accordait à l'exilé, par une amère compensation, l'hospitalité du sépulcre [2]. Et maintenant que nous lui avons rendu ce devoir funèbre, remontons vers les Pyrénées. Dirigeons-nous vers les *Apres-Vallées*;

1. Zurita, *Cron. de Aragon.*
2. Miguel de la Tour, Millot, Rainouard.

faisons halte au pied du Canigou. Voici venir une autre faidite : celle-ci arrive dans son cercueil, sur son char funéraire. C'est le convoi lugubre et chevaleresque d'Ermessende, comtesse de Foix.

Ermessende n'avait pas choisi sa sépulture à Boulbonne, nécropole des comtes de Foix. Elle avait voulu reposer dans le sépulcre de ses ancêtres, au monastère de Costoga[1], dans le Vallespir (Vallis aspera). Le char mortuaire, parti de Tarascon, longea les montagnes de Thabor, se dirigeant vers l'orient, escorté par les seigneurs de Lordat, de Rabat, de Castel-Verdun, officiers des comtes. Les barons de Lantar, Arnauld de Villamur et Amiel de Pailhers, seigneurs de Saint-Paoul de Jarrats, conduisirent le deuil vers Lavelanet. Les proscrits de Montségur virent défiler lentement dans la vallée d'Olmés la pompe funèbre. Prosternés sur la cime cathare, ces bannis accompagnèrent de leurs larmes et de leurs prières la grande faidite, la pieuse patronne du champ d'asile de Castelbon, la douce héroïne de l'indépendance nationale, la martyre sainte frappée au cœur et morte de la mort de la patrie romane. Leurs regards suivirent le muet et morne cortége jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les tortueux défilés du Chercorb pour gagner, par les gorges glacées du Bugarach, les vallées arides du Roussillon. Mais pourquoi la noble princesse s'enfuyait-elle si loin pour son tombeau? Ne se croyait-elle pas en sûreté à Boulbonne, auprès de son beau-père, de son époux et de son fils, parmi tant

1. Aujourd'hui Coustouge.

de vaillants comtes dont la mémoire combattait jusque dans le trépas? Se trouvait-elle trop voisine de ses ennemis, les abbés de Pamiers, les inquisiteurs de Toulouse, le roi de France? Princesse catalane, pensait-elle trouver un refuge plus fidèle sur les terres du roi d'Aragon, le jeune et fier *conquistador?* Espérait-elle enfin se mieux cacher et disparaître entièrement dans l'oubli d'un désert des Pyrénées? Si tel fut son espoir, elle s'abusait dans son désir d'éternel repos. Proscrite jusque dans le cercueil, elle n'obtint qu'un asile incertain dans une tombe suspecte, et ne fit qu'une halte inquiète dans un sépulcre constamment menacé. Les âpres vallées du Canigou et la sauvage solitude de Costoga ne parvinrent pas, nous le verrons plus tard, à protéger les cendres infortunées d'Ermessende, comtesse de Foix, vicomtesse de Castelbon, suzeraine d'Andorre [1].

1. *Hist. de Lang.*, t. V, pr. 149. Voir sur le Roussillon et le monastère de Coustouge, MM. Mérimée, N. Fervel et les dessins du baron Tailor.

IV

RAMON DE PERELHA

SEIGNEUR DE MONTSÉGUR

LIVRE QUATRIÈME

RAMON DE PERELHA

SEIGNEUR DE MONTSÉGUR

I

RAMON VII S'ALLIE AU ROI D'ARAGON, AU ROI D'ANGLETERRE, A L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE, S'ATTACHE LES GRANDS VASSAUX, UNIT ENTRE EUX LES BARONS ET LES GRANDES CITÉS ROMANES, ET ACCEPTE L'HOMMAGE DES FAIDITS DES FORÊTS, POUR RELEVER ET FORTIFIER LE PARTI NATIONAL.

Ramon VII, à demi dévoré par la France et par Rome, se tourna instinctivement vers les ennemis de Rome et de la France, son neveu le roi d'Aragon, son cousin le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne, son suzerain sur les Alpes. Le jeune roi d'Aragon était douteux ; l'adolescent conquistador flottait dans ses amitiés ; il s'absorbait dans ses guerres arabes qu'il exécutait sous le patronage de Rome. Henri III, fils de Jean Sans-Terre, était un ami plus certain, un parent plus dévoué. L'infant de Toulouse, fugitif de sa capitale devant Simon de Montfort, avait trouvé un asile à la cour d'Angleterre. Et c'est de cette île que sous

la conduite de son écuyer fidèle, Arnaud Topina, le jeune prince exilé vint à Rome réclamer son héritage au concile de Latran (1215). Innocent III avait excommunié Jean Sans-Terre, et donné ses États à Philippe-Auguste. Le roi de France avait perdu l'Angleterre, mais il retenait encore la Normandie et l'Aquitaine. De là, communauté d'intérêts entre Henri III et Ramon VII. Malheureusement le monarque anglo-normand luttait alors contre la ligue de ses barons et de ses communes, à la tête desquels se trouvait, par un singulier hasard, Simon de Montfort, frère d'Amauri, et fils du conquérant de l'Albigeois[1]. Ainsi cette race d'aventuriers de génie fondait à la fois la liberté anglaise et détruisait l'indépendance romane. Mais cette révolution insulaire reculait de dix ans le secours que le monarque anglais devait porter au comte de Toulouse et aux peuples aquitains. Toutefois Henri III passa la mer, vit Ramon VII à Bordeaux, et écrivit en sa faveur à l'empereur Frédéric II (sept. 1232).

Ce petit-fils de Barberousse, né en Sicile, était un prince troubadour, un esprit cosmopolite et libre penseur, le premier en date des poëtes italiens, le dernier des Minnesinger allemands. Ce César poëte sert de trait d'union entre Henri d'Ofterdingen, le chantre des Nibelungs, et le *Grand Padre* Alighieri, le chantre de l'Enfer. Il était le pupille émancipé du saint-siége, et conséquemment l'irréconciliable ennemi de la papauté aussi bien que de la maison de France, entachée à ses yeux du double crime

1. Math. Paris.

d'être la servante, rapace à Toulouse, du Vatican, et la rivale, victorieuse à Bouvines, de l'Allemagne. Il revenait d'Orient, où il avait montré, dans Jérusalem et jusque dans la mosquée d'Omar, un sultan philosophe de l'Occident[1]. De sorte que le traité de Paris avait été conclu, et le comte de Toulouse odieusement spolié, par Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange, pendant que ses deux protecteurs naturels, le roi d'Aragon et l'empereur d'Allemagne, étaient occupés aux guerres musulmanes. Toutes ses sympathies d'homme et de prince l'attiraient vers le comte Ramon, représentant comme lui de l'esprit nouveau, du génie poétique et chevaleresque, sans parler de l'antagonisme impérial contre la théocratie romaine. Peut-être aussi étaient-ils instinctivement unis par le pressentiment funèbre de la tragique destinée des deux maisons de Toulouse et de Souabe dévorées par la dynastie de France, au service des rancunes inexorables de Rome. La Provence usurpée par le pape devint un pepin de cette pomme de discorde qui divisait le Pontife et le César; Frédéric, roi de la Provence Trans-Rhodane, fit gracieusement cession à Ramon VII du comtat Venaissin, et de la noble cité d'Avignon, cession qui devait être pour la ville mutilée une consolation de la perte de ses murailles, et pour le prince une compensation du

1. Makrizi, *Biblioth. des Croisades*. 4e part. Petit, chauve, et myope, ce César de l'Occident, comme esclave, n'eût pas valu deux cents drachmes, disaient les Arabes.

démembrement de ses États par le roi de France[1].

Mais c'est dans les communes que le comte Ramon trouva les secours les plus effectifs et les sympathies les plus tendres. Il devint populaire par ses malheurs : on le regardait comme le martyr de la cause méridionale. Plus Rome et la France l'accablaient, se le renvoyaient comme un jouet douloureux, forceaient cruellement le pauvre prince à verser le sang de ses sujets, plus son peuple, chose touchante, se serrait tendrement autour de lui, et l'entourait de dévouement et d'amour. Des villes et des provinces indépendantes se donnèrent au comte délaissé, comme par une espèce d'enthousiasme chevaleresque du malheur. Marseille la première se prononça; Marseille qui l'avait accueilli dans son port, et avait rouvert les portes de la patrie au jeune infant dépouillé par le concile de Latran, Marseille, après la mort de Barral, son dernier vicomte, s'érigeant en république en offre la seigneurie viagère à Ramon VII. Le comte a le courage de l'accepter, et se rend en Provence avec une escorte magnifique de ses barons, parmi lesquels nous remarquons le comte de Rhodez, le vicomte de Lautrec, Olivier de Termes, Jordan de Lantar, Ramon de Durfort, Ramon de Caussade, Bernard de Villeneuve, Arnaud et Deodat de Barasco, la fleur de la chevalerie romane et cathare. Il fit dans Marseille une entrée triomphale, et descendit au *Cimetière* (église) de Notre-Dame des Aiguilles[2], où le

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 176, p. 679.
2. *In cimeterio Beatæ Mariæ de Accuis.*

peuple était convoqué par la voix des hérauts et le son des cloches. « Noble comte de Toulouse, lui dirent Pierre des Arzeliers et Hugo de Vérignon, sindycs de la république, nous nous donnons à vous entre-vifs, simplement et solennellement; vous avez bien mérité de notre ville, par les nombreux services que vous lui avez rendus, les preuves gracieuses d'affection que vous lui avez données et les périls que vous avez fréquemment et libéralement encourus à cause d'elle : c'est pourquoi nous vous remettons la seigneurie de la Ville-Basse, vulgairement appelée vicomté de Marseille. — Nous Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, nous acceptons, pour tout le temps de notre vie; nous promettons de défendre les habitants, les terres et les libertés de Marseille : nous le jurons sur les évangiles de Dieu[1]. » De la part des Marseillais, c'était un acte de patriotisme et d'indépendance, et en même temps une triple protestation. Et d'abord contre Ramon-Berenger, comte de Provence, leur suzerain, et l'égoïste neveu du vaillant et magnanime roi Pierre d'Aragon tué à Muret. Puis contre le jeune roi d'Aragon, don Jaicme qui s'occupait de conquêtes musulmanes, et abandonnait les provinces romanes à l'ambition française. Enfin contre la maison capétienne et Blanche de Castille qui cherchait à dévorer la Provence en même temps qu'elle engloutissait Toulouse. De la part de Ramon VII, ce fut un acte de courage évidemment inspiré par ses intrépides consuls et conseillers, les Pierre de Tou-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 164, p. 668.

louse, les Othon de Bazièges, les Hugo, Joan et Ramon d'Alfar. C'était une menace indirecte contre la France, et une déclaration de guerre contre Ramon-Berenger qui vint attaquer les Marseillais. Ramon VII accourut à leur secours, tint bravement la campagne, et la bannière de Toulouse, si humiliée naguère, flotta fièrement sous le ciel provençal. Cette guerre, vigoureusement soutenue, amena d'autres adhésions: Tarascon imita Marseille (1231) et Guilhem fils d'Augier vint, au nom du comte, traiter dans cette ville avec le consul Hugo Galtier et le conseiller Alfantat de Tarascon [1]. C'était la victoire du parti populaire, du fonds ibérien de la nation, de l'élément vaincu et traîné par l'aristocratie latine, dans une procession catholique, sous le symbole monstrueux de la Tar-asque [2]. Ce dragon ibère est sans doute l'image de la race avilie, et de la religion abolie et hideusement ridiculisée, des fondateurs de Tarascon. Quoi qu'il en soit, la bannière de Toulouse ondula joyeusement aux brises du Rhône, subitement relevée, en face de l'auriflor de France, arborée sinistrement, de l'autre côté du fleuve, sur le rocher de Beaucaire. Le don d'Avignon, fait par l'empereur Frédéric II, vint compléter trois ans après cette belle annexion des cités provencales.

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 165, p. 669.

2. Tar est la racine de plusieurs noms ibères, Tar-tessus, Tar-asona, Tar-agona, Tar-bo, Tar-tas, et les nombreux Tar-asco, le dragon eusque, asque ou basque. Tar, fleuve, et par extension serpent. Les Ibères devaient avoir une tribu du serpent comme du lion.

Ainsi se relevait, porté par son peuple, le comte de Toulouse, et se reformait la tête du parti national dont le comte de Foix demeurait le bras et l'épée. Ramon, pour s'attacher plus étroitement encore le héros pyrénéen, lui restitua Saverdun et lui céda tous ses droits sur les châteaux de Palhers, de Pereille et d'Alzen, de Castelverdun, de Rabat et de Quier, pour lesquels, ainsi que pour la terre de Saint-Félix, il reçut l'hommage du comte de Foix. Le Midi, comme un serpent coupé par l'épée de la France, cherchait à renouer ses tronçons, à rassembler ses membres épars. Ramon VII, en s'attachant Roger-Bernard, ralliait toute une tribu de princes de montagne, car les comtes de Foix, de Commenges, de Couserans, de Palhars, de Carcassonne et même de Barcelone, ne formaient qu'un seul faisceau de branches consanguines, ayant toutes les mêmes armes, *d'or à trois et quatre pals de gueules*[1]. Un seul de ces princes romans, Améric, vicomte de Narbonne, d'origine espagnole, était distinct par la race comme par la politique; il s'était montré flottant, indécis, suivant la fortune, entre le pays et l'étranger, le Midi et le Nord. Depuis un demi-siècle, Narbonne inclinait vers la France; Narbonne avait fléchi devant la croisade. Le vicomte Améric s'était rendu à la rencontre du légat Arnauld-Amalric, tout fumant du massacre de Béziers. Plus tard, il avait épousé une Française, Marguerite de Marly, cousine de Montfort, qui le rattacha aux conquérants. Mais les

1. Des pals rouges sur un champ d'or.

brigandages de Montfort, les violences de l'archevêque Arnauld, les querelles de ces deux chefs de la spoliation, qui se disputaient le duché de Gothie, blessaient, fatiguaient, révoltaient le vicomte. Aussi vit-il avec plaisir le retour des exilés, et, entraîné par son peuple aussi bien que par son cœur vers le parti national, il se mêla à ses combats et à ses victoires et concourut à la délivrance du Midi. Mais l'invasion du roi Louis VIII lui fit regretter sa gloire patriotique, et le prince, tremblant, dut courber une seconde fois la tête sous le joug français. A la mort de ce roi, il reprit son indépendance et ses armes, et s'unit aux derniers et infortunés combats de la patrie mourante. Sa soumission hâtive put à peine le sauver après la paix de Paris. Il ne dut la conservation de ses États qu'aux larmes de sa femme française et à la faveur de son beau-frère, le commissaire royal, Mathieu de Marly. Le cœur du vicomte inclinait pourtant vers le parti national qui résolut de s'attacher indissolublement le versatile et puissant prince. On enchaîna le plus faible au plus fort, le plus mobile au plus constant et au plus fidèle, au magnanime comte de Foix. Roger-Bernard avait perdu sa femme Ermessende de Castelbon. Il demanda la main d'Ermengarde de Narbonne, C'était un mariage évidemment politique. L'infante avait à peine vingt ans : le héros en avait cinquante. A cet âge il pouvait vivre dans le veuvage que lui prescrivaient ses habitudes de chasteté et ses principes de morale cathare. Il céda visiblement aux exigences de la cause romane : chose singulière, cette union

se fit sous le patronage de la France. Le parti roman croyait par cette jeune fille s'attacher le vicomte, et le parti français enchaîner au contraire le comte pyrénéen. Améric, du conseil des notables de la ville et du bourg, et de son beau-frère Mathieu de Marly, lieutenant du roi, accorda l'infante au héros du Midi, qui, outre la belle fiancée, obtint encore, dans le cas d'extinction de toute postérité masculine, le droit de succéder à son beau-père dans la vicomté de Narbonne. Il est vrai qu'il acheta ce droit en payant quinze mille sols melgoriens pour la dot de sa belle-sœur, Marguerite de Narbonne, épouse de Guilhem de Montcade, vicomte de Béarn. Les noces se célébrèrent au palais vicomtal, où l'on vit, entre le commissaire de la reine Blanche et les chefs croisés, figurer Pierre Roger de Mirepois, Bernard de Durfort, Ramon de Saverdun, des chefs cathares et des faidits du Thabor. Montségur, quelques jours après, de sa cime désolée, vit, avec un sourire mélancolique, passer dans la vallée de Lavelanet le cortége nuptial de la fille des Lara, gracieux symbole des espérances de la patrie, s'acheminant vers les tours de Tarascon par la même route que, deux ans auparavant, suivait en sens inverse le convoi funèbre de la comtesse Ermessende de Castelbon (10 fév. 1232)[1].

Ces mêmes tours de Tarascon, où était morte Ermessende, avaient encore vu, l'année précédente (13 mars 1231), une double solennité nuptiale, qui termina le deuil des infants de Foix, car telle est la

1. *Hist. du Lang.*, t. V., pr. 169, p. 673.

vie humaine, entremêlée de fêtes et de tombes. Depuis que les rois de France avaient franchi la Loire et s'avançaient à grands pas vers le Sud, les comtes de Foix, menacés par ces redoutables voisins, s'appuyaient sur l'Espagne et prenaient leurs femmes sur l'autre versant des Pyrénées. Roger-Bernard suivit en cela l'exemple de son père : la comtesse Philippa, sa mère, était d'Aragon, comme sa bisaïeule Chimène[1] ; Ermessende, sa femme, était de Castelbon : sa bru devait être aussi catalane. Le comte de Foix avait un fils et une fille : Roger et Esclarmonde. Ramon Folc, vicomte de Cardonna, avait également un fils et une fille : Ramon et Brunissende. Ces deux princes, dont les États étaient contigus, résolurent d'unir leurs enfants par un double mariage, avec une dot, égale pour les deux fiancées, de cinq mille marcs d'argent. Roger conduisit Brunissende de Cardonne à Tarascon, et Esclarmonde de Foix suivit le jeune Ramon, son époux, à Cardonne, vicomté pastorale, féconde en troupeaux et en mines de sel. Cardonne est le même nom que Cerdagne : c'est la Cerdagne catalane, et Folc la possédait, à ce qu'il semble, du chef de son épouse Terrogia. L'Andorre unissait Cardonne et Castelbon, et, par cette alliance, le comte de Foix enserrait l'évêque d'Urgel dans un fer à cheval d'où sortirent des guerres féodales qui dégénérèrent en querelles religieuses, et qui lui valurent, nous le verrons bientôt, l'excommunication (13 mars 1231)[2].

1. Xiména, Eiséména.
2. *Hist. du Lang.*, pr. 169, p. 673.

Le comte de Foix, sentant le roi de France au cœur de ses États, multipliait ses alliances et cherchait ses appuis sur les hautes cimes, ces forteresses cantabres. Il avait encore une sœur consanguine, probablement de la même mère que Loup de Foix, et sans doute du même âge et du même nom que sa fille Esclarmonde, car ces deux jeunes infantes étaient les filleules de leur illustre tante, l'archidiaconnesse des Albigeois. Le comte résolut de l'accorder à Bernard, chef de la maison d'Alion. Cette maison possédait dans la Cerdagne les seigneuries de So, Quérigut, Stavar, Ebol, et, dans le comté de Foix : Prades, Mont-Alion et Alion, son berceau. Par là, cette famille pyrénéenne régnait sur ce plateau neigeux et glacé qu'on appelait le *pays de Sault* ou des forêts (de Saltu). Don Pedro II, roi d'Aragon, le héros infortuné de Muret, ne pouvant contraindre à l'hommage Bernard Ier d'Alion, qui s'intitulait *prince souverain du Donazan*, confisqua toutes les terres que ce seigneur possédait dans la Cerdagne espagnole, et les donna à Ramon-Roger, le grand comte de Foix. Le magnanime Roger-Bernard résolut de se réconcilier cette maison puissante des Montagnes, en lui restituant des domaines injustement retenus et en accordant sa sœur en mariage à Bernard II d'Alion. Mais la jeune infante recula de quatre ans encore cette union, sans doute par un mélange délicat de sentimentalité chevaleresque et de religiosité cathare, qui mettait sa gloire dans sa virginité : c'était une préciosité mystique de ce siècle[1]. Ainsi le comte de Foix

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 163. Moreri art. Dusson et Bonac.

assit son pouvoir sur les deux versants, Quérigut et Cardonne, les sources de l'Aude et celles de la Sègre. Par son propre mariage et celui de sa sœur, il occupait les deux extrémités des Corbières, ce rameau pyrénéen qui court de Quérigut à Leucate, enfermant, entre la mer et les Pyrénées, la petite Espagne du Roussillon. Cette tendance révèle la politique des comtes de Foix : avant la fin du siècle, une autre Esclarmonde régnera dans Perpignan, un autre Roger-Bernard à Bayonne. Ils occuperont toute la grande chaîne de la Méditerranée à l'Océan. Ils rêvent, entre la Dordogne et l'Èbre, un État dont le centre et le cœur inexpugnable seraient les Pyrénées. Ces vaillants princes croyaient que l'avenir était aux hautes cimes. Ils raisonnaient en hommes de guerre et d'héroïsme. Ils se trompaient dans leur fierté chevaleresque. L'avenir n'était pas aux montagnes, mais aux plaines, non pas aux élévations, mais aux abaissements, aux aplatissements de l'âme, et du globe.

Le comte de Foix, qui venait de se rattacher trois puissants barons, était encore le chef de cette armée vague, flottante, fourmillante, innombrable, d'insurgés répandus dans toutes les forêts du Midi. Le comte de Toulouse, bien que plus timide, ne fut pas sans relations avec les troupes des faidits. Bernard de Penne, chef du camp de l'Aveyron, assista comme témoin à l'accord de Ramon VII avec l'abbé de Gaillac, et l'un et l'autre acceptèrent la signature de ce rebelle qui refusait de reconnaître le traité de Paris, et qui, du haut de son rocher,

bravait le roi de France (oct. 1231)[1]. Sept ans auparavant, le même Bernard de Penne était l'un des signataires du contrat de mariage de Bertrand de Toulouse, frère du comte, avec Comtoressa, fille de Manfred de Rabastens, qui reçut en dot Puicelci, Montclar et Bruniquel (1224). Les grottes de Bruniquel étaient, nous l'avons vu, les cellules sauvages de la dame de Penne, et Comtoressa, belle-sœur de Ramon VII, fut l'une des faidites du camp de la Grésigne. On lui démolit les murailles de Puicelci : elle était nièce du fameux Pelfort de Rabastens, gendre d'Esclarmonde de Foix. Le sang et la foi la rattachaient également au parti national comme à son chef, l'héroïque prince pyrénéen. Le comte de Toulouse eut des rapports si étroits et si fréquents avec le *roi* et le camp de l'Hautpoullois que son nom est resté jusqu'à nos jours aux paysans de l'Albigeois et du Castrais, ainsi qu'aux forêts de la Montagne-Noire[2]. Enfin Ramon VII envoya ses bayles recevoir l'hommage des faidits du Thabor. Pardo, Picarel, Astnar et Auger de Montolieu[3], qui venait de traiter avec les consuls de Tarascon, se rendirent à Montségur. Suivons-les dans les Pyrénées.

1. *Hist. du Lang*, t. V, pr. 168.
2. Geograph., *du Tarn*.
3. Monte-Olivo.

II

LE PAYS D'OLMÈS. — RAMON DE PERELHA. — FONDATION DE MONTSÉGUR. — CAMP DU THABOR SOUS LA PREMIÈRE CROISADE. — SIÉGE DE MONTSÉGUR. — MONTSÉGUR INEXPUGNABLE DANS LES NUÉES.

De Toulouse, après deux jours de marche, au pas de leurs chevaux, ils arrivèrent dans le pays d'Olmès (Ulmorum). C'est un petit territoire bocager et pastoral, pittoresquement jeté sur les racines septentrionales des montagnes du Thabor qui forment la limite orientale du comté de Foix. L'Ers qui sort de l'Estang-Mal, et le Lectorier qui descend de l'Estang-Tort, l'entourent comme d'une écharpe de torrents et de cascades. Entre ces deux gaves, sur une crête chauve, qui domine des chaînes boisées, se dresse un château qui semble le donjon aérien de toute cette région gracieuse et sauvage. Ce château, ancien castellum romain, et, plus anciennement encore, sanctuaire cantabre du soleil, c'est Montségur. Vers le nord, et comme à ses pieds, se trouvent Lavelanet, dans son vallon, et plus bas encore, formant la base du triangle, la Roca d'Olmès, sur son coteau rocailleux, et Pérelha sur un monticule pierreux d'où dérive son nom primitif de Peyrèla. Pérelha, la Roca, Lavelanet, et sur son âpre cime Montségur, formaient du nord au sud, et sur une étendue de cinq à six lieues, le domaine féodal des fils de Comet ou Comèta. Les trois *Gourgs*

druidiques du Thabor (gurgites), l'Ers qui sourd de ces cuves volcaniques pour disparaître en chemin dans d'autres gouffres, le Lectorier qui sur les flancs obscurs du Montferrier va s'échevelant en guirlandes d'écume et en cascatelles, la fontaine intermittente de Belestar qui jaillit d'une sombre grotte, Fontestorbes, Fougars (Fouas) et plus haut encore le val de l'Enchantement, des souvenirs fatidiques, des vestiges du culte héliaque ou vulcanien, répandent sur ce territoire, d'ailleurs si pittoresque, un charme de religieux mystère et de grâce funèbre [1]. Les montagnes ont une teinte ferrugineuse; leurs roches plombées se revêtent de noirs sapins; l'horizon est dentelé de leurs longues flèches lugubres; la nature en deuil semble contristée de quelque catastrophe tragique. Montségur est posé sur sa cime comme un autel et comme un tombeau. Tantôt il apparaît d'en bas sur son roc morne et désolé; tantôt assis rayonnant, sur des nuées qui flottent à sa base, comme un catafalque; tantôt sa masse comme fondue et rendue fluide par le plus ardent soleil semble étinceler et s'évaporer fantastiquement dans les hauteurs du ciel.

Tel était le poétique domaine féodal des fils de Cométa [2]. Ramon de Pérelha, chef de cette maison pyrénéenne, placé sur la limite des deux comtés, relevait de Carcassonne pour la Roca, et de Foix

1. L'Avelanet d'Abélion, Abelan, Bélenus, le Soleil. Fougars, de Focus, Fontestorbes, Fons turbatus.

2. Les noms astronomiques sont encore très-communs dans le midi : Sol, Solar, Lunar, Estel (Vesper), Estéla, Astre, Astrier, etc.

pour Montségur. Il était de l'âge du vicomte Ramon-Roger de Carcassonne, qui devait être le premier martyr des guerres cathares, et de son cousin Roger-Bernard, enfant de Foix qui devait en être le dernier héros. Élevé avec ces deux jeunes princes, il avait vu, sur leur déclin, les tournois de Carcassonne et de Foix, les fêtes de Puivert, un des siéges des tribunaux d'amour du Midi, où les petites cours pyrénéennes, réunies dans ce lieu sauvage, entrecoupaient leurs jeux poétiques et chevaleresques par des chasses à l'ours dans la forêt de Belestar. Bientôt ces fêtes de galanterie héroïque s'éteignirent dans les austérités du catharisme, et les menaces de la croisade. Ramon de Pérelha, allié par sa mère aux Bélissen de Mirepois, par son aïeule aux Corneillan du Rasez, par ses autres parentés à toutes les grandes maisons albigeoises des Pyrénées, fut élevé par les Amis de Dieu, qui le distinguèrent, dans cette jeune et mystique génération, comme un Eliacin du Paraclet. Il avait environ vingt-cinq ans (1204) lorsque la célèbre Esclarmonde de Foix, sœur du grand comte Ramon-Roger, et veuve de Jordan de l'Ile, vicomte de Gimocz, se retira au Castellar de Pamiers. Cette princesse se convertit au catharisme dont par sa naissance, sa fortune et son génie, elle devait être la papesse et la sibylle. Le Castellar, sa résidence habituelle, devint, comme un sanctuaire du Paraclet et Montségur, son apanage viager, une Thébaïde qu'elle réservait aux Amis de Dieu, dans la tourmente. Sous les éclairs de plus en plus irrités qui jaillissaient du Vatican assombri, la princesse

jugea de l'imminence de la tempête, et chargea Ramon de Pérelha de reconstruire la forteresse du Thabor[1]. Les conférences de Pamiers où Esclarmonde figura comme théologienne, exaspérèrent Rome et précipitèrent la croisade. Les seigneurs et les peuples du Midi redoublèrent d'efforts pour l'armement de la Roche patriotique. En cinq ans, le castellum antique, construit par les géants ibères contre Rome impériale, fut relevé par des travaux non moins gigantesques contre Rome théocratique. Comme la trombe dévastatrice fondait sur le Midi, Ramon de Pérelha y mettait la dernière pierre, et de vingt lieues à la ronde les évêques épouvantés s'acheminèrent vers l'arche de l'Église et de la Patrie, qui flottait blanche, sereine et quadrangulaire, sur les nuées du Thabor et sous le dôme azuré du ciel. Lavelanet vit arriver, dans ses murs, le patriarche Gaucelm, ses suffragans et leurs coadjuteurs, Esclarmonde de Foix, ses diaconesses, ses hospices, ses écoles de Pamiers, les ouvroirs de Mirepois, de Fanjaus, de Limous, les échappés de Béziers et de Carcassonne; et protégée par les barons, la colonne plaintive des pélerins ondula lentement vers la Roche sainte.

Depuis le jour douloureux où Ramon de Pérelha avait solennellement conduit à Montségur le sacerdoce cathare fugitif, ce chevalier n'avait pas quitté les montagnes de Thabor. Pendant vingt ans, la lance à la main, debout sur cette cime, il avait nuit et jour fait la garde devant cette forteresse qui ren-

1. Doat, XXII.

ferme le tabernable vivant du Paraclet. Il est effectivement la sentinelle vigilante ou plutôt le concierge armé du grand asile pyrénéen. Aussi ne le voit-on pas figurer avec ses compagnons dans les batailles du Midi. Son nom n'est point dans les chroniques; il n'est point dans les chants des troubadours, il n'est point dans l'épopée de Guilhem de Tudella, le chantre officiel des comtes de Foix. Quand tous combattent et meurent, où donc est le pieux, le généreux Ramon de Pérelha? Sa guerre est sur la montagne; mais on craint de prononcer son nom, comme celui de Montségur; son combat solitaire, comme le sanctuaire de l'Esprit, est voilé de silence et de nuée.

Quelques événements se dessinent pourtant dans ce lointain vague et nébuleux. Retraçons-les sommairement. Après la chute de Carcassonne, Ramon de Pérelha vit accourir auprès de lui les habitants fugitifs de cette cité, des familles éperdues du Rasez et du Lauragais, entre autres les chevaliers de Limous, de Fanjaus et de Mirepois. Les femmes, les enfants, les vieillards furent recueillis à Montségur, mais les hommes d'armes s'arrêtèrent à Lavelanet, Belestar, Montferrier, qui formaient avec Pérelha et la Roca, au pied de la montagne sainte, comme un demi-cercle de châteaux hérissés de tours, de balistes et d'archers. Ces châteaux, moins forts par l'escarpement de leurs sites que par le courage de leurs défenseurs, se maintinrent pendant trois ans contre les Français. Mais en 1212, Gui de Montfort, frère du chef de la croisade, Enguerrand de Boves, Robert, archevêque de Rouen, Robert, évêque élu

de Laon, et Guillaume, archidiacre de Paris, vinrent de Carcassonne, et se jetèrent sur le pays d'Olmès. Lavelanet, cette fois, fut emporté d'assaut : sa chute fit tomber les autres châteaux : leurs défenseurs les incendièrent et se replièrent sur Montségur, avec leur chef Ramon de Pérelha. Les croisés en dispersèrent les ruines fumantes, et suivirent pied à pied les chevaliers pyrénéens pour assiéger la citadelle patriotique assise dans les nuées [1].

Gui de Montfort, maître de Lavelanet, déploya son ost comme un filet, de Montferrier à Belestar, et ferma les gorges de l'Ers et du Lectorier, de sorte que la montagne de Montségur se trouva cernée à sa base, au nord, au levant et au couchant. Mais elle respirait par le sud, et pour défendre la forteresse albigeoise, remplie de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs vieillards, d'autres chevaliers accoururent soit par le vallon de la Fragosa (Fraou) qui descend de la Cerdagne, soit par les gouffres druidiques dont les ravins, avec le ruisseau de Pissa-Vacca, tombent, près de Lordat, dans la vallée de l'Ariége. Nous pouvons connaître ces guerriers : ce sont sans doute les parents de Ramon de Pérelha. Le seigneur de Montségur, dans les plus grandes tribulations de la croisade, avait épousé dona Corba de Lantar. La guerre et la spoliation lui amenèrent sa fiancée : hymen mélancolique dont l'exil fut le lit nuptial et qui n'eut d'autres flambeaux au désert que les flammes et les clartés mystiques du Para-

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch. LXIII, page 21. Par une erreur de copiste, Lavelanet dans sa chronique est appelé Ananclet.

clet. Corba signifie corneille, nom lugubre, mais d'un augure religieux et prophétique. Corba descendait de cette héroïque et touchante Lampagie, fille d'Eudes, duc d'Aquitaine, mariée à Munuzza, un chef révolté des Maures de l'Èbre, et qui vaincue dans une bataille en Aragon, et prise auprès d'une cascade dans les Pyrénées, fut conduite, tenant la tête de son époux, auprès d'Abdérame, et envoyée, par cet émir vainqueur, comme un don inestimable de douleur et de beauté, dans les harems du calife de Damas. Jordan Hunold de Lantar, père de Corba, comptait parmi ses ancêtres les glorieux ducs d'Aquitaine, et ce magnanime et infortuné Gaïffer, héros et martyr de la nationalité ibéro-romane au VIII[e] siècle[1]. Ramon de Pérelha, en épousant Corba, retrempait son inimitié de la France dans une antique haine carlovingienne. Marquésa de Marcafaba, mère de Corba, était la sœur de Bernard de Marcafaba, beau-frère du comte de Foix, d'Arnauld de Villamur, seigneur de Saverdun, et d'Amiel de Palhers. Il ne leur restait de leurs nombreux domaines que le pauvre bourg de Saint-Paoul de Jarrats, ou des Fontaines, voisin de Foix. Corba, par sa mère, était donc une fille des Pyrénées et son origine explique sa retraite à Montségur, avec ses parents expulsés du Lantarais et du Toulousain. La jeune faidite devint dame d'un camp de bannis et n'apportait à son époux qu'une dot funèbre mais glorieuse de martyres patriotiques. Elle lui donna un fils et quatre filles nés dans les déserts du Thabor. Le fils recut le

1. Rabanis, la Charte d'Alaon.

nom de Jordan, son aïeul maternel, et les filles eurent sans doute pour marraines, Philippa, comtesse de Foix, Esclarmonda de Foix, vicomtesse de Gimoez, Faïs de Durfort, et Braïda de Montservat, quatre illustres matrones de l'église du Paraclet. Nous concluons de ces circonstances domestiques que ces deux princesses de la maison de Foix, et ces deux chatelaines fugitives de leurs manoirs, et maintenant pauvres diaconesses du désert, avaient suivi les évêques et leurs hospices à Montségur; et que Jordan de Lantar, le vieux patriarche de l'indépendance romane; ses quatre fils, Jordan, Ramon, Gérald et Bernard, quatre héros d'épopée; ses trois beaux-frères, de Marcafaba, de Saverdun et de Palhers ; les douze rameaux des fils de Bélissen de Mirepois ; les chevaliers de Fanjaus, de Limous et du pays d'Olmès, formèrent comme un clan guerrier à la tête desquels Ramon de Pérelha défendit la forteresse du Paraclet.

Gui de Montfort, remontant la rive droite du Lectorier, eut d'abord à gravir la chaîne de Serralonga; ses âpres gorges, ses pentes rapides hérissées de vieux chênes et de grands bouleaux étaient propices aux embuscades; il parvint cependant jusqu'à la cime, c'est-à-dire, au pied de la Roche qui porte Montségur. Il crut sans doute qu'il n'avait qu'à dresser ses engins pour escalader le donjon. Mais il se trouva tout à coup arrêté par un immense ravin naturel creusé au pied d'un roc à pic qui, semblable à une tranchée et à un bastion de géants, lui en défendirent l'abord. Le hameau de Morency, sur la croupe boisée de Serralongue tire vraisem-

blablement son nom du campement de Bourchard de Montmorency, beau-frère de Simon de Montfort, qui se posta en vedette, du côté du levant, au niveau même du château, dont il surveillait tous les mouvements, mais qu'il ne menaçait que de la voix et de la lance par-dessus le val profond et l'inabordable escarpement de l'Abès [1]. Gui de Montfort essaya de gravir le passage de Montségur au nord, tandis qu'Enguerrand de Boves, tournant la montagne, tentait de forcer, au sud, le col de l'Ers. Guillaume, l'archidiacre, l'ingénieur de l'ost, dressa peut-être ses machines pour seconder leurs mouvements. Mais ils furent écrasés par le jet des calabres de Montségur; les chefs catholiques, quoi qu'en dise Pierre de Vaux-Cernay, se hâtèrent de redescendre; le comte de Foix, qui venait de reprendre sur leurs derrières Mazéres et Saverdun, pouvait les envelopper sur les croupes du Thabor, et d'ailleurs, Simon de Montfort, les rappelait en toute hâte au siége laborieux de Penne d'Agenais[2]. Plus tard, après le désastre nocturne de Muret, après la reddition volontaire du donjon de Foix, et la soumission effarée de tous les forts pyrénéens, Montfort vint en personne assaillir Montségur. Le géant de la croisade s'efforça d'étreindre convulsivement la forteresse patriotique. Des hauteurs de Serralongue, il lança contre la noble Roche ses meutes d'hommes et d'engins, ses *chattes* et ses *chiennes*[3] et

1. Abyssus, L'abyme.
2. Pierre de Vaux-Cernay, ch. LXIII.
3. Des machines de jet s'appelaient la *Gatta* et la *Gossa*.

son lion dont le rugissement faisait crouler les plus fortes tours. Ramon de Pérelha, Berenger de Lavelanet, Alzeu de Massabrac, Pons Adhémar de Rodelha, Isarn de Fanjaus, Pierre-Roger et Arnauld-Roger de Mirepois, et la maison héroïque de Lantar, défendirent l'Arche sainte de la patrie romane et de la foi cathare. Simon ne fut pas plus triomphant que Gui; le lion des Montfort redescendit une seconde fois vaincu des cimes du Thabor. Quand les évêques se rendirent à Rome pour presser le pape de reconnaître Montfort comme légitime seigneur du Midi entièrement conquis, Montségur protestait inexpugnable dans les nuées. Le comte de Foix l'affirme d'un mot rapide, mais incontesté, devant le concile de Latran. La forteresse albigeoise, dans la ruine générale, demeura donc inviolée, et resta jusqu'à la fin comme une oasis inaccessible, une île aérienne d'honnenr et de liberté[1].

Ainsi Montségur fut le pivot immuable de la réac-

1. La chronique romane. Dom Vaïssette affirme que Montfort prit Monségur. Il se fonde sur les paroles de l'évêque de Toulouse au concile de Latran. Foulques, en effet, assure que Montségur a été rasé et ses habitants brûlés. Mais le comte de Foix réplique aussitôt à l'évêque qu'il existe encore des hérétiques à Montségur (n'y avia de présen). Montfort ne brûla donc que les bergers et les cabanes du hameau de l'Ers. S'il eût pris le donjon, il n'eut point rasé cette citadelle incomparable qui le rendait maître de tout le pays d'Olmès et de la région des Forêts (Saltuum). Plus tard Simon n'eut pas le temps d'escalader Montségur, assailli lui-même par les deux Ramons, à la tête des faidits de Provence et de Catalogne qui lui arrachèrent coup sur coup Beaucaire et Toulouse, la victoire et la vie.

tion et de la résurrection romane. Cependant après la catastrophe de Muret, un autre camp de proscrits s'était formé derrière les Pyrénées. Le vieux comte Ramon-Roger avait perdu le comté de Foix, mais Roger-Bernard son fils conservait la vicomté de Castelbon, du chef de sa femme Ermessende. Ermessende se retira avec son époux dans son manoir natal autour duquel elle réunit les exilés sur les bords de la Noguéra Palharésa. C'est même alors, quand tout semblait perdu, que la vicomtesse, abjura le catholicisme, ainsi que son père le vicomte Arnauld, entre les mains de Guilhabert de Castres qui s'était rendu au milieu des faïdits de Catalogne. Ainsi la délivrance du Midi eut pour héroïnes deux princesses de la maison de Foix, Esclarmonde et Ermessende, l'une et l'autre admirablement converties par Guilhabert de Castres, pour la fondation de ce double refuge pyrénéen. Montségur évidemment servit de modèle à Castelbon. Montségur était un asile sacerdotal, Castelbon un asile laïque et guerrier. Castelbon fut plus nombreux, plus illustre par la conjuration des princes. C'est là qu'au retour de Rome, les comtes de Toulouse et de Foix se rencontrèrent avec les comtes de Commenges, de Conserans, de Palhars, et les barons exilés. C'est de là qu'ils partirent, à la suite de Ramon VI, et pendant que Roger-Bernard de Foix, à l'avant-garde, conduisait sur Toulouse le camp de Castelbon, le comte Ramon-Roger, son père, descendait à la tête du camp de Montségur. La victoire des princes fut celle des évêques qui l'avaient si merveilleusement préparée, et qui l'a-

chevèrent, en se mêlant, malgré leur horreur du sang, aux dernières et décisives batailles. Ainsi vaincus sans eux lorsque, n'étant plus catholiques, ils n'osaient pas se déclarer albigeois, les princes furent vainqueurs par eux, lorsqu'ils se déclarèrent franchement les champions de l'Église du Paraclet. Le patriarche Guilhabert rentra dans Toulouse où Ramon de Pérelha ramena sans doute le sacerdoce de Montségur. Toutefois nous ne voyons pas ce chevalier, à côté des comtes de Foix, ni dans les murs de Toulouse où périt Montfort, ni sur le champ de bataille de Baziége, ni au dernier siége de Castelnaudari. Il était probablement remonté à Montségur pour garder les vieillards, les femmes, les enfants, les berceaux et les tombes de la montagne sainte : cette mission pieuse convenait à son héroïsme en quelque sorte sacerdotal. Enfin, le comte Ramon-Roger, après douze ans d'exil, rétablit dans leurs foyers, les faïdits victorieux. Mais ô joie et amertume de la victoire! Le vieux comte de Foix périt en rétablissant dans Mirepois les fils de Bélissen, et Pierre-Roger leur chef succomba quelques jours après en ramenant son frère Isarn dans son manoir de Fanjaus. Cette ironie du sort était une grâce mystérieuse du ciel. Ils mourrûent dans l'ivresse du triomphe et dans l'illusion de la renaissance de la patrie romane. Heureux ceux qui se couchèrent alors dans leurs sépulcres glorieux! Ils ne furent pas expulsés de nouveau des champs et des toits paternels, et rejetés pour toujours dans l'exil, le désert et la mort. Cette douleur suprême était réservée au seigneur de Montségur. Il était rentré

dans ses châteaux de Pérelha, la Roca, Lavelanet, incendiés et à demi détruits par la guerre. Mais le roi de France vint bientôt ressaisir Pamiers, et rétablir Gui de Lévis dans les tours de Mirepois. Après avoir de nouveau dépossédé les Bélissen, le maréchal de la croisade essaya sans doute aussi de reconquérir les terres du seigneur de Montségur, qui lui avaient été données par Montfort. Ramon de Pérelha dut combattre pour la conservation de ses foyers. Il rouvrit ses bourgs à tous les faidits ; avec leur secours il parvint à s'y maintenir encore deux ou trois ans ; il y offrit un asile assuré aux Amis de Dieu. Le pays d'Olmès vit encore fleurir en liberté l'église du Paraclet. Mais enfin le traité de Paris les dépouilla pour toujours. Le maréchal, aidé des Français, s'empara de la Roca, de Lavelanet, des bourgs, de la plaine ; mais il n'osa suivre le chef des faidits sur le Thabor.

III

SECONDE ÉMIGRATION SUR LES MONTAGNES DU THABOR.

C'est en 1229, vingt ans après la première hégire, que s'effectua cette seconde émigration sur les montagnes du Thabor. Ce second exil fut bien plus douloureux car il était sans espoir ; beaucoup de larmes furent versées en remontant les pentes de Serralongue : sur la cime, elles redoublèrent quand on se retourna pour jeter un dernier regard lointain

aux toits paternels; et le cœur se brisa quand il fallut prononcer ce suprême et éternel adieu. Puis on s'enfonça, à pas lents et en silence, dans les hautes gorges et les âpres sinuosités de la montagne. Ramon de Pérelha, avec ses hommes d'armes, s'établit dans son donjon; immobile sur ce sommet crénelé, il reprit sa fonction de gardien du sancuaire du Paraclet. Mais ses compagnons descendirent au fond du vallon, sur les bords de l'Ers. Ils reconstruisirent leurs cabanes brûlées par Montfort; ils relevèrent leurs huttes effondrées par les pluies et les vents, et dont ils eurent à disputer les ruines aux bêtes sauvages. Ces grandes châtelaines de Fanjaus et de Mirepois qui naguère encore habitaient de nobles demeures féodales, d'antiques manoirs chevaleresques, n'eurent désormais pour abri que des parcs de brebis, des étables à porcs, où elles vécurent avec leurs palefrois humiliés, mais qu'elles décoraient des lances et des épées oisives de leurs époux, et qu'elles parfumaient d'un mélange ineffable de grâce, de piété et d'infortune.

Les évêques qui n'avaient point encore quitté les vallées du Tarn, de l'Aude et de la Garonne, leur champ de combat et de martyre, n'oublièrent pas les exilés de Montségur. Guilhabert de Castres, quelques jours après la ratification du fatal traité, vint lui-même inaugurer de sa présence et de sa parole ce second exil du Paraclet. L'évêque de Toulouse célébra dans le château la fête de Noël : il consola un peuple de proscrits qui ne devaient plus rentrer dans leurs manoirs paternels. Il ne devait pas tarder lui-même de ramener le sacerdoce ca-

thare à Montségur. Effectivement, ce n'est que de la cime de ce refuge pyrénéen, que le chef généreux des faidits verra désormais, à deux lieues dans la plaine, ses châteaux de Pérelha, de Lavelanet et de la Roca usurpés par les croisés. De la plate-forme de son donjon, il peut entrevoir, comme un fantôme, vers le nord, noyées dans le brouillard, les tours de Mirepois, séjour du maréchal de la croisade; et plus loin encore, comme une ombre à peine perceptible, la sombre masse du Castellar de Pamiers, résidence d'un sénéchal du roi de France. Ses compagnons n'avaient pas même ce triste bonheur : du fond de leur val sauvage, ils n'apercevaient que d'âpres rochers, des crêtes aiguës, de noirs sapins. Bien des fois sans doute, les châtelaines exilées du Peyrat, de Massabrac, de Bélestar, de Roquefissade, montèrent sur les cimes, qui semblent inaccessibles, au-dessus des forêts. Là, elles s'asseyaient sur une roche, cherchaient dans la brume des vallons leurs manoirs d'où s'élevait la fumée de l'étranger, regardaient en silence, et pleuraient jusqu'au soir.

Montségur reçut donc une seconde fois et pour toujours les chevaliers dépossédés par la croisade. Le premier exil avait duré huit ans, mais il avait fini par la délivrance et la victoire; le second devait en durer douze, et devait se terminer par le bûcher, les tortures et les basses-fosses de Carcassonne. Les *Consolateurs* vinrent tour à tour visiter ces proscrits et reprendre un moment haleine dans les bois et la paix du Thabor. Mais ils redescendaient bientôt dans les vallées et dans les

plaines désolées par l'inquisition. Ce tribunal, accusé de nonchalance par le pape, redoublait de rigueurs, comme il arrive aux tyrannies expirantes. Ces fureurs marquent la transition entre l'inquisition mourante des évêques et l'inquisition naissante des dominicains. Les Amis de Dieu, pendant trois ans encore, disputèrent pied à pied le terrain aux délateurs, aux persécuteurs, aux bourreaux. Mais enfin le sombre esprit de Dominique, ou plutôt le sinistre, l'inexorable génie de Rome, l'emporta. A une croisade guerrière de vingt ans, allait succéder une croisade judiciaire de deux siècles. Le sacerdoce albigeois dut songer à regagner l'asile sauvage des cimes du Thabor. Guilhabert de Castres poussa un cri de détresse : le gémissement du vieil évêque parvint rapidement à Montségur. Guilhabert demandait à Ramon de Pérelha de venir le chercher au Pas de las Portas, près de l'église de Saint-Quirc, non loin de Gaillac-Tolosan, sur la rive gauche de l'Ariége (août 1232).

A cet appel douloureux, à cet ordre sacré, Ramon de Pérelha part de Montségur, avant le jour sans doute pour se dérober aux espions de Gui de Lévis. Il est escorté par les chevaliers Bertran de Bardenac, de Bernard del Congost et par Bonan, Marti, Caïrol et quelques autres servants d'armes éprouvés[1]. Descendant la rampe orientale de Sarrelongue, il évite Lavelanet occupé par les croisés se dirige vers Pérelha qu'il tourne pour ne pas éveiller l'étranger campé dans son manoir paternel,

1. Leurs noms sont très-défigurés chez M. Schmidt.

marche au couchant par les vallons infréquentés de l'Herm, et va traverser l'Ariége à Saint-Jean-des-Verges où naguère le comte Roger-Bernard avait conclu la paix avec le roi de France. Il a quinze lieues à faire jusqu'au soir, mais les chevaux de l'Ariége ont bon jarret. Il oblique au nord vers Montagut, château construit sur un monticule en face du Pas-del-Roc, âpre gorge par où la Léze, torrent né dans les combes de Sérou, s'échappe en bruissant des ravins boisés du Gabre. Montagut appartient à Pierre de Durban et à son frère Ramon de Durban, beau-père de Loup de Foix. C'est Pierre de Durban qui, voyant, pendant l'un des siéges de Toulouse, reculer les milices de la cité, poussa son cheval contre les hordes de Montfort, et releva le combat, à la porte de Montolieu, en agitant la bannière à trois pals de gueules, et en criant : Foix ! Foix [1] ! Ce héros de l'épopée romane était poëte et capable de chanter ses exploits, comme il a célébré ses amours. Il dialoguait en vers avec Pierre de Gavarret et les deux troubadours luttèrent souvent de la harpe et de la lance dans les cours du Sabartez. Ramon de Durban était *croyant;* à sa mort, il fut consolé par le ministre Aguller ; le vieux chevalier expira au château de Foix, entouré de Ramon de Pérelha, de Sicard de Durfort, et de Pons-Adhémar de Rodeilla, et de plusieurs autres seigneurs pyrénéens [2]. Honora sa fille et son gendre Loup de Foix don-

1. Guil. de Tudella, vers 6010.
2. Doat, XXII. Dép. de Ram. de Pérelha.

nèrent sans doute l'hospitalité au seigneur de Montségur dans leur manoir de Montagut, où, sur le matin, les chevaliers laissèrent souffler leurs chevaux. Il ne reste plus du vieux donjon que les racines des tours, et la trace de son fossé circulaire qui entoure, comme d'un collier, son mamelon conique où paissent les troupeaux.

De Montagut, Ramon de Pérelha prit vers le nord à travers le Podaguez. On appelait ainsi ce territoire montueux qui s'étend entre l'Arise et l'Ariége. C'est un amas confus et discordant de coteaux tourmentés, semblables à d'énormes vagues tumultueusement solidifiées pendant une tempête. Le sol argileux est tour à tour visqueux comme la poix, ou durci comme le plomb ; l'hiver, c'est un océan de boue ; l'été, de prairies et de moissons : au moyen âge, de landes et de forêts. De loin en loin sur les hauteurs apparaissent, entre les arbres, tels que des vaisseaux à l'ancre, les églises catholiques aux lourds clochers, les demeures féodales aux larges tours ; et sur des mamelons dépouillés de bois, les moulins à vent aux longues ailes tournoyantes. Tel est le pays que parcourait Ramon de Pérelha : un écuyer du nom de Landric, dont le manoir se cachait dans les bois, le conduisait sur l'arête du coteau de Lermissa ; il traversa, au-dessous de Saint-Martin d'Oïdez, le ruisseau dont une lieue plus haut il avait vu l'humble origine à la fontaine de l'*Espinas*, recouverte encore aujourd'hui de trois aubépines séculaires, et gravit par de rudes et raboteux chemins les collines vers Durfort, métropole chevaleresque de l'Albigisme dans le Poda-

guez. Le château de Durfort, carré avec des tours rondes aux angles, s'élève massivement, à l'extrémité occidentale d'une colline qui s'aiguise en éperon, à la jonction de deux combes profondes, aux berges abruptes et herbeuses protégé au levant par une large tranchée sur laquelle s'abaissait un pont-levis qui le reliait au hameau. Le châtelain de Durfort était seigneur d'Unzent, de Canté, de Rodeilla, et coseigneur de Saverdun. Il possédait encore Bonnac, Avezac, et les pêcheries de l'Ariége jusqu'aux portes de Pamiers. La vénérable Faïs de Durfort, de la maison comtale, se convertit au catharisme, avec sa cousine Esclarmonde de Foix (1204). Peut-être vivait-elle encore à Montségur où elle s'était retirée depuis la croisade. Sicard de Durfort et Pons-Adhémar ses deux fils, non moins fervents, avaient mis, le premier son épée, le second sa lance et sa parole au service du Paraclet. Pons-Adhémar, chef de sa maison, avait dans son château, et dans ses guerres, les diacres Aguiller et Peyrota, et lui-même, orateur éloquent, se distinguait par une active et aventureuse propagande. Tous les châtelains des alentours, Jordan et Bernard de Marliac, Ramon de Justignac, Isarn de Saint Gabelle, venaient aux prédications de Durfort. Le sage Adhémar était le précepteur chevaleresque de son jeune parent Roger-Bernard de Foix. C'est dans ces murs que l'infant adolescent écoutait les mystiques homélies des diacres albigeois ; et c'est dans ces vallons sauvages qu'il préludait dans ses chasses contre les loups et les sangliers à ses prouesses héroïques contre les routiers, les ro-

mieux, et les hordes de la croix[1]. Ramon de Pérelha, coseigneur de Durfort, vint, sur le soir, attendre, chez ses cousins du Podaguez, la nuit qui devait amener le sacerdoce albigeois. Nous avons visité ce manoir d'une grande race romane dont les rameaux ont couvert toute la France. Reconstruit au xvie siècle, il n'est plus aujourd'hui qu'un bâtiment rustique. Des canards nageaient dans son fossé bourbeux, et sur ses tours, encombrées de maïs, des pigeons roucoulaient tristement dans des meurtrières en forme de croix grecque : c'était la croix de Toulouse. Ce symbole héroïque décore la partie orientale qui conserve encore d'autres vestiges et du moyen âge et de l'albigisme. Les arcs qui se croisent en arête vive à la voûte d'une salle qui sert aujourd'hui de cellier, reposent aux quatre angles, à mi-hauteur du mur, sur des cariatides : deux têtes de chevaliers aux longs cheveux arrondis et renflés; et deux têtes de nonnes dont les guimpes encadrent étroitement la face éplorée : images de la chevalerie mondaine et du cénobitisme claustral, crucifiés dans le granit par le génie cathare, également ennemi du cloître et du monde[2].

Ramon de Pérelha, à l'ombre tombante, remonta à cheval, pour rencontrer, non loin de là, les pieux proscrits. De ces hauteurs où finit le comté de Foix, il descendit par une pente abrupte vers Gaillac où commence le Toulousain. Gaillac, surnommé Tolosan ou Toulza pour le distinguer de Gaillac

1. Déposition du comte Roger-Bernard de Foix.
2. Durfort appartient aujourd'hui au pasteur Arabet, du Carla-le-Comte.

d'Albigeois, n'est qu'un groupe confus de maisons pressées au pied de l'église et du château construit sur le coteau septentrional. Le ruisseau qui baigne son mur du côté du sud, coule plus loin sous l'abbaye de Calers, mollement assise, comme son nom l'indique, dans son tiède vallon, clos de forêts [1]. Les seigneurs de Durfort avaient doté puis dépouillé cette abbaye de l'ordre de Cîteaux. Les moines chassés par la guerre, rétablis par la paix de Paris, reconstruisaient, avec l'or du comte Ramon, leur monastère plus magnifique dans la misère et la ruine universelles. La révolution française, cette grande vengeresse, a détruit, après un calme de six cents ans, cette retraite cénobitique qui avait appelé la tempête sur le Midi. Son portail somptueux, au-dessus duquel on lit encore cette inscription latine : *Deo Virginique Deiparæ,* ne conduit plus qu'à des granges et des étables. Aux portes du vallon, un mille plus loin, s'élèvent deux édifices : à droite sur un haut mamelon rocheux, l'église isolée de Saint-Quirc, aujourd'hui couronné de son élégant clocher, comme d'une mitre ; à gauche entouré d'arbres funéraires, le château de Berdaïs, sépulture des D'Ounous [2]. Dans le Podaguez, le catholicisme a multiplié outre mesure les monuments de sa victoire : les croix, les calvaires, et les cloches qui la chantent éternelle-

1. Calers, à Calore,

2. Les D'Ounous sont-ils les mêmes que les D'Honous du Lauragais, et les d'Honous que les Enfans de Nous des environs de Carcassonne ?

ment. Le petit bourg de Gaillac est fier de ses dix-huit cloches, dont les clameurs assourdissantes pourchassent incessamment dans les nuées, les doux esprits rêveurs des Cathares, ennemis, on le sait, de ces bruyantes capsules de bronze, qu'ils appelaient élégamment *les trompettes du prince de l'air*[1]. Ramon de Pérelha aperçut enfin, dans la brume du soir, le clocher aérien de Saint-Quirc, entouré de son cimetière planté de cyprès : c'est au pied de son monticule qu'est le *Pas de las Portas*, rendez-vous de Guilhabert de Castres.

IV

LE PAS DE LAS PORTAS. — LES CHEVALIERS ISARN DE FANJAUS, RAMON SANCHE DE RABAT, PIERRE DE MAZEROLLES. — LES CHATEAUX DE SAINT-YBARS, DE MASSABRAC ET DE PALHERS.

Le Pas de las Portas a perdu son nom avec les poternes qui fermaient Saint-Quirc du côté du couchant. Le ruisseau de Calers qui borde cette entrée du bourg, lui a substitué une nouvelle appellation, de moitié avec le signe de la victoire romaine dont on a exorcisé ce sol hérétique. Il s'appelle aujourd'hui la *Crouz del Baladot*, la Croix du Petit

1. Gaillac, à la Révolution, a dû hériter des cloches de l'abbaye de Calers, ce qui explique l'existence, dans un si petit bourg, d'un si magnifique carillon.

Fossé. C'est, à la jonction de trois chemins, un carrefour triangulaire, d'environ vingt pas d'étendue, mais évidemment rétréci, au centre duquel s'élève une croix rustique, sous un massif d'arbustes composé (juin 1853) d'un prunelier aux fruits verts, d'une aubépine défleurie, et d'un églantier en fleur, brodant de ses roses agrestes, ce dôme de verdure asile d'un rossignol. Invisible sous le feuillage, il soupirait langoureusement : on eût dit, selon une superstition pseudo-cathare, l'âme d'un troubadour, exilée pour ses folles chansons, dans la gorge de cet oiseau, et, pour avoir nié le divin mystère de la croix, expiant son erreur par de mélodieux sanglots, dans ce riant calvaire. Nous étions nous-même profondément ému à l'aspect de ce lieu désert, et au souvenir des grands proscrits du XIIIe siècle. C'est là que Ramon de Pérelha s'arrêta sur le soir; c'est là qu'à demi caché par l'ombre de la nuit et des bois, il attendit en silence, au milieu de ses écuyers descendus de leurs chevaux ; tandis que l'un de ses compagnons peut-être, du haut du monticule du cimetière de Saint-Quirc, immobile, interrogeait dans le lointain, le cours de l'Ariége rapide, et les collines du Lauragais d'où venaient les prêtres albigeois.

Ils traversaient le fleuve, amoindri par la canicule, au-dessous d'un gros bourg muré dont le clocher effilé forme un gracieux paysage au confluent de l'Ariége et de l'Ers, nommé, de cette jonction des eaux, Tramesaïgas (Inter ambas aquas). C'est Cincte-Gabelle, assis au pied d'un monticule fortifié, comme l'exprime encore son nom romano-can-

tabre[1]. Son château, jadis hospitaliér aux Amis de Dieu, puis sinistre par les souvenirs de Montfort, n'est plus aujourd'hui, qu'un calvaire surmonté d'un Christ gigantesque entouré de cyprès. L'escorte qui protégeait la marche nocturne du sacerdoce albigeois était conduite par trois chevaliers : Isarn de Fanjaus, un fils de Bélissen, dépouillé de son domaine féodal par saint Dominique, Ramon Sanche de Rabat, issu du même tronc par les femmes, et converti au Consolateur après une blessure grave reçue à la reprise du château d'Avesola sur les Français[2]. Ce baron du haut Sabartez résidait souvent à Laurac dont il était seigneur conjointement avec ses cousins les chevaliers d'Aniort, issus comme lui par leur mère de la grande maison de Laurac-Montréal. Pierre de Mazerolles qui depuis la confiscation de son domaine de Mazaïrolas au profit du Maréchal, vivait en Lauragais, sur le domaine de sa femme, Ermengarde de Gaja-la-Selva : homme hardi, singulièrement batailleur, implacable ennemi des moines et des monastères. Guilhabert de Castres venait évidemment de Fanjaus, son ancienne résidence épiscopale. Isarn de Bélissen l'avait escorté sur Laurac, d'où Sanche de Rabat le conduisit à Gaja-la-Selve où ils rallièrent Pierre de Mazerolles. De Gaja les trois chevaliers avec leurs écuyers et leurs servants d'armes descendirent par Belpech et Calmont, longeant la rive

1. Gap. montagne ; Gabella, monticule ; cincta, fortifiée.
2. Avese, Avesol, Avesola, dans le Chercorb, entre Limous et Chalabre. Doat, déposition du comte Roger Bernard de Foix.

droite de l'Ers jusqu'à sa jonction avec l'Ariége[1]. C'est pour éviter la rencontre de Gui de Lévis et du sénéchal de Carcassonne qu'ils venaient, par un si long détour vers l'ouest, chercher les terres hospitalières du comte de Foix. Ces barons faidits marchaient en ordre et en harnais de combat, protégeant, de leur lance et de leur amour, ces évêques courbés par l'âge et par les tribulations sur leurs haquenées pacifiques, dirigeant eux-même les montures indécises dans des chemins inconnus, leur tenant la bride ou l'étrier avec un respect filial et les escortant comme les Pères infortunés de la religion et de la patrie romane. Dès qu'ils arrivèrent, le vieux Guilhabert à leur tête, au Pas de las Portas, les chevaliers pyrénéens qui les attendaient, tombèrent aux pieds de l'évêque de Toulouse. L'évêque leur donna sa bénédiction, selon l'usage, et leur apprit sans doute les cruautés de l'inquisition, dont le pape allait investir les Dominicains, pour que le redoutable tribunal dépendît uniquement de Rome, et reçût exclusivement son impulsion du Vatican. Voilà pourquoi le patriarche albigeois, comme un berger fugitif dont la bête féroce dévaste les bercails, remontait une seconde fois, pour rassembler les débris de ses troupeaux, sur les montagnes du Thabor.

Guilhabert était accompagné de Tento, Joan Cambidor, Bernard de la Motta, Vigoros de Bocona, Agulher, Marti, Polha, et d'une trentaine

1. Ils suivaient le *Chemin Narbonnais*, c'est à dire la voie romaine qui le long de l'Ers, de l'Ariége, et de la Garonne conduisait de Narbonne à Toulouse.

d'autres ministres de divers rangs. Ramon de Pérelha, après quelques instants de repos, prit la tête du cortége sacerdotal que lui remirent les seigneurs du Lauragais ; mais soit déférence, soit crainte de quelques dangers, appréhension peut-être d'une embuscade des moines de Calers, ou de Mancip de Gaillac, mal disposé pour les *hérétiques*, ces seigneurs, au lieu de se retirer, voulurent accompagner les évêques jusque sur les terres entièrement sûres du comte de Foix. Ils remontèrent, le long du bois, la rive droite du ruisseau de Calers, passèrent sous le mur de clôture du jardin du monastère, et tournèrent au sud de Gaillac. Arrivés là, au lieu de s'engager directement dans les collines d'où naguère Ramon de Pérelha était descendu, trajet probablement trop difficile à exécuter pendant la nuit, ils firent un détour vers l'ouest, et suivirent le chemin montueux qui, entre deux haies de nerpruns rabougris, conduit encore de nos jours vers Saint-Ybars. Le souffle des Pyrénées, glacial même sous la canicule, joint à l'humidité des bois, saisit sur ces hautes crêtes le frêle Guilhabert débilité par l'âge et les austérités. Gelé sur son cheval, et frissonnant à l'air nocturne, le vieillard dut chercher un abri. Du plateau de Saint-Ybars, hérissé de tours, il descendit le versant occidental du coteau où, sous le manoir féodal, le bourg est abruptement jeté. Citoyens de Toulouse, les seigneurs de Saint-Ybars furent vingt fois revêtus par le peuple de la robe rouge des consuls. Ces *barons du Capitole* eurent à soutenir d'ardentes luttes civiques contre les évêques et les inquisiteurs. Ils

étaient albigeois comme leurs vassaux. Toutefois Guilhabert ne vint pas s'abriter dans leurs murs; mais descendant jusqu'à la Lèze, et traversant, au-dessous de Sainte-Suzanne, le torrent à demi desséché, le vieillard transi vint se réchauffer au château de Massabrac[1].

C'est un châtelet qu'il faut distinguer d'un autre manoir de Massabrac, voisin de Lavelanet qui, donné aux moines par Montfort, reçut le nom de Bénazit, et s'appelle aujourd'hui Benaïs. Ils appartenaient sans doute à deux branches d'une même race pyrénéenne, dévouées l'une et l'autre au catharisme. Le châtelain réveillé en sursaut au milieu de la nuit, recueillit pieusement le sacerdoce fugitif et les nobles faidits qui se réchauffèrent et se reposèrent avec leurs chevaux dans son manoir fraternel. Ce manoir n'existe plus, la charrue a labouré le mamelon où s'élevait, au pied du coteau, son étroite et rustique enceinte crénelée; il nous a été donné, après six cents ans, de voir, soulevée par le soc, la cendre noire du foyer où se ranima Guilhabert de Castres. A l'aube Isarn de Fanjaus, Ramon de Rabat et Pierre de Mazerolles prirent congé de l'évêque, et rentrèrent dans le Terrefort pour regagner, de lande en lande, le Lauragais.

Le seigneur de Massabrac se joint aux compagnons

1. Doat, XXII, Interrogatoire de Ramon de Pérelha. Une tuilerie marque aujourd'hui le point où la route moderne coupe le vieux chemin suivi par Guilhabert. Le nom de Massabrac, qui semble arabe, est encore porté par un notaire

de Ramon de Pérelha et le cortége continua lentement sa marche vers la montagne dont l'arête rocailleuse échancre au sud-est l'horizon bruni de forêts. Il laisse à droite, sur la hauteur, le Castellar (le Carlat) des comtes de Foix et se dirige vers la gorge d'où la Lèze sort des rochers et des bois que domine, de sa berge abrupte, le gracieux donjon de Pal-hers. Ce manoir est, comme son nom l'indique, le Pal ou demeure fortifiée d'un chef ibéro-gothique [1], ancêtre des Villemur, dont le domaine comprend tout ce versant des collines et confine au territoire de Montagut, possession de Loup de Foix. Bernard-Amiel de Palhers était frère de Guilhem, seigneur de Marquefave, d'Arnaud de Villemur, seigneur de Saverdun, et de Marqueza de Lantar, belle-mère de Ramon de Pérelha. Il figure dans l'épopée nationale pour avoir combattu, à côté de Roger-Bernard de Foix, à la bataille de Baziéges et au dernier siége de Toulouse où il défendit la barbacane de las Crozas [2]. Les évêques visitèrent sans doute en passant ce vaillant chef féodal, un héros de la délivrance romane, un patron de l'église du Paraclet. Amiel vivait en baron pyrénéen, en prince guerrier et pastoral, entouré de bercails et de haras. L'hiver, ses troupeaux de brebis, de génisses et de cavalles paissaient la bruyère et le

de Pamiers. Les Faure de Massabrac embrassèrent le protestantisme au XVI[e] siècle. Mais ces Massabrac protestants descendent-ils des Massabrac Albigeois ?

1. Palum-heri, la maison du Maître : la limite du fief au sommet des coteaux, s'appelle encore le cap del Pal.

2. Guil. de Tudella.

genêt épineux dans les ravins profonds que domine son castel; l'été, ils remontaient vers les sources de l'Ariége, dont il voyait du haut de ses tours, les cimes neigeuses, sous un ciel de feu. Les Villemur avaient la passion des ours; les bergers, quand ils redescendaient en automne, devaient offrir à leurs maîtres des oursons *sains et gaillards* qu'ils élevaient comme des chiens dans les cours et les vestibules de leurs manoirs[1]. Insensiblement, et sous la discipline de l'inquisition, ils contractèrent les mœurs de ces féroces animaux. Au XVIe siècle, Blaise de Villemur, émule de Blaise de Montluc, fut la panthère catholique du pays de Foix. Ces barons avaient transporté la chapelle du village au pied de leur donjon pour que leurs vassaux vinssent y prier le Dieu de Montfort et de saint Dominique. Leur race s'éteignit dans celle de Maulezun, dont l'écusson décore de ses emblèmes héraldiques le portail de l'église et du château : le lion et le dragon, deux symboles du génie du mal, ont remplacé la colombe du Paraclet qui couva dans le manoir cathare les premières générations des Villemur[2]. Mais l'Esprit a vaincu le lion et le dragon, et ce ne sont plus que les spectres de cuivre et de pierre d'un âge barbare. Aujourd'hui, le pigeon roucoule dans les meurtrières des tours; le paon superbe erre autour des murailles avec son compagnon rustique, le coq des Gaules, dont la fierté plébéienne

1. M. Adolphe Garrigou.

2. Le château actuel est du XVIe siècle, et son plus vieux souvenir c'est Henri IV.

ne s'incline pas d'un cheveu devant le chaperon d'émeraudes et l'éventail étoilé de saphirs de ce Maharajah déchu de l'Inde. Le lévrier caressant annonce l'hospitalité du manoir baronnial à l'antiquaire démocrate qu'attirent les grandes mémoires oubliées du chevaleresque Amiel et du vénérable Guillabert, le saint pontife du Paraclet. Et l'historien populaire salue avec respect l'élégant donjon délabré, qui s'isole mélancoliquement sur sa hauteur féodale, et qui semble, dans le deuil de son passé tragique, se dérober derrière son bocage gracieux et funèbre de chênes, de cytises et de cyprès.

Le vieux châtelain de Palhers se joignit à son neveu le seigneur de Montségur : ils s'engagèrent dans la gorge boisée de la Lèza dont ils remontèrent la rive droite jusqu'à Montagut. Devant ce manoir, ils retrouvèrent la route parcourue la veille en sens inverse, et leur noble hôte qui les attendait, le valeureux Loup de Foix. C'est par honneur, car les chemins étaient sans danger désormais, que Loup et Amiel escortèrent les évêques albigeois, jusqu'au passage de l'Ariége. A Saint-Jean-des-Verges, Ramon de Pérelha trouva d'autres amis, le seigneur de Malleo (Mauléon), fils d'Amiel de Palhers[1], et les chevaliers d'Arvigna et de Vergnolas, qui ne devaient plus quitter les pieux voyageurs jusqu'à Montségur.

Nous avons suivi pas à pas la marche du sacer-

1. Les Mauléon de l'Ariége seraient donc une branche des Villemur? La femme d'Amiel devait-être, de son chef, dame de Malleo, près de Pamiers.

doce cathare, depuis le Lauragais, *les pays des labours*, à travers le Podaguez, le *pays des monticules*, de Sainte-Gabelle à Saint-Jean-des-Verges, jusqu'à l'Acarnaguez, le *pays des montagnes*, dont ils vont chercher, par les vallons solitaires de l'Herm, l'extrémité méridionale, sur la cime de Montségur. Nous avons marqué avec un amour filial, avec une religieuse fidélité, le chemin, le trajet, les haltes, les manoirs amis, les races hospitalières, les gardes dévoués et courageux. Car ce voyage est une date solennelle de cette histoire; c'est une marche funèbre dont le terme est un tombeau. Ces pâles pèlerins vont tranquillement à la mort : ils montent au supplice; ils s'élèvent au martyre. Nul ne redescendra de Montségur que pour les bûchers de Toulouse ou les basses-fosses de Carcassonne; et ceux qui n'en redescendront pas, ne trouveront sur cette cime du Thabor qu'une lente agonie, un sépulcre ignoré, ou un holocauste éclatant et colossal. Voilà pourquoi l'historien se met pieusement à la suite de cette procession lugubre, et gravit en soupirant la voie douloureuse de ce calvaire pyrénéen. Ces hommes méritent ce religieux et funèbre hommage. Ils sont non-seulement nos aïeux, mais des saints, des confesseurs, de grands citoyens : ces chevaliers, malgré leurs défauts, sont les défenseurs de la patrie; ces prêtres, malgré leurs erreurs, sont les martyrs de l'Esprit, et leur vénérable patriarche, Guilhabert de Castres, est l'Oint du Paraclet.

V

GUILHABERT DE CASTRES. — ARRIVÉE A MONTSÉGUR. — DEMANDE DU CHATEAU A RAMON DE PÉRELHA. — LE SACERDOCE CATHARE UNE SECONDE FOIS ÉTABLI SUR LE THABOR PYRENÉEN.

Guilhabert, quatrième évêque cathare de Toulouse, chef de ce sacerdoce fugitif, était de l'antique maison des seigneurs de Castres dépossédés par le roi de France. Le monarque avait donné Castres, leur métropole, Roquecourbe, Burlats, leurs bourgs, leurs châteaux et leurs immenses domaines à Philippe de Montfort, fils de Gui, tué devant Varilles, dont ces proscrits apercevaient en passant les tours vengeresses sur la rive droite de l'Ariége. Cette vieille race albigeoise, amie des rois d'Aragon, dévouée aux vicomtes de Carcassonne, alliée à la maison vicomtale de Saissac et de Fenouillèdes [1], et maintenant dépouillée comme elle et faidite sur les cimes des Pyrénées, restait encore à la tête de l'ordre religieux. Pendant que Bernard de Castres, son chef, errait à la suite de l'orphelin de Carcassonne, dans les bercails de la frontière catalane, et que d'autres chevaliers de sa maison n'avaient d'autre abri que les forêts de la Montagne-Noire, l'église du Paraclet, dont ils étaient les gardiens farouches, avaient pour pacifiques et miséricordieux pasteurs, Guilhabert son grand évêque, Isarn son frère, diacre,

1. Biograph. du troubadour Ramon de Miraval.

et leurs sœurs Orbria et N., diaconesses. Le catharisme en quelque sorte portait leur nom, tant il avait jeté des racines profondes dans leur cœur, dans leur cité et dans le sol albigeois : c'était comme un domaine religieux qui les consolait de la perte de leur domaine territorial ; et Guilhabert était par son âge, par son œuvre et par son autorité, le patriarche de la *Consolation* d'Aquitaine. Son apostolat, qui s'ouvre historiquement avec le siècle, s'était illustré par trois œuvres éclatantes : la conversion d'Esclarmonde et des princes de la maison de Foix, qui assurait à la cause des *Purs* ses plus héroïques défenseurs ; la fondation de Montségur, dont le rocher fut l'écueil de la croisade et le pivot de la résistance et de la victoire romane ; enfin, la formation du camp de Castelbon où sa bénédiction cimenta la conjuration des princes exilés à la tête desquels il redescendit des Pyrénées par le port de Salao, rentra dans Toulouse à côté de Ramon VI, et tint jusqu'au bout la campagne avec les barons, se mêlant, pontife pacifique, au choc des lances et au tumulte des batailles. Ce grand vieillard soutenant par sa présence, enflammant par sa parole l'enthousiasme du patriotisme pyrénéen, contribua puissamment au trépas de Simon, à la défaite d'Amauri, à l'expulsion des hordes du nord. Guilhabert fut le héros sacerdotal, et comme l'ange du Paraclet, dans cette miraculeuse délivrance du Midi qui de nouveau succomba, hélas, écrasé dans sa victoire par le roi de France. Et maintenant, après la plus magnanime lutte et la plus infortunée, l'évêque septuagénaire ramenait une

dernière fois le sacerdoce cathare à Montségur, sa forteresse, son sanctuaire et son sépulcre.

Ces grands proscrits marchèrent tout le jour au pas de leurs chevaux. De Saint-Jean-des-Verges où ils avaient repassé l'Ariége, laissant Varilles sur leur gauche, et à une lieue sur leur droite Foix, dont un repli de montagne dérobait le donjon aux trois tours, ils continuèrent leur route toujours au levant. Par les vallées profondes et les sentiers infréquentés de Lherm, de Leychert et de Rocafissada, ils arrivèrent sur le soir à Nalzen, que le comte de Toulouse venait de donner au comte de Foix. Ils évitèrent Pérelha, Lavelanet et Montferrier, occupés par les hommes d'armes de Gui II de Levis. Entre ces deux derniers bourgs, ils passèrent le gué tumultueux de Lectorier; où depuis, pour fermer cette issue, on construisit Villeneuve d'Olmés, maintenant noire et vieille de six cents ans. Ils gravirent la rampe septentrionale de Serralongue, dont la bêche entame aujourd'hui la base, mais qui naguère encore n'était qu'une lande inculte, inviolée, et qu'ombrageaient au moyen âge de grands hêtres et de vieux bouleaux. La lune se leva pour éclairer sous les bois leur ascension vers Montségur. C'est par ces mêmes chemins, que vingt-trois ans auparavant, Ramon de Pérelha conduisait le sacerdoce albigeois réuni à Lavelanet. Quelle différence entre cette première et cette seconde migration! Alors la patrie romane était vivante et tout entière encore avec ses princes, ses maisons chevaleresques, ses villes républicaines, ses libertés communales, ses cours d'amour, sa brillante civili-

sation, et ses poëtes qui en étaient les organes mélodieux. Aujourd'hui, vingt ans de guerre et de massacres ont dévasté le Midi. La croisade, pareille à une trombe, l'a bouleversé. Un million d'hommes a péri; ses comtes ne sont plus; ses villes sont démantelées; ses bourgs réduits en cendres; ses châteaux occupés par des croisés; ses peuples sont détruits ou fugitifs à l'étranger ou errants dans les forêts; ses troubadours pleurent éperdus sur les ruines de la patrie, comme des oiseaux gémissent désolés sur des décombres accumulés par l'ouragan. La France, solidement assise sur le rocher de Carcassonne, tient sa forte lance sur le cœur de Toulouse abattue, épuisée de sang, blessée à mort. Le roi capétien déchaîne contre elle deux monstres : la féodalité normande qui l'asservit, moribonde; et l'inquisition romaine qui torture son agonie et qui dévorera son cadavre. Et l'Église du Consolateur, âme de cette nationalité romane, remonte une dernière fois sur Montségur son calvaire, pour expirer sur la croix ou, comme son Christ idéal, s'évaporer dans la nuée.

Guilhabert de Castres, de la cime de Serralongue, aperçut enfin Montségur. La forteresse albigeoise apparaissait au fond d'une gorge comme sur un écueil foudroyé [1]. On eût dit, dans la vapeur, un gigantesque catafalque, dont la crénelure dentelait l'azur du ciel. Au-dessus de sa plate-forme, la lune flottait immobile comme une lampe funéraire. L'astre noc-

1. Mme Nap. Peyrat, *A travers le Moyen-Age.* Les ruines de Montségur.

turne prêtait à ses murailles, à l'Abès qui en est le fossé colossal, au val profond et triangulaire de Montségur, aux croupes plombées du Montferrier, au pic de Bidorte qui découpe vers le sud son cône aigu, à la forêt de Bélestar qui fuit vers l'orient en vagues de roche grisâtre, hérissées des flèches lugubres des sapins, au cours de l'Ers qui descend des gouffres fatidiques, à tout ce paysage alpestre, baigné des brouillards du Gave ou des dernières neiges qui fument sur les cimes, un aspect vague, vaporeux, incorporel, et complétement en harmonie avec la cosmogonie cathare qui n'accordait au monde qu'une existence absolument fantastique. Et lorsque arrivée au pied de la montagne du château, la cavalcade s'allongea pour monter à la file la rampe raide, scabreuse, haletante, on eût dit, aux silhouettes mobiles des cavaliers et des palefrois, une procession de fantômes, gravissant en spirale vers le ciel. Les chevaux pyrénéens, doués de l'agilité des isards, s'arrêtèrent devant la barbacane septentrionale. Ramon de Pérelha mit pied à terre et fit descendre Guilhabert. Le vieil évêque fugitif dans la plaine se trouva, sur cette cime, le patriarche et le pontife d'un camp de proscrits. Il y rencontra Béranger de Lavelanet, Arnaud de Mairavilla près de Belpech, Ramon de Rocavilla, près de Laurac, le vieux Jordan de Lantar, beau-père de Ramon de Pérelha, Arnaud-Othon de Castelverdun, et plusieurs des douze rameaux de la maison de Bélissen ; enfin un grand nombre de chevaliers dépossédés du Razez, du Carcassez, de l'Albigeois et du Toulousain. Parmi ces derniers,

on remarquait Pardo (le léopard), châtelain de Fanjaus, et ses compagnons, Astnar, fils d'Arnaud, Pierre-Roger Picarel et Auger de Montolieu, mandataires du comte de Toulouse. Ils venaient des mêmes cantons que les Amis de Dieu : ils avaient traversé la chaîne de Malapeyra et remonté l'Ers vers Bélestar, suivant directement la corde de l'arc profond et sinueux décrit par les évêques qu'ils avaient devancés à Montségur. Ces *faidits des bois* qui refusaient de se courber devant le roi de France et le pape de Rome, tombèrent à genoux devant le vieillard proscrit, qui personnifiait en lui l'indépendance religieuse et nationale du Midi. « Mon père, dirent-ils en se prosternant, bénissez-nous ! » — « Que le Seigneur vous bénisse, répondit le vieux pontife, et se relevant, ils se réunirent mêlés aux évêques et aux diacres, dans la salle capitulaire du château.

Guilhabert ne s'était ouvert qu'à demi au Pas-de-las-Portas. A Montségur il s'expliqua complétement devant les chevaliers. Nous n'avons pas son discours : mais nous en savons le sujet, et les circonstances nous en donnent les développements. « La paix soit avec vous, frères et seigneurs, reprit le patriarche. Nous venons la chercher aussi sur les montagnes d'Olmès. Nous fuyons devant le glaive et la mort, mais pour nous préparer au combat et reparaître sur le champ du martyre. Nous venons reconstituer sur cette cime notre hiérarchie à demi détruite. Bien plus, il convient de reporter sur la roche de Montségur le siége de l'Église du Paraclet. Les circonstances l'exigent. Depuis le traité

de Paris, expulsé de Toulouse, j'erre de ville en ville, de château en château, de caverne en caverne. Mais les villes sont démantelées, les châteaux assiégés, les cavernes fouillées. Nous n'avons presque plus d'asile sous le ciel. Nous sommes partout traqués par les archers des sénéchaux et les sicaires des évêques. Aussi que de martyrs ont péri sur les bûchers ! L'inquisition redouble de fureur. Elle est trop lente encore au gré du pape. Grégoire IX (le bruit s'en est répandu) va l'enlever aux évêques et la confier aux dominicains. L'horrible tribunal sera tout entier dans les mains de Rome. Comme vos épées ont vaincu Montfort, notre parole a vaincu Dominique. Ses prêcheurs ne seront plus que des juges, leurs chaires que des tribunaux et des échafauds, leurs sermons que des arrêts de proscription, de spoliation et de mort. A la croisade des épées va succéder la croisade des tortures. C'est ici la patience des saints ! Voici le dernier combat, l'agonie suprême ou la suprême victoire de la nation romane. Dans cette lutte, il convient de serrer ses reins, de concentrer l'organisation ecclésiastique, de donner un siége fixe au sacerdoce cathare, de l'isoler en quelque sorte au-dessus des nuées et de la foudre, pour que son chef puisse diriger l'apostolat dans la tempête, distribuer les consolations sur le champ du martyre, et en recueillir les débris sanglants sur cette cime inaccessible, dans le voisinage du ciel. C'est dans cette pensée, et dans la prévision de la croisade, que fut construit Montségur. Montségur fut pendant vingt ans de guerre l'arche du salut. L'arche qui portait l'Église

de Dieu flotta, pendant vingt ans, sur le déluge de sang, et c'est de cette cime que s'élança l'aigle Johannite qui saisit la croisade dans ses serres, et la colombe de l'Esprit qui portait dans son bec le rameau d'olivier. Montségur sauvera une seconde fois l'indépendance romane et l'église du Paraclet. En conséquence, noble En Ramon de Pérelha, je vous requiers, au nom du Christ, au nom des évêques mes collègues ici présents, au nom des saints, des confesseurs, et d'un peuple fugitif, de recevoir derechef le sacerdoce *consolateur* dans les murailles de Montségur, afin que cette Roche soit à jamais le refuge, la forteresse, le tabernacle du Christ et de la patrie, ou, si telle est la volonté du Seigneur, notre sépulcre immortel ! »

Ainsi parla sans doute Guilhabert de Castres, avec l'autorité de l'âge, du génie et du martyre, et les évêques et les diacres unirent leurs supplications aux accents paternellement impérieux du patriarche. Guilhabert ne demandait rien de nouveau, rien d'imprévu ; il ne réclamait que la confirmation définitive de ce qui existait depuis un quart de siècle ; il n'invoquait que la sanction irrévocable de la destination primitive de Montségur. Et pourtant Ramon de Pérelha parut surpris : il hésita comme devant la ruine et la mort; il vit se dresser devant lui le fantôme de son martyre, et il se troubla; il frissonna en sentant passer sur sa peau l'ombre des oubliettes de Carcassonne, et la flamme des bûchers de Toulouse. Dans ce combat de la nature, il objecta sans doute, qu'il ne pouvait accorder Montségur, sans l'autorisation des comtes

de Foix et de Toulouse, ses suzerains. Mais Othon-Arnaud de Castel-Verdun, sénéchal de Roger-Bernard, Pardo et Auger de Montolieu, bayles de Ramon VII, se trouvèrent là comme les représentants des deux comtes. Il était évident que Guilhabert s'était entendu d'avance avec les deux princes, et que leurs mandataires étaient venus assister à l'installation du sacerdoce albigeois à Montségur[1].

Enfin, après des entretiens prolongés dans la nuit, Ramon de Pérelha consentit : il céda au commandement paternel de ce grand vieillard; mais il fallut, pour vaincre le chevalier, l'approbation de ses suzerains, les prières des évêques, les supplications de ce peuple de proscrits, au milieu duquel se réfugiait le sacerdoce cathare, et surtout la volonté d'Esclarmonde, la papesse de l'Albigisme, alors octogénaire, et retirée dans quelque grotte, ou peut-être morte, et recueillie dans son tombeau de pierre, mais toujours vivante par son héroïque souvenir, et dont la grande et solennelle figure régnait encore souverainement sur les cimes du Thabor.

Cette nuit fut pour Ramon de Pérelha, comme une nuit de Gethsemani. Il vainquit enfin la chair, surmonta la nature, domina son agonie anticipée; il accepta courageusement ce devoir suprême, et dans son cœur accomplit magnanimement ce sublime sacrifice. Du grand naufrage du Midi, il n'avait sauvé que Montségur. Il chargea sur ce débris de son vaisseau, les reliques de son pays et

1. Doat, XXII. Interrogatoire de R. de Pérelha.

de sa foi. Il mit les restes de sa fortune, de sa famille et de sa vie, sous la protection de ces reliques qui attiraient la foudre, et victime résignée, il s'abandonna à l'abîme et aux tempêtes. Que lui importait maintenant de survivre à sa race et à son Dieu!

Les pieux pèlerins donnèrent à leurs hôtes la bénédiction du soir; puis, avides de repos, se retirèrent dans leurs cellules nocturnes, et de tout ce mouvement confus d'hommes et de chevaux, on n'entendit plus que le pas régulier de la vedette qui, sur la plate-forme du donjon, gardait la Roche sainte, où le sacerdoce cathare était recueilli comme dans un îlot aérien.

VI

LES CATHARES S'ÉTABLISSENT SUR LA MONTAGNE, ET ROUVRENT LEURS CABANES ET LEURS GROTTES. — PRÉDICATION DE GUILHABERT DE CASTRES ET SECONDE CONSÉCRATION DU THABOR AU PARACLET. — PACTE ENTRE LES CHEVALIERS ET LES ÉVÊQUES. — HOMMAGE DE RAMON DE PÉRELHA AUX COMTES DE TOULOUSE ET DE FOIX. — ADHÉSION DES COMTES A L'ÉGLISE DU CONSOLATEUR.

Le matin, assurés du refuge de Montségur, les évêques sortirent par la poterne de l'est et descendirent sur le versant méridional de la montagne sainte. Ils retrouvèrent leurs cabanes abandonnées, leurs grottes depuis quinze ans désertes. Ils s'établirent sous leurs toits de feuillage, dans leurs cellules de rocher, et dans la tranquillité de ces asiles sauvages abrités sous les chênes de la forêt. C'est là qu'ils avaient bravé les fureurs de la croi-

sade; c'est là qu'il espèrent encore vaincre les rages de l'inquisition; c'est de là, que la paix, la liberté, la consolation, objet de leurs prières, descendront de nouveau sur le Midi.

Cependant le bruit s'était répandu que Guilhabert de Castres était arrivé pendant la nuit, et qu'il avait ramené une seconde fois et pour toujours les Amis de Dieu sur le Thabor. Une joie aussi vive qu'inespérée remplit le cœur des exilés de Montségur. On sait la tendre et religieuse vénération qu'ils rendaient aux ministres du Paraclet. Du village, assis au bord de l'Ers, des grottes voisines, des forêts environnantes, les chevaliers, les solitaires, les diaconesses, les pâtres, vieillards débilités par l'âge, par l'austérité et le malheur, montèrent en foule, les brusques zigzags de la rampe abrupte et vertigineuse du donjon. Guilhabert devait prêcher, et consacrer derechef, par un service solennel, la montagne de la Consolation. Il n'y avait point de temple à Montségur. Un temple est le symbole du monde. Le Paraclet, hostile au monde, ne peut avoir de sanctuaire matériel. Le cœur de l'homme est le seul tabernacle de l'Esprit. Les faidits avaient pourtant un oratoire habituel, un vaste bercail rustique [1], mais il était en bas dans le hameau. L'assemblée cette fois se tint sur la Roche, dans le château même, car l'objet de la solennité était la consécration d'un véritable pacte politique et religieux. Ramon de Pérelha, Corba sa femme, Jordan, son fils, Philippa, Esclarmonde, Alpaïs et Braïda,

1. Doat ibid : *Domus deputata ad faciendum sermonem.*

ses filles; le vénérable Jordan de Lantar, son beau-père, sa femme Marquesia de Lantar, diaconesse, et leurs quatre fils, des saints et des héros; les bayles des comtes de Toulouse, et de Foix; la vieille vicomtesse Esclarmonde de Foix, fondatrice de Montségur, probablement encore vivante, et son acolyte, l'archidiaconesse Ermengarde du Telh; des chevaliers des maisons d'Arvigna, d'Astnava, de Villemur, de Roqueville, de Maireville, de Belissen, de Rabat, de Lordat, d'Alion, de Castelverdun, des servants d'armes, des serviteurs du châtelain, des bergers et des bûcherons, formèrent l'auditoire. La grande salle capitulaire servit d'église : elle s'éclairait par les lucarnes de la voûte légèrement ogivale, par la poterne de l'Est, et par le portail de la barbacane de l'ouest, long corridor crénelé, percé de profondes archères, et terminé par une tour en demi-lune, qui formait comme le portique guerrier de cet oratoire féodal. Les croyants, c'est-à-dire les laïques, s'installèrent vers l'occident contre le donjon dont les gardes assistèrent au culte, dans l'embrasure des meurtrières intérieures. Guilhabert de Castres, les évêques, les diacres, les parfaits prirent place, selon leur rang hiérarchique, du côté de l'orient. La balustrade supérieure de l'escalier dont l'étroite et tortueuse vis descend au souterrain séparait une estrade élevée où dans l'angle oriental, se dressait un pupitre revêtu d'une tunique de lin pur, et sur ce pupitre l'Évangile, les Épîtres et l'Apocalypse de saint Jean, qui formaient la Bible du Paraclet.

Guilhabert ouvrit le culte en invoquant le Père,

le Fils et le Saint-Esprit. Puis, déroulant le volume divin, il lut un passage adapté sans doute à la solennité. Après cette lecture, il développa le texte sacré : la prédication albigeoise n'était point un discours oratoire à la manière des Grecs et des Latins; c'était une simple paraphrase de l'Écriture interprétée dans un sens toujours spirituel. L'évêque se tut, et les assistants se mêlant au culte, comme dans l'église primitive, se levèrent, et s'inclinant trois fois profondément, murmurèrent à trois reprises : « *Père, bénissez-nous!* La troisième fois, ils ajoutèrent : Priez Dieu pour nous, pécheurs! Priez-le qu'il fasse de nous de bons chrétiens! Priez-le qu'il nous accorde une bonne fin! » Le vieux patriarche, les évêques, les diacres et les parfaits étendant la main sur la foule prosternée et silencieuse, répondirent à chaque appel : « Que le Seigneur vous bénisse! Et la dernière fois : Dieu veuille faire de vous de bons chrétiens, et vous accorder une bonne fin!» Puis toute l'assemblée récita à haute voix l'oraison dominicale en langue vulgaire, d'après le texte grec (Math. vi, 9), mais au lieu de notre pain quotidien, disant, dans le sens mystique et cathare, notre pain super-substantiel, l'aliment de l'âme, la parole qui sort de la bouche de Dieu. Après l'amen, le ministre reprit : « Adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit! — Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec nous tous, répondit l'auditoire. Ensuite, l'un des auditeurs, Ramon de Pérelha peut être, continuant, confessa, selon l'usage, et hautement, les péchés du peuple. Et Guilhabert, les évêques, les diacres et les parfaits, élevant la voix :

que le Seigneur veuille vous pardonner vos péchés! On remarquera que la confession était publique et collective, et que l'absolution était donnée, non pas au nom du prêtre, mais au nom de Dieu, contrairement aux usages de l'Église romaine[1]. Enfin le patriarche bénit une dernière fois l'assemblée, et donna le baiser de paix aux évêques qui le rendirent aux diacres et aux parfaits, et ceux-ci à la multitude des croyants : aux hommes seulement, et en l'appliquant *en travers sur la bouche*, par un sentiment de chasteté. Pendant ce temps, l'archidiaconesse transmettait le baiser aux femmes qui l'échangeaient entre elles de la même manière, et ce signe de l'amour pur scellait et clôturait la cérémonie : la charité complétait l'adoration.

Tel était l'office ordinaire : le culte cathare, plus populaire que sacerdotal, rappelle par son antique simplicité, l'église primitive, et tout au moins remonte au IIIe siècle. Toujours est-il antérieur à l'adoption de la musique, qui n'y figure que par une mélopée ou récitation mélodique naturelle à la langue romane. Chose singulière, cette église orientale et gnostique rejette la musique importée dans le christianisme par le gnosticisme oriental. L'église de l'Esprit repousse le plus incorporel et le plus aérien des arts[2]. Toutefois elle ne bannit le

1. Je l'absous d'office de tous ses péchés, Absolution d'Abeilard par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, épist 21.
2. Voir, sur l'introduction de la musique dans l'église de Milan. Saint Augustin, *Confessions*, IX, 7, X. 33.

chant que du temple; car, selon le précepte de saint Paul, les Albigeois se réjouissaient dans leurs maisons par des hymnes, et s'égayaient même dans leurs travaux par des chansons et des ballades. Le cathare était instinctivement poëte et musicien, et l'apparition de sa doctrine est essentiellement liée au mouvement musical et poétique du Midi. Au surplus, dans cette solennité, quel concert d'orgues et de harpes eût égalé le cantique formé par le dialogue du vieil évêque, avec les prières des diacres, les sanglots des femmes, les sourds murmures des guerriers et jusqu'au retentissement belliqueux des armures, vouant à l'Évangile proscrit et à la patrie expirante cette cime de la terre voisine du ciel ?

Cette cérémonie ne fut, avons-nous dit, qu'une seconde consécration de Montségur au Paraclet. Guillabert prit sans doute pour texte un passage analogue à la solennité, peut-être celui-ci qui contenait tant de consolations et d'espérances, et tiré de l'Apocalypse, l'épopée prophétique des derniers temps : — Et moi Jean, je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, ornée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du ciel et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il y habitera avec eux; ils seront son peuple, et Dieu sera lui-même leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus : et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail, car ce qui était auparavant sera passé. Et celui qui était assis

sur le trône dit : Voici, je vais faire toutes choses nouvelles : Puis, il me dit : écris-le, car ces paroles sont véritables et certaines (Ap. xxi).

Ainsi, pour ce grand vieillard, tout pareil à celui de Pathmos, cette cime sauvage de Montségur était la cité mystique ou plutôt la haute montagne d'où l'œil ravi découvrait la Sion céleste, construite d'or et de cristal, dont la muraille était de jaspe, et les portes de perle. Montségur est l'image de cette cité de l'Esprit. Dieu en est le soleil, et le Christ en est la lune. Leur gloire l'éclaire : il n'y a point de nuit; il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui s'abandonne à l'abomination et au mensonge; mais ceux-là seuls qui sont écrits au Livre de l'Agneau. Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. La mort règne partout : la violence et le crime se disputent la terre. Les saints périssent chaque jour. Guillabert rappela les derniers martyrs, depuis ce magnanime Pagan de la Bessède jusqu'aux diaconesses du Lauragais, la noble Bérengère de Gavarret, et sa compagne, Aicelina de Hauterive, dont les bûchers s'allument déjà. Il parla sans doute des exilés d'Aragon, de l'héroïque orphelin de Carcassonne et de ses compagnons revenus de la conquête des Baléares et qui roulaient, comme un nuage orageux, derrière les Pyrénées. Il put montrer, comme une ligne obscure, à l'horizon de l'est, la Montagne-Noire, le camp des *Ramondens, sur les terres de Dieu*, et derrière ce sombre rideau, reculé vers le nord, le donjon de Penne, et le camp des faidits du Rouergue et du Quercy. Mais Montségur est la cime sainte, le siége du sacerdoce, le trône de l'Esprit. Les nations

tourneront leurs regards vers sa lumière, et les rois y apporteront ce qu'ils ont de plus précieux. Les rois y viendront, les rois d'Aragon et d'Angleterre, les comtes de Toulouse et de Foix, et le *roi* du pic de Nore, et les barons de Penne, et tous les princes de la race romane. Quelques-uns sont déjà venus, et les voilà tous rangés autour du Livre saint. Noble Ramon de Perella, promettez-vous de donner une seconde fois votre Roche de Montségur, pour être l'asile de l'Église du Paraclet? — Je le promets, répondit le fils de Cometa, étendant la main sur l'Évangile! — Et vous, reprit le Patriarche, enfants de Bélissen, barons du Sabartez, du Lauragais et de la Cerdagne, défenseurs et libérateurs de la terre romane, promettez-vous de défendre cette Roche de Montségur, dernier asile du l'Esprit-Saint et de la liberté sur la terre? — Nous le promettons, s'écrièrent les chevaliers déployant en cercle sur la Bible leurs mains gantelées et leurs épées frémissantes. — Le Seigneur reçoit vos promesses! Et nous, ses ministres, évêques du Consolateur, nous vous assurons en son nom une bonne fin, la délivrance pour vos peuples, et pour vos âmes la vie éternelle. Et les diacres, les évêques, les yeux élevés au ciel, et les mains abaissées vers le Livre sacré, murmurèrent d'une voix grave, affirmant l'éternité de l'Esprit : « Au commencement était la Parole : elle était en Dieu ; et elle était Dieu. » Des acclamations éclatèrent, mêlées au bruit d'airain des glaives et des haches d'armes, et les vents les roulèrent, comme le cri de guerre de la patrie renaissant du tombeau, sur les collines et les montagnes, dans les sapins

de la forêt de Bélestar, et jusque vers les gouffres fatidiques du Thabor.

C'est ainsi que nous aimons à nous représenter cette cérémonie religieuse et patriotique qui formait un seul corps de ces évêques et de ces barons. Elle se termina par le rite féodal qui donnait à ce corps une tête. Ramon de Perelle fit serment entre les mains d'Othon-Arnaud de Castel-Verdun, sénéchal du comte de Foix. Cet hommage était suffisant : le comte Ramon VII venait de céder à Roger-Bernard ses droits particuliers sur Pereille et Montségur. Mais, par un excès de courtoisie et de fidélité chevaleresque, le seigneur de Montségur fit encore acte de vasselage entre les mains de Pardo et d'Auger de Montolive, bayles du comte de Toulouse. Par là, ce prince devint le chef, qui réunissait en un seul faisceau les trois camps insurgés, celui du Thabor, celui de Penne et celui de la Montagne-Noire. Après ce double hommage-lige, les bayles, à leur tour, tombèrent aux pieds de Guillabert de Castres, et sa bénédiction scella l'alliance du catharisme avec l'insurrection romane et le comte de Toulouse. Montségur était une seconde fois le sanctuaire et le capitole pyrénéen[1].

Nous disions naguères : « Nous monterons sur la cime de Montségur. Nous dresserons le tribunal de l'histoire sur ce rocher désert. Nous réviserons ce procès tragique d'un peuple inconsolé. Nous dirons aux bourreaux : N'approchez pas ! Mais vous, cieux

1. Montségur, comme beaucoup d'autres châteaux, était appelé le *Capduelh*, le capitole.

et terre, parlez ! Ruines, sépulcres, ossements, élevez la voix ! Faites entendre votre gémissement[1]. » — Montségur, la montagne de la délivrance, la roche du sacrifice, sera donc la pierre du jugement. L'heure est solennelle et triste. Le Christ se voile; l'Évangile se dérobe sous un nuage; toutes les églises défaillent et sombrent lentement dans la nuit. On dirait une Josaphat des religions, une plaine des tombeaux, jonchée de dogmes vides et de symboles desséchés (Ezéch. XXXVII). Certainement c'est une nuit divine où s'opérera une renaissance du monde, une transfiguration du Verbe éternel. Le monde cependant est saisi de ces angoisses que ressent le ver qui va subir sa transformation mystérieuse. Prions en attendant le jour lointain; et dans ce vague crépuscule du soir, évoquons, parmi les rêves consolateurs, la douce figure de la noble et sainte église du Paraclet. Elle n'est point morte; elle a fléchi sous sa croix; elle a dormi six cents ans dans son tombeau. Le sépulcre de feu où fut jetée cette fiancée du Christ s'est changé en une couche de lis et de parfum. L'Époux lui dit : *Jeune fille, lève-toi !* La voilà debout dans son suaire virginal. Sulamite plaintive, elle vient de la Grèce et de l'Orient, du désert et du martyre. Elle s'avance, comme l'aurore, avec son cortége d'humbles pontifes, de pieux chevaliers, de troubadours mélodieux. Elle se nomme : *Pureté et Consolation*. Elle a l'ineffable jeunesse de l'amour,

1. Nap. Peyrat : Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XII[e] siècle.

et l'immortelle adolescence de l'Apôtre bien-aimé. Avec son Maître, elle a reposé sur le cœur du Christ. Sur la cime de Montségur, la montagne du jugement, faisons donc comparaître l'Église romaine de saint Pierre, l'Église hellénique de saint Paul, l'Église orientale de saint Jean, la vierge inspirée de Pathmos.

FIN DU TOME PREMIER

DOCUMENTS HISTORIQUES

I

LA MORT DU LOUP OU DE SIMON DE MONTFORT

Montfort
Es mort !
Es mort !
Es mort !
Viva Tolosa
Ciotat gloriosa
Et poderosa !
Tornan lo paratge et l'onor !
Montfort
Es mort !
Es mort !
Es mort !

II

CRI DE GUERRE

Comt Ramon, duc de Narbona,
Marques de Provensa,
Vostra valor es tan bona

Que tot lo mond gensa.
Car de la mar de Bayona
Entro à Valensa
Avra gent falsa et felona
Lai et viltenensa.
Mas vos tenetz tan vil lor,
Que los Francès bevedor
Plus que perdics à l'austor
No vos fan temensa.

PIERRE CARDINAL.

III

ESPOIR DE SECOURS

Ric socors aurem
En Deu n'ai fiansa;
Don gazagnarem
Sobre cels de Fransa;
D'ost que Deu non tem
Pren Deu tost venjansa;
Segur estem, senhor
Et ferm de ric socors!

Tal cuja venir
Ab falsa crozada
Que n'aur'a fugir
Sen fog d'albergada,
Car ab ben ferir
Venc hom leu maïnada.
Segur estem, senhors
Et ferm de ric socors!

TOMIÈRAS.

IV

PRIÈRE POUR LE COMTE

Donc preg Jeshu-Christ que poder
L'y dona, et quel garda, s'il play,
Quels clergs no l'poscon dam tener
Ab fals presics tots ples d'esglay.

A la Gleysa falh son saber
Car vol los Frances metre lay
Ou non an a drech per nul dever,
Et giton cristias a glay.

GUILH. ANELER.

V

TENSON OU DIALOGUE POÉTIQUE ET CHEVALERESQUE ENTRE GUI DE CAVAILLON ET RAMON VII, COMTE DE TOULOUSE

Gui.

Senher coms, saber volria
Qual tenriats per melhor
Si l'apostol vos rendia
Vostra terra per amor
O si per cavalaria
La conquerrets ad honor
Suffertan fred et calor?
Qu'eu saï ben lo qual volria
S'era hom de tan gran valor
Quel maltrach torne en legor.

Ramon.

Per Deu, Gui, mais amaria
Conquerre prets et valor
Que nulla autra manentia
Qué m'tornes à desonor.
Non o dic contra clergia
Ne men o dic per paor;
Qu'eu non vol castel ni tor
Se eu no la m' conquerria :
Et mei onrat valedor
Saben qual gazanh es lor.

VI

PRINTEMPS DE GUERRE

Ancmais tan gen no vi venir pascor
Qu'el ve garnits de solas et de chan,
Et ve garnits de guerra et de mazan,
Et ve garnits d'esmay et de paor,
Et ve garnits de gran cavalleria
Et ve garnits d'una gran manentia.
Que tal so pro cosselhar et dormir
Qu'ara vay gent bras levat accuillir.

Bel m'es quan vey qui broyer et pastor
Van si marrits qu'el no sap vas o s'an;
Et bel quand vey queb ric baro mettran
So don eran avar et guillador.
Qu'ara dara tal que cor non avia,
Et montara pagés qu'aunir solia;
Que gran guerra, quant hom no i pot gaudir
Fai mal senhor vas los sieus affranquir.

Ab nulla gen no trob om tan d'amor
Ni tan de fé, segon lo mieu semblan,
Com al los sieus, que ja no failliran
En nulla re, sol qu'om no falla lor.
Mas a senhor quels sieus forsa et gualia
No pot hom fé portar ne senhoria ;
Mas ab los sieus, qui los sap gen baillir
Pot hom lo sieu gardar et conquerir.

El mond non a thésors ni gran ricor
Que si aunits, sapchats quieu prets un guan;
Quaitan tost mor, mas non o sabon tan
Avols com bos ; et vida ses valor
Prets mens que mort; et prets mais tota via
Honor et prets qu'aunida manentia
Car sel es fol que se fa escarnir
Et sel savis que se fa gen grazir.

Al pros comt de Tolosa mon senhor,
Preg quel membre qui l' valg ni qui l'tem dan ;
Et que valha a cels que valgut l'an,
Et sian ric per lui bon servidor.
Qu'el savis dits : que cel qui be volria
Esser amats, ames be ses bausia,
Car qui be vol baissar et frevolher
Sos ennemis, bos amics deu causir.

Bernard Arnaud de Montcuc.

VII

DÉSIR DE LA PAIX

Foilha ni flor ni caud temps ni fredura
No m'fa cantar ni m'merma mon talen
Mais alor cant quant aug dir à la gen

Que bens ly deu venir qui ben s'agura.
Dieus ! Tota bona aventura
De patz de l'ducs comte et Marques
Et patz de clergs et de Frances !

Patz sitôt s'es bona et ferma et segura;
Patz d'amistat qu'a tot estion gen,
Patz qu'a faita pros home lealmen
Patz que posc om ben amar ses rancura.
Bona patz mi plats quant dura
Et patz forsada no m'plats ges
D'avolz patz ven mais mals que bes.

En cort de rey deu hom trobar drechura
Et en gleysa merce et causimen
Et franc perdo de mortal faillimen,
Segon lo dits de la santa escritura.
Et rey deu gardar mesura
Car qui no l'garda rey peits es
Loc fora que dam l'en vengues.

Rey deu amar et onrar sa natura,
Et al meillor deu far meilloramen,
De mais d'onor et de mais d'onramen,
Et deu gardar s'a cort de desmesura.
Et rey sa de bon pretz cura
Deu creire als valens, als cortes,
Als plus onrats et miels appres.

Bernard de la Barda (Bartha.)

TABLE

—

LIVRE PREMIER

RAMON VII, COMTE DE TOULOUSE

LIVRE DEUXIÈME

ROGER-BERNARD II, COMTE DE FOIX

LIVRE TROISIÈME

RAMON-ROGER II, VICOMTE DE CARCASSONNE

LIVRE QUATRIÈME

RAMON DE PERELHA, SEIGNEUR DE MONTSÉGUR

DOCUMENTS CONTEMPORAINS

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.





